839·31
Wur/Lec
47903

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 17 February, 2016

LEÇONS HOLLANDAISES

DE LITTÉRATURE

ET DE MORALE,

OU RECUEIL, EN PROSE ET EN VERS, DES PLUS BEAUX MORCEAUX DE LA LANGUE HOLLANDAISE DANS LA LITTÉRATURE DES TROIS DERNIERS SIÈCLES; OUVRAGE CLASSIQUE A L'USAGE DES ÉTABLISSEMENS D'INSTRUCTION PUBLICS ET PARTICULIERS;

PAR

J. F. X. Würth aîné,

AVOCAT, JUGE SUPPLÉANT PRÈS LE TRIBUNAL DE 1re. INSTANCE DE LIÉGE, DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET ÈS LETTRES.

47903 (1)

Geve de Hemel dat de lust en ijver voor de Nederlandsche Letterkunde en Welsprekendheid dagelijks mogen aangroeijen, en ook de Zuid-Nederlander, die in vroeger dagen zoo veel schoons geleverd heeft, met ons in de beoefening der moedertaal moge wedijveren, op dat de Nederlandsche letteren gestadig in bloei toenemen, en ook de vreemdeling eindelijk eens aan dezelve die achting en hulde bewijze, welke hij, uit louter onkunde, aan haar tot dus verre maar al te weinig betoond heeft.

LULOFS.

TOME PREMIER.

PROSE.

LUXEMBOURG,

De l'imprimerie de SCHMIT-BRUCK, rue du Curé, n°. 403.

1825.

F 839.31
Wurz/Lep
47903

Les exemplaires exigés par la loi, ont été déposés à la Bibliothéque nationale.

Aan Zijne Excellentie

den Heer van Maanen,

Minister van Justitie,

wordt deze bloemlezing uit de beste nederlandsche

Prozaschrijvers

met de gevoelens van oprechte hulde, vereering

en dankbaarheid opgedragen

door den Schrijver.

PRÉFACE.

Optimis assuescant adolescentes, et habebunt intra se quod imitentur. Etiam non sentientes formam orationis illam, quam penitus mente acceperint, expriment.
QUINT.

J'ai publié il y a deux ans, sous le titre de *Cours préparatoire à l'étude de la Littérature hollandaise*, un Recueil de morceaux choisis, extraits des ouvrages de 21 poëtes et prosateurs bataves. Le succès de cet ouvrage, fort défectueux parce qu'il n'était qu'un premier essai, a surpassé mon attente. Les 500 exemplaires, que j'avais fait tirer, sont presque épuisés. Intimement persuadé de l'utilité des Recueils de morceaux choisis, de ces livres composés exprès, qui épargnent au maître la peine de feuilleter une infinité de volumes, et aux élèves des frais considérables pour se les procurer, j'ai entrepris pour les professeurs de langue et de littérature batave un travail analogue à celui que Mrs. *Noël* et *Delaplace* ont fait pour les professeurs de langue et de litté-

rature française. Je remplace mon *Cours préparatoire* par des *Leçons hollandaises de Littérature et de Morale.*

Rien n'a été négligé pour rendre ce Recueil digne de l'approbation publique et de l'éducation nationale. D'après mon nouveau plan je n'étais pas restreint à un nombre borné d'auteurs: plus de 300 volumes ont été lus ou feuilletés la plume à la main, j'annotais partout ce qui me plaisait, ce qui m'intéressait le plus pour la pensée, le style, le goût et la morale. Souvent un auteur, médiocre d'ailleurs, a fait une ou deux pièces d'un mérite distingué! Après ce premier travail je relisais trois à quatre fois mes extraits; je priais quelques uns de mes amis, dont le goût était formé par l'étude des grands modèles, de me dire franchement leur opinion sur le mérite des morceaux qui avaient attiré mon attention, et ce n'est qu'après des discussions lumineuses, que telle pièce a été conservée, que telle autre a été rayée. J'ose espérer que ce Recueil laissera peu à désirer pour l'utilité [illegible] iété, l'agrément et la disp[illegible]iti[illegible] [illegible] ous les cadres tracés pa[illegible] ël: *No*[illegible] *Tableaux, Descript*[illegible] *A lé*[illegible] *ini-*

tions, Philosophie morale et pratique, Discours et Morceaux oratoires, Caractères et Portraits etc. ont été remplis, et ceux qui liront attentivement ces Leçons, se convaincront qu'il y a aussi bien une littérature *hollandaise*, qu'il y a une littérature *italienne, anglaise, française et allemande.*

Je puis dire, comme Mrs. *Noël et Delaplace*, que chaque morceau du Recueil que je livre au public, en offrant un exercice de lecture soignée, de mémoire, de déclamation, d'analyse, de développement oratoire, est en même tems une leçon de vertu, de religion, d'humanité ou de justice, de dévouement au prince et à la patrie, de désintéressement ou d'amour du bien public. Tout dans ce Recueil est le fruit du génie, du talent, de la vertu; tout y respire la morale la plus pure. Quoique je me sois permis d'y faire entrer quelques modèles du style léger et badin, il n'y a pas une pensée, pas un mot qui ne convienne à la délicatesse de la pudeur et à la dignité [illegible]. On a blâmé dans mon *Cours* [illegible] pièces, fruit d'un talent [illegible] y avais insérées, parce que je ne pe[illegible] pas qu'il y eût du danger à les faire

lire à des jeunes gens formés (*). En réfléchissant mûrement, j'ai jugé que si je voulais rendre mon ouvrage généralement utile, elles ne devaient pas s'y trouver; je les ai sacrifiées!

Encore un mot sur l'usage que l'on pourra faire des Leçons de Morale et de Littérature. Sous la main d'un maître habile et zélé elles seront également utiles et à ceux qui ont déjà une connaissance usuelle de la langue hollandaise, et à ceux qui y sont entièrement étrangers. Pour les Wallons, qui veulent étudier la langue batave, elles seront le complément naturel de l'excellent *Cours théorique et pratique de langue hollandaise par G. B. J. Raingo.* En pénétrant les élèves des principes exposés avec tant de clarté par ce célèbre professeur; en faisant un choix des extraits les plus faciles contenus dans les Leçons de Littérature, on n'aura qu'à leur expliquer 50 pages de ces leçons, d'après le procédé que j'ai développé dans mes *Principes de la langue hollandaise mis en prati[illegible]* les mettre bientôt en état d'[illegible] eux-m. tous les extraits. Pour [illegible]u que l'élève s[illegible] ligent, quand même il ne connaî[illegible]

(*) Sanctis omnia sa[illegible]

langue française, on obtiendra en trois mois ce résultat. Les élèves déjà familiarisés avec la langue batave, apprendront à l'écrire avec pureté et élégance, et formeront leur style et leur jugement, par l'étude d'un ouvrage, qui est réellement celui de tous les bons auteurs hollandais, et qui leur présente en raccourci ce qu'il y a de mieux écrit et de mieux pensé dans plusieurs centaines de volumes.

Formant une entreprise considérable dans le seul intérêt des études et de l'enseignement, je compte sur la bienveillance des professeurs de langue et de littérature hollandaises, et de tous ceux qui se plaisent à voir nos jeunes gens croître en vertu et en sagesse. L'étude des langues ne doit plus être de nos jours une simple étude de mots et de phrases artistement arrangés. Pour que l'homme possède d'une manière puissante toutes ses facultés, qu'il les exerce avec toute l'énergie, et leur donne toute la mesure de mouvement dont elles sont suscep-

[illegible] il faut que, dans le premier âge, et dans [illegible] but ce qu[illegible]ient l'objet de ses études, son [illegible] et son esprit, son imagination et sa sen-[illegible]issent à la fois. En n'expliquant et [illegible] que coeur que de pas-

sages, nonseulement distingués par le mécanisme et la précision énergique ou la facile abondance du style, mais encore par les richesses de sentiment et de pensée qui y sont répandues, le professeur de langue hollandaise secondera puissamment le développement moral de ses élèves.

La publication de ces Leçons de Littérature et de Morale a été honorée de l'approbation de Sa Majesté. Voici une lettre qu'Elle m'a fait écrire par Mr. van Ewijk:

's Gravenhage den 11 *mai* 1825.

« *Op last des Konings heb ik de eer U, mijn Heer, te*
« *kennen te geven, dat* Zijne Majesteit *met genoegen heeft*
« *ontvangen het onlangs aangeboden exemplaar van een*
« *tweede deel van Uw werk over de Nederduitsche Letter-*
« *kunde, gelijk ook van een schoolboekje, waarvan te Luik*
« *gebruik wordt gemaakt tot het Onderwijs der Nederduitsche*
« *Taal.* Zijne Majesteit *doet U Hoogstdeszelfs tevredenheid*
« *betuigen over deze nieuwe blijken van Uwen voortduren-*
« *den ijver tot uitbreiding van de kennis der Nederduitsche*
« *Taal en Letterkunde.* »

De Administrateur voor het Onderwijs,
de Kunsten en Wetenschappen,
(*geteekend*) van EWIJK.

Je ne puis terminer cette Préface sans remercier publiquement mon cousin F. X. Würth, le jeune, avocat à Luxembourg. Il m'a aidé dans le choix et dans le triage des extraits, et a dirigé l'impression de mon ouvrage.

ON PEUT SE PROCURER CET OUVRAGE:

A Amsterdam, chez *van Tetroode*, chargé du débit pour les provinces septentrionales du royaume.

A Anvers, chez *Schoezetters*, imprimeur-libraire.

A Bruxelles, chez *Demat*, imprimeur-libraire, Grand'place, chez *Stapleaux* et *Brest van Kempen*, Marché-aux-Herbes.

A Bruges, chez *Demoor*, imp.-lib.

A Gand, chez *Mahne*, *de Busscher* et *Mestre*, imp.-lib.

A Liége, chez *Collardin* et *Desoer*, imp.-lib. et chez l'auteur rue Hors-Château, n°. 90.

A Louvain, chez *Cuelens*, imp.-lib.

A Luxembourg, chez *Schmit-Brück*, imp. lib.

A Mons, chez *Hoyois* et *Leroux*, imp.-lib.

A Namur, chez *Dujardin*, imp.-lib.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR:

1°. Cours préparatoire à l'étude de la Littérature hollandaise, contenant 1°. un tableau historique de la Littérature hollandaise; 2°. des biographies des auteurs les plus distingués, avec des extraits des plus beaux passages de leurs ouvrages; 3°. la traduction française en prose et en vers de plusieurs des extraits recueillis dans le Cours. Prix 3 fl.

2°. Les Principes de la langue hollandaise mis en pratique, ou précis de la Grammaire hollandaise, accompagné d'exercices au moyen desquels un maître habile peut apprendre en trois mois à des élèves diligens à comprendre les auteurs bataves et à écrire correctement la langue hollandaise. Prix 75 cents.

3°. Petit Cours d'exercices hollandais pour les enfans de 8 à 14 ans, à l'usage des écoles primaires et des basses classes des Athénées et Colléges. Prix 75 cents.

MOYENS DE FORMER LE GOUT,

ET RÈGLES DE L'ART D'ÉCRIRE.

Définition du Goût.

Ik versta door smaak dat gevoelvermogen, dat ons het schoone overal daar het is, doet gewaar worden, en terstond van het leelijke onderscheiden.

Houdt bij deze definitie nu vooreerst alleen in 't oog, dat de smaak geene opsporing van het schoone door redeneringen en gevolgtrekkingen van het verstand zij, maar één gevoel van het schoone. Zoo lang iemand nog verpligt is om zijne toevlugt tot de regelen van het schoone te nemen en die met de voorwerpen, over wier schoon en niet schoon hij oordeelen wil, te vergelijken, zoo lang heeft hij geen' gevestigden smaak. Het gevoel van iets, onderstelt, 't is waar, deszelfs kennis, maar met deze kennis moet de ziel zoodanig doortrokken zijn, dat zij er bij hare gewaarwording van het schoone zelfs niet aan denkt. 't Is als of ze bij instinkt er toe vervoerd wordt, schoon ze in der daad het licht volgt, dat de kennis in haar verstand verspreid heeft. En dan alleen noem ik het smaak, wanneer het oordeel dat ons gevoel voortbrengt zoo rad is, dat wij het op dat oogenblik niet alleen niet gewaar worden, maar zelfs moeite hebben om het van achteren op te sporen.

Feith, lettres sur différens objets de littérature.

Tous les hommes sont-ils doués de ce sentiment fin sans lequel il est impossible d'être homme de goût?

De ondervinding leert ons, dat alle menschen dit gevoelvermogen niet bezitten, en dat er zich in dezulken, die het bezitten,

een verbazend onderscheid opdoet tusschen de fijnheid en volmaaktheid van hetzelve. Voor de eersten is het volstrekt onmogelijk immer eenen goeden smaak te kunnen verkrijgen. Hun hart is met een te dik eelt overtrokken, dan dat er het schoone immer een indruk op zou maken. Zij gaan het ongemerkt voorbij, dikwerf om het leelijke te bewonderen. Al bezaten ze een geheel leven den besten Leermeester in het schoone, nimmer zouden zijne verhevenste lessen hun een gevoelvermogen kunnen mededeelen, 't welk hun de Natuur ontzegd heeft. De uiterste hoogte, die ze bereiken konden, zou deze zijn, dat ze met eenen ijskouden syllogismus hier en daar het schoone zouden vinden, zonder in staat te zijn van 't te genieten. Bij voorbeeld: de opvolging van dezen en genen regel brengt het schoone voort; die regelen zijn in dit Gebouw, deze Schilderij, dit Dichtstuk enz. waargenomen; derhalven is het schóón. Indien nu dezulken ongelukkig de lust bekruipt van Kunstregters te worden, en eene onvermoeide vlijt hunne eerzucht ondersteunt, zoo dat ze geduld genoeg hebben om zich van alle de regelen der fraaije Kunsten en wetenschappen meester te maken, en dan zonder gevoel naar deze regelen uitspraak doen over de voortbrengselen van Geniën, dan zijn ze in het rijk van het schoone, wat de Vorst in dat der planten is; zij verschoonen de gemeene en alle dagen te verkrijgene gewassen, maar vernielen de fijne en keurige bloemen. Al wat werktuiglijk naar den regel is, keuren ze goed; al wat boven den regel, of zoo iets is, dat aanleiding tot een' nieuwen of tot verbetering van een' ouden regel kan geven, veröordeelen ze. Ik zeg: *werktuiglijk naar den regel*, en ik versta er door zulke voortbrengsels, die, zonder vernuft, zonder vuur, met een onnadenkelijk geduld, zoo lang ontworpen, bewerkt, veranderd en honderd malen weêr veranderd zijn, tot dat ze eindelijk in alles aan den opgegeven regel, dien men betrachten wilde, voldoen. Een groot gedeelte van de Hekeldichten en *Art poétique* van Boileau schijnt mij tot deze soort van produkten gebragt te kunnen worden. Ik erken, dat ze in zekere opzigten hunne waarde

kunnen hebben, maar men dulde, dat ik ze niet onder éénen rang met die van een' Corneille en soortgelijken schikke. Geloof mij, ik ben er zeer voor dat men regelen betrachtte, alleen wil ik dat men met de ziel van den regel doordrongen zij, en hem niet werktuiglijk volge.

Feith, lettres sur différens objets de littérature.

Moyens de former le Goût.

Naarmate gij het schoone schielijker en duidelijker leert gewaarworden, naar mate verbetert gij uwen Smaak.

Schoonheid is zinnelijk gemaakte volmaaktheid, of klaarder nog, de zichtbare gedaante der volmaaktheid.

Naarmate gij dus meer zigtbare gedaante of kenmerken der volmaaktheid kent; naarmate gij er eene rijkere verzameling van in uw geheugen hebt omtrent alle voorwerpen, die gij aantreft; naarmate uwe verbeeldingskracht er zoodanig mede doordrongen is, dat gij elk nieuw voorkomend voorwerp er op de gemakkelijkste en naauwkeurigste wijze mede kunt vergelijken, en naar zijne juiste waarde goed- of afkeuren; naar die eigen mate bezit gij schielijker en duidelijker gewaarwordingen van het schoone, of is, met andere woorden, uw smaak meer of minder waarlijk goed. Dan, wij hebben gezien, dat de volmaaktheid in de wezens niets anders is, dan de bekwaamheid om aan het doeleinde van hun bestaan te beantwoorden, en dus kunnen wij nooit de meerdere, of mindere volmaaktheid in een wezen ontdekken, zoo wij niet weten tot welk een einde dat eigen wezen bestaat.

Hieruit vloeit mijn eerste middel ter verbetering van den Smaak. Gij moet beginnen met naauwkeurig de Natuur te bestuderen, en daartoe alle wetenschappen in den arm nemen, die er u toe behulpzaam kunnen zijn. Uw natuurlijke Smaak zal u somtijds voorwerpen doen ontmoeten, die u de gewaarwording van het schoone zullen geven. Laat dan nooit na naauwkeurig op te sporen van waar die gewaarwording. Is ze redenloos bij u, onderzoek dan het voorwerp, dat ze in u verwekte. Beproef

of gij het doel van deszelfs bestaan kunt ontdekken, en zoo ja, of er zinnelijke kenmerken in hetzelve zijn, dat het aan dit wit voldoen kan. Zoo gij die vindt, dan zult gij teffens vinden, dat het juist deze zigtbare kenmerken der volmaaktheid waren, die het vermaak, dat gij genoten hebt, in u verwekten. Bewaar dan, om er in het vervolg bij soortgelijke voorwerpen gebruik van te maken, die kenmerken zorgvuldig in uw geheugen; maar wees op uwe hoede, dat gij van kenmerken, die gij in een deel van een geheel hebt waargenomen, nimmer onbesuisd tot de volmaaktheid van 't geheel beslist. Een enkel deel kan zeer wel aan de bestemming, waartoe het bij het geheel gevoegd is, zinnelijk voldoen, terwijl het geheel er aan mist door het gebrek der overige deelen. Ook kan het te zeer er aan voldoen in betrekking tot de overige deelen, die het dan juist daardoor verduistert, en in dit geval verbreekt het de eenheid van 't geheel. Behalve dat een deel, als een geheel op zich zelven beschouwd, zinnelijk volmaakt kan zijn, schoon het in betrekking tot het doel van 't geheel wanstaltig is. Dit alles zal zich nader ontwikkelen. Maar kunt gij, na alle mogelijke nasporing, het doeleinde waartoe een voorwerp is, niet ontdekken; is er geen enkel zigtbaar kenmerk van volmaaktheid op afgedrukt, en heeft het echter het gevoel van het schoone in u verwekt, geloof dan vrij dat uw smaak hier bedorven is, en gij aan een te voren ingezogen vooroordeel blindelings gehoorzaamd hebt. Gij begrijpt, dat ik op mijne gelegde gronden doorspreek, dat namelijk de verbetering van dat gevoelvermogen, dat men smaak noemt, het gevoelvermogen zelf reeds onderstelt. Want voor iemand, die dit geheel mist, zijn mijne middelen en zijne waarnemingen geen oortje waard. Hij zal ze altijd verkeerd gebruiken en toepassen.

Dan, ik wilde u mijnen raad door een voorbeeld ophelderen.

Wij gaan beiden een' prachtigen Tempel zien, welken wij honderd malen hebben hooren bewonderen. Een van deszelfs kolommen trekt terstond uwe en mijne aandacht tot zich. Dat is schoon! roept gij uit, en ik zie dat gij waarlijk in eene kleene

verrukking zijt, en dus het gevoel van het schoone in der daad bezit; maar ik zwijg. Verwonderd over mijne koele houding, vraagt gij mij half gramstorig: of ik die kolom niet schoon vinde? en ik beantwoorde u met een nog koeler: neen! Een van ons beiden heeft nu zeker geen goeden smaak, dewijl hij, of iets voor schoon houdt, dat het niet is, of het schoone, daar het is, niet gewaar wordt. Onderzoeken wij dit stuk naar mijnen opgegeven raad, en wij zullen terstond ontdekken aan wien van ons beiden de smaak hapert. De kolom is, in het afgetrokken beschouwd, zeker schoon, zij is keurig uitgewerkt, en bevallig uitgehold. Hare ongemeene dunheid verwekt het denkbeeld van een lief teer Meisje in mij -- ook zie ik dat ze naar de Jonische proportie zal heten. Maar nu vraag ik u: waartoe staat deze kolom hier? want zij moet er noodig wezen of zij ontsiert den tempel. Gij antwoordt mij: om het gebouw te schragen. Maar, ga ik voort, heeft de kunstenaar dan een denkbeeld van stevigheid en sterkte, of van bouwvalligheid en zwakheid met zijn gebouw willen verwekken? Wel dat spreekt van zelven, hervat gij, van stevigheid en sterkte. -- Maar hoe kan deze zuil dan ooit schoon heeten, onder dit gebouw staande en er een deel van uitmakende? zij draagt het zinnelijk kenmerk van zwakheid. Zij is er geplaatst om het gevaarte te schragen, en hare massiefheid alleen zou mij tot een waarborg verstrekken, dat ze volmaakt aan dit doel voldeed. Maar nu heef ik, zoo dikwerf ik naar boven zie, dat alles op mijn hoofd neêr zal komen. 't Is waar, indien ze steviger zou zijn, moest ze veel van hare sieraden missen; dan het was de zaak des kunstenaars geweest om dit op eene andere wijze te vergoeden. Want zijn hoofddoel moest altijd geweest zijn om het geheel schoon te maken, en nimmer de aandacht aan een deel afzonderlijk te kluisteren, dewijl dit de eenheid van het geheel verbreken moest. Hij had dus de schoonheden der deelen niet in bijkomende sieraden, maar in hunne keurige evenredigheid tot het geheel moeten zoeken, en dan zou hij niet te eenvoudig hebben kunnen zijn. Dus, mijn

Vriend! hoe schoon de zuil op haar zelve ook zijn mag, voor zoo verre zij tot dezen tempel behoort, is ze wanstaltig en leelijk, en uw smaak is reeds bedorven geweest of gij zoudt dit opgemerkt hebben. Maar gij hebt de uitvoerigheid, de lengte van sieraden, hooren aanprijzen, en niet begrepen, dat de eerste alleen eene verdienste zij, als de schoonheid van 't ontwerp haar voorgaat, en de laatste, als zij de uitwerking van het geheel vermeerdert. Of gij hebt het schoone, dat gij in een voorwerp opgemerkt hebt, zonder nadenken, zonder te onderzoeken of die beide voorwerpen wel tot dat eigen einde daar waren, op een ander voorwerp gaan toepassen, daar het niet hoorde.

Gij ziet reeds, dat dit eerste middel, 't welk ik u opgeef, rijk is. Het sluit alle de middelen, om een gezond denkbeeld van eenheid, verscheidenheid, orde, overeenkomst enz. te krijgen, in zich. Zie hier eene Episode. Indien gij ze op zich zelve beschouwt, is er niets schooners uit te denken. Maar zij is in een Heldendicht geplaatst, daar de dichter een zeker bepaald doel mede gehad heeft, en daar ze alleen een deel van uitmaakt. Hoe zeer u de Episode nu op haar zelve bevalt, gij kunt geen uitspraak over hare waarde doen, zoo lang gij het geheele dichtstuk niet onderzocht hebt, het doel van den dichter niet kent, en de juiste betrekking niet weet, welke zijne geplaatste Episode tot het geheel heeft. Het oogwit van den Dichter is geweest, te vermaken, en ter bereiking van dit oogwit poogt hij de daad, die hij hiertoe gekozen heeft, zoo belangrijk te maken, als ze worden kan. Is nu de Episode geheel vreemd van de hoofddaad en breekt ze hierdoor de eenheid van het dichtstuk; trekt ze ontijdig de aandacht van de hoofddaad af door het belang meer of geheel aan zich te verbinden; verveelt ze door hare uitgestrektheid, die, in betrekking tot het geheel, wanstaltig is, dan zal haar de goede smaak, hoe schoon ze op haar zelve ook zijn moge, in dat Heldendicht, daar ze een deel van uit moet maken, afkeuren, en, indien hij er reden van geven moet, zeggen, dat een deel van een geheel 't welk een zeker doel

bereiken moet, nooit schoon kan zijn, indien het naar zijne evenredigheid met alle de overige deelen in evenredigheid niet medewerkt om dat doel te helpen bereiken. Want, houdt dit vooral in 't oog, de goede smaak kiest nooit zonder reden, en hij kan die reden altijd verdedigen.

Maar, zult gij mogelijk zeggen, kan dan iemand, die geen' natuurlijken smaak hoegenaamd heeft, dezen weg niet met het eigen gelukkig gevolg inslaan, en eindigen met eenen even goeden smaak te verkrijgen? - Geenszins, mijn vriend! om de Natuur op die wijze te bestuderen, dat men er de zigtbare kenmerken der volmaaktheid uit verzamele, en de ziel zoodanig met dezelve doortrokken worde, dat zij tot elk vak der kunst een ideaal van het schoone gedurig voor de oogen heeft, om er ieder voorwerp mede te kunnen vergelijken en deszelfs schoonheid naar den juisten graad van gelijkheid met haar ideaal te bepalen, behooren verscheiden natuurgaven, die zonder de kenen van den smaak nooit in een stervéling gevonden worden, en mogelijk die kenen zelve zijn. Ik zal er u eenigen van opnoemen.

Vooreerst wordt hiertoe een vermogen vereischt om het gemakkelijke en bevallige, het ongemakkelijke en moeijelijke rascher op te merken, en levendiger te gevoelen. Naarmate men dit mist, zijn de fijne nuancen van het schoone voor ons verloren, om dat ons de kleene kenmerken der volmaaktheid ontsnappen. Van hier dat het zachte schoone voor de meeste menschen zoo weinig aantrekkelijkheid bezit; zij moeten sterker roerende voorwerpen hebben om bewogen te worden, en te kunnen genieten.

Ten andere, zintuigen, die naauwkeurig en teeder genoeg zijn om de geringste verschillendheid, en de fijnste trekken, die aan elk voorwerp eigen zijn, waar te kunnen nemen, en te onderscheiden, zoo wel als om de uitgebreidheid, de overeenkomsten, de omtrekken der deelen en die van 't geheel, te kunnen bepalen. Want hoe wilt gij, dat hij, die een gering onderscheid in een voorwerp niet zien kan, hetzelve opmerke

en er den graad van schoonheid in een gelijksoortig voorwerp naar vast stelle?

Eindelijk, een geheugen, dat getrouw genoeg is om ons tot in de kleenste bijzonderheden te binnen te brengen wat wij opgemerkt hebben, en eene verbeeldingskracht, sterk genoeg, om ons het tafereel van afwezende voorwerpen, die wij eenmaal gezien hebben, schielijk, juist, en levendig voor oogen te houden, ten einde er de voorwerpen, die wij dadelijk beschouwen, mede te kunnen vergelijken, en er de geringste verschillendheid tusschen ontwaar te worden. *Manquer de cette mémoire et de cette imagination*, zegt een reeds aangehaald Schrijver, *c'est être dans le cas de manquer de modèle de beauté, lorsqu'il faudra juger du prix d'un objet qu'on dit être beau.*

Als gij dit eerste middel zoo lang gebruikt hebt, dat gij u in staat bevindt u zelven altijd rekenschap van uwe gewaarwordingen te kunnen geven, en bijna nooit meer het gevoel van het schoone ontvangt, zonder dat u de hierop aangewende nasporing ontdekt, dat er het schoone waarlijk was, dan moet gij er een tweede middel bijvoegen. De lektuur naamlijk der ouden, en die der beste hedendaagsche schrijvers; gevoegd, zoo dit u doenlijk is, bij de beschouwing der prachtige overblijfselen van de Grieksche Beeldhouwkunde. Deze zijn in nadruk de navolgers der schoone Natuur geweest, en de eerste hebben meer en beter gelegenheid gehad om de natuur te bestuderen, dan wij hebben kunnen. Van hier, en niet door de minder noordlijke ligging hunner landen, hunne voortreffelijkheid boven de nieuweren, vooral in de karakterkunde. Eenige zeer oordeelkundige aanmerkingen, die ik uit het werk van een' geleerden Engelschman aangeteekend hebbe, en u hier mede wil deelen, zullen u dit staven.

» Het aandoenlijkste gedeelte zoo van de Geschied- als Dichtkunde (zegt hij) is dat geen hetwelk de karakters, zeden, en gevoelens der menschen best ontvouwt. Geschiedenissen, die in dezen opzigte gebrekkig zijn, mogen den landbeschrijver, den oorlogs-

man, den geslachtbeschrijver, en den staatkundigen eenige onderrigting geven; maar zullen nooit in den algemeenen smaak vallen, omdat zij geene hartstogt verwekken en geen medegevoel te weeg brengen. Dan, ik kan 't niet helpen dat ik van gedachte ben, dat de personaadjes die men in de nieuwe Historie beschreven vindt, zeer weinigen uitgezonderd, eene stijfheid en achterhoudendheid bij zich hebben, die de groote mannen der oudheid, bijzonder van Griekenland, niet schijnen te hebben aangekleefd. Ik wil niet zeggen, dat onze geschiedschrijvers minder bekwaamheid of minder vernuftigheid hebben; maar ik wil maar zeggen, dat Volksregeringen, gelijk die van het oude Griekenland, de eenvoudigheid der zeden, en bijgevolg de kennis van des menschen geest gunstiger zijn, dan onze hedendaagsche alleenheerschingen. Te Athene en te Sparte gaven de openbare bijeenkomsten, de openbare oefenplaatsen, het regelmatig bijwonen van alle de openbare plegtigheden, zoo in 't Godsdienstige als in 't burgerlijke, en de andere instellingen, die men zou kunnen melden, den burgeren vele gelegenheden aan de hand om met elkanderen wel bekend te worden. De groote mannen wierden daar niet in paleizen en koetsen opgesloten; zij waren meest altijd in de open lucht en te voet. 't Volk zag hen alle dagen, ging met hun om, en sloeg hunne handelwijze zoo wel in de uren van uitspanning, als van bezigheid, gade. Themistocles kon elken Athenienser bij zijn' naam noemen; een bewijs dat de groote mannen eene algemeene verkeering zochten. Geen trap van vernuft zal iemand vorderingen in de kennis van den mensch doen maken, zonder eene naauwkeurige waarneming der menschlijke natuur in alle hare verscheidenheden. Homerus, de grootste meester die in deze kennis immer bekend geweest is, bragt zijn meeste leven met reizen door: zijne armoede en andere ongelukken waren dikwijls oorzaak dat hij van de geringsten afhing, terwijl zijne begaafdheden hem de vriendschap der grooten verwierven; zoo dat het geen hij van Ulijsses zegt, te regt op hem zelven kan toegepast worden: « dat hij vele staten en volkeren bezocht en

de karakters van vele menschen kende. » VIRGILIUS had dezelfde gelegenheden niet: hij leefde in een geslepener eeuw, en verkeerde misschien te veel aan 't hof, of was mogelijk te bloode in zijn' wandel, en te teeder van gesteldheid, om de verscheidenheden der menschelijke natuur na te vorschen, in die standen, waar zij in eene alleenheerscheng het zigtbaarst zijn, te weten in den middel- en lageren rang. Moeten wij ons dan verwonderen, dat hij in 't ontvouwen der karakters zoo ver bij zijn groot voorbeeld te kort schiet? SHAKESPEAR verkeerde gemeenzaam met menschen van alle rangen en staten; zonder 't welk men, niettegenstaande zijne onbepaalde verbeeldingskracht, niet kan denken dat hij zoo wel geslaagd zou hebben in 't schetsen van elk soort des menschelijken karakters, van den geregtsdienaar af tot den monarch, van den held tot den kinkel toe. Groote wisselvalligheden des geluks gaven FIELDING gelegenheid om zich met alle soorten van menschen te verbinden, uitgenomen die van den hoogsten rang misschien, welken hij zelden onderneemt af te schilderen. SWIFT's levenswijze is genoeg bekend; en men heeft mij gezegd, dat CONGREVE zich menigmalen vermomd onder het gemeen vermengd, en geheele dagen en weken onder hetzelve doorgebragt heeft. » Tot hier toe BEATTIE.

Dan, ik noemde ook de beschouwing en naauwkeurige beoefening der overblijfselen van de Grieksche Beeldhouwkunde. Deze zullen u dat gedeelte der natuur naar 't leven vertoonen, dat door onze zeden en gewoonten aan uwe hardnekkigste navorsching ontsnappen moet. De buitengewone geest en sierlijkheid hunner gestaltens en evenredigheden, die, gelijk de aangehaalde schijver te regt zegt, elk aanschouwer in 't oog vallen, zult gij nooit uit de natuur zelve leeren kennen, om dat zij nooit zoo naakt voor uwe oogen verschijnt. De zeden van dien tijd, en de blakende zucht, die de Grieken voor het schoone hadden, zoo dat zij er het betamelijke zelfs aan opofferden, gaven den Kunstenaars van dien tijd eene gelegenheid om het naakte menschbeeld te bestuderen, die aan de modernen mist. Het groot voor-

deel, 't welk de Kunstenaars der oudheid hadden, van de leerschoole der speelstrijden bij te wonen, heeft men steeds aangedrongen, als de reden van hun uitmunten boven de Hedendaagschen in 't stuk der beeldhouwkunde. Men verhaalt dat, behalve de gewone oefeningen in de leerscholen, allen, die ten oogmerk hadden in de Olympische spelen te strijden, volgens zekere schikkingen verpligt waren, zich een jaar openlijk te Elis te oefenen. De Beeldhouwers en Schilders vervoegden zich bestendig op die plaatsen, waar zij gelegenheid hadden om de welgemaaktsten, bevalligsten, en sterksten onder de Gricksche jeugd, bezig te zien in de mannelijke spelen, waarin de kracht van ieder spier zich vertoonde, alle onderscheidene werkingen verrigtte, en waarin het menschelijk ligchaam eene oneindige verscheidenheid van houdingen aannam. Door het gestadig betreden van zulk een school alleen, veronderstelt men dat de Kunstenaars een bezielder, met de waarheid overeenkomstiger, en bevalliger stijl kregen, dan met mooglijkheid kan ontleend worden uit de beschouwing der fraaije en gehuurde modellen in onze Akademiën. Te Sparte dansten de Vrouwen, in bijzondere gelegenheden, naakt; in hunne eigen huizen zag men ze ligt gekleed, en zoo zeer werd de kunst begunstigd, dat men het betaamlijke daaraan opofferde.

Maar dewijl ook hier u alles niet even meesterlijk zal voorkomen, dewijl gij er zeker schoon en niet schoon in zult aantreffen, zoo laat niet na zorgvuldig op te sporen, waarom u het eerste eene aangename en het laatste eene onaangename gewaarwording verwekt. Vindt gij er in de kunst de eigen reden voor als in de natuur, behaagt u de navolging van iets uit de natuur juist om dezelfde oorzaak waarom u het oorspronklijke in de natuur behaagd heeft, dan, en dan alleen zijn uwe gewaarwordingen de echten geweest; zoo het anders is, moogt gij ze vrij mistrouwen, en bij de nasporing zult gij waarlijk zien, dat gij u door het een of ander klatergoud hebt laten verblinden.

Ik behoef u hier wel niet bij te herinneren, dat de verge-

lijking tusschen de voortbrengselen der kunst en der natuur eene grondige kunde in de menigvuldige veranderingen, die er in verschillende tijden op den aardbodem voorgevallen zijn, veronderstelt. Het spreekt van zelven, dat gij, om de kunststukken van elke eeuw te beoordeelen, de zeden en gewoonten van die eeuw kennen moet, zoo wel als de verschillende landstreken daar ze uit genomen zijn. Bij gebrek van deze kundigheden zoudt gij in uw oordeel vreeslijk struikelen kunnen. Moore vertelt hieromtrent eene zonderlinge *anekdote*. Men zegt dat de Vrouwen *iets* zeer hatelijks in den Farnesischen Herkules vinden, schoon dit beeld, volgens Winkelman, veel majesteit heeft. De Engelsche Arts geleidde eene Dame naar hetzelve; dan zij wendde er hare oogen met wederzin van af. Onbewust van de oorzaak harer afkeerigheid, vroeg hij haar naar de reden van dezelve. Zij betuigde hem, dat zij de strengheid van zijn gelaat, de grofheid zijner leden, en de knots, waarmede hij gewapend was, niet kon verdragen. Dit alles gaf hem, naar heure gedachten, meer het voorkomen van een dier reuzen, die, naar luid der fabelvertellingen, de Maagden wegroofden en in donkere kasteelen opsloten, dan van den galanten Herkules, den Minnaar van Omphale. Eindlijk verklaarde de Dame volkomen overtuigd te zijn, dat dit geen juiste afbeelding van Herkules kon wezen, dewijl het in de natuur der zaak onmooglijk was, dat een man zoo gevormd, immer de verlosser van ongelukkige Jonkvrouwen kon wezen.

Schoon nu het oordeel van deskundigen waar kan zijn, dat deze Herkules naamlijk in gestalte en houding beide gebrekkig zij, dewijl de eerste te loom is om iets uit te voeren, en de laatste (bij rust) uitgeputte kracht vertoont; dit is echter zeker, dat de Dame van Moore uit onkunde in de natuurgeschiedenis van den ouden tijd den Herkules veroordeelt. Had zij de opvoeding der Grieken in vergelijking van de onze nagedacht, en hieruit begrepen, dat die even zoo geschikt was om het menschlijk ligchaam in gezondheid, sterkte, en groote te doen toene-

men, als de onze geschikt is om hetzelve krachteloos te maken en deszelfs vermogens te beteugelen; had haar de zwakke en fletsche gedaante van een modern galant Heertje niet ontijdig voor de oogen gezweefd om er Herkules naar aftemeten, dan zoude zij het beeld, daar ze nu over struikelde, naar het menschlijk ligchaam van dien tijd beoordeeld, en er geene van die gebreken in gevonden hebben, die zij er nu in waande te vinden.

Nu zoude ik u moeten aantoonen, waarom gij, naar mijn oordeel, niet beginnen moet met de beoefeningen der Ouden en beste nieuwe Schrijvers, maar met de natuur; doch wijl de redenen, die hier voor zijn, juist de voortreffelijkheid van dezen weg, boven den anderen, daar ik in 't begin van dezen brief van gewaagde, voldingen, wil ik u vooraf den laatsten aanwijzen. Zoo gij uw' leeftijd aan de studie van het schoone niet kunt toewijden, en echter uwen smaak begeert te verbeteren, zijt gij wel verpligt den laatsten alleen in te slaan.

Hij bestaat in terstond de werken der beste kunstenaars, die sedert eeuwen de toestemming van 't menschdom gehad hebben, en nog hebben, in handen te nemen; de heerlijke voortbrengselen der uitmuntendste Schilders en Beeldhouwers te beschouwen; en uit dezen uw ideaal van schoonheid te vormen, waarnaar gij in 't vervolg alles beoordeelen zult. Ook hierdoor kunt gij het zeer ver brengen, vooral zoo gij de kundigste gidsen raadpleegt over het al of niet schoone van het geene gij leest en aanschouwt. Zoo gij met een' Heijne de Eneade doordenkt, met een' Winkelman den Laöcoön bestudeert, zult gij uw gevoel van het schoone zeker veel verfijnen, en uwen smaak boven dien der meeste menschen verheffen. Dan, gij ziet wel, dat gij met dit alles toch maar alleen eenen ontleenden smaak bezit. Gij houdt voor schoon, wat er diegenen voor houden, op wier oordeel en gevoel gij u verlaat; waar deze missen, mist gij met hun, en hoe kan dit anders, daar gij het oorspronklijke, de natuur, niet genoeg kent om er met uwe eigen oogen de navolging mede te kunnen vergelijken? want

om zelf te oordeelen of de natuur getroffen is, moet gij de natuur kennen, anders is de vergelijking onmooglijk. Behalve dat gij zonder de natuur zelve beoefend te hebben, nimmer de verschillende graden van schoonheid in een Dicht- of ander kunststuk kunt bepalen, of aantoonen waarom de eene schoone plaats door de andere nog overtroffen wordt. Neem eens, wij hebben gezien dat een voorwerp schooner is, naarmate er de volmaaktheid zinnelijker van uitgedrukt is. Dus is deze beschrijving van den avondstond in Ovidius schoon, maar gene in Virgilius is nog schooner, dewijl ze nog zinnelijker is. Hoe wilt gij de juiste evenredigheid van schoonheid, waarin deze plaatsen tot elkander staan, nu ooit bepalen, als gij in de Natuur de zinnelijke kenmerken, die de meerdere of mindere volmaaktheid van een' avondstond aanduiden, niet kent? 't is waar, gij hebt van uwe Leermeesters gehoord, dat hoe zinnelijker de voorstelling in de Poëzij is, hoe schooner. Dit zal u het zinnelijke van het niet zinnelijke doen onderscheiden, maar zult gij er het fijne zinnelijke van het grovere ook door onderscheiden kunnen? zult gij niet veeleer aan het laatste den palm toekennen? En echter is de schoonheid van het eerste grooter, en de Dichter, die het in zijn stuk heeft weten te plaatsen, heeft de natuur zoodanig moeten kennen, dat hem de kleenste zinnelijke *nuancen*, die de volmaaktheid van een voorwerp aanduiden, niet ontsnapt zijn; en van dezen alleen heeft hij gebruik gemaakt, dewijl ze de grooteren van zelf onderstellen. Beproef het geen ik u daar zeg aan de volgende beschrijvingen van eenen schoonen avondstond. Zij dienen vrij wel tot mijn oogmerk.

't Was avond, en de zon, gehuld met goud en stralen,
Scheen thans te Berseba ter westkim in te dalen,
Haar gloed te doven in het Middellandsche zout,
Terwijl ze nogtans met dat licht, dien gloed, dat goud,
En de eigen stralen aan dezelfde hemelkringen
Den morgen maakte in 't oog der tegenvoetelingen.
De Maan vertoonde nu 't verzilverd aangezigt,

En troostte 't aardrijk met den weêrglans van het licht.
Een zachte daauw zeeg neêr op blaên en bloemeknoppen,
En baadde 't veld als in een zee van vruchtbre droppen;
De wind viel in den slaap, ja 't scheen of zelfs Natuur,
Gelijk een dienares die op 't bescheiden uur
Haar heer en meester wacht en past op hare pligten,
Nu al heur dienst ook aan het aardrijk wou verrigten.

De andere luidt dus:

Daar rijst het tintlend starrenheir!
En de aarde zwijgt verbaast.
't Gestarnte spiegelt zich in 't meir,
Waarop geen windje blaast.
't Is alles hemel wat men ziet;
Zelfs bergen vlugten heen.
't Verdorde blaadje schuifelt niet;
't Gestarnte spreekt alleen.

Welke van deze beide beschrijvingen vindt gij schooner? Beiden zijn ze zinnelijk; maar zoo gij alleen naar het voorschrift van uwen Leermeester oordeelt, zult gij die van Hoogvliet verkiezen, niet om dat zij zinnelijker, maar grover zinnelijk is. Wie ooit eenen zomerschen avondstond gezien heeft, kent in de natuur alles wat Hoogvliet beschrijft. Het valt terstond onder het gezigt. De Zon, met goud en stralen omringd, zinkt aan de westerkim in zee — zij schijnt haren gloed in 't zout te doven (ik zal hier geen aanmerkingen over herhalingen, die 't zelfde zeggen, wat de Dichter reeds gezegd had, zoo min als over verkeerd geplaatste figuren, maken, dewijl dit thans niet tot mijn doelwit behoort). De Maan vertoont haar liefelijk aanschijn, en troost het halve wereldrond over 't gemis der zon. Een zachte daauw zijgt op bloemen en kruiden en baadt het veld in eene zee van vruchtbre droppen. De wind valt in slaap en geheel de Natuur staat als eene dienstmaagd, die op haren heer wacht, het aardrijk ten dienste.

Wat Hoogvliet in vele woorden zegt, drukt van Alphen

in eenen enkelen trek uit, en deze trek zegt meer! Hoe vele zinnelijke kenmerken van de pracht en majesteit des starrenhemels had de Dichter hier kunnen op een stapelen! maar zou hij iets treffender hebben kunnen zeggen, dan dat de Aarde op de verschijning van het starrenheir verbaasd zwijgt? Al de mindere bewijzen van majesteit zijn hier in opgesloten; mijne verbeeldingskracht vult ze tot in 't oneindige aan.

'T Is alles hemel wat men ziet;
Zelfs bergen vlugten heen.

Dit heet de natuur op de daad betrappen. Ik lees niet meer, ik zie hier den dommeligen, majestueusen avondstond zelven, — om dat hier juist de gewaarwording zinnelijk vertoond wordt, die wij bij het aanschouwen van eenen schoonen avond in de natuur ondervinden, en dit is zeker fijner zinnelijk, dan of wij er de voorwerpen zelve, die deze gewaarwording verwekken, in vonden.

'T Verdorde blaadje schuifelt niet;

Hoe zinnelijk weêr! Indien de Dichter gezegd had, dat het loof der boomen niet ritselde, dan zou hij de stilte van den avondstond reeds zinnelijk vertoond hebben; maar nu het verdorde blaadje zelfs niet schuifelt, dat door de minste ademhaling bewogen wordt, nu kon de stilte met geen mogelijkheid sterker zijn. En gij ziet dat de Dichter zeer wel in de natuur opgemerkt had, dat de beweginglooshcid van een verdord blad een veel grooter bewijs van stilte was, dan die van het overige geboomte.

De laatste regel is boven de vergelijking schoon; alles is om 't gestarnte aangevoerd, en de plaats eindigt:

'T Gestarnte spreekt alleen.

Tot welk eene volmaakte eenheid wordt hier de verscheidenheid gebragt! Ik ben zeker dat gij dit met mij gevoelen zult, ook betuig ik niets van dezelfde natuur te kennen, dat, wat de uitdrukking betreft, met deze regels vergeleken mag worden.

Thans meen ik tot mijn onderwerp weêr te kunnen keeren, en de zaak, die ik in 't begin van mijnen vorigen brief wilde betoogen, met weinig woorden af te doen. Naarmate de smaak grooter is in een man van genie, naarmate zal hij minder feilen bij zijne schoonheden voortbrengen. Dit moet u, indien gij de moeite genomen hebt van tot hiertoe met mij door te denken, reeds vrij duidelijk zijn. Wij hebben gezien dat de Genie alleen voortbrengt, en dat de Smaak, schoon hij zelf niet voort kan brengen, echter de eenige bevoegde Regter over het schoone zij. De Genie, zegt Batteux, volgt de schoone natuur na, de Smaak doet ons voelen of wij ze wél nagevolgd hebben. De Genie alléén werkende valt dikwerf in het reusachtige, zij maakt een misbruik van hare schatten; de Smaak toont haar de juiste maat en plaatsing van alles aan. Hij leert haar kiezen en verwerpen, vermeerderen en verminderen. Maar niet alleen dat de smaak de genie terughoudt van feilen, die behoudens de volle schoonheid gemist kunnen worden; hij bewijst haar nog grooter diensten. Hij leert haar van elke schoonheid, die ze voortbrengt, al die partij trekken, die er met mogelijkheid van te trekken is. Doch als de smaak ooit zoodanig het roer der genie zal zijn, dan moet hij op het naauwst met haar vereenigd wezen; zoo dat de genie in het voortbrengen den smaak hebbelijk volge, zonder zelfs bewust te zijn dat ze dit waarlijk doet. Want in het vuur der voortbrenging denkt, nog kan de genie denken, aan eenen eenigen regel, dien de goede smaak voorschreef. Indien zij het deed, zou juist daardoor het kostelijk vuur, dat in haren boezem gloeit, uitdoven, en de hitte van hare verbeeldingskracht verflaauwen. Maar als de smaak zoo volkomen met haar vereenigd is, dat haar alle deszelfs regelen zoo eigen zijn, dat zij ze volgt, en altijd volgt, zonder er aan te denken, dan zal het leelijke, het minder schoone, haar zoodanig walgen, dat het in de vurigste oogenblikken harer werkzaamheid nimmer den toegang tot hare verbeeldingskracht zal winnen. Zij geeft zich dan aan hare strelendste gewaarwordingen natuurlijk over, en daar het leelijke

ook zonder er op te denken, haar eene onaangename gewaarwording veroorzaakt, is het zeker, dat zij het niet zal, noch kan voortbrengen.

Feith, Lettres sur différens sujets de littérature.

Régles pour l'orateur, l'historien, etc.

Wat wordt er vereischt om *wel te spreken*? daarin zullen wij alle de eigenschappen der Welsprekendheid weder vinden.

Vooraf echter moet ik aanmerken, dat men nimmer wel spreken kan over een slecht, een arm of niets beduidend onderwerp: immers hij, die dit vermogen bezit, behoort zich natuurlijk opgewekt te voelen, om eene stoffe te kiezen zijner behandeling waardig. Men heeft het vele Schilders onzer Hollandsche school met regt als eene feil aangewreven, dat zij hun keurig penseel tot het malen van haring-verkoopsters of ketelschuursters leenden. Hoe dit zij, men kan althans nimmer over eenig onderwerp wel spreken, ten zij men het behoorlijk versta, ten zij men iets nieuws of belangrijks over hetzelve te zeggen wete. » Niets is zoo dol, « zegt Cicero, » als de ijdele klank van schoone en sierlijke woorden, doch zonder zin of wetenschap. « Van elk, die in eenige kunst zal uitmunten, nemen wij het stilzwijgend als een vereischte aan, dat hij verstand bezitte, dat het hem niet ontbreke aan geest, aan vinding, aan kennis; met één woord, dat hij een veld hebbe, waarop hij zijn kunstvermogen kan ten toon spreiden. Als we ons dus den Welsprekenden vertegenwoordigen, onderstellen wij in hem de geschiktheid, om over een belangrijk onderwerp belangrijke en treffende dingen te zeggen; maar de wijs, waarop hij die zegt, ziet daar waarop het hier aankomt: het is de stijl, in het groot beschouwd, en dus de zamenstelling daar onder mede begrepen; het is de stijl, die de Welsprekendheid uitmaakt! Zonder kennis der Geschiedenis kan men geen Historie-schrijver wezen; maar men kan alle oudere en latere geschiedenissen kennen, alle belangrijke voorvallen, in derzelver oorzaken, gevolgen en tijdrekening

weten op te noemen, en echter de wezenlijke vereischten eens Historie-*Schrijvers* missen!

De allereerste eigenschap van wel te spreken, is *duidelijk* te spreken; men spreekt, om verstaan te worden; om, zoo veel zulks mogelijk is, zonder moeite of inspanning verstaan te worden. Maar welk Leermeester der Welsprekendheid was er, die niet aan het hoofd van alle zijne lessen plaatste: *Wees duidelijk in uwe voordragt!*

Hij, die wel spreekt, zal bij de klaarheid der uitdrukking ook *juistheid* voegen. Het is deze netheid en naauwkeurigheid in het spreken, deze keus van het meest geschikte woord, de meest gepaste zegswijze, om zijne meening met gemakkelijkheid uit te drukken, waaraan men den man van beschaafden geest en omgang aanstonds onderscheidt: en in den stijl der Welsprekendheid, is het hier inzonderheid in het gelukkig getroffene, het beduidende en schilderachtige van woord en uitdrukking, dat men den meester in deze kunst terstond herkent.

Gelijk de Dichtkunst vergelijkingen, beelden, overdragtige zegswijzen, leenspreuken en persoons-verbeeldingen in haren stijl invlecht, zoo doet het ook, schoon in mindere mate, de Welsprekendheid. Doch zoo dikwerf zij dit doet, zegt men, dat zij op het grondgebied der Dichtkunst treedt, en van haar deze versierselen ontleent. Gelijk wederkeerig de Poëzij, wanneer zij leeren of vermanen wil, den toon der onderrigting van de Welsprekendheid borgt. Wie bewondert hier niet de inschikkelijke mededeelzaamheid der beide zusters die zich onderling met elkanders sieraden of kleedij oppronken? Maar wie beklaagt echter ook niet de armoede eener kunst, die niet in zich zelve alles bezit, wat zij tot hare volkomenheid noodig heeft? Doch dulden wij niet, dat men ons met dergelijke woorden paaije! De Welsprekendheid heeft geene versierselen, dan die haar eigen zijn: beelden, gelijkenissen, verbloemde spreekwijzen, overdragten, overnoemingen, leenspreuken, en wat men meer met den naam van redekunstige figuren bestempelt, zijn hare wettige bezitting;

en zijn het om geene andere reden, dan omdat zij de wettige bezitting der spraak zijn, omdat zij mede tot het *wel spreken* behooren. De geheele taal, die wij dagelijks gebruiken, vloeit van dezelve over; beelden maken de ziel derzelve uit. Men denke slechts aan de drie woorden, die ik zoo even bezigde, *overvloeijen, beelden, ziel,* wier overdragtige beteekenis terstond in het oog loopt, en men zal geen oogenblik hieraan twijfelen kunnen. Het kan dan niet anders, of in het beschaafd gesprek volgen wij deze natuurlijke eigenschap der taal; wij gebruiken vergelijkingen, om onze meening op te helderen; wij verzwijgen de vergeleken zaak, en onze spreekwijs wordt overdragtig; wij voegen twee of meer overdragtige uitdrukkingen bij één, en wij bezigen de leenspreuk; wij stellen onbezielde dingen als bezield, afwezigen als tegenwoordig voor, zonder er aan te denken, dat dit persoons-verbeelding heet: en wij doorwandelen dezen geheelen bloemhof, niet als een vreemden tuin, maar als een deel van onzen erfelijken akker; doch wij plukken er slechts weinige bloemen uit, omdat wij geen oogmerk hebben, om ons op te schikken, maar slechts om ons bevallig en betamelijk voor te doen. De Welsprekendheid mag hier verder gaan; zij mag hare lokken en gewaad met meerder bloemen tooijen, of ook vele derzelven tot een geurigen ruiker zamenvoegen en op haren boezem planten, omdat zij *alleen* spreekt, en spreekt om *alleen* gehoord te worden: gelijk men het zedige huiskleed niet aantrekt, om op den feestelijken dans te verschijnen. Vraagt men echter, (en men vraagt het natuurlijk) hoe ver deze tooi der Welsprekendheid zich mag uitstrekken, op dat zij niet te veel der dichtkunst nadere, of te veel gelijke naar die meestal wanstaltige voortbrengselen, die men voorheen PoëtischProsa plag te noemen? Ik weet hierop geen beter antwoord dan dat Welsprekendheid is *wel te spreken*, en dat tot *wel spreken* in de eerste plaats behooren zedigheid, klaarheid en juistheid. Geen sieraad der Welsprekendheid is dus overtollig of misplaatst, 't welk de zedigheid niet kwetst, de klaarheid niet benevelt, noch

juistheid en bondigheid der uitdrukking door klinkende beeldentaal vervangt. Wil men hier iets gelijksoortigs? men denke aan de *Welluidendheid;* zij behoort tot den toon van het beschaafd en bevallig spreken, want zij behoort tot de spraak zelve: zij behoort dus in nog hooger trap tot de Welsprekendheid; doch zoo ras zij de melodie der Dichtkunst in maat en toonval nadert, wordt zij bij haar misplaatst en wanstaltig, omdat zij ophoudt *spraak* te zijn, en *zang* begint te worden.

Thans M. H! geloove ik genoeg gezegd te hebben, om uit het eenvoudig denkbeeld van *wel te spreken,* u den aard der Welsprekendheid, hare voornaamste vereischten, en het wezenlijk verschil tusschen haar en de Dichtkunst eenigermate te ontvouwen. Deze bespiegeling heeft ons, zoo ik mij niet bedrieg, nog een ander gewigtig voordeel verschaft, dat wij over het veld der Welsprekendheid thans een veel ruimer uitzigt hebben. Het schrift vervangt de spraak; het schrijven is niets anders dan spreken tot afwezenden. Alles derhalve, wat wel geschreven is, het zij geschiedenis, wijsgeerig betoog, leerzaam en aangenaam verhaal, of wat het ook zijn moge, indien, naar den aard des onderwerps, de rijkdom, schoonheid en kracht, de volkomenste ontwikkeling des spraakvermogens daarin is aan den dag gelegd, dat alles behoort tot het gebied der Welsprekendheid. In den *Redenaar* echter vertoonen zich alle hare gaven in het uitmuntendst en voordeeligst licht. In hem is het *wel,* dat is, krachtig, bevallig, volkomen *spreken* het hoofddoel zijner verschijning, en niet aan andere einden ondergeschikt; ook wanneer hij overreedt, is het hem niet om deze uitkomst te doen, maar slechts, om den triumf der Welsprekendheid te behalen! In hem vereenigen zich de buigzaamheid der stem, de waardigheid der houding, de uitdrukking des gelaats, de tooverkracht der edele gebaarmaking, om den indruk, de werking en den luister eener welsprekende rede oneindig te verhoogen, en elk hoorder in verrukking weg te voeren.

VAN DER PALM, Discours sur la vraie éloquence.

Règles pour le poëte.

De Dichter of Schilder (want in dit stuk zijn ze beiden volmaakt een) die door het voortbrengen van een schoon produkt aan Wezens behagen wil, wier gevoel voor het schoone door de Natuur gevormd is, moet de Natuur kennen en nabootsen, zal hij immer zijn doel bereiken kunnen.

Door de Natuur versta ik hier niet alleen de zigtbare Natuur, voor zoo ver ze dagelijks onder onze zinnen valt; maar ook de meer verborgen, de Natuur in hare verschillende werkingen, het menschlijk hart enz.

Nu vertoont zich een verbazend onderscheid tusschen de menschen in de meerdere of mindere kunde, die ze van de Natuur bezitten. De groote menigte ziet de natuur, zoo als ze zich oogenblikkelijk vertoont in den kleenen kring, dien ze in haren levensloop doorkruisen, zonder er ooit iets bij te denken. De jaargetijden verwisselen voor hun, even als de vertooningen van een tooverlantaren tegen den wand voor de oogen der kinderen. Zij beoordeelen den mensch uit zijne daden, zonder zich over derzelver drijfveren te bekommeren, of op zijn hart te letten, naar de zeden en gewoonten van den tijd, waarin zij leven. De Schilder, die enkel aan deze menigte, door natuurlijk te zijn, zou willen behagen, behoeft de Natuur niet sterk bestudeerd te hebben. Zoo hij zijne boomen maar niet rood, zijne schapen niet groen, en zijne lucht niet zwart maakt, heeft hij voldaan. Zijne beoordeelaars kennen de natuur niet verder, en zoo hij stout genoeg ware van verder te gaan, zou hun de natuur zelve als onnatuurlijk voorkomen.

Sommigen, daarentegen, kennen de Natuur, die hen omringt. Zij hebben ze met het oog eens waarnemers gade geslagen. Hare verschillende werkingen zijn hun niet onbekend. Het menschlijk hart hebben ze bestudeerd, te weten, voor zoo ver zich dit in de kringen, daar ze in rond zweven, vertoont. De Schilder of Dichter, die aan dezen behagen wil, moet de

Natuur dieper ingekeken hebben, dan de eerste. Hij kan de Kunstenaar van zijn Vaderland zijn, en moet derhalve niets voortbrengen, dat door de Natuur in dit Vaderland zelf wedersproken wordt.

Eindelijk zijn er eenige ware Kenners der Natuur. Hunne kunde is niet bepaald door den kleenen kring, dien ze bewonen. Zij kennen ze, zoo als ze te allen tijde, bij alle Volken één is geweest; hare verschillende gedaanteverwisselingen, afwijkingen, enz. Zij vinden de Liederen van Ossian op de ijsklippen van Schotland even natuurlijk als de gedichten van Homerus in de bloeijende landstreken van klein Azië. De Schilder of Dichter, die deze vermaken wil, moet de Natuur met valkenoogen, om mij van eene uitdrukking van Lavater te bedienen, betracht hebben. Hij moet niet slechts hare menigvuldige uitwerkselen kennen, maar haar zelve, zoo dat hij op zijne beurt haar kan doen werken, schoon ze waarlijk op dat oogenblik juist zoo niet werkt. Het verhevene der Zwitsersche bergen en watervallen; het romaneske der Alpische landstreken; het betooverende der Italiaansche Paradijsdreven, komen hem even natuurlijk voor als de vlakke eenvormige weilanden van zijn Vaderland. Hij vindt in den lagen stulpbewoner het zelfde hart, dat zich onder den vorstelijken mantel verschuilt, en het zelfde Menschdom in alle landen en eeuwen. Zulk eene ware kunde van de Natuur wordt zeldzaam, en niet dan moeilijk en langzaam verkregen; dan, de Kunstenaar, die haar bezit, wacht een loon, dat alle zijne vlijt dubbel op kan wegen. Hij wordt de Dichter, de Schilder van het Menschdom, en voor alle tijden; en even als wij Homerus en Raphaël nog even schoon, en even natuurlijk vinden, dan hunne tijdgenooten hen gevonden hebben, zoo zal ook hij, tot aan het einde der wereld, niets van zijne waarde verliezen.

Gij begrijpt reeds, Mevrouw! dat wij ons bij den laatsten Kunstenaar alleen te bepalen hebben. De eerste zal nooit de Natuur leeren navolgen, ik laat staan de schoone Natuur dar-

stellen, en al wat wij van den tweeden zouden kunnen zeggen, ligt van zelf opgesloten in het geen ik thans van den laatsten, den Kunstenaar bij uitnemendheid, ga aanmerken.

Als wij de Natuur aandachtig naoogen, ontdekken wij zeer ras dat de Schepper in het voortbrengen derzelve niet enkel de schoonheid ten doel gehad heeft. Integendeel, het schoone, hoe ruim alom verspreid, schijnt echter overal aan het nuttige ondergeschikt te zijn, of liever, alles is zoo schoon in de Natuur, als het met het einde, waartoe het aanwezig is, bestaan kan. Nu stelt de Kunstenaar zich alleen het schoone voor; hij kan derhalve over 't geheel de Natuur overtreffen, wanneer hij uit dezelve alleen verkiest wat het schoonste is, en alhoewel hij in zijne deelen oneindig onder de Natuur blijven zal, kan hij echter hierdoor in zijne zamenstelling haar oneindig te boven streven, dewijl hij in den omtrek van ons gezigt al dat schoone bijeenbrengt, dat de Natuur in den omtrek van eenige mijlen verspreid had, en dat wij niet dan bij opvolging en gedurig vermengd met voortbrengsels, die enkel het nut ten doel hadden, in de natuur zelve ontmoeten. En hij is verpligt dezen weg in te slaan, om dat bij hem het nuttige altijd aan het schoone ondergeschikt is, en zijn eenig doel zijn moet om door het schoone te behagen. Hoor er een echt Kenner van het antike en schoone over, die tevens de grootste Schilder van zijne eeuw geweest is. (Ant. Raphael Mengs: *Pensées sur la beauté, et sur le goût dans la Peinture.*) *L'Art a une partie dans laquelle il est plus puissant et surpasse la nature, c'est la beauté. La Nature est sujette dans ses productions à plusieurs accidens; mais l'art opère librement. L'Art peut choisir dans le spectacle entier de la Nature ce qu'il offre de plus parfait, et rassembler différentes parties de plusieurs endroits et la beauté de plusieurs individus*, etc. Dit is zoo waar, dat wij ons naauwlijks iets in de Natuur kunnen voorstellen, of wij kunnen het ons teffens, door afneming of bijvoeging van eenige deelen, schooner voorstellen. Neem er de proef van,

Mevrouw! Zoek dat Landschap uit, dat u het meest bevalt. Plaats u op eene hoogte, die gij verkiest, en van waar uwe oogen over de geheele oppervlakte van hetzelve weiden kunnen. Vraag dan u zelve: als het aan mij stond om met een scheppend vermogen hier te gebieden, zoude ik de schoonheid van deze landstreek nog niet vermeerderen kunnen? en gij zult terstond eenige bijvoegselen, die gij in een ander Landschap, dat over 't geheel mooglijk minder schoon is, waargenomen hebt, hier geplaatst wenschen. Gij zoudt, bij voorbeeld, uw landschap schooner vinden, wanneer nog uit dien eenen heuvel een beek ontsprong, die in het naar beneden storten eenen kleenen waterval vormde, en vervolgens, slangswijze voortmurmelende, de geheele landstreek in tweën verdeelde; wanneer ginds nog een zwaar bosch aan den gezichteinder blaauwde, hier een enkele steile den aan het oog een rustpunt verleende, en zoo vervolgens.

Uit dit weinige is het reeds duidelijk genoeg, dat de Dichter en Schilder, die alleen door het voortbrengen van het schoone vermaken willen en kunnen, niet de Natuur, zoo als ze daar ligt, maar de schoone Natuur na moeten volgen. Alleen zult gij mij mooglijk met LAVATER nog tegenwerpen, dat het dwaasheid zij de schoone Natuur na te willen volgen, daar het zeker is, dat wij de Natuur zelve nooit op zij' kunnen komen. Maar juist deze reden pleit op het krachtigst voor de navolging der schoone Natuur. Dewijl het onloochenbaar is dat wij in de deelen, die uit de Natuur genomen zijn, altijd onder ons model blijven zullen, dat, bij voorbeeld, een Schilder nimmer een' boom zoo volmaakt uit zal drukken, als hij daar in de Natuur voor hem staat, en wij echter vermaken willen, moeten wij van zelven immers onze toevlugt wel tot de schoone Natuur nemen. Zoo wij enkel bij de Natuur bleven, zouden de aanschouwers van ons voortbrengsel onze navolging, ja, niet kwalijk vinden, maar zij zouden er bijvoegen: Wartoe al die moeite? wij zien daaglijks bij ieder voetstap, dien wij doen, het origineel, daar uw

produkt eene zeer flaauwe kopij van is. Nu vervalt deze tegenwerping geheel. Wat aan de deelen ontbreekt, wordt door het geheel, de juiste keus, de verwonderlijke zamenvoeging, de scheppende inteensmelting, rijkelijk vergoed, en waar zij zoeken mogen, nimmer zullen ze in de Natuur zelve zulk een volmaakt schoon geheel aantreffen.

Tot hiertoe heb ik mij voornaamlijk met het voorbeeld van den Schilder opgehouden, om dat zijne voortbrengselen duidelijker onder de zinnen vallen; *gaan* wij nu, meer bepaald, tot den Dichter over. In zijne beschrijvingen van de zigtbare schoonheden der natuur staat hij volmaakt gelijk met den Schilder, zoo in de keus zijner deelen, als in de zamenvoeging zelve. Doch ook in het voortbrengen van Personaadjen, van hunne karakters, zeden, en handelingen, zijn de Dichter en Schilder verpligt, indien ze belang verwekken willen, hunne toevlugt tot de Natuur te nemen. Dan, gelijk ik zeide, ik zal hier alleen van den eersten spreken, om dat hij in dit gedeelte van zijne kunst den laatsten oneindig ver achter zich laat. De Schilder toch drukt slechts één oogenblik op zijn doek uit; de Dichter toont in het eigen Dichtstuk het karakter van zijnen Held in alle deszelfs veranderingen en *nuancen*.

Denkt gij dat het mooglijk zijn zou, Mevrouw! belang te verwekken met Personaadjen te vertoonen stipt zoo als ze in de natuur zijn? Gij behoeft u hier niet bij gewone stervelingen te bepalen; maar zelfs de grootste Held, die er immer geweest is, zou hij zeer interesseren, als men hem vertoonde, zoo als hij inderdaad was? Om u dit naar mijnen zin te doen beantwoorden, zoude ik mogelijk alleen noodig hebben u te verzoeken mij een eenig Personaadje te noemen, die in een Heldendicht, Tooneelstuk, of waar gij in verkiest, belang verwekt, en die in hetzelve, zoo als hij inderdaad in de natuur geweest is, of naar bepaalde *individus* zijn kon, vertoond wordt? Ik geloof dat gij moeite zoudt hebben om 'er een te vinden. Van den Herder af tot op den Vorst toe, alles is uit de schoone

Natuur genomen. 't Is waar, gij zult Dichters vinden, die zeer veel tegen de uitdrukking van schoone Natuur inbrengen en echter belangverwekkende wezens vertoond hebben; maar laat u door hunne theorie niet misleiden, Mevrouw! zij hebben niet zeer wijsgeerig over de navolging der Natuur en der schoone Natuur gedacht; mooglijk de laatste uitdrukking in 't geheel niet begrepen, maar beschouw ze in de praktijk. — Alle hunne Personaadjen, die belang verwekken, zijn uit de schoone Natuur genomen, en bewijzen tegen hen. Dan, 't is niet noodig hier met voorbeelden de zaak te staven, zij is uit haren aard zoo klaar als de dag. Hoe vele trekken zijn in de uitstekendste Karakters, die kleen en alle aandacht onwaardig zijn! Hoe veel zeden, die onverschillig, hoe veel daden, die niets beteekenende zijn! Zoudt gij nu willen, Mevrouw! dat een Dichter, die behagen wil door het schoone, die zijne lezers onwederstaanbaar aan zijne werken wil kluisteren, deze kleene trekken, zeden en handelingen vertoonde, zoo als ze in de natuur waren? dan immers zou zeker een enkle schoone trek onder duizend vervelende en in slaapwiegende beuzelingen begraven blijven. Zelfs in de uitdrukking is de Dichter verpligt zijne toevlugt tot de schoone Natuur te nemen. De geheele Poëtische stijl is reeds schoone Natuur. Zoo spreekt geen mensch voor de vuist, hoe welsprekende hij ook zijn moge. Neem voor een oogenblik de eenvoudigste Poëzij, die er mooglijk is, den Herderszang. Verbeeld u, dat men het waagde, om de Natuur hier, zoo als ze is, na te volgen; sla dan het oog op onze morsige en armoedige Schaapherders, en zeg mij, wat gij denkt dat van zulk een fraai produkt worden zou? — Ook vinden wij in de beste Idillen, die wij bezitten, geen natuur, maar schoone natuur. Theokritus, hoe naïf en eenvoudig, heeft de schoone natuur gevolgd, en de hoogstnatuurlijke Madame Deshoulieres niet minder.

Maar, zult gij mooglijk zeggen, dit is alles heel fraai en wel; maar wilt gij dan dat men Personaadjen vertoone, die volstrekt

onnatuurlijk en geoutreerd zijn? -- Neen, Mevrouw! het onnatuurlijke kan nooit behagen. Ik ben het met den Kardinal DE BERNIS volmaakt eens:

> Le Naturel est le sceau du génie,
> L'appui du goût, l'âme de l'harmonie.

Ik wil dat elke Personaadje, in alles wat hij denkt, spreekt, en doet, geheel natuurlijk zij; alleen eisch ik van den Dichter, dat hij de Natuur op de daad betrappe; daar, waar zij zich uitstekend vertoont, en dat hij haar vervolgens overal dezelfde gedaante geve, dat hij enkel..... doch mijn plan was om thans over te stappen tot de vereischten, die in den Kunstenaar, die de schoone Natuur zal navolgen, gevonden moeten worden, en zoo ik mij niet bedrieg, zal dit de zaak duidelijk maken, en uwe tegenwerping geheel oplossen.

Vooreerst moet de Navolger der schoone Natuur eene gegronde kennis der Natuur zelve bezitten, zoo als ze, afgescheiden van kunst, opvoeding, en gewoonte, inderdaad is, en ten allen tijde geweest is. Dit vereischte is volstrekt noodzaaklijk, om dat hij de natuur vertoonen moet, ook daar, waar ze hem begeeft. Laat mij dit met een voorbeeld ophelderen, dat gij in alle andere soorten van voortbrengselen, als in schilderijen, beschrijvingen, en wat meer onder het gebied der Dichtkunst valt, door honderd anderen, gemakkelijk zelve kunt aanvullen. Stel dat ik het Karakter van Regulus ten toneele wil voeren, en dat de Geschiedenis hem ons tot in de kleenste bijzonderheden kennen deed. Nu kan ik hem of vertoonen zoo als hij in de Natuur, of, zoo als hij alleen in de blinkendste gedeelten van zijn leven geweest is. Wanneer ik het eerste doe, dan zal mijn stuk niet zeer behagen, om dat Regulus verscheiden bijzonderheden gedaan heeft, die ons ten eenenmaal onverschillig zijn. Ik kies dan het laatste. Maar hoe nu te handelen? Ik vraag mij zelven eerst af: wat is het heerschende Karakter van Regulus geweest? en: welk eene daad moet ik uit zijn leven kiezen, als ik aan

mijne Lezeren of aanschouweren het meest vermaak wil veroorzaken? Op de eerste vraag antwoordt mij de Geschiedenis: Grootmoedigheid en Vaderlandsliefde; en, met opzigt op de tweede, schijnt mij geen daad in zijn leven belangrijker, dan de grootmoedige opoffering van zijn leven voor de eer van Rome. Ik kies derhalve deze daad. Het natuurlijke van mijn stuk hangt nu af, dat ik, in al wat ik Regulus spreken of doen laat, altijd zijn hoofdkarakter in het oog houde; ieder woord, dat ik hem in den mond leg, moet den grootmoedigen en vaderlandlievenden Romein Regulus vertoonen. Zoo ik hier tegen zondige, ben ik onnatuurlijk en te veroordeelen; maar hier is de zaak nog niet mede afgedaan. Regulus moet overal belang verwekken. Ik neem derhalve zijne voortreffelijkste gezegden en handelingen uit de Geschiedenis, en waar die, of zwijgt, of den zwakken Regulus, den mensch, vertoont, doe ik hem, en dit is schoone Natuur, zoo spreken, als hij overeenkomstig zijne uitstekendste zijde (behoudens zijn volle karakter altijd) moest gesproken hebben, en alle de zwakke en mijn tafereel ontsierende trekken laat ik weg. Begrijp nu, Mevrouw! welk eene kunde ik van de Natuur hiertoe hebben moet — hoedanig ik het menschlijk hart kennen, en met het geheel karakter van Regulus doordrongen moet zijn. Ik speel, als ware, hier met de Natuur; nu volg ik haar, dan vernietig ik een deel om er een ander hoogstnatuurlijk voor in den plaats te scheppen; hier doe ik mijnen Held, altijd denzelfden Regulus, tot den hemel klimmen, daar weêr, waar hij mij een God zou worden, toon ik iets van den mensch, eene zwakheid zelfs, maar zulk eene zwakheid, die in eenen Regulus alleen vallen kan; in een woord, als gij Regulus kennen wilt, moet gij tot mijn toneelstuk uwe toevlugt nemen; de ware Geschiedenis vertoont hem u zeker zoo karakteristiek niet. De Man van smaak zal mijnen Regulus ook gewis voortreffelijk vinden, de Ongenie zal er over struikelen, en hier juist over onnatuurlijkheid en geoutreerdheid klagen, gelijk ik in mijnen vorigen brief zeide.

Ten tweede moet de Navolger der schoone Natuur een genie zijn, en zeer veel smaak bezitten. Dit vereischte is niet minder noodzaaklijk dan het vorige. Hij moet uit de Natuur het schoone kiezen; hiertoe behoort een allerjuist gevoel van het schoone, of, dat hetzelfde is, een zeer kiesche smaak. Hij moet zijne uitgekozen deelen zamenvoegen, en alle de ledige vakken uit zijn eigen scheppend vernuft aanvullen, zoo dat het een hoogst-natuurlijk geheel worde, en is dit zonder genie mooglijk? — Doch dit verdient nog wel eenige aanmerkingen.

Zonder gevoel voor het natuurlijk schoone, Dichter te willen zijn, zonder een allerkieschst gevoel te willen interesseren met hartstogten te verwekken; is het geschiktste middel om onnatuurlijk te worden. Valt dit in een' man, die teffens geen geest bezit, dan doet het weinig nadeel; men leest hem niet, en hier is de zaak mede afgedaan. De smaak van anderen wordt niet bedorven. Maar zulk een Schrijver hebbe veel geest, dan is er niets gevaarlijker voor den waren gezonden smaak. Hij betoovert zijne lezers zoodanig door schitterende en geestige gedachten, schoon valsch, daar hij ze gebruikt, dat men niet alleen in 't begin niet ontdekt, dat men in de natuur nooit zoo zou gesproken hebben, maar eerlang het niet meer wil of kan ontdekken, en zulk een schrijver is in staat den geheelen smaak zijner natie te bederven.

Tusschen genie te hebben en geest te bezitten is een hemelbreed onderscheid. De Genie brengt zich in alle omstandigheden over, gevoelt zelve wat elk persoon, die zij wil voorstellen, gevoeld heeft, en drukt dan hare eigene gewaarwordingen op de eenvoudigste wijze uit. Met den ouden Horatius ziet ze niets dan de eer van 't Vaderland, en daar deze verloren moet gaan, of zij haar kroost moet missen, heeft ze geen kroost meer, en zoo met alles. De Geest daarentegen gevoelt niets — hij redeneert. Hij zal Horatius doen spreken, zonder te gevoelen, wat Horatius gevoeld heeft; hij wil echter interesseren; wat dan te doen? — diep doorgedachte zinspelingen, vergezochte ver-

gelijkingen, fijne overeenkomsten, stoute en gedurige tegenstellingen, groote woorden -- zie daar zijne wapenen. Zegt D'ARNAUD nu te veel als hij jammert, dat ons de geestigheid van dag tot dag armer maakt? Genie plaatst zich in alle omstandigheden en gevoelt, wat elk, die zij verbeelden wil, gevoeld heeft; Geest gevoelt nooit en blijft altijd dezelfde. Hij gebruikt de eigen middelen om BRUTUS en CÆSAR, ZAÏRE en CAMILLE te vertoonen. Dat echte karakteriserende van elke Personaadje, die men voorstelt, dat de genie somtijds met eene meesterlijke hand in eenen enkelen trek doet, vindt men nimmer in eenen Schrijver, die niets dan geest bezit. Alle karakters zijn bij hem bijna een, hunne taal verschilt maar. De genie als hij bezig is, is geheel vuur. Zij denkt niet, zij spreekt uit de volheid van haar hart en deelt altijd hare eigene gewaarwordingen mede. Van hier dat ze vaak schoonheden met gebreken voortbrengt; ten minsten met iets, dat de ongenie voor gebreken houden zal. De Geest daarentegen is altijd bedaard en onverschillig. Koud als de dood, overdenkt hij zijn plan, schikking, woorden, voeging, harmonie enz. Van hier dat men zelden bij eenen koelen BOILEAU de feilen van eenen vurigen VOLTAIRE zal vinden. De geest kan nimmer de schoonheden van de genie bereiken, en hij is teffens te kleen om hare gebreken te kunnen begaan.

Een jonge Dichter, die een Meester in het navolgen der schoone Natuur begeert te worden, moet zich zorgvuldig wachten van het menigvuldig lezen van werken, waarin de goede natuurlijke smaak aan het enkel geestige opgeofferd wordt. Het geestige is voor den smaak van het schoone, wat de specerijen voor den natuurlijken smaak zijn; wanneer men er zijn gehemelte te sterk aan gewent, walgen de beste en uitstekendste spijzen, die er niet mede aangezet zijn; terwijl het half verdorvene onder begunstiging dezer prikkeling met graagte verzwoglen wordt. 't Is zeker, dat de zulken, die geen geneugte uit de eenvoudige vertooningen en vermaken der Natuur meer scheppen kunnen,

maar door de weelde in 't geval gekomen zijn, daar ik in den aanvang van mijnen brief over gesproken hebbe, noch tot Dichter, noch tot Kunstregter geschikt zijn, en nimmer, welk eene poging zij hier ook toe aanwenden, gelukken zullen. Dat de regtschapene Dichter er ook nimmer naar sta om aan deze wellustelingen te behagen, dewijl hij niet dan ten koste van zijnen goeden smaak dit doelwit ooit bereiken zal.

Eindelijk, want ik verg waarlijk uw geduld te veel, Mevrouw! moet de Navolger der schoone Natuur in 't oog houden van de Natuur slechts in 't groote na te volgen, en, zoo veel als mogelijk is, de kleene deelen, die enkel aan een zeker land of tijd verbonden zijn, voorbijgaan, of verbergen. De echte Kunstenaar, gelijk wij gezien hebben, behaagt in alle tijden en onder alle volken, en dit kan hij onmogelijk doen, zoo hij veel zulke kleinigheden navolgt, die aan een enkel land of aan eenen bepaalden tijd alleen eigen zijn. Een ander Volk of een volgend geslacht vindt er dan geen natuur ter wereld in, en, naar onze gelegde beginselen, derhalve niets schoons. Alle uitstekende Vernuften zijn hierin voorgegaan, en 't is natuurlijk dat elk, die in hunnen eeuwigen roem deelen wil, hen hierin op het spoor volge. Men kan ondertusschen somtijds redenen hebben om in enkele gevallen van dezen regel aftewijken; wanneer men naamlijk bepaald voor één Volk wil dichten, en juist deszelfs hedendaagsche zeden en gewoonten, tot in karakteriserende kleinigheden toe, afschetsen.

FEITH, Lettres sur différens sujets de littérature.

RÈGLES PARTICULIÈRES

POUR QUELQUES GENRES DE POÉSIE.

Définition et Théorie du Poëme épique.

Wanneer wij niet naar de kunstregters, welke niet tevens dichters zijn, hooren, maar de meesterstukken, welke de laatste voortbragten, zelve ondervragen, dan is een Heldendicht juist het tegendeel van eene dichting binnen de grenzen der mogelijkheid of waarschijnlijkheid. Het is eene daad, of zelfs, slechts één daad; maar een hoogst belangrijke daad, niet zoo zeer in het Dichtstuk als in den dichter zelven; eene eigen, vrije, in eene ontzaginboezemende uitkomst eindigende schepping, naar aanleiding van de geschiedenis of geheel buiten dezelve ontworpen. Zeker in den vorm van een verhaal: want het moet een gebeurtenis voorstellen, welke ons door den dichter medegedeeld wordt: het zijn geene handelende personen, welke sprekend ingevoerd worden; maar hij spreekt zelf: hij verhalt ons het geen hij in zijne eigen ziel, in het krachtigste brandpunt zijner zelfbewustheid heeft zien gebeuren. In zoo verre, moet het nu wel, uit den aard der zaak zelve, eenigermate ten minste, naar eene ware geschiedenis gelijken; dat is, het moet een verhaal zijn. Maar dit *verhaal* is hier niet meer dan een der duizenden vormen, waarin zich de dichterlijke vinding beweegt. Zal het geen hij voortbrengt een heldendicht zijn, dan is ei deze, anders willekeurige, vorm toe noodig. Dat hij het geen hij ons verhaalt, met warm gevoel schilderen moet, en dat, het geen hij dus verdicht, hem uit het hart moet vloeijen, spreekt

vanzelf; maar het spreekt ook even zeer vanzelf, dat in het heldendicht, dat vermogen der ziel, welke wij de verbeeldingskracht noemen, op den voorgrond moet staan: om dat hij een reeks, en wel eene tamelijk groote reeks van voorvallen ten aanzijn en als uit het niet moet roepen, waartoe eene levendige verbeeldingskracht meer dan het opwellende hartsgevoel moet bijdragen; even zóó, gelijk in den lierzang het blakend dichterlijk gevoel, en, wel voornamelijk, de geestdrift op den voorgrond staat, om dat, daarin, de krachtige gevoelsuiting de voornaamste vereischte is, waarbij dus de verbeeldingskracht slechts de tweede plaats behoeft in te nemen. Beide zijn noodzakelijk in alle dichtsoorten vereenigd. De vraag kan alleen zijn, welk van beide er de hoofdrol in spelen moet; en dan valt het vanzelf in het oog, dat het heldendicht, 't welk gedurende eenige boeken of zangen onze aandacht niet angstvallig gespannen, maar op de onderhoudenste wijze levendig moet houden, eene allervruchtbaarste, zeer bewegelijke en spelende verbeeldingskracht als hoofdvoorwaarde onderstelt en vordert. De eenheid van daad kan daartoe zeer bevorderlijk zijn; en mogt de dichter in het verhaal zich daaraan onttrekken, dan moet er op eene andere wijze voor de eenheid van belang gezorgd zijn; welke laatste en voornaamste eenheid voorzeker nooit ontbreken zal, wanneer de Dichtende denker zijn fabel met helderheid van geest ontworpen en doorzien heeft, en, wanneer het hem mogelijk geweest is, zich het geheele plan als één grootsche gedachte voor te stellen.

Het voorschrijven van eene andere eenheid in het Heldendicht, even als in het Treurspel, is eene willekeurige vordering, welke, indien hier eenig gezag gelden kon, door dat van *Homerus* zelven gewraakt wordt.

Maar met het door de weelderigste verbeelding allerrijkelijkst gestoffeerde verhaal heeft men nog geen heldendicht. Het moet zich als hoogst ideäle dichting zeer verre boven de werkelijkheid verheffen. De stout aaneengeschakelde gedachte moet tegelijk

in de zedelijke en stoffelijke natuur grijpen; beide moeten er in het schoonste verband, en met de gelukkigste eenstemmigheid in vereenigd zijn, het geen men, schoon de benaming niet zeer gelukkig gekozen is, het wonderbare noemt, kan er, naar het denkbeeld dat wij ons van een heldendicht vormen, niet in gemist worden, en schijnt zich met het wezen dezer dichtstukken zoo zeer vereenzelvigd te hebben, dat men er veeleer alle andere gebreken, dan de afwezigheid van dit verbeeldingtreffende, en ontzaginboezemende wonderbare in zou willen verschoonen. La Harpe ontslaat er de Dichters van, ingeval het onderwerp er niet toe geschikt is; beter ware het geweest, te zeggen: -- wanneer het verhaal zulk eene prozaïsche ongeschiktheid heeft, moet het tot geen heldendicht gekozen worden; ten ware er eene mogelijkheid bestond, om de verbeelding schokkende indrukken van eene hoogere natuur door iets anders te doen vervangen. Maar zulk een veelvermogende hefboom hoe men dien ook nemen en verdichten moge, zou altijd weder zulk eene *wonderbaarheid* zijn. --

Wanneer dit wonderbare zich, alleen en bij uitsluiting, aan het heldendicht hechtte, zou men het er al ligt voor kunnen houden, dat het niet zoo zeer tot de Dichtkunst, als wel tot den toevalligen vorm der *epopée* behoorde; men zou zich dan ook minder genoopt voelen, om het als tot het *wezen* van het heldendicht behoorende te beschouwen; en er zou dan eene zeer goede reden voor handen zijn, om het, ja wel bij Homerus en Virgilius te bewonderen, maar in de hedendaagsche heldendichten minder verkieslijk, ja, mischien wel overtollig en laakbaar te vinden. Dan — wanneer men op de uitwerking, welke het op de verbeelding uitoefent, en op de strekking der dichterlijke vinding, in het algemeen, acht slaat, zal men zich ligtelijk overtuigen, dat (daar het *wonderbare*, en de algemeene zucht tot het *wonderbare* in den menschelijken geest, zich in alle soorten van poëzij openbaart, en wel zoo veel te meer als de dichtstukken poëtischer zijn) deze strekking zich nog meer aan den

dag moet leggen, en, daarom, ook gebiedender gevorderd wordt, in deze verheven dichtsoort, waarin de zedelijke natuur van ons denkvermogen, met eene meer dan gewone kracht op de verbeelding moet werken, dan in de overige.

Een dichtstuk, om het even onder welke benaming, waar aan dit *wonderbare* (en wat is dit in den grond anders dan de bezielde beeldspraak der kunst) geheel ontbrak, zou, voorzeker, niets anders dan berijmd en gekadanzeerd proza zijn.

In het beeldsprakige of zwemend allegorische der Dichterlijke taal, bij de afschaduwing van het onstoffelijke, en in de eenigzins *mystische* duiding, bij de voorstelling van het bezielde stoffelijke--is dit *wonderbare* schoon flaauwer, en min ontwikkeld, ook in andere dichtstukken voorhanden.

Doch, in het heldendicht, waar het dichterlijk vernuft in zijne eigen schepping, die geheel bezield is, rondzweeft, waar de meest treffende denkbeelden handelende personen worden, en het louter stoffelijke eenen hoogeren graad van bezieling deelachtig wordt; waar het er op aankomt om de geschapen dichterlijke ideale wereld met daar mede harmonierende wezens te bevolken, is dit *wonderbare* eene onmiddelijke en weêrstandelooze behoefte voor de ontvlamde verbeelding; eene behoefde, welke zich te duidelijk, en daarom ook te dringend openbaart, dan dat zij zich door eene flaauwere beeldspraak, bij voorbeeld, door het dartoe al te zweemend *allegorische* der dichterlijke taal en stijl alleen zou laten bevredigen. Overal is de natuur hier verhoogd, voorwerpen en personen uit het dagelijksche leven, en aan de koude werkelijkheid ontleend, zouden er wangestalten zijn; even gelijk de prozaische taal en stijl er niets anders dan wanklanken in zou kunnen opleveren.

Wanneer Lamotte, die Homerus met den maatstaf eener fransche welvoegelijkheid beöordeeld, de Goden en Godinnen van dien Dichter, voor ongerijmde Godheden verklaart, zal elk hem dit gereedelijk toestemmen; maar wanneer hij daaruit wil afleiden, dat het ook eene ongerijmdheid is, dat Homerus er in

zijne dichtstukken gebruik van maakt, toont hij zijne onbevoegdheid als kunstregter.

De Mythologie gelijk Homerus die in zijne eeuw vond, en naar zijne inzigten wijzigde, was reeds op zich zelve eene voor het volk, waarvoor hij zong, verstaanbare dichterlijke taal, en elk der Godheden een zeer veel beteekenend woord; geene louter zinnebeeldige wezens: want dan zouden zij slechts eene bepaalde gedachte uitdrukken, waarvan zij het beeld zijn; maar elke zijner Godheden is eene gedachte in handeling; een bedrijvend denkbeeld; en ieder hoofddenkbeeld, met een' stoet van ondergeschikte gedachten omstuwd, in eene hoogere orde van zaken overgebragt, en in eene heilige en Godsdienstige stemming aanschouwd. *Allegorie* zeker; maar *allegorie* tot een dadelijk aanzijn verheven, uit den staat van loutere denkbeeldigheid ontslagen, in eene bovennatuurlijke wezenlijkheid overgeplant. Dit is de aard van het *wonderbare*, en tevens ontzaginboezemende dat hier bedoelt wordt; een heldonker, dat op de verbeelding werkt, als alles, wat in een half licht geplaatst, door zijne schemerachtigheid en onduidelijkheid zelve, zich voor het verstand in eenen geheimzinnigen sluijer wikkelt. Onze Christelijke Mythologie, welke echter meer *mystisch* dan *allegorisch* is, zou wel niet dezelfde, maar eene even doelmatige, misschien nog geheimzinniger inkleeding voor het wonderbare opleveren, had men haar met dezelfde stoutheid van vinding en overdragt in werking kunnen brengen; en wat de tooverijen van *Armida*, (zonder dat wij daarom aan tooverijen behoeven te gelooven) in de *Tasso* vermag, weet ieder. Ontneem al het geheimzinnige, al het voor de verbeelding schemerende aan het *Verloste Jerusalem* van den Italiaanschen Heldendichter, stel er bepaalde begrippen voor in de plaats, en wat zal er in zijne Dichterlijke verhalen, welke ons thans onderhouden en verrukken, overblijven? -- Een koud zamenweefsel van belagchelijke ongerijmdheden!

De Heer Bilderdijk noemt het *wonderbare*, met eenen an-

deren daartoe gebruikelijken term, de *Machine;* en dit is misschien de beste benaming voor de ontzaginboezemende en stoutontwikkelde beeldspraak, welke zich met het epische verhaal eigenaardig verbindt, en er het geheel raderwerk van in beweging brengt. Wanneer men op dit onmisbaar voertuig van het heldendicht doordenkt, dan zal het volmaaktste dezer kunstgewrochten, alles voor het overige darmeê gelijk staande, voorzeker dat zijn, waarin de bovennatuurlijke (men hechte echter niet te sterk aan de strenge beteekenis van dit woord)-waarin de bovennatuurlijke drangvederen zoo gelukkig met het overige gedeelte van de fabel zamengeweven en verwikkeld zijn, als wij, in welk een stelsel dan ook, het zinnelijke en zedelijke onzes aanwezens, dat is, de beide orden van denkbeelden, waarin zich onze gedachten bewegen, in ons zelve gevoelen en opmerken; edoch met die geestig zweemende vlugtigheid, welke eenen hoogen graad van poëzij vordert, om er al het geheimzinnige dat er aankleeft, met eene der verbeelding bevredigende helderheid van te schilderen; en er, door dat middel, tevens dat vrolijke, opgeruimde en zuivre koloriet aan te geven, zonder hetwelke er naauwlijks mogelijkheid is, om zich voor dat naargeestige en dweepachtig mystische te hoeden, dat ons op vele plaatsen in het *verloren paradijs* van Milton, maar nog veel meer in den *Messias* van Klopstock mishaagt. Om dit te vermijden, moet dit werk- of voertuig van de Epische fabel niet in zijn kern en windselen besloten, maar zoo veel mogelijk ontwikkeld, en, in al zijne deelen, voor de verbeelding ontzwachteld zijn. Want, moet in den kleineren omvang van de *Ode*, het ontvlamde dichterlijke gevoel tot de verbeelding spreken; hier moet, in tegendeel, de rijkste schepping eener ontvonkte verbeelding het gevoel opwekken. De reden ligt in den aard der zaak. De Heldendichter (opdat ik het gezegde kortelijk bijeentrekke) stort zijne gedachten uit in een aaneengeschakeld verhaal, 't welk den uitwendigen vorm eener geschiedenis heeft; zijne beeldspraak, waarin hij zekerlijk geheel van den Geschiedschrijver moet verschillen, deze goddelijke taal,

waarin hij zijne gebeurtenissen kleedt, ontslaat hem wel van alle geschiedkundige waarheid, maar verbindt hem zoo veel te vaster aan eene andere tevens zedelijke en estetische waarheid, welke verdwijnt, naar mate de begoocheling, welke door den uiterlijken vorm moet voortgebragt worden, verloren gaat. De wonderdadige sluijer, welke niet te doorschijnend zijn kan, moet het verhaal begeleiden, niet stremmen; hij moet de verbeelding gaande houden, ja meer: hij moet ze verhoogen, en door geene donkerheid afbreken of vermoeijen; beide moeten de zelfde wendingen der gedachtenleiding, met de schoonste harmonie, volgen; het verzinlijkte zedelijke (al wat dit voertuig anders mogt wezen, zou op dichterlijken onzin ontloopen) moet in dien zin, als reeds aangeduid is, *allegorisch* zijn. Wij moeten door geen donker besef al peinzend in ons zelve terug gedrongen worden, waar wij moeten zien, hooren, enz. en, zulks alles, met die levendigheid, waarmede eene vanzelf en werktuigelijk volgende aandacht, en eene verlangende, de daad vooruit vliegende verbeelding meer ziet en hoort, dan denkt en gevoelt. De verbeelding, welke hier zeer lang gaande gehouden moet worden, moet door niets, dat naar afgetrokkenheid gelijkt, verdoofd en afgemat worden. Dit onbegrijpelijk vermogen onzer ziel is — zoo veel weten wij met zekerheid — de meer of min getrouwe verzamelaarster en terugroepster aller zinnelijke indrukken; zij neemt de gedaanten, kleuren, en wederschijnsels van alles, wat zinnelijk voorgesteld kan worden, met vaardigheid op, schaart, en koppelt ze met de navolgingskunst van een schilder aaneen; zelfs de geheimzinnige voorstellingen, zoo slechts heure schemering niet te veel naar de vale nacht overhelt, zijn haar welkom; zij wil er zich gaarne in verliezen; men moet haar slechts niet vergen om er zich in te verdiepen: deze al te ernstige bespiegelingen laat zij aan het hoogere denkvermogen over.

Maar dit is zeker het Heldendicht zoo als het nooit bereikt zal worden! Wie zal er aan twijfelen? Maar eene welbegrepen *theorie* kan niet nalaten het hoogste te vorderen; op dezelfde

wijze als Cicero, in zijne theorie over de welsprekendheid, den volmaakten redenaar ter naarvolging voorstelt. Maar vordert deze theorie aan deze zijde veel, en zeker nog veel meer dan de beste theorist in de eindeloosheid der kunst te berde zal brengen; zij is van een andere zijde beschouwd, voorbeeldeloos toegevend: want zij eischt niets dan het geen er in het begrip, 't welk zij ontwikkelt en uiteenzet, opgesloten ligt. Zij is geen wetgeefster, die regelen voorschrijft, waarnaar het *epische* verhaal in elkander geschoven, *oratorisch* verdeeld, naar een reeds bestaand *model* voltooid, en in de bewerking versierd moet worden; even als of het geen in het een voortbrengsel eigenaardig en doeltreffend is; zulks ook in een ander zijn moest. Neen, zulke willekeurige, maar tevens in den Wetgever zelven slaafsche voorschriften, welke gewoonlijk in den vorm eener wetenschap met eene *dogmatische* deftigheid optreden, zijn geene kunst-*theorien*. Deze laatste kunnen en mogen niet anders zijn, dat het ontwikkelde begrip der vrije kunst; de beschouwing van het begrip zelve, waaronder men een voortbrengsel van kunst opneemt, maar door het kunstgevoel tot eene minder of meerder *ideale*, zinnelijk-aanschouwelijke hoogte verheven. Wilde men wetten geven, dan waren deze beter aan deze *dogmatieke theoristen* dan aan de kunstenaars besteed.

Uit de bloote beschouwing van het geen wij ons, bij het lezen van een Heldendicht, van zulk een voortbrengsel der kunst voorstellen, verkrijgen wij geen angstvallig afgetrokken, maar een vrij en levendig voor onze verbeelding zwevend begrip van een verhaal, waarop het bovengezegde toepasselijk is. Dat daardoor dit begrip nog eindeloos ver is van uitgeput te zijn, behoeft men er niet bij te voegen. Hier, gelijk overal, levert de kunst uitzigten, waarvan het veld gedurig wijder wordt. Eene *theorie*, waarvan de geboren kunstenaar niet zou kunnen zeggen: — » Dit alles wist ik even zoo goed, als het mij hier herinnerd word, « zou het kenmerk harer verwerpelijkheid aan het voorhoofd dragen. Iets anders is het: — Of hij het zich, ook zonder die aanleiding, altijd even duidelijk zou herinnerd hebben.

Zulk een *episch* verhaal, zegt men, misschien, is dan eene dichterlijke Roman. Buiten twijfel; maar het is een in de hoogste stemming der scheppende verbeelding ontworpen en met onverflaauwde geestdrift afgewerkte Roman; de hoogst denkbare uiting van het scheppend vermogen van den Dichter, en (wij spreken altijd van het IDEAAL des heldendichts, zonder *dit* of *dat* bepaaldelijk te bedoelen) de meest vrije en zuivere vorm, waarin zich de vinding immer bewegen kan.

Met meer regt, dan *Dante* zijn Dichterlijk nachtgezicht eene *Divina Comedia* noemt, zou men het Heldendicht een' Goddelijken Roman mogen noemen; maar een' Roman, waarvan de, naar onze wijze van beschouwen, tweeslachtige, doch, in zichzelve, geheel één natuur de eeuwigdurende geschiedenis is. Vraagt men, na dit alles nog, of de Godsdienst (men denke hier ook niet aan dezen of genen Godsdienst) in den wonderdadigen sluijer van het Heldendicht moete voorzitten? — Hoe men het anders begrijpen zou, laat zich naauwlijks denken. — Wanneer de handelende personen der benedenwereld reeds meer dan gewoon menschelijk moeten zijn, en de ACHILLESSEN, de HECTORS, enz. reeds naar Goden moeten gelijken, dan kan het niet raadsclachtig wezen van welken eenen aard de heilige sluijer behoore te zijn, door wiens invloed zich de geheele ontzagverwekkende geschiedenis ten einde moet spoeden.

De Godsdienst, dat is, het geloof aan eene alle verbeelding te boven stijgende zedelijke orde van zijn, in dezen of genen vorm voorgesteld, is dus van het heldendicht onafscheidelijk. Onder deze verschillende vormen is het veelgodendom, die in elkander grijpende natuurlijke en zedelijke krachten in het eenige heelal, zekerlijk niet de minstbegunstigde Godenleer voor het Heldendicht; schoon men daarom niet beweren zal dat de wijze, waarop de Ouden, vooral Homerus, die schilderen, de verkieselijkste zou zijn. Hij, ondertusschen, al had hij er slechts een wijsgeerig of dichterlijk geloof meê verbonden, kon die bovennatuurlijke wezens niet geheel en al herscheppen of ver-

wijzigen. Het waren de algemeen erkende volksgoden. Niemand zou hem in zijn' tijd met andere wezens of namen verstaan hebben. Daar bij moest hij zich nog wel inzonderheid wachten, om ze als zinnebeeldige poppen te doen voorkomen. Al had hij er ook zelf zoo over gedacht, als Dichter, moesten zij hem nog altijd als verwezenlijkte allegorien voorkomen: dat is, behalve hunne voorstelling van gepersonifieerde krachten, moesten zij eene opzichzelfstaande wezenlijkheid hebben.

Voor het hedendaagsche heldendicht zou er, misschien, eene grootere vrijheid bestaan, wanneer er zich geen half kerkelijk — half profaan vooroordeel tegen verzette; wanneer men, namelijk, geene eigenlijk zinnebeeldige wezens, bij welker ontbolstering men niets anders dan goede of kwade hoedanigheden zou overhouden, ook geene goede of booze geesten, maar werkelijke in meerderen of minderen graad stoffelijke, en tevens redelijke en zedelijke schepselen, ten minste niet belagchelijker of ongerijmder wilde vinden, dan de kannonnerende engelen en duivelen van Milton, of deze zelfde, in den Messias van Klopstock krachtiger stouter denkende wezens. Spoken en verschijningen, de Romantische personen, waarmede zich thans de Duitschers, ook in die Dichtstukken, welke ver beneden het heldendicht zijn, vermaken, stuiten vooral niet minder aan hen, wier verbeelding, alles wat niet erkend werkelijk, dat is, wat niet volstrekt ondichterlijk is, van zich stooten, en had de algemeene volkstem der kunstregters *Tasso* niet onder hare vermogende bescherming genomen, het zou met de tooverijen van Armida niet beter afgeloopen zijn. Aan de Goden van de oude fabelleer is in onze eeuw, ten minste in ernstige oorspronkelijke stukken, ook niet meer te denken.

Uit den inhoud der meestgeroemste hedendaagsche Heldendichten, vergeleken met den geest des tijds waarin zij vervaardigd werden, en de overige oorzaken, waaraan zij hunne vermaardheid verschuldigd zijn, mag men opmaken, dat er vele omstandigheden vereischt worden, om deze schaarsch voorkomende vruchten te doen rijpen.

Een daar toe ten volle berekende Dichter schijnt hier niet genoeg te zijn. De natie, waaronder hij leeft, moet er gelijkelijk toe gestemd zijn; de tijd, waarin hij dicht, moet het hem als afeischen. Een groot algemeen belang, moet hem en die hem omringen, in adem houden; dit staande gehouden belang moet den dichter, in de zelfde kracht overleven; en in allen gevalle moet het Dichtstuk op de eene of andere wijze *nationaal* zijn.

Maar niet alleen aan de vermaardheid, maar ook aan de innerlijke waarde van het kunstwerk, moet de geest en smaak der natie medewerken: want een Dichter, die buiten den toon zou zingen, waaraan zijne natie, met de toongeveren die haar vertegenwoordingen (de bevoegde, dikwijls onbevoegde *aristarchen, mecenaten* en voorproevers van het lezend publiek) aan het hoofd, gewoon zijn toe te juichen, mist te veel van het geen hij noodig heeft, om niet onder den arbeid te bezwijken; of hij zou den moed moeten bezitten, om er zich boven te verheffen. Vereenigt hij er zich, integendeel, mede of bezit hij de slag om er zich gemerkt, of ongemerkt meester van te maken, en slaagt hij voor of na zijn' dood, dan beginnen de taal, de smaak, de gedachtenleiding der lezers, er zich na te vormen, het wordt nationaal, al was het dit ook te voren niet; men vindt en legt er in, wat men er met een leerzaam en geloovig hart in zoekt. Verhoogde, naar het onderwerp gewijzigde, en met scherpte aangeduide beteekenis, taalwending, nieuwe of vernieuwde worden en spreekwijzen verrijken van lieverlede de taal, waarin hij dacht, en zong; het gebruik, die nimmer onttroond wordende dwingeland der talen, (zoo wel in verzen als in proza) verheft er zich bij tot eene heerschende mode, en voert het, zoo als hij het verstaan en begrepen wil hebben, bij *acclamatie* op het daarmede verwijderde grondgebied der taal- en letterkunde. Dit is wel, in het algemeen, het geval met alle dichtstukken, maar, in het bijzonder, van deze wijd om zich heen grijpende dichterlijke verhalen.

Dan, hoe men over zulk eene invoering ook denken moge;

zij is de eenig mogelijke en daarom de eenigwettige. De taal en al wat er aan vast is, is (en alleen naar dien loop der zaken) het onvervreemdbaar eigendom eener natie. Het bekomen van een' aldus aangenomen nationalen heldenzang is een uitstekend geluk voor een volk, waar aan dit te beurt valt; en zulk eene natie mag het met volle regt het hare noemen: want de innerlijke waarde, welke het kunstwerk op deze wijze verkrijgt, behoort zoowel aan haar als aan den dichter.

Dat het er zoo en niet anders mede toegaat, wist VOLTAIRE al te wel, dan dat hij het zou gewaagd hebben, om aan zijne natie eene andere *Henriade* aantebieden, dan die hij haar leverde. De wonderdadige tooversluijer, welke hij er om liet wapperen, was nog veeleer te stout dan te afgemeten voor de oogen van het volk, dat er zich in verlustigen moest. Zijn *allegorie* en vooral het *mystische* gedeelte dat er aan kleefde, moest naauwlijks meer dan een van alle kanten doorschijnend gaas, en de waarheid, zoo als de Franschen haar begeerden te aanschouwen, moest zijne Zanggodin zijn. Deze waarheid was de ligte en digte fransche wijsbegeerte van dien tijd, en de grootste Dichter, welke Frankrijk immer opleverde, deed haar nog treffender en stouter tot de Vorsten en Volkeren der aarde spreken, dan zij, voor af na hem, door den mond van een' volksprofeet gesproken heeft. Er behoorde een oorspronkelijk vernuft en eene Dichterlijke vinding als de zijne toe, om deze magere waarheid zoo gelukkig, bevallig, ja, betooverend te kleeden als hij gedaan heeft, en om haar nog bovendien (met zijne erkende behendigheid) eene wijsgeerigere taal te doen spreken, dan haar natuurlijk eigen is. Met al de stoutheid van zijn' geest dorst hij echter niet verder gaan. Hij mogt, ja, zijn taal voor de minst dichterlijke van alle, en een trotsche schooister noemen, welke men de almoezen behoorde op te dringen; hij waagde het echter niet al te zeer uit den band te springen, waaraan zij zich-zelve oppermagtig gelegd had; en hij wrocht, hoe gebonden dan ook, een Heldendicht, waarvan de verdiensten noch in noch buiten Frankrijk genoeg gewaardeerd worden.

Wat hij met eene meer doeltreffende *machine* in deze hooge dichterlijke wereld zou geleverd hebben, getuigt zijne *Pucelle*, welke, afgezonderd van al het monsterlijk onstichtelijke, waarmede het bezoedeld is, en alleen als dichterlijk voortbrengsel beschouwd, een onnavolgbaar meesterstuk is. Hier had hij de geest der natie in het letterkundige niet tegen zich; in tegendeel: het verheven wonderbare, dat is, de *allegorie* tot *realiteit* verheven, had men, sedert lang, op het grongebied der *parodie* verbannen; en wat hij — in deze epische benedenwereld verrigte, verraadt eene kunstvaardigheid, welke men hem niet ligtelijk zal afzien. KINKER.

Définition et Théorie de l'Ode.

Die dichtstukken, waarin het ontvlamde gevoel van den Dichter, meer dan in andere, het spel der verbeelding in beweging brengt, en waarin, om die reden, ook krachtiger en meer onmiddelijk tot het gemoed, en van daar tot het verstand en de verbeeldingskracht van anderen gesproken wordt, zijn de zulke, welke men overeengekomen is, *Oden* of *Lierzangen* te noemen. Een' maatstaf, of zelfs maar eene eenigzins voldoende bepaling, voor deze soort van dichterlijke voortbrengselen te geven, gelijk men dit wel eens getracht heeft, is, zoo al geene onmogelijke, immers eene hoogst moeijelijke, ondankbare, en ook dan, wanneer men daarin niet geheel ongelukkig mogt slagen, bovendien nog voor de kunstbeoefening meer nadeelige dan nuttige bemoeijing. Want, behalve, dat de kunst niet aan banden gelegd moet worden, en boven alle eigenlijk gezegde regels verheven is, zou men, bij het nadenken over dit onderwerp, al dra gewaar worden, dat er, bij iedere schrede op dit veld van bespiegeling, zich gedurig nieuwe en van de aangenomen rigting afwijkende uitzigten openen, welke, zoo men zich deze al onder begrippen konde voorstellen, te zweemend en te vlugtig zijn, om ze onder naauwkeurige en streng bepalende bewoordingen te kunnen opvatten. Dit alles geldt wel, in het algemeen, van alle soorten

van dichtstukken, maar meer bijzonder van deze; bij welke de uiterlijke, uit zijnen aard vlugtige en stroomende gedaante over het bestaan der zaak beslist, en waarbij men, met vollen nadruk en tevens zonder overdrevenheid mag uitroepen: — *materiem superat opus!* — Want, zoo ergens, hier rukt de vorm den inhoud met zich. 't Zijn altijd minder de denkbeelden, welke voorgedragen, dan de wijze waarop zij voorgesteld worden, en, in deze uitwendige gedaante zelve, nog minder de dichterlijke taal, dan de hartstogtelijke kleur en toon dezer taal, welke in de *Ode* onze aandacht naar zich trekken; en zulks niet, om dat de daarin opgesloten gedachten minder belangrijk zijn, dan de tooi, waar in zij verschijnen; (Dit te willen beweren zou eene onvergeeflijk kettersche theorie zijn, daar niemand dan de liefhebbers van het *bombast* hunne rekening bij zouden vinden) maar — om dat zij, uit hoofde van hunnen geestigen aard, zich zoodanig met hun bekleedsel vereenigd en vereenzelvigd hebben, dat zij er niet van afgezonderd kunnen worden, zonder te vervliegen; — of, beter nog misschien, dit geestige en vlugtig zweemende moet noch in den vorm, noch in den inhoud, op zichzelve, maar in de *harmonische* vereeniging en zamensmelting van beide gezocht worden.

De taal der geestdrift is die, welke het meest aan deze soort van dichterlijke voortbrengselen voegt; nergens is de eentoonigheid minder te dulden, en nergens ook is het tegengestelde der eentoonigheid meer op zijne plaats dan in het lierdicht. Het is minder de Dichter welke, in de Ode, zijn onderwerp behandelt, dan dit laatste, 't welk hem in verrukking met zich medesleept. Louter gevoel, vrij van alle banden, moet er het kenschetsende van zijn. Deze verrukking, waaraan hij zich overgeeft, moge een kunstdrift zijn, misschien wel naar een schets, en met beleid en overleg geregeld en bestierd, naderhand gepolijst en beschaafd; maar waar de kunst zich verraadt, is alle beguicheling verloren. De schoone wanorde, de losse achteloosheid, welke de kunst hier niet slechts toelaat, maar zelfs uitlokt en vordert, moge naar

een vooraf bepaald ontwerp ingerigt en bearbeid wezen; maar de getrokken en afbakenende lijnen mogen nergens zigtbaar zijn.

Zoo in de meeste overige soorten van dichtstukken, bij voorbeeld in het Heldendicht, het hooge Treurspel, en die, welke een bepaald voorwerp ter behandeling op den voorgrond stellen, en onder deze, voornamelijk in het Leerdicht, het dichterlijk gevoel aan het verstand of, wil men liever, aan de verbeelding ondergeschikt moet zijn; het Lierdicht vordert, in tegendeel, dat die vermogens der ziel, welke meer bijzonder de verstandelijke genoemd worden, aan het dichterlijk gevoel onderworpen zullen zijn. In de eerste zit het denk- en kenvermogen met alles, wat tot het formen van begrippen behoort, in het laatste zit de wil en alle zijne onderhoorige neigingen en gemoedsuitingen voor. Geene van elders ontleende wetten, maar de aard der zake zelve, vordert dit. In de *Ode* wil het hart zich met een onwederstaanbere aandrift uiten; en de denkbeelden waarvan zich de dichter bedient, hebben voornamelijk ten doel, het gevoel, dat hem bezielt af te schilderen; en indien deze in dit gevoel zamenhangen, zoo, dat zij den hartstogt, de gemoedsbewegingen en de daaraan beantwoordende geestverrukking, welke ze voortbragt, dichterlijk, dat is: met de taal die tot de ontvonkte verbeeldingskracht spreekt, uitdrukken; is het genoeg. De eenheid, die hier gevorderd wordt, is eenheid van gevoel. Geleidelijke overgangen, zoodanig als koele verstand die zou mogen vorderen, zijn hier nog minder op hunne plaats dan in eenig ander dichtstuk.

Gewoonlijk zijn de Lierzangen dichtstukken van eenen korten adem. Zij zijn de voordragt van eene enkele groote gedachte; met geestvervoering gevat, en als in éénen stroom van zich daarmede verbindende gewaarwordingen uitgeboezemd. Één enkel treffend voorwerp, dat ons verrukt, en met zich wegsleept, of het uitspreken van eenen gemoedstoestand, welke zich naar buiten lucht verschaffen wil, zijn daartoe de gunstigste voorwerpen. In zulke gevallen heeft men naauwlijks meer te doen,

dan de opgewektheid van zijn eigen gevoel, met de daarmede te gelijk opwellende denkbeelden en aandoeningen, in woorden te vertolken. Gelukkig is de Dichter, welke dikwijls zulke luimen of aanblazingen heeft. Hij schrijft wat zijn gevoel hem voorzegt; en dan, voorzeker, kunnen zulke geestverrukkingen van geenen langen duur zijn. Doch daaruit moet men echter niet afnemen, dat deze kortheid het noodzakelijk vereischte van elken lierzang, of van ieder odenmatig dichtstuk zijn moet. Dit toch hangt van de stof en het te bezingen voorwerp af. Een *Ode* kan kort en echter te lang zijn voor het onderwerp, dat bezongen moet worden; even als het lang en nog te kort zou kunnen wezen, voor de reeks van op elkander volgende deelen eens grooten geheels, welke er in voorgedragen worden. Wie zal er, zonder zich eene willekeurige uitspraak te veroorloven, eenen maatstaf voor kunnen opgeven? Schoon het gezag, op zich-zelve, in theoretische bespiegelingen niets kan uitdoen, heeft het echter gewigts genoeg, om tegenover willekeurige magtspreuken gesteld te worden; en dan zou men zich, onder andere Lierzangen van langem adem, op de vierde *Pytische Ode* van Pindarus mogen beroepen. Gaarne beken ik, dat er uitgebreide dichtstukken zijn, waaraan men ten onregte den naam van Lierzang gegeven heeft; doch men moet hen dien niet betwisten, uit hoofde hunner lengte, maar omdat er den toon, houding en stemming aan ontbreekt, welke deze soort van dichtstukken moeten kenschetsen. — De Lierdichter bevindt zich op de hoogste sport der poëtische ladder; zijne taal moet die van het hoogstgestemde gevoel zijn; dit gevoel, deze geestverrukking in zijne Zanggodin, aan welker inspraak hij zich geheel en al moet kunnen overgeven. Zoo lang deze hem niet verlaat, en in zijne verzen voorstroomt, ook zoo lang verdient het geen hij ons voordraagt de naam van *Ode, Lierzang, Dithyrambe,* drie woorden, welke in den grond hetzelfde uitdrukken. Eene *Ode* moet niet gemeten, maar aan de gemoedsstemming, waarin zij ons brengt, getoetst worden. Wie voor duizeligen en geestbedwelmingen

bevreesd is, moet zich aan deze soort van dichterlijke uitgelatenheden niet wagen: maar hij moet zich ook niet vermeten aan de *Pegasussen* van andere, gebit en breidel in den mond te leggen.

Vele regels, welke in andere voortbrengsels van kunst, voor zoo verre zij van den aard der zake afgeleid zijn, geldig mogen wezen, zijn het niet in deze. Men moet hier, bij voorbeeld, niet aan eenheid van daad gaan denken, even als in het heldendicht; maar zoo veel te meer aan eenheid van gevoel. Ook niet aan ingetogenheid, bij den aanvang. In het heldendicht is een zwellende aanhef een wezenlijk gebrek. Horatius zegt met regt, wanneer hij in zijne Ars poetica op deze dichtstukken het oog werpt: --

> Nec sic incipies, ut scriptor Cyclius olim:
> *Fortunam Priami cantabo et nobile bellum.*

Waarom? -- Omdat een heldendicht een verhaal is; zekerlijk wel een dichterlijk verhaal, 't welk meer de spelende verheelding dan het verstand bezig houden moet, een verhaal, dat zich boven de geschiedkundige waarheid en de werkelijkheid verheft; maar dat, met dit alles, een verhaal blijft en er den uitwendigen vorm, hoe veredeld dan ook, van behouden moet. Er moeten dus orde, leiding, verdeeling, regelmatige aaneenschakeling van gebeurtenissen enz. in opgemerkt worden. Het behoort tot de middelen, waarvan de kunst zich bedient, om de beguicheling van hen, die het lezen, gaande te houden, dat er in het werk, dat zich als eene geschiedenis aankondigt, eene geleidelijke voortgang zij in de daden, bedrijven en toestanden, die er in voorgesteld worden. Schoon geene eigenlijke geschiedenis zijnde, bootst het Heldendicht deze echter na: de schets, welke de Dichter er van ontworpen heeft, of al dichtende er van ontwerpt, zijn de vooraf vervaardigde kanalen en buizen, en, wil men, de aaneengeschakelde geleiders, waardoor en waarom zijne vinding zich in de bewerking bewegen moet. Het moet dus bezadigd, zonder

uitval of losbarsting beginnen. De aandacht moet geleid, niet overbluft worden, of de begoocheling dezer nabootsing is reeds bij den aanvang verloren, en de verbeeldingskracht tegen al hetgeen volgen zal, ingenomen. De Dichter verschuilt zich achter zijn' gekozen vorm; even als in het Treurspel, achter zijne handelende personen, aan welker ware of verdichte karakters hij getrouw moet blijven. Geheel anders is het in den *Lierzang*. Hier vermomt hij zich niet als verhaler; hij verschijnt zelf, zonder eenige verkleeding. Hij komt ons niet te voren in de gedaante van een Geschiedschrijver, gelijk in een Ilias; noch in die van eenen briefschrijver, gelijk in de *Heroides*, noch als zamenspreker, gelijk in deze of gene sort van *dramatische* zamenstelling; hij hangt den Minnaar niet uit, gelijk in de *Erotieken;* met één woord, hij verschijnt ons niet in deze of gene rol; maar zonder tooneelkleed. Alle deze momaangezigten (en hoe vele andere nog, die reeds bekend zijn, of in het vervolg nog uitgevonden kunnen worden) heeft hij weggeworpen. Er kan dus in de *Ode* gene reden voor hem bestaan om zich niet terstond aan zijne aandrift over te geven. En schoon het in de eerst opgenoemde dichtstukken eene allerongelukkigste inval zou zijn, te beginnen met

Onheilig graauw! U haat ik; verwijder u!

of met eenige andere den Dichteren geoorloofde onbeleefdheid; is zulk een trotsche aanhef echter niet hinderlijk in eene odenmatige *invective;* maar maakt er, integendeel, eene der grootste schoonheden van uit; immers wanneer uit het verband des geheels blijkt, dat zoodanig de gemoedsstemming van den Dichter geweest zij.

Van den goeden aanhef moet bijna alles afhangen: want het geen de *Ode* (wanneer zij dit waarlijk is) moet afbeelden, is eene uitstorting van het gemoed, de losbarsting dikwijls van het gevoel dat ons overmeestert, waarin men derhalve reeds bij de eerste woorden, de toon, de stemming, de hevigheid der

aandoening, die het geheel beheerscht, moet doen kennen. Nergens is het meer: *est Deus in nobis, agitante calescimus illo.* Deze toon en stemming moge klimmen en dalen, naar mate de leiding der gedachten, die er bij opwelt en mede uitstroomt, dit vordert; maar het hartstogtelijke, dat er de hoofdkleur van uitmaakt, moet onafgebroken en één zijn, hoe afgebroken vlugtig en onverwacht de zaken zelve ook zijn mogen, die er in voorgedragen worden.

Doch zoo de hartstogtelijke geestverheffing, welke minder van het hoofd tot het hart dan van het hart tot het hoofd spreekt; immers zoo de kunstmatige nabootsing van deze godssprakige opgewektheid van den geest beide de stof en den vorm van den Lierzang beheerschen moete; schoon zelfs, uit dit oogpunt beschouwd, de Lyrische dichtkunst het naaste aan de toonkunst grenst, en bij uitnemendheid de muzikalische poëzij moge genoemd worden, waarin bovendien nog de hoogste vrijheid van maat, toon, gedachteleiding en keus van bewoordingen vergund wordt; — herinnere men zich toch altijd, dat de achteloosheid en wanorde, die er het gevolg van kunnen zijn, niet, gelijk somtijds wel eens gebeurt, op hoogklinkenden onzin of winderig *galimathias* moeten uitloopen. De denkbeelden moeten er (indien ik mij zoo mag uitdrukken) niet op den koop bij toegegeven worden. Juist het tegendeel moet plaats hebben: de verhevenheid der gedachten moet geëvenredigd zijn aan den stouten tooi die ze omkleedt. Van die zijde moet er geen gebrek, maar rijkdom en overvloed heerschen. Alles, ook hetgeen niet gezegd wordt, moet spreken. Nergens moet men meer dan in den Lierzang, overtuigd worden, dat de rijkste talen veel te arm aan woorden zijn, om alles uit te drukken, wat er in de zedelijke wereld van het menschelijk gemoed omgaat. Eene zekere kortheid, zelfs gedrongenheid (maar zonder stroefheid of wanklank) moet geen onverstaanbaarheid, maar juistheid, scherpte, en diep in het gemoed treffende puntigheid van gedachten te weeg brengen; zoo, dat men met meer woorden minder zeg-

gen, en het geen er in de ontvlamde verbeelding van den Dichter omgaat, minder juist en krachtig uiten zou. In den snellen, dikwijls overhaasten gang der voorstellingen, moet men de bezielde en bezielende drift ontdekken van iemand, die door zijne eigen denkbeelden bestormd wordt, en, als ware het, alles in eens wil uitdrukken. De sprongen en gapingen zijn die van een overstelpt gemoed, dat vol van zijn onderwerp en magteloos om alles uit te storten, slechts de grootste en voornaamste gevoelens, welke hem in verrukking bragten met enkele maar zeer kernelijke trekken schetst. Niet slechts het overtollige moet hier vermijd worden, maar ook het min belangrijke laat de Dichter zijnen hoorders ter aanvulling over.

Wanneer men zich bij het lezen der schoonste *Oden* van Horatius, Klopstock, Le Brun, Vondel en anderen, rekenschap afvraagt van de treffende uitwerking, welke deze liederen bij ons te weeg brengen, en de reden daar van (gelijk natuurlijk) in die kunstwerken opspoort, zal het niet moeijelijk vallen zich te overtuigen, dat deze grootendeels, zoo niet geheel, daarin bestaat, dat zij ons met overtuigende waarheid den gemoedstoestand afschilderen van de Dichters, welker kunstwerken wij bewonderen. Het is minder het onderwerp, dan de taal der geestverrukking, waarmeê het ons voorgedragen wordt, welke ons medesleept. Hun kunst- en geestdrift deelt zich aan ons mede; en van daar, dat wij, in denzelfden bruisenden stroom van krachtige denkbeelden opgenomen en voortgestuwd, aan de kortsprakigheid, welke er meestaal in heerscht, niet slechts het grootste welgevallen hechten; maar deze boven eene zich uitbreidende en meer regelmatige gedachteleiding verkiezen. De kring, in welken wij ons verplaatst vinden, is zelve te rijk aan denkbeelden en gedachten, welke zich rondom de met woorden uitgedrukte voorstellingen al schakerende verheffen, en er zich om heen kronkelen, dan dat wij begeeren zouden, dat ze ons alle als met den vinger aangewezen werden. Zij worden met snelheid in ons opgewekt, en hetgeen wij op deze wijze zelf

denken, is altijd krachtiger, scherper en treffender, dan het geen ons met meer redekundige juistheid en met meer voleindigde omtrekken voorgesteld en afgebeeld wordt. De bij uitstek geestige taal der hoogere dichtkunst kan zich, bovendien, niet altijd met de gewone uitdrukkingen, en meest gebruikelijke zinduidingen en gedachtenwendingen vereenigen; en te veel ligchaam en stoffelijkheid van woorden zou dikwijls meer verduisteren dan ophelderen.

Van alle kanten, waar de wetenschap in hare oneindige rigtingen en strekkingen eindigt, lost zij zich in het gebied der kunst op. Eene nieuwe oorspronkelijke dichterlijke gedachte of wending hangt zekerlijk, op de eene of andere wijze met ons weten, dat is, met het geen voor ons *waarheid* is, zamen; doch zij zelve is geene wetenschappelijke *waarheid*, maar *waarheid* der kunst; zij bestaat niet volkomen en wezenlijk in de werkelijke, maar zweeft in de denkbeeldige wereld; wij kunnen haar dikwijls niet anders waarnemen, dan door een zeker heilig donker omwolkt; en om haar ons, zoo veel mogelijk, aanschouwelijk te maken, hebben wij de meer toonkundige, lyrische taal der *Ode* noodig. Deze verplaatst ons in het rijk der veredelde aandoeningen, gewaarwordingen en hartstogten, ieder van welke vlugtige beteekenissen uitdrukken, voor welke de woorden, op zich zelve genomen, te grof, te stoffelijk zijn.

Eene gedachte, hoe zuiver verstandelijk ook gevat en voorgesteld, is, streng genomen, niet enkel *denken*, niet louter voorstelling, van alle gemoedsaandoening afgescheiden; zij is, in welk eene geringe mate dan ook, tevens iets hartstogtelijks: er is eenig zedelijk of zinnelijk belang aan verknocht, en alle belang is *pathetisch*. Zoo is ook elke hartstogt niet louter hartstogt, zonder verstandelijke voorstelling; maar dit verstandelijke is meer zweemend, laat zich onder geene bepaalde begrippen brengen; en, wanneer men dit al eenigzins konde, zou het dit zweemende waas, dat haar bestaan uitmaakt, verliezen, en dus niet meer hetzelfde zijn. Indien dit, in het algemeen, van al het

hartstogtelijke waar is, namelijk, dat het geen wij voor louter lijdelijke aandoening houden, toch altijd iets verstandelijks uitspreekt, is dit nog meer waar van dat verhevener aandoenelijke, 't welk wij geestdrift noemen. Geestdrift, *enthusiasmus*, verrukking, geestvervoering, of hoe men deze bijzondere opgetogenheid van het denkvermogen ook noemen moge, is, wanneer men dit zoo uitdrukken mag, meer hartstogt van het *hoofd*, dan van het *hart*. Zij is het ontvlamde denken zelve, en kan als de tegenhanger beschouwd worden van eene door de rede bestierde aandoening of drift. In het laatste geval lost zich het gevoel in het denkbeeld, in het eerste het denkbeeld in gevoel op. Men zou dezen hartstogtelijk-verstandelijken of verstandelijkhartstogtelijken toestand eene *clairvoyance* van den Dichter kunnen noemen, indien dit woord niet in eene andere beteekenis te veel verbruikt was, om het geen ik bedoel met juistheid uit te drukken. Wanneer men van iemand, welke opgetogen is, zegt, dat hij buiten zich-zelven is, drukt men zich zeer eigenaardig uit.

Zoo dikwijls wij ons in deze heldere oogenblikken bevinden, vergunt ons de menschelijke natuur meer te beseffen, grooter omvang van denkbeeldige betrekkingen te zien, en ruimere in- en uitzigten te ontwaren en op te merken, dan wanneer wij in ons-zelven, en op het gewone standpunt der eigenlijke wetenschap geplaatst zijn. Wij zijn buiten ons-zelven, buiten onzen dagelijkschen kring getrokken, door het aantrekkelijke der voorwerpen, waar op wij nadenken, en voelen ons gedrongen, om den kring onzer bevattingen te verwijderen. Dit is niet alleen het geval van den Dichter, maar van elken Kunstenaar, en ook niet alleen van dezen, maar van ieder, die, door eenig voorwerp van overdenking, nasporing, of onderzoek, en, in 't algemeen, door de helling en strekking zijner gedachten aangetrokken, in eenen meer dan gewonen ijver ontvonkt, en als voortgestuwd wordt. Aan dezen toestand, voorzeker, zijn wij de meeste uitvindingen, in het vak der wetenschappen, verschuldigd; maar in den Dichter openbaart zich deze scheppende gemoedstoestand

op eene aan hem bijzonder eigene wijze. Hij wil niet zoo zeer uitvinden als vinden, en, zich aan zijne geestdrift geheel overgevende, gevoelen, dat hij de krachtigste en op den hoogsten toon gestemde taal noodig heeft, om de denkbeelden, welke hem bestormen, niet ten volle uit te drukken, (want dat is onmogelijk) maar om er zoo veel van uit te storten, als het bezielde werktuig der rede (de spraak) en de zang dien hij er aan hecht, dit toelaten. Men zou dus niet weinig van het spoor dwalen, wanneer men in de *Ode* slechts eenen opborlenden stroom des gevoels, en niet tevens een' vloed, eene uitstorting van gedachten meende te moeten opmerken. Dit moge hen zoo toeschijnen, die de korte, bondige, dikwijls afgebroken taal dezer soort van liederen niet verstaan, en onbekwaam zijn om den vurigen denker, die zich zeker de moeite niet geeft, om te verklaren, uit te leggen en toe te lichten, in zijne vlugt te volgen; maar hij die bij het lezen en herlezen van zulk een dichtstuk, er telkens nieuwe schoonheden, nieuwe gedachten, nieuwe en veel beteekenende wenken van verstand en vernuft in ontdekt, ziet wel dat het kenschetsende eener *Ode*, in plaats van armoede, veeleer overstroomende volheid van gedachten is; te veel, te overvloedig, om het in eens te overzien, en te snel, om er in eens alles in op te merken.

KINKER.

Poésie dramatique.

Volgens eene vrij algemeene uitspraak van schrandere en verlichte Mannen, is het tooneel eene inrigting voor de *Kunsten*, om medetewerken tot de beschaving en verlichting der wereld. Het is de algmeene bronwel, waaruit, voor het beter denkende en beter gevoelende gedeelte van een Volk, het licht en de beschaving allengskens moeten ontstaan, zich met zachte stroomen door den staat verspreiden, en redelijker begrippen, edeler grondstellingen, en zuiverer gevoelens door aller aderen doen vloeijen. Het bezit, tot dit einde, den onfeilbaarsten sleu-

tel tot de geheimste toegangen van het menschelijke verstand en hart. Op het tooneel worden, door behulp der *Kunst*, de weldadige invloed der verlichting op de zedelijkheid en het geluk der Maatschappij, en de nadeelige gevolgen des bijgeloofs, deugd en ondeugd, geluk en ellende, wijsheid en dwaasheid, in duizend tafereelen voor oogen gesteld. De raadselen onzer lotgevallen worden daar opgelost, en voor onze oogen ontwikkeld. Het menschelijk hart wordt daar, als 't ware, op de pijnbank der driften gezet, om zelfs zijne geringste bewegingen optesporen; en in deze vierschaar moet de Waarheid, als een onomkoopbare Regteres gerigt houden. Wat zijn wetten en Zedekunde niet aan het tooneel verschuldigd! Hoe vele ondeugden, die door de wereldlijke regtbanken ongestraft moeten gelaten worden, bestraft het tooneel! Hoe vele deugden, waar van de Zedekunde zwijgt, beveelt hetzelve! Met welk eene heilzame spotternij worden aldaar niet duizendvoudige soorten van dwazen beschaamd! Wat het door ontroering en schrik niet kan uitwerken, dat doet het door scherts en hekelen. Het tooneel mag vrij lagchen met onze blindheid en zwakheden, om dat het onze gevoeligheid verschoont: want zonder bloozen kunnen wij ons beeld in dezen spiegel beschouwen; en wij danken zelfs in de stilte voor die zachte vermaningen. Ook het nationaal karakter en de vaderlandsliefde kunnen door het tooneel tot den hoogsten trap gevoerd worden, om dat op hetzelve het geheele gebied des menschelijken verstands doorloopen, en alle schuilhoeken van het hart verlicht worden, en om dat het alle standen en klassen in zijne muren vereenigt. Het tooneel eindelijk is de plaats, waarop de echte Wereldburger de grenzen bepalen kan, waar gehechtheid aan den grond en vaderlandsliefde geheel ophouden deugden te zijn.

Dit is het oogpunt, waaruit het tooneel, mijns oordeels, moet beschouwd worden.

Om deze voortreffelijke oogmerken te bereiken, hebben sommige vroegere en latere Schrijvers, gelijk *Corneille*, *Boileau*,

en anderen gemeend, zekere wetten, of regelen, tot rigtsnoer van de voorstellingen op het tooneel te moeten maken. Deze zoo genaamde tooneelwetten, hoe veel goeds zij ook bevatten mogen, zijn echter voor een gedeelte willekeurig, en niet ontworpen volgens een juist begrip van het wezen der *Kunst*. Dit hebben derzelver voorstanders ongaarne willen belijden; en liever hebben zij hun kunstvermogen aan deze kluisters willen boeijen, dan eenen vrijen en der kunst waardigen weg betreden. Alleen uit deze vooringenomenheid met een willekeurig gezag, is het zonderlinge verschijnsel te verklaren, dat men veelal *dramatische* voorstellingen van vroeger of later tijd meer naar deze aangenomen wetten, dan naar de bedoeling des tooneels heeft beoordeeld.

De Franschen berispen in de Engelsche en Hoogduitsche treurspeldichters dat zij de zoogenaamde Wet der *drie eenheden* niet in acht hebben genomen. Die Wet eischt, dat het tooneelspel slechts één geschiedenis bevatte; dat deze, als op één en dezelfde plaats, en als in den tijd van 24 uren gebeurd, worde voorgesteld.

Wie de, zoo even opgegeven, bedoeling des tooneels overweegt, zal toestemmen, dat de eerste dezer wetten, namelijk *eenheid van denkbeeld*, of *eenheid der geschiedenis*, volstrektelijk noodig is in elke *dramatische* voorstelling. Want hoe zoude dit doel bereikt, onze rede ontwikkeld, en ons gevoel beschaafd worden, indien niet zulk eene voorstelling onze oplettendheid met eene overtuigende en bevallige *eenheid* bezig hield? En hoe zoude dit kunnen geschieden, wanneer ons meer dan *één denkbeeld* te gelijk ter aanschouwinge wierd voorgesteld? Dit eerste vereischte is dus uit den aard der *Kunst* zelve afgeleid, en behoort door een' ieder te worden geëerbiedigd, die zijne talenten aan de *dramatische poésie* wil besteden. Maar heel anders is het gelegen met de zoogenaamde *eenheden van plaats en tijd*.

Het oogmerk bij deze voorschriften was, de tooneelvoorstellingen zoo na mogelijk aan de wezenlijkheid, of aan de Natuur,

te brengen: ten einde aan de verbeelding der aanschouwers te gemoet te komen; zoo dat zij zich zouden kunnen verbeelden, in die plaats te zijn, welke het stuk noemt, en de voorgestelde geschiedenis, in die weinige uren, welken zij in den schouwburg doorbrengen, te zien afloopen. Dit middel, om door de verbeeldingskracht op het gevoel der aanschouwers te werken, kan hier, zoo wel als elders, goed en nuttig zijn, wanneer het *denkbeeld* des dichters zich binnen die grenzen laat bepalen; en in dat geval, is het zelfs prijswaardig zich van dit middel te bedienen. Maar, wanneer dit *denkbeeld* eenen ruimeren werkkring vordert, dan moeten, mijns inziens, volgens de bedoeling des tooneels, die *twee eenheden*, dewijl zij slechts *vormen* zijn, aan het *doel*, als aan een hooger vereischte, worden opgeofferd. Want het *denkbeeld* is het eerste, 't welk bij elk *kunsttafereel* in aanmerking behoort te komen. En dat wij eene tooneelvoorstelling als een *kunsttafereel* moeten beschouwen, ligt (gelijk reeds gezegd is) in het begrip opgesloten. Ook de *plaats*, waar wij ons bevinden, het *kunstlicht*, 't welk wij zien, de *toonkunst*, die wij hooren -- in één woord, alles herinnert ons de *Kunst*, en belet ons de *Natuur* alhier te zoeken. De overtuiging derhalve, dat de aanschouwers eene *kunstvoorstelling*, en niet eene *wezenlijkheid* verwachten -- deze overtuiging zelve moet, naar mijne gedachte, reeds het gezag van de wet *dezer twee eenheden*, geheel ontzenuwen: terwijl tevens het begrip, dat die *twee eenheden* slechts tot *vormen* dienen, om het *denkbeeld* des dichters daar mede te bekleeden, ons van zelf tot het besluit voert, dat die *eenheden*, zoo dikwijls het *denkbeeld* buiten derzelver grenzen gaat, daar aan moeten opgeofferd worden. Wie onzer toch zal den schilder berispen, welke door zijne kunst eene geschiedenis, die uit den zamenhang van vele enkele gebeurtenissen bestaat, in 3 of 5 tafereelen voorstelt, waar van het eerste de geboorte eens Menschen, bij voorbeeld te *Rome*, het laatste den hoogen ouderdom van dien Mensch in *Carthago* bevat, en welke de trotsche tafereelen

naar de omstandigheden inrigt: zoo dat wij, dezelven naast elkander hangende, in weinige oogenblikken, een tijdvak van misschien 80 jaren, en eenen afstand van 90 mijlen kunnen overzien? Wie zal zich, in dat geval, beklagen, dat men van zijne verbeelding te veel vergt? Dit is, zal ieder zeggen, de *Kunst*, die zich vrijelijk uitbreidt in *tijd* en *ruimte*. En wie zal dan het kunstgenie des tooneeldichters aan zulke kluisters boeijen? Wie hem berispen, wanneer hij ons het tafereel eener geschiedenis vertoont, waar van de onderscheiden gebeurtenissen deels hier, deels elders, zijn voorgevallen, en dus een grooter tijdvak dan 24 uren vereischen? Het is *kunst*, en geene *wezenlijkheid*, welke hij ons vertoont. Wij moeten hem dus ook het regt der *kunst* gunnen, en hem nimmer vonnissen volgens andere wetten, dan die uit den aard der *kunst* voortvloeijen.

G. J. Meijer.

Même sujet.

De ware verdienste van den Treurspeldichter bestaat in het met waarheid en kracht afschilderen en vertoonen van merkwaardige karakters en bedrijven, bij gewigtige en treffende omstandigheden van het menschelijk leven; hij, derhalve, die op den naam van Treurspeldichter aanspraak wil maken, behoort, bij veel geschied- en aardrijkskundige bekwaamheid, met de zeden en gewoonten der volken, onder welke hij zijne tooneelen plaatst, grondig bekend te wezen; tot in de diepste schuilhoeken van het menschelijk hart doorgedrongen, en in staat te zijn, om, door den aanleg, ontwikkeling en ontknooping der handeling, die hij voorstelt, en vooral ook door de taal, waarin, en de wijze, waarop hij zijne helden of andere personaadjen spreken doet, de verhevenste gevoelens en de edelste aandoeningen in de ziel van den luisterenden aanschouwer op te wekken en gaande te houden.

van Hall.

MÉLODIE

DE LA LANGUE HOLLANDAISE.

Het zijn nogtans niet alleen de oude talen, maar ook de hedendaagsche, (en onder deze moet de Hollandsche niet in de laatste plaats genoemd worden) waarin deze *Spraakmelodie* met zeer veel voordeel kan aangewend worden. Zoo de lieftaligheid, het vleijende, het rondsprakige niet altijd in dezelve gevonden wordt, zoo ligte, lugtige, voortsnellende en zangrijk afwisselende, klanken, niet overal even gelukkig, in den stroom harer volzinnen flikkeren, zoo de ophooping harer medeklinkers, niet zelden, den bevruchtenden vloed der gedachten door stroeve woorden stremt en afbreekt, zal men haar echter het stout verheven *karakter*, en het steigerende van hare zeggingskracht niet kunnen betwisten. Hierin overtreft onze taal, zoo wel hare noordelijkere, als zuidelijkere zusters. Als zoodanig heeft zij een' kostbaren rijkdom van woorden, ja eenen niet nutteloozen overvloed van zinteekenen, welke bijzonder geschikt en berekend zijn voor alle de wijzigingen eener ernstige en mannelijke voordragt. In het teedere en vrouwelijke heeft zij zeker zoo vele bekwame hulpmiddelen niet; en het groote getal harer eengrepige woorden, die met één en dikwijls met meer medeklinkers eindigen, maakt haar wel eens traag en stootende, daar, waar het oor meer zachtheid en vloeijendheid zou verlangen. Dit zij vooral gezegd van die woorden, die uit haren aard tot de zamenbinding van den zin behooren, en daarom niet naar welgevallen gemijd kunnen worden: gelijk *als*, *want*, *welk*, *welks*, *elk*, *gansch*, *thans*, *voort* en meer andere, welke, voornamelijk als het volgende woord op nieuw met een'

medeklinker aanvangt, de uitspraak zoo hortend, en den klank zoo kratsend voor het gehoor maken, dat darbij alle welluidendheid verloren gaat.

Dan ook hij, die van zijne taal ten volle meester is, zal dit gebrek zijner moederspraak, door eene gelukkige keuze in de zamenvoeging der woorden, en in derzelver omzetting en verschikking, weten te bedekken en te matigen.

Het ontbreekt onze taal even weinig, als die der Grieken, aan zamengekoppelde, rondklankige en veellettergrepige woorden, waarin de rijke verscheidenheid der vokaal- en consonant-geluiden het gehoor op eene treffende *melodie* vergast: b. v. in *onnavolgbare, onveranderlijk, onafhankelijk, onderhandelingen, veelomvattende, tegenoverstelling;* in de hooge toonademen, *herinneren, verëenigen, mingeheimenissen, minijvering, vermenigvuldigen;* in zinnabootsende woorden, gelijk *overrompelen, wederbarstige, onverzettelijk, verpletteren.*

In eene taal, waarin zulke woorden, in eene groote menigte, voorhanden zijn, behoeft men zich waarlijk over eenige hardklinkende lettergrepen niet te bekommeren. Deze laatste strekken veeleer om het al te bontschitterende der eerste, waar dit meestvoegelijk is, te stremmen.

Zoo men slechts in de Hollandsche taal, waarin de zamenhooping der medeklinkers zoo hinderlijk kan zijn, als die der klinkers in de Italiaansche en Fransche, dezelfde omzigtigheid in het vermijden van dezelve in het oog houdt, zal zoo wel in deze, de al te groote ligtheid en vloeijing, als in gene, de stroefheid en traagheid der sprake voorgekomen worden.

In de gelukkige zamenstemming der klankbetrekkingen, biedt iedere taal haar eigene schoonheden aan.

KINKER.

INFLUENCE

DE L'ESPRIT RELIGIEUX ET DE L'AMOUR DE LA PATRIE SUR LA LITTÉRATURE NATIONALE.

Wie ooit de geschiedenissen der volken naauwkeurig gadesloeg, moet voorzeker bekennen, dat misschien nergens het godsdienstige gevoel meer invloed op voortbrengselen van den geest gehad heeft, dan bij ons. De hervorming werd hier in de zestiende eeuw, door een volk, bij hetwelk het redekavelen over dergelijke onderwerpen geliefdkoosd was, met graagte ontvangen, en terwijl in andere staten één pennestreek van den Vorst vaak over den godsdienst van zijne onderdanen beslist heeft, werd hier de grond voet voor voet betwist, daar zelfs nog eenige onzer grootste mannen uit de zestiende eeuw, SPIEGEL, VISSCHER, enz. den voorvaderlijken godsdienst getrouw bleven. Van daar, dat ook bij de verschillende belangen van ons gemeenebest, bij de steeds tegenovergestelde woelingen van twee partijen, waarvan de eene vaak de nederlagen van den staat, onder het bewind der andere geleden, als een voordeel aanzag, en waarin dus in het staatkundige de begrippen dikwijls hemelsbreed verschilden, het godsdienstige, voor zoo ver het de algemeen herkende beprippen betrof, integendeel eene stof bleef, die het eenparigst begrepen en gewaardeerd werd, en wier behandeling buiten dien tot een van de inborst des opstellers getuigden. Van daar dan ook, dat, terwijl andere volkeren slechts weinige godsdienstige Dichters tellen, wij daarentegen zeer weinig bundels kunnen aanwijzen, die niet door eenige stichtelijke gedichten geopend worden. Van VONDEL af, die bijna de geheele geschiedenis des ouden verbonds dramatiseerde, tot op de talrijke levens der

aartsvaders, die, min of meer op de leest van Hogvliet's *Abraham* geschoeid, in de laatste helft van de vorige eeuw vervaardigd werde, vindt men overal zeer veel, dat betrekking op godsdienstige onderwerpen heeft. Onze Dichters kenden geene andere wijsbegeerte dan die van den Bijbel, en zij hadden derhalve bij het behandelen van ernstige onderwerpen geene keus, dan tusschen de verheffing van den godsdienst of de voorstelling der zedekundige pligten, waarin Cats en anderen zulke uitmuntende meesters waren.

Tevens behoort men onder de beweegredenen tot de Dichtkunst, welke gedurende eenen geruimen tijd het hoofdsieraad onzer letterkunde uitmaakte, aan eene roemrijke liefde voor het vaderland en zucht tot onafhankelijkheid eene eervolle plaats in te ruimen. Hierdoor was het immers, dat een land, door zoo vele gevaren bedreigd, door zoo vele naburen betast, door zoo vele rampen geteisterd, zich desniettemin, onder den zegen van God, tot een hoogte verhief, wiens beschouwing ons nog met de regtmatigste bewondering vervult. Ook dezen toon wisten onze Dichters te grijpen, zoo wel reeds gedurende den oorlog met Spanje, toen Vondels heerlijke zegezang bij het veroveren van Grol, de Nederlanders verrukte, als ook in den gedenkwoordigen heldentijd onzer zeemagt, toen de vloten van twee vereende koninrgijken voor de Ruiter de vlagstreken en de Trompen en Evertsen's, met zoo vele anderen, zich eenen onvergankelijken roem verwierven. In hunnen tijd zag men Dichters verrijzen, waardig zulke daden te bezingen; en wanneer wij de zangen van den grijzen Vondel tot hunne eer, of de *Bellona aan band*, van den jeugdigen Antonides, lezen, dan gevoelen wij, hoe magtig ook deze geestdrift was, en hoe volkeren, door hunne naburen verracht en benijd, met des te meer moed hunne eigene krachten ontwikkelen, en hunne waarde leeren gevoelen. Deze geest echter, die eene voortdurende reeks van ware helden en ware zangers vorderde, sluimerde na den dood van Rotgans voor eene halve eeuw in, en ontwaakte alleen bij het gebulder

van het Nederlandsch geschut op den Doggersbank. VAN HAREN wist zijn vaderlandsch gevoel tot de verheerlijking van het verledene terug te voeren, en hieraan zijn wij zijne *Geuzen* verschuldigd, terwijl de ondervinding der laatste jaren ons voorts bewezen heeft, dat waarachtig vaderlandsche zangen nog met dezelfde welluidendheid als in de eeuw der vaderen, door onze tijdgenooten kunnen worden aangeheven.

DE CLERCQ.

NARRATIONS.

Le duc d'Albe arrive dans les Pays-Bas; sa cruauté.

Alva kwam dan met een magtig leger uit Spanje. Zijne aannadering verspreidde reeds den schrik aan alle zijden, maar hij ging in wreedheid de verwachting nog verre te boven; zijn trotsch gedrag werd ook welhaast ondragelijk voor de landvoogdes, die daarop met weinig moeite haar ontslag van den koning verwierf, en deze landen verliet. Straks daarna vertoonde hij zich aan de sidderende ingezetenen, met de uitgezochtste trekken van ongenade en dwingelandij. Te voren had hij reeds de graven van Egmond en Hoorne, benevens vele andere voorname heeren, gevangen genomen, om dezelve vervolgens op het schavot te brengen; nu stelde hij op zijn eigen gezag eenen Raad van Beroerten aan, die, uit twaalf willekeurige regters bestaande, geene schaduw van wetten of vorregten meer overliet. Dit was de Bloedraad, dien naderhand elk Nederlander in zijne wieg reeds onder dien hatelijken naam heeft leeren kennen. Vargas, aan het hoofd van dezen raad gesteld, kweet zich met vangen en spannen als een waardig dienaar van zulk eenen heer. Men spaarde niets, rang noch staat, kunne noch ouderdom; zelfs de zulken niet, die nooit eenen stap van den roomschen godsdienst waren afgeweken. Een iegelijk, die maar eenigzins verdacht kon schijnen, werd voor deze vierschaar gedaagd, en zonder regtsgeding ter galge, of ten vure, verwezen, met verbeurte zijner goederen. Dus waande men door den roof der uitgemergelde landzaten des konings schatkist te verrijken, die men inderdaad, door 's lands welvaart slag op slag te krenken, eerlang tot armoede bragt. Want

vele duizenden waren reeds uit het vaderland geweken, en het getal der vlugtelingen werd dagelijks grooter; vele anderen, door de vonnissen des bloedraads van hunne erfgoederen beroofd, vonden zich buiten staat om eenig nut aan de maatschappij toe te brengen; en zoo het geval nog vermogende lieden verschoonde, die hadden in zulk eene angstvalligheid geenen lust, om hunnen overvloed ten algemeenen nutte gangbaar te maken, dewijl zulks niet geschieden kon, zonder zich te ontdekken, en de gretigheid der spaansche dwingelanden verder uit te lokken. Aldus verviel de koophandel tot eenen staat van kwijning, waarvan niets anders dan eene doodelijke uitkomst te verwachten was. Niettemin ging alles wel, naar Alva's gedachten, en om veilig op dien voet het werk te vervolgen, moest men de voornaamste steden, door opgeworpene burgten en kasteelen, ter volkomene onderwerping dwingen. Maar, als ware de koophandel niet genoeg geknakt, hij dacht nog schadelijker vonden uit, waarin geene mindere dwaasheid dan heerschzucht doorstraalde. Zeker, zijn voorbeeld bewijst middagklaar dat de treffelijke hoedanigheden van een groot krijgsman, gelijk hij was, niets gemeen hebben met de deugden, die tot het gelukkige landbestuur, waarin alleen de vrucht der overwinningen bestaat, vereischt worden. Doch zoo wij de gewone bedaardheid van zijn krijgsbeleid tegen zijne roekelooze staatkunde in vergelijking stellen, verschilt hij zoo veel van zich-zelven, dat men zich bedroeft over de bekrompenheid van het menschelijke verstand, hetwelk met zijne beste vermogens, niet tot een algemeen gebruik, maar slechts om in eenen bepaalden kring te zweven, schijnt begiftigd te zijn. Onverzadelijk in zijne gierigheid, begreep hij, dat het weinig was, de ingezetenen van hunnen rijkdom te berooven, zoolang deszelfs afgelegenste bronnen onaangeroerd bleven; maar hij begreep niet, dat het stremmen dezer bronnen een onvermijdelijk en allerschadelijkst gevolg van zijne onregtvaardigheid wezen zou. Hij eischte dan vooreerst, in plaats van op de gewone manier eene bede te doen, in ééns den honderdsten penning van alle

goederen en schatten, hetwelk op eene som van meer dan vier millioenen gerekend werd. Daarenboven drong hij met kracht op eene altoosdurende belasting, te leggen op de verkooping van alle, zoo wel roerende als vaste goederen, waarbij men van de eerste eenen tienden, van de laatsten eenen twintigsten penning zou moeten betalen, zoo dikwijls als zij verkocht werden. Dit was den koophandel onmiddelijk naar de hartader gestoken, dewijl alle koopsommen hierdoor zoo veel moesten verhoogd worden, dat het niet meer mogelijk zou zijn met vreemdelingen te handelen, of de gemaakte stoffen tegen den prijs van vreemde koopmanschappen buiten 's lands te vertieren.

Toen was het geen tijd meer om te zwijgen; men verzette zich van alle kanten tegen zulk eene ongerijmdheid, en de hertog werd voor de eerste maal gewaar, dat zijn gezag ten minsten eenige palen had. Echter was hij verre van te zwichten, gedoogende niet dan na lang en lastig aanhouden, dat deze schatting in sommige provincien door zware sommen werd afgekocht, terwijl hij ondertusschen openlijk beweerde, dat onderzaten niet eens behoorden te weten hoe veel zij aan hunnen vorst opbragten. Zijn geest, onuitputtelijk in trekken van dwingelandij, gaf daarvan ook bij deze gelegenheid een blik door het bepalen der drukpers, hetwelk voornamelijk diende om de vrijmoedigheid der Utrechtsche geestelijken te straffen. Deze goede vaders, van meening zijnde dat het hun, volgens zekere bulle van den paus, niet vrijstond, in de gemelde schattingen, buiten deszelfs toestemming, te bewilligen, hadden deze bulle door den druk in het licht gegeven. Dit was niet zonder voorkennis van den geheimen raad uitgevoerd; maar de hertog achtte zich hierdoor zoo veel te meer beleedigd. Hij besnoeide straks door een streng plakaat deze zoo natuurlijke vrijheid, en stelde eenen scherpen onderzoeker aan, zonder wiens verlof geen geschrift, hoegenaamd, het licht mogt zien. Welke middelen gebruikt de heerschzucht niet, onder voorwendsel om de allgemeene rust te bevorderen? Zachtere geesten dan Alva hebben naderhand wel eens gelijke dwangmiddelen

voorgeslagen; maar dezen moeten wij het regt doen van te gelooven, dat zij, onbedreven in de grondbeginselen der dwingelandij, zijn voetspoor blindelings hebben aangeprezen, zonder te beseffen waar het op uitloopen zoude. De tiran, al verder voortgaande van de eene tot de andere geweldenarij, en verwonderd over den rustigen tegenstand, dien hij overal ontmoette, dacht nog dat het werk niet haperde dan door zijne zachtmoedigheid. Hij nam dan het besluit, om te Brussel den tienden penning met geweld te vorderen, en er een voorbeeld van strengheid te geven, hetwelk de Nederlanders eens voor al verleeren mogt aan zijne oppermagt te twijfelen. Wat Viglius, Berlaimont, en anderen, zijn eigen zoon zelfs, hiertegen ook inbragten, het was ijdel. Het bevel werd afgekondigd. Straks stond alle nering en handel stil, zoo dat zelfs de winkeliers hunne winkels sloten, hetwelk geschapen stond, om een ijsselijk oproer onder het gemeen te baren. Alva, die dit wel voorzien had, en niets liever wenschte, bragt het krijgsvolk in het geweer, en gebood den beul een genoegzaam aantal stroppen gereed te maken, om elk, die weigerig bleef, in zijne deur op te hangen. Maar op het oogenblik dat dit akelige tooneel stond geopend te worden, kwam er eene onverwachte tijding, die hem als een donderslag in de ooren klonk, en de arme burgerij verloste. De Watergeuzen waren in den Briel gevallen.

STIJL.

Mort de PLINE *le naturaliste.*

In het eerste jaar der regering van TITUS, voorspelden buitengewone verschijnselen eene uitbarsting van den *Vesuvius*: de aarde beefde; de bergen daverden op derzelver grondvesten; men hoorde een onderaardsch geluid als dat van den donder; de zon was vuurrood; de zee schuimde en de Hemel scheen in brand: de oude PLINIUS bevond zich met den onzen op de vloot, over welke hij in de Haven te *Misenum* het bevel voerde: van daar zag men uit den *Vesuvius* eenen rook opstijgen van eene

zonderlinge gedaante, zich als een Italiaansche pijnboom in de hoogte verheffende, en verdeelende: de vlootvoogd liet zich een ligtzeilend vaartuig gereed maken, om dit wonder verschijnsel van nabij te kunnen gadeslaan; hij wilde dat zijn neef, onze PLINIUS, hem vergezellen zoude; dan deze meer prijs stellende op de beoefening der letteren, verklaarde, dat hij liever te *Misenum* wilde blijven, om een onderwerp te beoefenen, hetwelk zijn oom zelf hem, tot dat einde, opgegeven had. — De oude PLINIUS in weêrwil, dat de verschrikkelijkste verschijnselen, voorboden van toekomstig onheil, vermeerderden, en zijne onderhoorigen hem smeekten, om zich toch niet te wagen, veranderde niet van voornemen, en vervolgde, met den moed eens helds, het opzet, waartoe hij uit nieuwsgierigheid besloten had: alzoo nadert hij de plaats, van waar een ieder vlugt, haast zich, om te komen, waar het gevaar het grootst is: zijne ziel is vrij, onbekommerd: naarmate zich eenig verschijnsel aan hem opdoet, laat hij daarvan aanteekening houden — reeds wordt zijne galei met brandende asche bedekt — gloeijende steenen vallen over hem heen; — de zee schijnt terug te keeren; — de oever is bedekt met losgescheurde brokken van het gebergte; — hij is een oogenblik onzeker of hij al, dan niet terug zal keeren; de stuurman raadt hem het eerste; hij antwoordt: *de fortuin begunstigt den dapperen: wend naar* POMPONIANUS! PLINIUS komt te *Stabia*, vindt aldaar POMPONIANUS, gereed om te vlugten, wachtende naar eenen gunstigen wind; hij omhelst hem, moedigt hem aan, en, om door eigen voorbeeld den angst van zijnen vriend te verminderen, gebruikt hij het bad, legt zich vervolgens aan tafel, eet blijmoedig, of (hetgeen niet minder groot schijnt) gedraagt zich als zoodanig; — ondertusschen braakt de *Vesuvius* geweldige vlammen; het verschrikkelijke zijner uitbarsting vermeerdert door de duisternis. — Hij bemoedigt hen, die hem omringen, zeggende dat de vlammen, die zij zagen, uit gehuchten, door de bewoners verlaten, opstegen: hij gaat leggen, en slaapt zoo gerust, dat men hem buiten de slaapkamer konde hooren: de binnenplaats

van het huis, waarin hij zich bevindt, wordt opgevuld met asch en steenen; — indien hij langer gebleven was, zoude de uitgang hem onmogelijk zijn geweest. — Hij wordt gewekt, raadpleegt met POMPONIANUS en de zijnen, of men in huis zoude blijven of zich naar buiten begeven. — Reeds waggelden de muren der woning, door onophoudelijke aardbevingen, en slingerden ginds en herwaarts — maar buiten had men de steenen, hoezeer door het vuur reeds uitgeteerd, te duchten: tusschen de beide gevaren kiest men de opene lucht. Bij hen, die hem volgden, overtrof de eene vrees de andere; bij hem overwon de rede de rede. Men begeeft zich op weg, het hoofd, tegen de nedervallende steenen, met kussens bedekkende. Reeds was het elders dag, maar hier bleef de donkerste der nachten, slechts gebroken door het licht van toortsen, voorduren. Men begeeft zich naar het strand, om te zien, of men over zee ontvlugten kon; maar dezelve bleef verbolgen en tegen: het was hier, waar hij water gevraagd en gedronken hebbende, zich op een uitgespreid kleed nederlegde. Straks werden de vlammen geweldiger, een zwaveldamp, die derzelver nadering aankondigde, joeg een' ieder op de vlugt, en spoort ook hem daartoe aan. Door twee slaven ondersteund, rigt hij zich op, maar valt plotseling dood, waarschijnlijk, daar hij eene zwakke borst had, door den damp gestikt. Wanneer het drie dagen naderhand weder dag werd, vond men zijn ligchaam gaaf en ongekwetst, bedekt en gekleed, zoo als het geweest was: hij scheen te slapen en niet gestorven te zijn.

VAN HALL, Pline le jeune.

Le philosophe EUPHRATE *vient en Italie dans l'espérance d'y voir son ami* PLINE; *les plaintes qu'un campagnard toscan adresse au ciel à cause de la perte qu'il a faite du meilleur des protecteurs, lui font pressentir que son ami n'existe plus!*

« Zoo zal ik dan eindelijk mijnen vriend, dien ik in *Syrië* als krijgsoversten leerde kennen, wederzien! » met deze woorden zette de achtbare EUPHRATES in *Italië* voet aan land, en begaf zich op weg naar het Toscaansche Landpaleis van C. CÆCILIUS PLINIUS SECUNDUS, alwaar hij dezen beminnelijken vriend zijnes ouderdoms, van de zorgen en bemoeijingen des openbaren levens ontslagen, door de liefde, de vriendschap en de zanggodinnen omringd, meende te ontmoeten.

De jaren hadden *Euphrates* het mannelijk schoon zijnes gelaats nog niet geheel ontnomen; nog golfde zijn haar, in lange halfvergrijsde lokken, langs zijne schouderen, en nog dwong de zware witte baard van dezen ouden wijzen, den eerbied van velen, af.

Door het wandelen vermoeid, zette *Euphrates* zich, onder eene groep van Pijnboomen neder; geheel vervuld met de gedachte aan zijnen *Plinius*, herinnerde hij zich, met gemengde gewaarwordingen van genoegen en smart, aan de jeugd zijnes vriends, toen hij, als jongeling, onder het barbaarsch en schandelijk bestuur van *Domitiaan*, de heerschende gewoonte der Romeinen volgende, eenen veldtogt in *Syrië* bijwoonde.

« Welk eene liefde voor de deugd, en zucht voor de letteroefeningen tevens (herdacht *Euphrates*) kenmerkten toen reeds alle zijne bedrijven, en ieder uur zijnes levens: het is reeds schoon, wanneer wij, in de schitterendste tijdvakken van het Romeinsch Gemeenebest, de beste hoedanigheden van het hart en geest, in de jeugd, zien uitblinken; maar wanneer de geheele staat bedorven is; wanneer een monster de teugels van het bewind, met

bebloede handen, voert; wanneer geen gezag bij de legerhoofden, geene tucht bij de krijgsknechten plaats heeft; wanneer men geen bevel weet te geven, noch te gehoorzamen; wanneer losbandigheid en wanorde alom heerschen; het een het ander verwoest: — Wanneer wij dan, in een' jongeling, onbesmette deugd en onbezoedelde zeden, gevoegd bij eene leergierige, verhevene en aangename inborst aantreffen, dan dwingt ons, de zoo moeijelijk te bewarene deugd dubbele achting af: en zoo nogtans waren de zeden en het karakter van mijnen *Plinius:* hij heeft dezelven, in zijn volgend leven, nooit verzaakt, maar, na zoo vele bloedige, wantrouwige en verwarde jaren te hebben doorgeleefd — tijden waarin hij den moed had om zijne vrienden, regtgeaarde Romeinen en Romeininnen te blijven ondersteunen en beschermen — heeft hij de hoogste bedieningen en waardigheden van het Rijk, met dezelfde deugd en gematigdheid, bekleed, als hij zich tot dezelve voorbereid had: thans brengt hij zijne dagen in rust, onder zijne vrienden bij eene door hem gelukkige en beminnelijke vrouw, het hof en de wereld, als het ware vergetende, blijmoedig door: daar (want nu eerst kreeg *Euphrates* te toppen van het landhuis in het oog) zal ik straks mijnen vriend aan mijn hart drukken, dat groot en bevallig vernuft, getroost door wijsbegeerte, vervrolijkt door de zanggodinnen: *Tacitus,* zijnen boezemvriend, zal ik ook daar ontmoeten; en » .....

Het verlangen bragt thans eenen blos op het gelaat van den grijsaard; eensklaps staat hij op, en vervolgt zijnen weg.

Euphrates met zoo vele wijsgeren, onder het schrikbewind van *Domitiaan,* verbannen geweest zijnde, had sedert dien tijd *Italië* niet weder aanschouwd: de toscaansche landhoeve van *Plinius* was hem echter uit de brieven zijnes vriends bekend geworden: hij bevond zich thans aan den voet van het Appenijnsch gebergte, in het gezegendst oord, waar woeste stormen niet dan zeldzaam, de zachtblazende zuidewinden verdrijven: waar de jeugd met stille aandacht aan den schoot harer grijze,

maar nog gezonde grootvaders en overgrootvaders, de vertellingen en verhalen van oude tijden, uit derzelver mond gretig opvangt: daar, waar *Plinius* hem verzekerd had, zich in eene geheele andere Eeuw bij een eenvoudig deugdzaam volk, verplaatst te zullen zien. — Met welgevallen weidde nu het oog van *Euphrates* over die wijduitgestrekte vlaktens, waar eene keten van trotsche bergen, met aloude geheiligde bosschen begroeid, het heerlijkst tooneel opleverden: hier deden zich, veelkleurige kreupelbosschen, tusschen de vruchtbaarste heuvelen met bevallige verscheidenheid op; daar wijngaarden in de grootste uitgestrektheid aan elkanderen als geschakeld, en met bloeijende heesters doorvlochten: overal besproeiden altijd vloeijende beken de weiden en beemden, wijd en zijd bezaaid met de schoonste bloemen en kruiden: *Euphrates* zag deze beken zich in den Tiber verliezen en deze heldere rivier de voortbrengsels van het land, in barken naar het magtig *Rome* voeren. Door de schoonheid van alles wat hij zag verrukt, schenen zijne krachten te vernieuwen; en een heuvel beklommen hebbende, wierd hij nog meerder overtuigd dat de schoonheid dezer landstreek, niet met overdreven kleuren door *Plinius* was afgeschilderd: werwaarts hij zijne oogen wendde, ontdekte hij eenheid en verscheidenheid dermate vereenigd, dat hij bijna zoude geloofd hebben een geschilderd landschap te aanschouwen: nu ook deed het landpaleis van *Plinius*, aan den voet eenes heuvels gebouwd, zich in al deszelfs majesteit voor hem op: achter hetzelve zag hij in de verte de Appenijnen blaauwen, en voor hetzelve eene statige rei van palmbomen zich verheffen.

Opgetogen, schoon niet verzadigd van het schoone dezes oords daalde *Euphrates*, met het genoegen eenes gevoeligen grijsaards op het gelaat, den top des heuvels weder af; maar naauwlijks een weinig voortgewandeld zijnde, hoorde hij voor hem henen van tusschen de struiken, de stem van eenen bedroefden, welke hem scheen te naderen. Een Toscaansche boer met een klein kind, (hetwelk alleen scheen te schreijen, omdat het zijnen vader

zag wenen,) *Euphrates* vervolgens naderende, klaagde overluid: » Hij is dan niet meer, die brave, wijze en goede man; ik heb, dank zij den Goden! den algemeenen rouw bijgewoond, ik heb zijne afbeelding op de markt van *Rome*, naar de wijze der voorvaders, voor de scheeps-snebben zien brengen, en van daar zijnen lof, (want dit te doen had onze goede keizer bevolen) naar waarheid hooren uitspreken, ik heb zijn lijk daarna ten grave zien geleiden, hem het laatst vaarwel toegeroepen; en gewenscht, dat (nu konde hij door het snikken naauwelijks spreken) de aarde zijne beenderen zacht zoude dekken: toen heb ik zijne afbeelding gevolgd tot aan zijn landhuis alwaar hetzelve geplaatst is, om nog der nakomelingschap aan zijne deugd en goedheid te herrinneren: O! ik heb hem van zijne jeugd af aan gekend: wanneer wij hem maar zagen, vergaten wij de onderdrukkingen en knevelarijen van *Domitiaan* en zijne stadhouders: hij was nog jong, toen ik met alle de ingezetenen van *Tifernum* hem tot onzen *Beschermer* verkoos: op een eenvoudig hartelijk feest onthaalden wij hem, als hij bij ons kwam, en altijd waren wij bedroefd als hij henen ging: telkens als hij eene nieuwe waardigheid verkreeg, vierden wij feesten tot zijne eer, en waarom zouden wij anders gedaan hebben? hij was de vader, de vriend en de voorspraak van ons allen, en nog dacht hij, dat wij hem boven mate beminden; want daarom heeft hij, onlangs een tempel te *Tifernum* laten stichten; en nu. . . .» hier braken tranen en snikken des landmans woorden af.

Euphrates, die door den boer niet opgemerkt was, had deze klagten met siddering aangehoord: » Een tempel te *Tifernum!* van wie anders dan van *Plinius* kan gesproken; wie anders dan hij met zoo vele goedhartigheid beweend zijn? Dit gezegd hebbende, bevond *Euphrates* zich binnen weinige oogenblikken voor het landhuis zijnes overledenen vriends.

VAN HALL, Pline le jeune.

Jeunesse de Grotius.

Reeds in de vroegste jeugd van De Groot ontluikten vermogens en talenten, die duidelijk voorspelden, welk eene trap van grootheid hij te eenigen tijd kon beklimmen. Verre boven zijne jaren waren zijn geheugen, zijne opmerkzaamheid, vatbaarheid en zijn oordeel. Deze ontschatbare gaven werden gelukkig aangeprikkeld door eene blakende leerzucht en onvermoeide werkzaamheid. Op zijn zevende jaar reeds begon hij latijn en grieksch te leeren, en naauwelijks één jaar zich hierop toegelegd hebbende, schreef hij latijnsche verzen waarvan één waardig geacht werd, om aan den Prins van Oranje vertoond te worden. Zijn ijver was zoo groot, dat hij zelfs een groot gedeelte van den nacht tot leeren besteedde, en daar, zijne ouders, uit zorg voor zijne gezondheid, hem daartoe licht weigerden, kocht hij van zijn zondagsgeld heimelijk kaarssen. Intusschen bepaalde hij zich ook alleen tot deze oefeningen. Hij schreef slecht, en dit bleef hem zelfs al zijn leven bij. Toen men hem deswegens in zijne jeugd berispte, antwoordde hij: « schrijven is een ambacht, naaldemaken eene kunst. » Op zijn elfde jaar vertrok hij reeds naar de Hoogeschool te Leijden, om daar het onderwijs der Hoogleeraren te genieten.

De beoefening der Regtsgeleerdheid het hoofddoel zijner komst aan de Hoogeschool zijnde, zag men hem daarin de ongemeenste vorderingen maken, zoo dat hij, naauwelijks drie jaren de lessen der Hoogleeraren bijgewoond hebbende, reeds in staat geoordeeld werd, om dezelve te verlaten. Intusschen legde hij zich niet minder toe op de letterkunde, waarvan ten blijke strekt, dat hij nog voor zijn veertiende jaar ter uitgave gereed had zijne ophelderingen en aanteekeningen over een der duisterste Latijnsche Schrijvers. Dan, zoo wel de uitgave hiervan werd een jaar vertraagd, als ook zijn verblijf op de Hoogeschool verkort, door eene reis naar Frankrijk. Namelijk: de staat hulp bij Frankrijk zoekende in den oorlog tegen Spanje, vaardigde den Heer Van Oldenbarneveld in gezantschap af naar Hendrik den IV. In 't gevolg van

dit gezantschap bevond zich ook onze jeugdige letterheld. Naauwelijks vertien jaar zijnde, gaf hij daar zulke uitstekende proeven van zijne talenten, dat de Koning zelf zich niet kon weêrhouden om hem met deze lofspraak aan zijne Hovelingen te toonen: «Ziet daar het wonder van Holland!» Gaarne zou men hem in Frankrijk gehouden hebben, hadden zijne ouders hiertoe kunnen verstaan. Men bood hem reeds den post van Geheimschrijver bij een der eerste Prinzen van den bloede aan, een jongeling, die, schoon slechts 10 jaren oud, mede doorslaande blijken gaf van ongemeene bekwaamheden, en lust tot letterkundige oefeningen. Den titel echter behield hij. Intusschen deden alle deze bedwelmende toejuichingen den jongen Nederlander de waarde van zijn geslacht en vaderland niet uit het oog verliezen. Het aanbod, om hem tot den adelstand te verheffen, sloeg hij af, met deze opmerkelijke verklaring, *dat hij zijn geslacht dat ongelijk niet wilde aangedaan hebben.* Hij zocht een waardiger titel, dien hij ook verkreeg. Na omtrent een jaar in Frankrijk doorgebragt te hebben, werd hij bij de Hoogeschool te Orleans, toenmals eene der vermaardsten in Europa, tot Doctor in de Regten verheven. Zijn promotiebrief behelsde een allerlofselijkst getuigenis van zijne gaven en bekwaamheden.

In zijn vijftiende jaar in het vaderland teruggekeerd, liet hij zich op de rol der Advokaten aanteekenen, en vestigde zijn verblijf in den Haag. Zijn vader, wien niets meer ter harte ging, dan de zorg voor den zedelijken welstand zijns zoons, in een der gevaarlijkste leefperken, bestelde hem ten huize van den leeraar J. Uitenbogaard, toenmaals Hofprediker van Prins Maurits, een man, bij ieder geacht om zijne zoetvloeijende welsprekendheid, uitstekend verstand, en inzonderheid zijne godsvrucht en zachtmoedigheid. Zulk een man was juist geschikt, om bij hem de plaats van den godvruchtigen en even gematigden Junius te vervangen, en hem met dezelfde beginsels te vervullen. Zijne achting, eerbied en liefde voor dezen waardigen Geleerden groeide ook zoo sterk, dat hij hem als zijnen tweeden vader vereerde.

Rogge, vie de Grotius.

DUSHMANTA; *conte indien.*

DUSHMANTA, de rijkste onder alle de Koningen van *Indië*, was langen tijd een vader over zijn volk geweest. Eindelijk evenwel, terwijl zijne schatten nog, van jaar tot jaar, op de verbazendste wijze toenamen, werd hij trotsch op zijnen rijkdom. Zijn oog en hart begon hij nu geheel aftetrekken van het geluk zijner Onderdanen, en alleen te leven voor zich zelven, en voor de vleijende Grooten, die hem omringden.

Een oude *Bramin*, die *Dushmanta's* leermeester, in vroegere dagen, geweest was, hoorde dit gerucht, en bedroefde zich deswegens hartelijk. De eenzaamheid, aan welke zich deze oude Man, sedert eenen geruimen tijd, had overgegeven, verliet hij, om zich naar de Hofstad te spoeden. Dáár gekomen zijnde, strooide hij stof op zijne grijze kruin, èn plaatste zich aan ééne der prachtige poorten van het vorstelijke paleis, om door den Koning bemerkt te worden.

Het leed niet lang, of de Koning zag hem staan, en liet hem tot zich roepen. « Waarom, ô Oude! -- zoo sprak *Dushmanta* -- verschijnt Gij hier, onder mijn oog, met teekenen eener zoo diepe rouwe? »

« Hoe zoude ik anders, ô Koning? -- zeide de Grijsaard. Toen ik U verliet, waart Gij de rijkste van alle de Vorsten, die, van onheugelijke tijden af, immer op uwen troon hebben gezeten. *Brama* had U rijkelijk gezegend met de beste zegeningen. Het Volk eerde en beminde U, als zijnen Vader. Daarom verliet ik het huis mijns Heeren en Konings, met groote vreugde. Doch nu helaas! verneme ik, dat de diepste armoede het lot mijns Vorsten geworden is. »

Lachende en verwonderd, zag de Koning zijn' voormaligen Leermeester aan. « Wie is, vroeg hij, de dwaas, die U deze logen heeft wijsgemaakt? Aanschouw dit mijn heerlijk paleis, en dáár ginds mijne prachtige lusthoven, met het verbazende getal mijner dienaren en slaven .... en zeg, of dit teekenen van armoede zijn. »

De goede *Bramin* zuchtede, en herhaalde nog eenmaal, zakelijk, dezelfde woorden.

« Wie is, hernam de Koning, uw getuige, wien Gij meer schijnt te gelooven, dan mij zelven? »

Toen hief de Grijsaard zijne stemme op, en weende. » De Zon, sprak hij, ô Koning! — de Zon, het zinnebeeld der waarheid, onder *Brama's* troon, de regenwolken boven onze hoofden, en de vruchtboom, die voor mijne eenzame hut staat; deze allen verkondigen mij de armoede mijns Konings.»

Dushmanta verstomde: maar de Grijsaard ging dus voort, « dat *Brama*, met eenen eeuwigen overvloed van licht en warmte, de Koningin des Hemels voorzien heeft, dit leeren mij de stralen, die, overal, van haar aangezigt, op elken koornhalm, en op de hutten der armen zoo wel als op de paleizen der Grooten, afschitteren. De wolken, wanneer zij vol zijn, zenden haren zegen naar beneden, en drenken de dorstende landen en het gebergte. Mijn vruchtboom neigt zijne rijkgeladen takken naar de aarde. Zoo verkondigt de gansche Natuur allerwegen, dat *Brama* haar met rijkdom zegent! Maar Gij, mijn Vorst! wat doet Gij, ten blijke van den overvloed, welken Gij zegt te bezitten? . . . . Vraag de tranen uwes Volks; en beroem U dan, zoo Gij kunt, voor het oog van *Brama*, over uwen rijkdom.»

De Kluisenaar keerde terug, en liet den Koning over aan zijne eigen overdenkingen. *Dushmanta* bekeerde zich, en werd op nieuw een zegen voor zijn Volk.

Op zekeren dag, ging hij zijn' ouden Leermeester opzoeken, riep hem uit zijne hutte, en zeide: « nu durve ik wederom, in de stralen van het zonnelicht verschijnen, en uwen, met vrucht beladen boom zonder bloozen aanschouwen. Maar nog één ding, ô Vriend mijner jeugd! ontbreekt mij. »

« Wat kan, antwoordde de *Bramin*, den Vorst ontbreken, die de weldoener van zijn geheel Volk is? » —

« De wijsheid, zeide *Dushmanta*, om mijne dankbaarheid

behoorelijk aan *Brama* te bewijzen, die mij door U, op den regten weg, welken ik verlaten had, herleid heeft, en die mij leert, dat het vrolijke gelaat des Volks de ware rijkdom zijns Vórsten is.»

Beiden weenden, zegendén en omhelsden elkander.

VAN HEMERT.

Dévouement de Goffin.

Gij herinnert ú, mijn Vader! gewis den naam van GOFFIN, wiens ontworsteling aan een ijsselijk gevaar door zijn onverschrokken beleid en moed de nieuwspapieren van 1812 geheel Europa hebben doen bewonderen. Ach! deze verdienstelijke man is toch eindelijk een slagtoffer van zijn gevaarvol beroep geworden! Wij lieten ons bij de mijn *Beau-jonc* brengen, waar hij zoo veel uitgestaan had, en daar, op den rand van den afgrond, het tooneel van zijnen heldenmoed en van zijne zelfopoffering, verhaalde ons de opzigter het volgende: op den 28 Februarij 1812, op het oogenblik dat er zich 127 werklieden in de mijn bevonden, kwam er plotseling een geweldige aandrang van water uit eene naburige mijn, welke de beschutsels omverwierp en alles overstroomde. Vijf en dertig mannen wierpen zich ijlings in den bak, om zich naar boven te laten brengen, en GOFFIN, die edele opzigter, had ook reeds zijn één been er in en zijnen 14 jarigen zoon aan de hand, toen de gedachte hem door de ziel voer: » zoo ik opklim en mijne verbijsterde werklieden aan hen zelve overlaat, zijn zij alle verloren: ik wil hen redden of met hen sterven.» Zoo keerde dan de brave GOFFIN, vader van zeven kinderen, terug, tot eenen bijna zekeren dood; zijn zoon MATHIEU, zulk eenen vader waardig, weigerde hem te verlaten en was, hoezeer weinig tot zwaren arbeid geschikt, hem door zijne kloekmoedigheid en bedaardheid van geest van veel nut. Hij keerde dan terug, en nu was er aan geene opklimming meer te denken, daar het water hen noodzaakte deze plaats te verlaten, en zij zich naar het hoogst gedeelte der mijn begeven moesten. Hier

deelde Goffin hem zijn plan ter mogelijke redding mede. Zij moesten zich door graven eenen weg tot eenen naburigen mijn zoeken te banen. Doch toe zij reeds eene lengte van 20 voet hadden doorgegraven, bespeurde men, dat men op eenen verkeerden weg was. Men moest dus een' anderen uitgang zoeken. Velen der arbeiders, moedeloos geworden, weigerden voort te werken, en vermeerderden door hunne onwilligheid grootelijks de bezwaren van den ongelukkigen Goffin, die, vooral bijgestaan door zekeren Bertrand, niet afliet zijne mannen, op alle mogelijke wijze, met beloften en bedreiging tot volharden in den arbeid, als den eenigsten weg tot hun behoud, aan te moedigen. Zoo bragten die ellendigen vier bange dagen en nachten in den ijsselijksten toestand door, ten halven lijve in het water staande, gefolterd door honger, dorst, eene ondragelijke hitte en verpeste lucht, zoodat hunne lampen, de ééne voor, de andere na, waren uitgegaan, en zij nu in het donker moesten werken. Intusschen wendde men van buiten alle pogingen tot hunne redding aan. Het ongeluk, hun overgekomen, had aller deelneming opgewekt. Ieder bezitter eener mijn bood zijne werklieden en zijne paarden aan. Honderd van de laatste waren bij afwisseling dag en nacht bezig om het water uit te pompen, en iedere vier uren daalden 20 van de sterkste mannen in de naburige mijn van *Mamonster*, en trachtten eene doorgraving van hier na de mijn van *Beau-jonc* te bewerkstelligen. De kundige ingénieur Migneron bestudeerde het werk, en wees de rigting aan, die de doorgravers te houden hadden, en welke hij bleek zeer juist berekend te hebben. Ook deze moesten zonder licht werken, ten einde eene ontvlamming van het *gaz hydrogène* te verhoeden. Eindelijk, na eene lengte van meer dan 140 voet doorboord te hebben, daagde het uur der verlossing voor de ongelukkigen. Eene verschrikkelijke ontploffing herstelde het evenwigt tusschen de bedorvene afgeslotene en de vrije dampkringslucht, en nu konden de redders hunne geredden bereiken. Men voerde hen niet dadelijk uit de mijn, maar verzorgde hen aldaar met matrassen, wollen dekens, vleeschnat en wijn, en liet

hun eerst de noodige rust genieten: zoo gewende men hen allengs aan voedsel en lucht, en voerde hen eindelijk uit hun graf in de armen der hunnen terug. De brave GOFFIN wilde de mijn niet verlaten, voordat de laatste man gered was.

Zijn zoon bleef hem getrouw bij. Deze knaap had niet afgelaten de grootste blijken van heldenmoed en onverschrokkenheid te geven en den weenenden mijnwerkers dikwijls gezegd: « Foei! niet weenen, werken moeten wij. » En als een bewijs van zijne tegenwoordigheid van geest, was het eerst, dat hij, toen hij zijne moeder zag, in het Luiker accent zeide: » *eh ben mère, n'etes vous pas encore remariaie!*

Wat wonder dan ook, dat deze zoo veel belovende knaap gedeeld heeft in de eerbewijzen, zijnen voortreffelijken vader toegebragt? De Prins Primaat van de Rijn-Confederatie heeft hem eene gouden medalje gezonden, met het opschrift: *travail et piété*, begeleid van eenen zeer vleijenden brief. Behalve het groot aantal brieven, verzen, tooneelstukken te zijner eer geschreven, heeft de brave vader het kruis van het Legioen van Eer van het toenmalige Fransche Bestuur bekomen; en later heeft ook onze Vorst hem tot Broeder der Orde van den Nederlandschen Leeuw verheven.

Treurig, hoogst droevig is nu het berigt, hetwelk ik hierbij moet voegen, dat, namelijk, diezelfde edele man in 1821 door eenen steen verpletterd is, terwijl hij te *Seraing* in de mijn van *Sclessin* zich bevond. Eene geweldige ontploffing der ontvlambare lucht deed een gedeelte der mijn instorten, bedolf 27 werklieden onder deze puinhoopen en met hen ook den voortreffelijken GOFFIN. Indien vooroordeel hier het gebruik der lamp van DAVY belette, heeft dit al weder 27 slagtoffers, en daaronder zulk een voortreffelijk, geteld. Gaarne hadden vooral onze jonge lieden den jongen GOFFIN zelven gezien, maar hij was niet hier.

M^e. VAN MEERTEN, Voyage dans le Royaume des Pays-Bas.

Fanatisme d'un père qui croit faire une offre agréable à la divinité en lui sacrifiant ses trois enfans.

In de *nieuwe Mark*, in het *Brandenburgsche*, leefde voor eenige jaren een Schaapherder, een Man, die bij allen, die hem kenden, den naam had van een eerlijk, stil, vroom man te zijn. Hij behoorde tot de *Hernhutters*, en was misschien, gelijk velen dezer Menschen, wel wat al te stil, en, in zekeren zin, al te vroom.

Als deze Man eens, op zekeren tijd, zijne kudde weidde op het veld, kwam de Schoolmeester van het Dorp, zijn vriend en geloofsgenoot, hem bezoeken, en wandelde met hem, al pratende, voort. Hun gesprek liep eerst over huiselijke aangelegenheden; maar wendde zich spoedigljk op zaken van den Godsdienst, en aangelegenheden van het hart. De Herder kon geene woorden vinden, die krachtig genoeg waren, om den anderen te beduiden, hoe gelukkig hij zich thans, door Gods genade, vond naar den geest. « Eindelijk, » sprak hij op een' roerenden toon, « heeft God mijn gebed verhoord; na eenen « harden strijd, mij zijnen vrede geschonken, en mij deelge- « noot gemaakt van het ware geloof. ô Hoe zalig is nu mijn « toestand! Met geen' Vorst op aarde zoude ik dien willen « ruilen. » --

In dezen zelfden toon sprak de goede Man nog al aanhoudend voort, tot dat hij, bemerkende dat de Schoolmeester zijn hoofd schudde, hem, met verwondering daarover, naar de reden vroeg. --

« Lieve Broeder! » antwoordde deze, « zoodanig eene zie- « lerust is wel zeer aangenaam: ook twijfele ik niet, of gij « zijt wel op den regten weg. Maar ons tegenwoordig geloof -- « och, mijn Broeder! ons geloof, 't welk wij thans hebben -- « zoude hetzelve wel zoo geheel zuiver zijn, als het geloof der « Ouden? » --

« Waarom niet, lieve Broeder! » hernam de Schaapherder? « ô ik heb God met zulk eenen aandrang gebeden: in de « wonden des Lams heb ik mijne toevlugt zoo zeer gezocht en « gevonden; en ik ondervind ook nu, daardoor, eene zulke « opgeruimdheid van hart, eene zoo sterke verzekerdheid mijner « verzoening met God, dat».....

« Alles *goed en wel!* » zeide de Schoolmeester: « maar, « mijn lieve Vriend! het geloof van den *Patriarch*, het ge- « loof van Vader *Abraham*, die aan God zijnen eenigen « Zoon ten offer bragt! wie kan, in den tegenwoordigen tijd, « nog eenigzins hoopen, dat hij zulk een sterk geloof zoude « bezitten?» --

Hadde de Schoolmeester zich slechts het honderste gedeelte van het nadeel kunnen voorstellen, het welk deze ongelukkige woorden op den armen Herder maakten; hij zou zich wel gewacht hebben, die uit te spreken. —

Verdwenen was terstond de vrolijkheid uit het hart van dezen Man. Treurig en twijfelmoedig gong hij nu, geschokt in zijn geloof, den ganschen dag achter zijne schapen. Hij hoorde, of zag schier niets van het geene buiten hem omging: zoo diep was hij in gedachten verzonken! Kwam hij t'huis; hij was geheel koud en onverschillig voor de gewone liefkoozingen zijner brave vrouw en lieve kinderen; onder voorwendsel van ongesteldheid, wilde hij des avonds zijn stuk broods niet meer mede eten; en het uur zijner afzondering en gebeden gaf hem zelfs niet de minste opgeruimdheid. Zijn vertrouwen op de goddelijke genade, waar door hij, te voren, zoo rustig van ziel, en zoo vrolijk geweest was, had hij geheel verloren. Telkens las, en herlas hij op nieuw, in den *Bijbel*, dat hoofdstuk uit *Genesis* (H. XXII), waar de opoffering van *Isaak* verhaald wordt. Daarover peinsde hij den ganschen dag; en ook bij den nacht, dien hij meest slapeloos doorbragt, was dit het punt, waarover hij maalde. Sluimerde hij, van vermoeidheid, tegen den morgen in; dan droomde hij over dit

offer van *Abraham*. En dikwijls vloog hij dan, eenigzins ontwakende, met hevigen angst, ten bedde uit, en smeekte, met gevouwen handen, onder eenen vloed van tranen, den Almagtigen, om ook hem met het geloof van Vader *Abraham* te willen begenadigen. --

Zoo worstelde deze ongelukkige twee weken lang. Eindelijk, op zekeren morgen, meende hij, der genade, om welke hij zoo vuriglijk had gebeden, deelachtig te zijn geworden, en *Abraham's* heldenmoed verkregen te hebben. Vrolijk en opgeruimd stond hij op van zijn bed. Zijne vrouw merkte dit met blijdschap op. Met lust ging hij aan zijnen dagelijkschen arbeid, en verrigtte alles, wat zijn beroep medebragt, naauwkeuriglijk. Vervolgens kwam hij t'huis, om zijn eigen vee te melken. --

Hij was vader van *drie* Zonen, en tot nog toe was hij een alleruitmuntendste vader geweest. Zijne kinderen beminden hem daarom ook zeer teederlijk, en volgden hem, om zoo te spreken, overal, waar hij gong of stond. Inzonderheid was de jongste zijn oogappel. Dit knaapje tusschen de twee en drie jaren oud, liep hem doorgaans na, als hij het vee ging melken, spelende met zijnen vader en dartelende, en hem verzoekende, dat hij hem wilde optillen, in de melkemmer zetten, en heen en weêr schommelen. Ook heden hadden deze kleine, maar tevens voor een kinderenvriend, voor een' gevoeligen vader, zalige, vermaken plaats.

De dag liep ten einde; en de Herder meende, alle de pligten van zijn beroep en gezin nu, op één na, vervuld te hebben Deze pligt was verre de zwaarste. Hij verwijderde, onder eenig voorwendsel, zijne vrouw, uit zijne hutte; riep zijne drie kinderen tot zich; en sloot zich met hun op. --

Naauwelijks had hij dit gedaan, of hij greep eene bijl, en (daar 'er geen Engel tusschen trad, gelijk in de geschiedenis van *Abraham*) hakte hij zijn oudste kind het hoofd af. Zijn tweede kind, terwijl het erbarmelijk begon te schreeuwen, deed hij

het zelfde. Nu kwam het jongste kind, zijn bijzondere Lieveling, aan de beurt. Angstig kroop dit knaapje rondom zijns vaders beenen, en bad hem, bitterlijk weenende, dat hij toch hem niet dooden mogt, gelijk zijne twee broeders. 's Mans standvastigheid geraakte aan 't wankelen. *Twee* offers, dacht hij, (gelijk hij naderhand, in het verhoor, breedvoeriglijk verhaalde) *twee* offers heb ik reeds aan God gebragt. Zal ik nu nog mijn eenig overblijfsel slagten? Met de hoogste beroering van ziel bad hij God om krachten, ter uitvoering van zijn geheele voornemen. Wie schildert ons de aandoeningen van zulk een gemoed?..... De bijl ontvalt zijne bevende hand..... Evenwel, het begrip, dat dit laatste offer Gode bijzonderlijk behagen moest, om dat het zijn liefste, zijn eenigst overgebleven kind was, overwint zijn natuurlijk gevoel. Hij raapt de bijl op van den grond, en hakt daar mede het hoofd zijns Lievelings af. Voldaan over hetgeene hij verrigt had, neemt hij de drie lijken, draagt ze naar het bed, en trekt er de dekens over. —

Het huilen en schreeuwen der ongelukkigen was intusschen gehoord door de Moeder, die, geweldiglijk verschrikt, toegeschoten was om te zien, wat er gebeurde, en die nu, de deur toegesloten vindende, bezig was met haren Man te bidden, dat hij toch mogte open doen. « Ach, *Moeder!* sprak hij, blijf buiten. Er is reeds ellende genoeg daar binnen.» Op haar aanhouden echter, opende hij de deur eindelijk. Zoo al *gedachten* in staat zijn, om de aandoeningen dezer vrouw te *denken: woorden*, voorzeker, kunnen ze niet *uitdrukken*. Maar de Herder bleef kalm en gelaten. Hij weende, ja, op de lijken; maar hij beweerde nogtans, een goed werk gedaan, en aan God de sterkste proeven zijner liefde gegeven te hebben. Hij liet zich zeer gewilliglijk in de gevangenis leiden, en bleef ook daar, even rustig en gelaten. —

Het doet zijnen Regteren eere aan, dat zij hem niet ten dood veroordeelden, maar levenslang lieten opgesloten blijven.

De groote *Frederik* II, onder wiens regeering dit voorviel, kende den aard van de godsdienstige *dweeperij* te wel, om den ongelukkigen vader, als eenen waren misdadiger, te straffen. Hij schreef onder het vonnis, toen het hem werd voorgelegd, het woord *Dolhuis*.

VAN HEMERT.

Le prêtre catholique, vraiment pénétré des principes de l'Évangile.

Met een aangenaam gevoel van christelijke broederliefde zagen wij het huis, hetwelk eens voor een' geruimen tijd bewoond werd door eenen man, die het edelste voorbeeld van verdraagzaamheid was. De trek, welke men ons verzekerde waar te zijn, is te schoon, vooral voor die tijden van onverdraagzaamheid, om denzelven met stilzwijgen voorbij te gaan.

Zekere PHANNENSCHMIDT, Protestantsch koopman te *Verviers*, betreurde, dat hij zijnen Godsdienst op deze plaats, waar toen alles Roomsch was, niet kon uitrigten. Om hierin zoo veel mogelijk te voorzien, liet hij een vertrek in zijn huis tot dit einde inrigten, en ging op elken zondag zijne huisgenooten en eenige Protestantsche vrienden voor, in hun eene Leerrede voor te lezen, met hen te zingen en te bidden.

Hoe zeer het gedrag van dezen man toonde, dat hij alles behalve onverschillig was omtrent zijnen Godsdienst verkeerde hij echter in goede verstandhouding met eenen Roomschen Vicaris, die zijne verblijf hield in eene kleine stad van het Bisdom *Luik*, waar men de onchristelijke wet had, dat geen Protestantsch Leeraar aldaar, op straffe des doods, overnachten, veel minder zine ambtsbediening uitoefenen mogt. De koopman moest zich hier een' geruimen tijd ophouden, en zette zijn verkeer met zijnen Katholijken vriend voort. De koopman wordt ziek en de Vicaris spreekt en bidt met hem op eene christelijke wijze. De kranke wordt erger. Nu gevoelt hij behoefte om het avondmaal nog eens te gebruiken, hij vraagt of zijn vriend hem dit op

de wijze der Protestanten wilde toedienen. Dit kon de eerlijke Katholijke met zijn geweten niet overeenbrengen. Hij moet het hem dus weigeren, maar spreekt en bidt nogmaals met hem, en belooft den volgenden dag weder te komen. Het wordt middag, hij is er nog niet. Zijn kranke vriend vraagt en verlangt naar hem. Eindelijk tegen den avond treden twee mannen in boerenkleederen in zijn vertrek -- en wie zijn het? Wie anders dan de Roomsche Vicaris, met eenen Leeraar der Protestanten uit *Maastricht*, de naaste plaats, waar eene Protestantsche kerk, en welke vijf uren van daar verwijderd was. Deze bragt in eenen bundel den noodigen toestel tot het bedienen dezer plegtigheid mede. Toen dezelve begon, knielde de Vicaris eerbiedig aan het voeteneinde van het bed, vouwde de handen en bleef de stille, eerbiedige getuige van deze handeling. Toen dezelve geeindigd was, omhelsde en zegende hij zijnen vriend en geleidde hij den Protestantschen Leeraar zoo ver, dat hij in veiligheid naar huis konde keeren.

Edel voorbeeld van waren Christenzin, mogt gij meer en meer nagevolgd worden, en het eenmaal ook in ons Land één herder een ééne kudde wezen!

M^e. VAN MEERTEN, Voyage dans le Royaume des Pays-Bas.

Ruses employées par MAHOMET *pour tromper ceux dont il désire gagner la confiance; ses succès, ses revers, sa mort.*

Toen MAHOMET den ouderdom van veertig jaren had bereikt, achtte hij het tijdstip daar te zijn, dat hij zich als een gezant van God aan zijne natie zou aankondigen; hij deed dit echter niet, zonder al het uiterlijke eener plegtige voorbereiding tot eene zoo gewigtige roeping. Hij koos de eenzaamheid, en verwijderde zich van het gezelschap zijner huisgenooten, en van den overigen kring zijner bekenden. Hij begaf zich naar eenen berg in de nabijheid van Mecca, hield daar in eene diepe grot zijn ver-

blijf, en bleef er, bij herhaling, maanden achter elkander verborgen. Het zij, opdat hij, van zorgen en bezigheden ontslagen, de groote ontwerpen, die zijnen geest vervulden, in de diepe stilte der natuur, vrijer en onafgetrokkener konde bepeinzen: het zij, 't geen niet minder waarschijnlijk is, opdat hij de achting des volks zich zou verwerven, en gehouden worden voor den heiligsten der stervelingen, tot de gemeenzaamheid met God, en de zamenspreking der Engelen toegelaten.

Na het einde van dezen tijd der afzondering, verscheen hij weder in het openbaar, en verspreidde omtrent zijne Profetische roeping het navolgende verhaal. Dat in een' zekeren nacht, in het boek des stalen noodloots bepaald, de Engel Gabriël in eene glinsterende gestalte hem verschenen was, en hem bevolen had, overluid de bekende geloofsleus op te zeggen: *daar is geen God behalve God!* Dat hij hem daarop voor den Gezant van God, voor den grootsten en laatsten der Profeten had verklaard, en hem dezen last gegeven: dat hij de schandelijke afgoderij, waarin geheel Arabië bedolven lag, vernietigen, den Islamitischen Godsdienst, dat is, het zuiver en eenvoudig geloof van Abraham en Ismaël, die slechts éénen God dienden, herstellen en deszelfs plegtigheden voorschrijven; dat hij eindelijk dit alles verrigten zou, zonder eenige tusschenkomst van wonderwerken, door de kracht der Goddelijke orakelen, die van tijd tot tijd uit den Hemel tot hem zouden nederdalen, en die met elkander het boek der boeken, den *Koran* zouden uitmaken!

Zoodanig was de schitterende last, dien hij voorgaf ontvangen te hebben, en nu was het zijne eerste bezigheid, deze nieuwe leer te verspreiden, en voor dezelve aanhangelingen te werven. Hij begon met zijne huisgenooten, en niets was hem gemakkelijker dan daar geloof te vinden. Chadigja zijne huisvrouw, die hem teederlijk beminde, en Ali, de zoon van Abu Taleb, dien hij in zijn huis, en als zijn eigen kind had aangenomen, waren welhaast vurige deelgenooten der nieuwe leer. Maar het was er ver af, dat hij bij de overige leden van zijn talrijk en aanzienlijk

geslacht, gelijken ingang vond. Hij noodigde hen allen bij zich ter maaltijd, leide hun zijne zending open, en vermaande hen met ernst en aandrang, om den afgodsdienst te verlaten, en hem in zijne pogingen te ondersteunen. Doch zij, in plaats van naar hem te luisteren, meenden eerst, dat hij den spot met hen dreef, daarna dat hij zinneloos was geworden, en verwierpen eindelijk de aan hun gedane voordragt met schimp en versmading.

Zulk een slecht onthaal zou elk ander hebben afgeschrikt, dan MAHOMET, die daardoor slechts te onverzettelijker in zijn voornemen bleef volharden. In het Oosten is niets gewoner, dan dat een Redenaar, op openbare plaatsen, eene schare volks rondom zich lokt, en spreekt, met vuur en ijver, in voorbedachte of onvoorbedachte redenen, over aangelegen onderwerpen. Deze gewoonte nam MAHOMET te baat; zoo menigmaal hij eenig volk zag vergaderd, vooral wanneer de gewone bedevarten naar het heilig huis van Mecca, eene menigte vreemdelingen in die stad zamenbragt, vervoegde hij zich in hun midden; verweet hun de zinneloosheid hunner afgoderij, ontvouwde hun zijne Goddelijke zending, riep alle zijne welsprekendheid te baat, was nu ernstig, dan zacht en vriendelijk, vleide, vermaande, bedreigde, stelde hun aan de eene zijde voor de genietingen van een wellustig Paradijs, aan de andere zijde de smarten van het helsche vuur, heet gestookt in zijne gloeijende verbeelding. Wanneer wij ons M. H! eenen bekwamen Redenaar, die alle de vinding zijner kunst uitputtede, en tegen hem over aan ons voorstellen Arabieren, ligt bewogen, ligt ontvlamd, en gevoelig voor alles wat met dichtkunst en welsprekendheid verwant is; dan verwondert het ons niet MAHOMET welhaast met eene menigte aanhangers omringd te zien, en dat elk, die eenmaal zijne leer had aangenomen, een vurig verdediger derzelve werd. Doch, daar hij diep ingewortelde volksdwalingen antastte, daar hij zijne eigene maagschap, en meest alle Grooten van Mecca tegen zich had, was het getal zijner nieuwe leer en geloofsgenooten niet groot genoeg, om tegen hen velerlei vernederingen, kwelling en zelfs mishandelingen te beveiligen. Zoo

lang Chadigja, en zijn oom Abu Taleb leefden, vond hij in de algemeene achting voor de eerste, in het gezag en den invloed van den laatsten, die, hoe zeer geen aanhanger van zijne leer, hem nogtans beminde en hoog schatte, een' genoegzamen waarborg tegen openbare vervolging: maar na den dood van deze beiden waren zijne vijanden stout en magtig genoeg, om hem voor hunne woede te doen wijken, en hem te noodzaken, om in het dertiende jaar, nadat hij de waardigheid van Profeet had aangenomen, de vlugt uit Mecca te nemen, waaruit hij, door de list van Ali, die met hem van kleederen verwisselde, slechts ter naauwer nood, en met gevaar zijns levens ontkwam. Deze vlugt van Mahomet uit Mecca, in het Arabisch *Hegjra*, naar onze aangenomen uitspraak *Hegira* genoemd, is naderhand, onder het Chalifat van Omar, het begin der Mohammedaansche jaartelling geworden.

Zijne Vaderstad verlaten hebbende begaf hij zich naar Jathreb: zoo heette de stad, die naderhand, omdat zij aan den Profeet eene veilige schuilplaats had verleend, den eernaam van *Medina*, de stad bij uitnemendheid, heeft verkregen. Hij had daar het grootste getal zijner aanhangers, en onder deze zeer aanzienlijke en vermogende mannen, die reeds menigmaal te voren hem genoodigd hadden, om bij hen de wijk te nemen, en zich verbonden, om hem met hun goed en bloed te beschermen. En van nu af begon Mahomet zich in zijne ware gedaante te vertoonen, en dat onbepaald gezag zich aan te matigen, 't welk hij vervolgens, en tot zijnen dood toe, onder den titel van Profeet, bestendig heeft uitgeoefend. Met geestdrift in Medina ontvangen, en vergezeld door de dapperste zijner vrienden uit Mecca, wier getal dagelijks aangroeide, vond hij zich welhaast in staat, om eene kleine legermagt op de been te brengen, en daar er nu geen andere weg meer open was, dan door openbaar geweld den overmoed zijner vijanden te bedwingen, was ook ras zijn besluit genomen, en zijne manschappen ten strijde toegerust. Hij begon met strooperijen, en uitplunderingen der karavanen van Meccaansche

kooplieden; dit gaf aanleiding tot kleine schermutselingen, doch die welhaast van ernstiger gevechten werden opgevolgd. In het eerste dier meer regelmatige gevechten, de Bedrenzer slag genoemd, naar eene plaats in de nabijheid van het slagveld gelegen, behaalden de Muzulmannen, schoon veel minder in aantal dan hunne vijanden, eene beslissende overwinning, dreven de Meccanen op de vlugt, en vermeesterden een rijken buit. In een tweeden strijd darentegen, nabij ten berg Ohud geleverd, was de krijgskans geheel omgekeerd; Mahomets leger werd geslagen, hij zelve gekwetst, en met levensgevaar gered. Doch hij bezat middelen genoeg, om den uitgebluschten moed weder te ontvonken; hij liet voor een tijd de Meccanen in rust, beoorloogde de andere Arabische stammen in dien omtrek, en vooral die genen onder dezelve, die het Joodsch geloof hadden omhelsd, en die door hem met een doodelijken haat werden vervolgd. De krijgsgeest zijner soldaten werd nu hoe langer hoe vuriger; gedurige overwinningen maakten hen moedig, en de overvloedige buit, dien zij overal maakten, ontvlamde hunne begeerte. Geene sterkten of kasteelen, die zij niet beklommen, geene verschansingen, die zij niet vermeesterden, geene volken, die zij niet bedwongen; zoodat eindelijk Mecca alleen zijne steeds aangroeijende magt nog weêrstand bood, en slechts het bemagtigen van deze stad aan Mahomets roem nog scheen te ontbreken. Doch daar nu alles voor den naam van den krijgshaftigen Profeet beefde, en hij alle zijne magt tegen deze stad alleen kon aanvoeren, moest zij eindelijk mede bezwijken; zij opende hare poorten voor den Overwinnaar, en in het tiende jaar, na dat hij Mecca met de vlugt had moeten verlaten, trad hij zegepralend hare muren binnen!

Het bezit van Mecca was de sleutel van gansch Arabië: daar was, gelijk wij reeds zeiden, het gemeenschappelijk heiligdom, waarvan de overlevering getuigde, dat het door Abraham en Ismaël gesticht was, en werwaarts de Arabieren, uit alle oorden, jaarlijks in plegtige bedevaart henen togen. Daarenboven, vele magtige Arabische Stammen, waren tot nu toe aanschouwers ge-

bleven van den strijd tusschen MAHOMET en de Coreischiten, die Mecca beheerschten; zij waren gereed om zich te voegen aan de zijde van hen, die de overhand zouden behouden, en toen nu de krijgskans zich geheel voor den Profeet had verklaard, zonden zij hem gezantschappen van alle kanten, namen zijne leer aan, en huldigden hem als hun Opperhoofd.

Maar meent gij, M. H.! dat de wenschen van den onverzadelijkst heerschzuchtigen man hiermede bevredigd waren? Neen voorwaar! hij stak nu het hoofd op, en beweerde stoutmoedig, dat alle volken, of door overtuiging, of door de wapenen, tot het geloof der Muzelmannen bewogen of gedwongen moesten worden, of hulde en cijns betalen aan den Profeet, indien zij in hunne dwalingen volhardden. Er is derhalve geen twijfel aan, of de luisterrijke krijgsverrigtingen, door de eerste Chalifen, of opvolgers van den Profeet, tegen Syrië, tegen Irak of het oud Chaldéa, tegen Perzië en Egypte ondernomen, en gelukkiglijk volvoerd, behoorden ook tot het plan van MAHOMET, en zouden door hem ondernomen en volvoerd zijn, indien niet een haastige dood aan zijne uitgebreide ontwerpen, en zijnen mateloozen voorspoed op éénmaal perk had gesteld!

Eenige jaren te voren had men hem een vergiftigden schotel voorgezet, en schoon hij dit terstond gewaar werd, toen hij naauwelijks de eerste bete had doorgezwolgen, was echter het venijn zoo krachtig, dat zijne gezondheid er langzamerhand door werd ondermijnd, en hij ten laatste in eene zware ziekte verviel, die van zijn leven een einde maakte. Hij stierf te Medina, in den ouderdom van zes en zestig jaren, het derde jaar na de verovering van Mecca, en zijn lijk werd, op zijne begeerte, in een graf 't welk men onder 't vertrek, daar hij krank gelegen had, had gedolven, ter aarde besteld. Maar hij leefde nogtans lang genoeg, om de grondslagen gelegd te zien van dat uitgestrekt gebied, dat naderhand, onder den naam van het Saraceensche Rijk, met de magtigste en roemrijkste Monarchijen naar de kroon heeft kunnen dingen.

VAN DER PALM, Discours sur Mahomet.

TABLEAUX.

La Jeunesse.

Weet, o mijne jonge vrienden, dat uw leeftijd in mijn oog eene onvergelijkelijke schoonheid en onberekenbare waarde heeft. Ik beschouw u als den bloesem der menschheid. Hoe bekoorlijk verschijnt gij, met den frisschen dauw der gezondheid op uw gelaat! Hoe onbewolkt schittert de lust in het leven u uit de oogen! Wat menschelijk oog en hart zoudt gij niet bekoren, met uwe argeloosheid en vertrouwen, maar ook met uwe fierheid, vlugheid en kracht! In uwe bloem zie ik reeds de vaster, de gezette vrucht ten voorschijn komen, die zich dra tot volle rijpheid en grootte ontwikkelen zal. Maar welk eene teerheid bij dien moed en die krachten! Ach! hoe ligt, hoe ras kan uw schoon bezoedeld, ja uwe vrucht zelve, in haar eerst ontkiemen, door een' giftigen worm doorboord en vernield worden!

Jongelingen! gij zijt de hoop uwer ouderen en aanverwanten, het voorwerp der bekommerendste wenschen en pogingen van hen, aan wie gij uw leven en eerste opvoeding verschuldigd zijt; of, hadt gij reeds het ongeluk, van uwe ouderen te verliezen, van zorgdragende voogden, die u om uwer ouderen wil beminnen, en hen in u zien herleven. Wij, ouderen van jaren, zijn den leeftijd, waarin men luchtkasteelen voor zich zelven pleegt te bouwen, reeds te boven: al onze wenschen, uitzigten en plannen voor het tegenwoordige leven bedoelen het welzijn en geluk van een nageslacht, van kinderen, die wij als ons zelve beminnen, in wie wij ons zien herleven, in welke wij gevoelen, dat onze betrekking tot de wereld, onze naam en ons bestaan zelf als voortduren. Voor hen zijn

onze zorgen en arbeid; voor hen, om hunnen wil dolen onze gedachten nu en dan nog in de onzekere, maar door de hoop in rozengewaad gekleede toekomst: de vorming van hun karakter, de vestiging van hunnen stand en hun welzijn, is het eenige, dat ons van aardsch geluk nog overschiet.

MESSCHAERT.

L'homme de goût.

In der daad, de genoegens, die wij in dit leven aantreffen, zijn zoo gering, zoo weinig in getal; wij hebben allen van natuur zulk eenen heerschenden trek tot vermaak, dat men niets meer tot lof van eenen goeden smaak zou behoeven te zeggen, dan dat hij ons vermaak vermeerdert en den kring van hetzelve uitbreidt, om elk naar deszelfs bezit te doen reikhalzen. Volg den man van smaak in zijne wandeling, in zijne lectuur — overal zult gij het vermaak in zijne oogen zien glimmen! — Beschouw hem bij eene verzameling van Schilderstukken, in eene gaanderij van Beelden, voor een prachtig gebouw, in eene schoone lustplaats — hij gevoelt en geniet tot in het oneindige! De natuur en de kunst, beide worden één bron van vermaak voor hem, die tallooze liefelijke beekjes op zijne paden uitzendt, welken hem overal laven en verkwikken. Al dit heil is waarlijk aan den smaak vastgesnoerd. Van dit voortreffelijk geschenk beroofd, ontmoeten wij eenen eeuwigen winter in de natuur, en eenen stikdonkeren nacht in de schatkameren der kunst, en waar de man van smaak, geheel vuur, geheel leven, over zijne aanwezigheid juicht, terwijl hem de uren in een stoorloos genot ontvliegen, daar vallen wij al geeuwende aan de vervelendheid en het verdriet ten prooi, terwijl de tijd, aan handen en voeten geklisterd, voor ons duldloos langzaam voortkruipt.

Dan, de smaak is niet alleen een gids tot het Vermaak, hij vloeit ook op de Deugd in. Hij leert ons het schoone en verkiesbaare van dezelve — slechts kennen? — neen! maar ook gevoelen! warm, levendig gevoelen, vurig beminnen, ijverig be-

geeren! Hij leert ons gewillig walgen van het afschuwlijke, lage, onharmonische der ondeugd. — Waant gij dat dit te veel aan den goeden smaak toegeschreven zij? — hoor hoe natuurlijk GELLERT dit uit denzelven afleidt, hoe volledig hij het betoogt:

« Men stelle zich een' beminnaar der fraaije Wetenschappen voor; een' man, die de meesterstukken der ouden en hedendaagschen leest, en met gevoel leest; die 't geen daarin schoon, edel en verheven is, niet alleen terstond ontdekt, maar dat schoone, dat edele, dat verhevene zelfs gevoelt, en des te sterker gevoelt, hoe meer hem de roerende toon en de levendige beeldtenissen, in welken hij die uitgedrukt ziet, verrukken; die de groote voorbeelden van menschlievendheid, van teederheid, van vriendschap, van dankbaarheid, van liefde tot het vaderland, van heldenmoed, van ware eerzucht, die hij overal in de werken van geest ontdekt, niet alleen bemerkt, maar diep, en des te dieper, in zijn hart prent, om dat zij hem in hare beminnenswaardigste gestalte, in haar schoonste licht vertoond worden; men stelle zich een' man voor, die de fraaije wetenschappen zoodanig doorgrondt, de volgeestige werken der ouden en latere Schrijvers zoodanig leest, en over dezelven spreekt, en men oordeele of het nut zijner studie alleen in zijn verstand blijven, dan of het niet mede in zijn gemoed, in zijne zeden, in zijne levenswijze zal overgaan? Zou iemand, die de waarde der vriendschap, de heiligheid des gegeven woords, het vergenoegen van eene edelmoedige, of met dankbaarheid aangenomene weldaad zoo dikwijls ondervond; die zoo dikwerf op het lezen van een treffend blijk van teederheid en mededoogen zich voelde aangedaan; zoo dikwerf door een verheven voorbeeld tot groote besluiten wierd aangespoord; zou die in de zamenleving zoo ligt een ondankbaar burger, een streng huisvader, een moeilijk echtgenoot, een trouwloos vriend, een onaangenaam medemensch, een koelzinnig en onwerkzaam aanschouwer van een' anders ongeluk kunnen wezen? Zou zijn hart, door de fraaije wetenschappen gewoon van 't schoone en 't goede aangedaan te wor-

den, hem in zijne handelingen, in zijne redenen, met één woord, in alle verrigtingen zijns levens, niet even zoo wel als in 't lezen, of schrijven, door eene geheime stemme leeren wat ieder voorval, op ieder plaats, in ieder verbindtenis schoon, goed en welvoeglijk; wat te veel of wat te weinig zij?

Ik beweer hierdoor niet dat de oefening der fraaije kunsten ons de deugd instort; maar alleen dat zij de deugden, welke wij aan de natuur of liever aan den Godsdienst te danken hebben, aangenamer en gebruikbarer maakt. Wat voordeel voor het leven! Om dit duidelijker te beschouwen, zoo stelle men zich den beminnaar der fraaije wetenschappen, den man nog eenmaal voor, die door het lezen der schrijvers weet, hoe veel eene zaak wint door de wijze op welke zij voorgedragen wordt, hoe men die ten voordeele kan doen keeren, en aan anderen ook 't geen zij ongaarn hooren van eene bevallige zijde kan vertoonen, een' man, die uit den gedurigen omgang met goede schriften de kunst geleerd heeft om alles wat in de gedachten of uitdrukkingen laag, lastig, hard en onaangenaam is te vermijden, of te verbergen, en overal de gevoeglijkheid in acht te nemen. Zou zulk een man, wanneer hij met bloedverwanten, met zijne wederhelft, met zijne kinderen, met begunstigers, met raadplegers, met vrienden spreekt en handelt, die aandoening van gevoeglijkheid, die hem altoos als eene waakzaame vriendin verzelt, niet ongemerkt gehoor verlenen? En zou de kundigheid, met welke hij de pligten der deugd en wellevendheid verrigt, niet zelf die pligten eene nieuwe waarde schenken? Zou hij beleedigend zijn, wanneer hij schertst, stuursch, wanneer hij, berispt, meesterachtig wanneer hij gebiedt, roemzuchtig wanneer hij weldaden uitdeelt? Zou hij boersch en laag zijn in zijne redeneringen, en zou zijn omgang lastig en vervelende zijn? hij die door de sterkste aandoeningen onderwezen, zo wel weet wat in de voortbrengselen van 't verstand edel, grootsch, natuurlijk, vrij, schoon of niet schoon is? »

FEITH.

Le retour de Moscou.

God! welk een terugtogt! het krachtigste penseel, de stoutste dichtgeest, is niet in staat, meer dan flaauwe trekken te malen van dat alles, wat in veertig dagen tusschen *Moskou* en de *Niemen* is voorgevallen. Daar ligt het gebeente van 300,000 *Fransche* en andere helden en roemrijk gelikteekende *Veteranen*, gemengd onder dat van zoo vele dappere *Russen*, als in dien grooten worstelstrijd gevallen zijn, gemengd ook onder de tallooze geraamten van geslagte of door honger en koude gesneuvelde paarden, alles bedolven onder de versperde brokken van in den steek gebleven krijgs- en voertuig. Daar heeft de roekelooze barbaar eene zee van martelaarsbloed doen plengen, waarvan de breede vlakten rookten, en de rivieren rood geverwd waren. Daar hebben steden, dorpen, hutten zelfs, kortom, alle sporen van menschelijke bevolking, opgehouden te bestaan. Daar giert thans de noordewind als een huilend spooksel henen over eene levenlooze wildernis, over een onmetelijk, met bekkeneelen en riffen overdekt kerkhof. Daar ligt de roem en trots van den geweldenaar, de glorie zijner Veeldheeren, de bloem van *Frankrijks*, *Duitschlands*, *Italië's*, *Hollands en Polens* jongelingschap, en al de heerlijkheid van legers, twintig jaren lang gewoon te zegepralen, verachtelijk begraven! -- Al wat de geschiedenis vermeldt van Faraos, en Sanherips en Xerxes nederlagen, staat bij dit tafereel in de schaduw geplaatst; en het ellendig overschot van eene heermagt, waarvoor de wereld even te voren geknield en gesidderd had, kwam terug als eene bende naakte, uitgemergelde landloopers, de spot en verguizing van het laagste gemeen.

Ockerse.

Le Christianisme.

De Zedekunde van het Christendom, bevelen wij aan uwe bijzonderste hoede! ô dat gij, waardste medeburgers, dat alle vrienden van het menschdom, alle broeders en leden van het

Bataafsch huisgezin tot instandhouding en verbreidding van dit godlijk geschenk, deze eenige grondsteun der maatschappij, alle hunne vermogens wilden vereenigen! Kent gij een Wetboek schooner door deszelfs voorschriften, dringender door deszelfs beweegredenen? Kent gij een Wetboek, waarin de slaafsche banden der oude wet, de ketenen van het bijgeloof openlijker vertreden, en 's menschen geest een vrijer, een schooner kring van werking op deze wereld wordt voorgeschreven; waarin de ware broederlijke gelijkheid, en alle de pligten, welke hieruit voortvloeijen, met meer nadruk worden voorgeschreven, dan in dat der Christenen? Kent gij? waardste broeders! eenen wetgever, die de trotscheid der Grooten en Aanzienlijken, de schijnheilige Staatkunde van heerschzuchtige Geestelijken met meer heldenmoed en eene bedaardere standvastigheid heeft beteugeld, dan Jesus van Nazareth? Kent gij eenen opregteren vriend der ware gelijkheid, dan den menschlievenden beschermer der armen en nooddruftigen, den vriend der visschers en tollenaren, dan hem, die armer dan het gedierte des velds, op den aardbodem geene vaste plaats had, waar hij zijn vermoeid hoofd konde nederleggen? Kent gij eindelijk eenen wetgever, die zijne schoone leer met zulk een schoon leven gestaafd, en met zulken heilzamen en bloedigen dood verzegeld heeft, als de groote voorganger der Christenen? En waar zult gij eenen mensch, eenen burger vinden, die voor uwe maatschappij zoo juist gevormd is, als de ware Christen? Plaatst hem in den rang van burger, op den regterstoel, in de raadzaal, in de volksvergadering, in ballingschap, in den kerker, op het schavot; overal zult gij in hem den braven man, den liefderijken broeder, den eerlijken en standvastigen burger bewonderen.

VAN OMMEREN.

Le corps de l'homme.

En waar is een kunststuk het menschelijk ligchaam evenarend? Daar staat hij eener opgerigte zuil gelijk, het hoofd pralende met waardigheid en bevalligheid, terwijl het viervoetig gedierte,

als eene onafgewerkte kolom, nog rust op den toestel, het kapiteel los daarnevens hangend. Zijne bewegingen zijn gemakkelijk, vatbaar voor de zachtste ronding, op duizenderlei wijze te vermenigvuldigen. Allerlei standen, allerlei overgangen, allerlei uitdrukkingen zijn daarvan het gevolg; eene even duidelijke als bevallige taal sprekende voor het oog. Aanschouw den luchtigen dans! -- Zie den worstelaar! Vestig uwe oogen op de vlugge nimf en den God, die haar vervolgt! Zie de rust van Hercules, nadat er geene monsters meer te bestrijden, geenerlei gevaren meer te vreezen zijn! Sla het oog op den Olympischen Jupiter, wiens majesteit de aarde zwijgen, wiens hoofdschudding haar beven en daveren doet! Altijd nieuw, altijd fraai en onnavolgbaar voor anderen is de menschelijke gestalte. De Natuur heeft haar met eene buigzaamheid uitgerust, met eene kunst zaamgesteld, waarvan naauwelijks een denkbeeld is te vormen. Terwijl zij op eenen onnoemelijk kleinen grondslag rust, waarop zij door de volmaaktste evenredigheid wordt staande gehouden; terwijl zij dezen natuurlijken stand elk oogenblik verlaat, en steeds zonder moeite een nieuw evenwigt vindt; terwijl ze zich als in allerlei bogten wringt, tot allerlei inspanningen laat brengen, om allerlei werkzaamheden te verrigten, blijft de wonderbare gedaante, bij vereischt bestuur, altijd fraai, altijd belangwekkend. Iedere houding is slechts eene andere schoonheid--een ander beeld, gelijk het de bloeijendste menschelijke verbeelding, tot louter vermaak of aanduiding van eenige eigenschap, niet had kunnen scheppen.

Swart.

Le jugement de la Postérité.

Welk is de prijs van het oordeel der nakomelingschap voor den levenden kunstenaar? Welk een' invloed moet het hebben op de veredeling zijner kunstgewrochten?

De *nakomelingschap!* Is met den klank van dit woord niet een somber en troosteloos denkbeeld verbonden? Verplaatst het

ons niet in een' tijdkring, waarin wij niet meer zijn zullen? Dan moge men ons prijzen en ten hemel verheffen, wij hooren het niet meer! Dan mogen onze werken tegen goud worden opgewogen, wij hebben er geen nut meer van! Onze geschriften mogen in alle boekverzamelingen prijken, onze kunststukken in prachtige zalen ten toon hangen, het lang gesloten oog kan zich in dien roem niet verlustigen! Ongelukkige Schrijver! zoo lang leven en genot nog uw deel waren, achtte men uwen arbeid, waaruit duizenden een' schat van leering zamelden, geestverheffing, zielen-wellust inademden, met weinige stuivers te duur betaald! Als gij niet meer leven of genieten kunt, zal men zich verwonderen, hoe zoo veel verdiensten in behoefte of middelmatigheid konden kwijnen! Ongelukkige kunstenaar! wat baat het u, dat men eenmaal schatten zal verspillen, om een gering voortbrengsel van uw penseel of beitel te bezitten; toen het u baten kon, werd de waarde uwer schepping naar den besteedden tijd, bij dagen en uren, als het werk eens daglooners, berekend! Ongelukkige Schrijver! Kunstenaar! eerzucht blaakt in uwen boezem, meer dan winst of voordeel: maar waar gij naar jaagt en hijgt, zal u dan eerst geworden, wanneer die boezem koud, een ongevoelige klomp aarde wezen zal! Neen, Kunstgenooten, Broeders! niet de nakomelingschap, het tegenwoordig geslacht zij onze Regter, op dat onze belooning, onze zelfsvoldoening ten minste wezenlijk, geene ijdele herschenschim zij!

Wacht niet van mij, M. H.! dat ik deze taal — ik weet het, zij is niet gansch ongehoord, uit de hoogte zal berispen en doemen. Men moet der zwakheid te hulp komen, niet haar trotschelijk voor het hoofd stooten: straks zal zij zich opbeuren, en den prijs der onsterfelijkheid boven dien des vergankelijken levens schatten. Onderzoeken wij dan zonder drift of vooroordeel, zonder ijdelheid of dwaze gevoeligheid: maar vooral met den adel der menschelijkheid in oog en hart!

Neen! wij behooren niet enkel tot het tijdperk, waarin wij leven. Ook het voorgeslacht is ons geslacht. Hoe! uwe voorouders, raken zij u niet? Wier bloed in uwe aderen vloeit, van

wier vlijt gij misschien de vruchten plukt? Bij het noemen van hunnen naam, bij het aanschouwen van hunne beeldtenissen, met dat achtbaar gelaat, in dien deftigen dos, doordringt niet eene onbekende gewaarwording uwe borst? gevoelt gij niet: zij zijn de mijnen! ik ben de hunne! Doch wat spreek ik van voorouders, wier naam wij dragen, wier goud wij erfden? Onze landgenooten, die eeuwen geleden, ons Vaderland een' geëerbiedigden rang onder de volken verwierven: de Nassaus, de Oldenbarnevelds, de Grotiussen, de Vondels, de Rembrands, van Huisums, van de Veldens, zijn zij ons niet dierbaar? Gevoelen wij niet onze betrekking op hen, en trachten wij niet hunner waardig te zijn; als waren zij mede onder de levenden, bij en rondom ons, getuigen van onze daden; als hoorden wij hunnen lof, vreesden wij hunnen gramstorigen blik; als hoopten wij eenmal met hen in dezelfde rij te pronken, en door hen voor de hunnen erkend te worden!

Maar, indien wij tot het vooroudelijk geslacht behooren, wij behooren nog veel meer tot de nakomelingschap! Vaders! Moeders! gaat het u niet aan, wat er na uwen dood van uwe kinderen worden zal? Hunne welvaart of tegenspoed, hunne eer of schande zijn u onverschillig? Gij zorgt niet voor hun toekomstig bestaan, wanneer gij niet meer zijn zult, en stervende bekommert gij u niet over hen? O! hoe menig een onthield zich jaren lang gemak en genoegen, sloofde en zwoegde tot aan zijn graf, opdat zijn kroost na hem de rust en het genot, die hij zich zelven weigerde, zou kunnen smaken! Wat plant gij die boomen, wier vrucht gij nimmer eten zult, wier lommer u nooit zal verkwikken? Wat beschikt gij over uwe nalatenschap met zorgvuldige naauwkeurigheid, bestemt de plaats, waar uw gebeente rusten zal, maakt bestellingen, die volgende geslachten moeten uitvoeren, deelt weldaden uit na uwen dood, en poogt te leven in gestichten van mildheid en liefdadigheid? Is dit denkbeeldig, louter begoocheling, de vrucht des vooroordeels, van kindsbeen ingeprent, met de moedermelk ingezogen? Wie zijt gij, die dit

47903

oordeel velt? In welke school hebt gij het meesterschap verworven, om de heiligste ingevingen des menschelijken gevoels voor dwaling en droomerij te verklaren? Toont ons uwe voorregtbrieven, om uw helderder doorzigt, boven dat der schranderste hoofden, te staven! Toont ons den last, uit den hemel of uit den afgrond, om uwe zending als profeeten der dierlijkheid te bevestigen? Neen! al wat groot en goed was onder de menschen gevoelde steeds eene naauwe betrekking tot het nageslacht; en naar mate men grooter en edeler was, werd deze betrekking heiliger, haar invloed magtiger, en vergat men zich zelven, voordeel, geluk en toejuiching zijner tijdgenooten, om voor volgende geslachten te leven, om voor dezelve te sterven en zich op te offeren!

Het menschdom is slechts één geslacht, van deszelfs eerste wording af tot den laatsten, die geboren zal worden. Die leefde, die leeft, en leven zal, zij zijn allen met een onverbreekbaren band aan elkander verbonden. De onverdelgbaarheid van ons redelijk vermogen; de onsterfelijkheid van den hemelschen geest, die in ons is, smelt voorleden, tegenwoordig en toekomend voor ons in een; als leefden wij allen, voorouders, tijdgenooten en nakomelingen, in dezelfde maatschappij met elkander gelijk wij met onze ouders, met onze medegezellen, met onze kinderen en kindskinderen, op deze wereld als één geslacht zamen leven! De vlijt en het vernuft der voorvaderen kwamen ons te stade, de onze moeten het doen aan de nakomelingen! Hoe kort is het oogenblik van ons bestaan hier beneden! De arbeid die slechts tijdgenooten ten nutte strekt, waarvan alle vruchten met ons in het graf bedolven worden; wat is die in vergelijking dier edele bemoeijingen, waarin eeuwen, door eeuwen opgevolgd, zich verblijden! Als het geluk der staten bevestigd, de band der natiën zamengestrengeld, de rust der gewetens bevorderd wordt! Als heerlijke ontdekkingen het gebied der menschelijke kennis met schatten verrijken, en deszelfs grenzen uitbreiden, verder dan het oog die volgen kan! Als nijverheid en schranderheid nieuwe bronnen van welvaart

openen, zeeën en landen te eng zijn, om haar stoute vaart te beperken! Als kunsten en letteren hare schoonste gaven ten toon spreiden, om hart en zinnen met onweêrstaanbaar geweld te boeijen, om het edelst levensgenot met volle stroomen uit te gieten, om door den adem der bevalligheid de stroeve deugd te bezielen, en de onwaardeerbare vruchten der beschaving van geslacht tot geslacht over te planten!

En wanneer nu de namen van hen, die het menschdom als zijne weldoeners eerbiedigt, op de lippen der dankbare nakomelingschap zweven; als elk met verrukking stil staat bij de vruchten van hunnen geest, van hunnen moed en ijver, van hun smaak en gevoel, en aan hunne nagedachtenis de ongevraagde schatting van zijnen lof, of een traan der erkentenis aan hunne graftombe wijdt, hebben zij dan geen deel aan die hulde? is die schatting hunner verdiensten voor hun verloren, omdat hun gebeente vermolmd, hun stof verwaaid is, terwijl hun geest in vrijer kringen zweeft? Neen! de lof der nakomelingschap is niet alleen de eenige ware, het is ook de zoetste lof, die ingeoogst kan worden; haar oordeel is meer dan dat der tijdgenooten, haar oordeel is alles waard! De Zanger, de Redenaar, de Schilder, die slechts zijne eeuw behagen wil, verga met zijn kunstwerk! Hij is gelijk de Krijgsman, die met zijn Vaderland in weelde leven, niet voor hetzelve sterven wil! Hij is den onwaardigen Regent gelijk, die zich een trotsch gevaârte sticht van opgeblazen grootheid, dat met zijn dood in puinen moet storten! Doch wat noem ik hem Zanger, Redenaar, Schilder? hij was het nooit! Wien slechts een enkele vonk van het Goddelijk kunstvuur in zijnen boezem gloeit, hij neemt wel de hulde zijner tijdgenooten aan, maar zij is hem niet genoeg! Hij ziet eeuwen en geslachten voorbij; hij plaatst zich zelf in den strengen regterstoel der toekomst; en dan eerst klopt zijn hart van vreugde, wanneer in de eenzaamheid, door niemand bespied, eene edele zelfbewustheid hem influistert: *gij zult leven!* Toen Sostratus van Cnidos, op last van den Egyptischen Vorst, den beroemden vuurtoren op het eiland Pharos

had gesticht, die onder de wereld-wonderen zou geteld worden; toen graveerde hij zijnen naam op eenen steen, en wijdde zijnen arbeid aan de behoedende Godheden der zeevarende toe; maar hij overdekte dien steen met pleister, waarop des konings naam in prachtige letteren prijkte. Hem gunde hij den lof der tijdgenooten, misschien van geslachten en eeuwen daarna! Doch eindelijk zou de brosse kalk het vaste marmer verlaten, en zou voor den naam des konings, dien des vergeten kunstenaars doen te voorschijn komen, die den lof der nakomelingschap zich zelf had voorbehouden!

Door dit vooruitzigt alleen, niet door de hoop of winst, niet door het handgeklap der menigte te bedelen, ontvangt de kunst haren adel, en de voortbrengselen der kunst hunne hoogste volkomenheid. Poogt gij slechts te behagen, te schitteren, toejuiching te verwerven, ook zonder ze te verdienen: welaan! schik u naar den smaak des tijds; vraag niet, wat schoon is, maar wat voor schoon gehouden wordt; spoor zorgvuldig uit, wie het zijn, wier oordeel den algemeenen toon bestemt; wat hun gevalt, gevalle ook u! Verkracht uw eigen kunstgeweten; spreek, schrijf, maal, wat gij zelf veroordeelt, en breng tot verschooning van het onverschoonlijke bij: men wil het zoo! Verraad de kunst, heul met hare vijanden, of maak een schandelijk verdrag met hen! Misschien wordt gij als de afgod uwer eeuw geëerbiedigd, uw beeld, onder luid geschater, een Pantheon ingeleid! Maar uit den tempel der onsterfelijkheid zijt gij uitgesloten, waar zij alleen hunne plaats bereid vinden, die aan het onvergankelijk schoon eene onbevlekte hulde bragten, den wansmaak hunnes tijds moedig het hoofd boden, en den lof van één geslacht verachteden, om dien van alle volgende te verwerven!

De gedachte, wanneer eeuwen over mijn graf zullen zijn heen gedolven; wanneer onedele berispers, onwaardige mededingers reeds lang vergeten zullen zijn; dan zal mijn naam, mijn werk nog leven; dan zal men den jeugdigen Kunstenaar met de hand tot hetzelve voeren; dan zal men de nu onopgemerkte schoonheden,

de fijnste en keurigste toetsen en tinten, die wufte tijdgenooten voorbij zagen, hem aanwijzen, en mijn voorbeeld zal een vuur der edele eergierigheid in zijne borst ontvonken! Dan zal mijn vaderland roem op mij dragen: ik zal de dierbare moeder hare weldaden vergelden, door mijnen roem op haar te doen afstralen, en haar te verheffen onder die natiën der wereld! Dan zal de menschelijkheid mij eeren, en in welke winden ook mijne asch verstrooid moge zijn, zegen zal op mijne nagedachtenis rusten! — Kent gij iets, M. H.! dat den geest verheft gelijk deze gedachte? En hij, die door zulk een gloed geblaakt wordt, zou deze geestverheffing zich niet mededeelen aan zijne kunstgewrochten? Zou zij het niet zijn, die zijne verbeelding reinigde van wilde vlammen zonder warmte of koestering; die de weelderige ranken zijns vernufts besnoeide; die zijn gevoel met reinen hemelwellust drenkte; die zijn mond, zijn pen, zijn hand bestuurde, om zich zelf, en der goddelijke kunst, onvergankelijke en onvergetelijke gedenkstukken op te rigten! Ja, zij is het! En komt dan, gij Kunstgenooten en Broeders! zweeren wij aan de nakomelingschap huldé en trouw! zoo zullen we ook onzen tijdgenooten, niet als pluimstrijkers en oogendienaars, maar als wijze vrienden en leidslieden, tot onwaardeerbaar nut verstrekken! Volgen wij dien weg standvastig en moedig, zoo zal hun oor en hart zich voor ons openen! Dan zal hunne toejuiching, hunne goedkeuring en belooning, indien zij ons mogen te beurt vallen, ons niet behoeven te doen blozen! Zij zal niet te duur door ons gekocht zijn, en ons de kroon niet ontrooven, die in den tempel der eeuwen voor ons bewaard wordt!

VAN DER PALM.

La Littérature Hollandaise au 17e. *siècle.*

Terwijl wij die Letterkunde, in de zestiende Eeuw, ter naauwer nood in hare eerste ontluiking aantreffen, zien wij dezelve tegen het laatst dier Eeuwe, maar vooral in de eerste helft der zeventiende, tot een' zoo krachtigen en luisterrijken wasdom

opgeschoten, als waarop latere tijdperken zich niet beroemen mogen. De zestiende Eeuw was wel in zoogenaamde dichterlijke voortbrengselen geenszins onvruchtbaar; doch verre de meeste daarvan zijn van geur en smaak ten eenenmale ontbloot. Niet alleen missen zij dat gene, waarin het wezen der Dichtkunst gelegen is, stoutheid namelijk en verhevenheid van gedachten, kracht en levendigheid van schildering, zwier een beeldrijkheid van uitdrukking, maar ook de mindere, ofschoon volstrekt onontbeerlijke, vereischten van welluidendheid, vloeibaarheid en gepaste verscheidenheid van maat doen zich daarin geheel niet voor, terwijl eindelijk de taal, in welke zij gesteld zijn, ons een bont en wanstaltig zamenweefsel van Nederduitsche en uitheemsche woorden en uitdrukkingen aanbiedt. Tegen het einde dier Eeuwe zien wij daaraan door ALDEGONDE, COORNHERT, VISSCHER en bovenal door SPIEGEL, aan wien men niet ten onregte den naam van den *Nederduitschen Ennius* gegeven heeft, wel eene aanmerkelijke verbetering toegebragt; doch hunne kunstgewrochten zijn, bij al het verdienstelijke, 't welk zij, en inzonderheid die des laatstgenoemden, in der daad bezitten, nog te zeer met de gebreken hunner Eeuwe bezoedeld, dan dat zij onze Letterkunde tot gelijken rang met die van andere beschaafde volkeren zouden verheffen kunnen. Doch, toen, in het begin der zeventiende Eeuwe, onze onvergelijkelijke HOOFT met zijne overfraaije Gedichten, in welke wij beurtelings de zinrijkheid van Euripides, de statelijkheid van Virgilius, de verhevene vlugt van Horatius, de bevalligheid der Anacreontische en de teederheid der Petrarchische Zanggodin zien uitblinken, toen hij met zijne bondige en schilderachtige geschiedverhalen, en bovenal met dat onnavolgbaar, en, bij al het geen daarin met grond gewraakt wordt, in der daad onwaardeerlijk werk der *Nederlandsche Historien* te voorschijn trad, en in deze onderscheidene kunstgewrochten de Nederduitsche taal, welke zich, in vroegere schriften, veelal in eene onbehagelijke en armoedige gestalte vertoonde, als eene der rijkste,

buigzaamste, krachtigste en beeldrijkste talen deed kennen, toen ook werd der vaderlandsche Letterkunde op eenmaal met eenen luister omkleed, welke haar, in het oog des onpartijdigen beschouwers, niet min heerlijk dan die van andere beschaafde natiën doet schitteren. Gelijktijdig met of niet lange na hem zien wij eene reeks van uitmuntende vernuften te voorschijn komen, die deels met hem om den lauwerkrans wedijverden, deels zijn voetspoor loffelijk natraden. Onder deze moeten in de eerste plaats twee dichters genoemd worden, die, hoezeer ook hunne verdiensten in aard zeer verre uiteenloopen, echter beide in den eersten rang verdienen geplaatst te worden. De eerste is hij, die algemeen, zoo om de voortreffelijkheid als het aantal zijner dichterlijke kunstgewrochten, als de Vorst en Vader der Nederduitsche dichteren begroet wordt, de vermaarde Joost van Vondel. De Verheerlijking der Nederduitsche Dichtkunst, met welker beoefening Hooft, in een' meer gevorderden leeftijd, zich naauwelijks anders dan ter verademing van zijnen geschiedkundigen arbeid bezig hield, was het groote voorwerp, waaraan hij zijne uitmuntende geestvermogens en een aanmerkelijk gedeelte van eenen meer dan negentigjarigen leeftijd te koste leide. Doch schijnt hij hierdoor, bij eenen even gelukkigen aanleg der natuur, zijnen voorganger en tijdgenoot in dichterlijken roem te hebben kunnen en moeten vooruitstreven, hij zag zich daarentegen in andere omstandigheden wederom hinderpalen in den weg gesteld, welke alleen zijne voorbeeldelooze vlijt en onverdoofbare kunstliefde, ofschoon uit den aard der zake slechts gedeeltelijk, konden te boven kommen. Niet alleen toch had hij niet, even als Hooft, in zijne jeugd het voordeel eener geleerde opvoeding genoten, maar hij vond zich ook, naar het uiterlijke, van die kommerlooze onafhankelijkheid verstoken, welke den Muider Drost ten deele viel, en voor den beoefenaar der fraaije letteren zoo uitnemend gunstig, ja schier onontbeerlijk is. Dan, niettegenstaande deze groote en naauwelijks overkoombare hinderpalen, wist Vondel zich tot een' zoo hoogen trap van dichter-

lijke voortreffelijkheid op te voeren, dat hem, ook thans nog, onder de sieraden des Nederlandschen zangbergs met regt de eerste plaats wordt toegekend. Het is waar, dat alle zijne kunstgewrochten geenszins van gelijke waarde te achten zijn; het is waar, dat er, na VONDEL, heldendichten vervaardigd zijn, welke naar de regelen der kunst beoordeeld, dien naam veelmeer, dan, bij voorbeeld, zijn *Joannes de Boetgezant*, verdienen; dat er desgelijks tooneelstukken in het licht verschenen, waarop, ten aanzien van de vinding, schikking, karakterschildering en wat dit meer zij, verre minder, dan op het volkomenste zijner treurspelen, te berispen valt; doch dit alles neemt niet weg, dat VONDEL, in het wezenlijk der Dichtkunst, tot hiertoe door niemand geëvenaard, veel minder overtroffen werd. Immers is het geenszins het regelmatige in de houding, schikking en den afloop der gedichten, het onberispelijke in de keuze en het gebruik van beelden en figuren, waarin het wezen der Dichtkunst gelegen is; neen, maar hetzelve bestaat veeleer in sterkte en oorspronkelijkheid van vernuft, stoutheid en verhevenheid van gedachten, vuur en levendigheid van verbeeldingskracht, welke aan alles leven en beweginge weet mede te deelen, in het vermogen eindelijk, om de taal ter meest treffende en schilderachtige uitdrukking zijner voorstellingen te bezigen, dezelve naar den aard der onderwerpen te buigen en daaraan ondergeschikt te maken. Deze vereischten en kenmerken nu des echten dichters doen zich in de beste gedichten van VONDEL op het heerlijkst voor, en verspreiden zelfs in die gedeelten zijner werken, welker kunstwaarde over 't geheel minder te achten is, hier en daar de luisterrijkste stralen. Wat dan ook eene strenge en scherpzigtige *Critiek*, zelfs op de voortreffelijkste kunstgewrochten van den Vader onzer Dichtkunde, moge te berispen vinden, zoo lang beweerde van een' der schranderste en met echten smaak voor het schoone en verhevene meest bedeelde kunstregteren der Oudheid, den welsprekenden LONGINUS, waar blijft, dat het verhevene, door gebruiken bezoedeld, hooger te achten is dan

het geen onberispelijk, maar tevens van verhevenheid ontbloot is, zoo lang ook is het onloochenbaar, dat, bij voorbeeld, de *Lucifer* en *Gijsbrecht van Amstel* van VONDEL, bij al het onvolkomene, 't welk daarin moge heerschen, in wezenlijke voortreffelijkheid honderd treurspelen kunnen opwegen, welke, aan alle regelen der kunst beantwoordende, tevens dat zieltreffende, stoute en verhevene missen, 't welk de genoemde meesterstukken door allen, die van echt kunstgevoel niet verstoken zijn, doet bewonderen en toejuichen. -- De tweede dichter, wiens verdiensten wij boven zeiden, schoon geheel ongelijksoortig, echter niet min wezenlijk en groot te zijn, dan die van VONDEL, is, gelijk ieder gereedelijk bevroeden zal, de eerbiedwaardige Regtsgeleerde en Staatsman, JACOB CATS. Ja gewisselijk ook deze man, die in alle zijne betrekkingen, als mensch, huisvader, geleerde en staatsdienaar, op onze hoogachting de regtmatigste aanspraak maken kan, heeft even zeer, in zijne hoedanigheid van dichter, het volste regt op onze bewondering. Wel is waar, dat zijne gedichten geenszins die stoutheid, die verhevenheid, dat vuur van verbeeldingskracht, die sterkte van uitdrukking bezitten, welke aan die van HOOFT en VONDEL eigen zijn; maar ook deze worden door den aard zijner onderwerpen in geenen deele gevorderd. Daarentegen onderscheiden zij zich op het voordeeligst door de weelderigheid en geestigheid van vernuft, de bevalligheid en levendigheid van schildering, de waarheid en natuurlijkheid in de afbeelding der hartstogten, bijzonderlijk van de zachtere aandoeningen der menschelijke ziel, welke daarin allerwege uitblinken; daarentegen hebben zij eene eenvoudige en kunstelooze schoonheid, welke een' ieder, wiens smaak onbedorven is, door eene onwederstaanbare bekoorlijkheid aan dezelve boeit, dragen alomme blijken van eene menschenkennis, alleen verkrijgbaar door ongemeene schranderheid van opmerkinge, en rijkdom en landdurigheid van ondervindinge, en zijn vol van eene levenswijsheid, welke voor alle standen, betrekkingen en leeftijden hoogst leerrijk en weldadig is. Zoo groote en onwaardeerbare

verdiensten en voortreffelijkheden zijn gewisselijk meer dan genoegzaam, om de onloochenbare gebreken van eenvormigheid van maat, te groote uitvoerigheid van voorstelling, eene den goeden smaak somwijlen beleedigende weelderigheid van vernuft, en wat men meer tegen Cats met grond hebbe ingebragt, voor het oog des onpartijdigen beoordelaars ganschelijk te verdonkeren.

SIEGENBEEK.

Quelles sont les causes qui firent que la littérature hollandaise atteint vers le 17e. siècle un si haut degré de perfection?

Het blijkt uit het voorgestelde ten overvloede dat de hoogte van luister en volkomenheid, waartoe de Vaderlandsche Letterkunde, en bijzonderlijk de Dichtkunst, in dit roemrijk tijdperk werd opgevoerd, het aantal en de voortreffelijkheid der mannen, die aan hare beoefening hunne uitmuntende geestvermogens geheel of ten deele toewijdden, ons een verschijnsel aanbieden, 't welk de aandacht van elk' regtschapen' Nederlander met bewondering en verrukking op zich gevestigd moet houden. Bij het staren hierop wordt natuurlijk de vraag geboren, welke oorzaken dit zoo glansrijk en bewonderenswaardig verschijnsel voortgebragt, en in 't gemeen dit tijdperk, boven andere, door letterkundigen roem op het luisterrijkst hebben doen schitteren?

Het eerste, 't welk zich aan onze opmerking voordoet, is het geluk der eeuwe in het voortbrengen van eene reeks van mannen, door de natuur met de uitstekendste geestvermogens toegerust; een geluk, 't welk, uit hoofde van de wijze spaarzaamheid, waarmede die algemeene moeder hare edelste geschenken uitdeelt, niet dan een enkel tijdperk in zoo hooge mate ten deel kon vallen. Het voorgestelde intusschen, hoe onwedersprekelijk op zich zelf, is ter verklaringe van het gemelde verschijnsel geenszins toereikend. Immers kan men, zonder blijkbare schennis der waarheid, het geluk der eeuwe in het bedoelde opzigt geenszins zoo hoog verheffen, noch de spaarzaamheid der nature zoo bekrompen

stellen, en, als 't ware, tot gierigheid verlangen, dat men volgende tijdperken van hetzelfde geluk geheel verstoken en de milddadigheid der natuur in dit ééne ganschelijk achte uitgeput te zijn. Er moeten dus andere oorzaken geweest zijn, welke de vermogens van den menschelijken geest in het tijdperk, waarvan wij spreken, zoo hoog gespannen, eene zoo verhevene vlugt hebben doen nemen, en de grootste vernuften ter beoefening der wetenschappen, ter volmaking in 't bijzonder van Neêrlands Letterkunde hebben opgeleid. Ook deze oorzaken doen zich, bij eenig nadenken, geredelijk voor. Letten wij op de gesteldheid van het tijdperk, waartoe onze aandacht zich bepaalt, wij vinden die gesteldheid voor de verspreiding en den luisterrijken bloei van kunsten en wetenschappen zoo gunstig, als men zich dezelve immer kan voorstellen. De roemrijke strijd, ter verdediging der godsdienstige en burgerlijke vrijheid, door de Nederlanders, in de laatste helft der zestiende Eeuw, zoo rustig aangevangen, zoo klockelijk voortgezet, had natuurlijk eene hooge en algemeene spanning aller zielsvermogens te weeg gebragt. Zulke tijden toch zijn, blijkens de getuigenis der ondervinding, meest geschikt, om de krachten van den menschelijken geest te ontwikkelen en tot eene hoogte op te voeren, welke zij anders niet zouden bereikt hebben. De geestdrift, bij jong en oud voor de edelste zaak ontvlamd, de buitengewone inspanning, door den tegenstand noodzakelijk gemaakt, de naijver, onder alle standen en klassen opgewekt, het zielverheffend gevoel van eigene waarde en krachten, het eigenaardig uitwerksel van den overgang uit den staat der slavernij tot dien der vrijheid, ziedaar zoo vele, even natuurlijke als sterkwerkende oorzaken, welke aan de menschelijke ziel, in zulke tijden, eene ongemeene, eene verbazende veêrkracht moeten geven. Zoo lang echter de vrijheid, gedurig belaagd en aangevochten, eene onafgebrokene waakzaamheid ter harer verdediging vordert, blijven natuurlijk aller pogingen en werkzaamheden eeniglijk daartoe uitgestrekt. Doch wanneer, met eene meerdere vestiging van haren zetel, kalmte en welvaart

wederkeeren, en kunsten en wetenschappen, als hare gezellinnen, met zich voeren, dan voorzeker moet de nog voortdurende spanning der menschelijke geestvermogens ook op deze laatste den weldadigsten invloed oefenen. En deze was juist de toestand der zaken in het tijdperk, van 't welk wij spreken. De standvastige heldenmoed onzer doorluchtige voorouderen had het Spaansch geweld zoo zeer afgemat, de stoute geest van onderneming, welke hen in afgelegene werelddeelen den Spanjaarden hunne middelen deed ontweldigen, om die tegen henzelven te keeren, had de magt der vijanden zoo zeer uitgeput, dat zij, in het begin der zeventiende Eeuw, gereedelijk een bestand sloten, even schandelijk voor hen, als verccrend voor de Nederlanders. De uitbreiding van zeevaart en koophandel had, inzonderheid in Holland, eene groote mate van overvloed en welvaren verspreid, welke, door de steeds wijdere opening van deze bronnen van voorspoed, geduriglijk toenamen. Dit een en ander lokte natuurlijk ter beoefening van kunsten en wetenschappen, en hoe kon die beoefening anders dan gelukkig slagen onder een volk, bij 't welk alle vermogens der ziele, door de omstandigheden der tijden, tot eene buitengewone hoogte gespannen waren, en 't welk, de eerste schrede op de bane des roems gezet hebbende, gedurig verder en verder verlangde te streven? Hierbij kwam nog (en dit verdient, als van groot belang zijnde voor ons tegenwoordig onderzoek, onze bijzondere opmerking) hierbij kwam nog, dat de Hervorming, in de eerste helft der zestiende Eeuwe aangevangen, en omtrent het midden der Eeuwe, ook tot deze landen doorgedrongen, die voornamste en algemeen bekende grondlegster der Nederlandsche vrijheid, de zucht ter beoefening der wetenschappen, aan welker herleving in de vijftiende Eeuw zij haren oorsprong te danken had, ten krachtigste aanwakkerde, en in aller boezem op het hevigst deed ontvlammen. Nog niet zeer lang had het licht van kennis en geleerdheid, aan de helderschijnende fakkel van Griekenland en Rome ontstoken, over het eertijds stikdonkere Europa geschenen; de nieuwheid

en glansrijkheid van dit licht wekte natuurlijk de vurigste begeerte op, om tot hetzelve te naderen; en, gelijk deszelfs weldadige invloed de hervorming in het godsdienstige deed ontkiemen, zoo konde het ook geenszins missen, of die vrijmaking van den menschelijken geest moest in landen, waar zij, gelijk in ons Vaderland, het spoedigst tot stand kwam, op de verspreiding van kunsten en wetenschappen de heilzaamste werking hebben.

SIEGENBEEK.

Incendie du théatre d'Amsterdam en 1772.

Volgens het huishoudelijk gebruik van de Heeren Regenten, was de schouwburg wederom, voor den zomerschen stilstand van het jaar 1772, verhuurd aan een troep Vlamingen, die daar hunne operaas vertoonden, meest op eene armhartige wijze uit het Fransch overgezet, maar wegens het gezang bij velen nog zoo aangenaam, dat er somtijds eene aanzienlijke menigte door getrokken wierd. Inzonderheid was er een ongemeene toeloop, en van zeer vele voorname lieden, op maandag den 11 mei, wanneer zij ten tweedenmale speelden. Het voornaamste stuk, zijnde het naspel, *de deserteur*, genaamd, brengt mede dat in het derde bedrijf eene verduistering moet plaats hebben, om de gevangenis, waarin de hoofdpersonaadje zich bevindt, natuurlijk te verbeelden. Naauwelijks had men hiermede een begin gemaakt, of velen wierden reeds, zoo wel in de schouwplaats, als op en achter het tooneel, eene benaauwde lucht gewaar, als een heeten damp, die den adem meer of min belemmerde. Niet lang daarna, ongeveer ten half negenen, ziet men vooraan ten noorden, achter het pronkbeeld van Thalia, een klein vlammetje ter zijden uitslaan, 't welk terstond geene geringe opschudding baarde; maar de speler, die op het tooneel stond, riep dat men zich niet ontrusten moest, dewijl er geen gevaar was. Hetzelfde bevestigde de architekt RAUWS kort daarna met luider stemme. Maar op 't oogenblik hoort men een verschrikkelijk gedruisch, een dikke rook ver-

spreidt zich alom, de vlam vliegt breeder op tegen de eerste zoldering, slaat insgelijks beneden in den eersten scherm, vat verder in de vliezen en bovenschermen, en stelt, zoo schielijk als men 't melden kon, het gansche tooneel in lichten brand. Straks vallen de kroonen gloeijende in den bak; 't gordijn valt mede, de gewigten der schermen ploffen neêr, de schermen insgelijks, en alles raakt ondereen in de uiterste verwarring. Inmiddels breekt de felle vuurstroom mede buiten het dak, en flikkert binnen weinige minuten, niet slechts over heel Amsterdam, maar over een groot deel van Holland, van Texel naar 's Gravenhage, over 't Sticht, de Gooische kusten en schier de gansche Zuiderzee. Het ontbreekt ons aan bekwaamheid om slechts eene flaauwe schets te geven van de ontroeringen en doodsangsten, die dit akelig verschijnsel aan alle zijden verwekte. De gansche stad weêrgalmde van 't gejammer, in de opgepropte straten en grachten, daar elk om de zijnen kermde, die zich in gevaar bevonden, of er vermoedelijk in konden zijn. Men schoot wanhoopig toe ter hulpe; maar de hulp was radeloos in dien dringenden nood, en de vaardigsten liepen elkanderen vertwijfeld in den weg. Naderhand heeft men verstaan, dat ook verre buiten de stad de inwoners van verscheidene dorpen, zich wederzijds vergissende, naardien zij de plaats, daar het onheil woedde, veel nader dachten te zijn, elkanderen om 't ijverigst met hunne brandspuiten waren te gemoet getrokken.

Maar al hadden wij de bekwaamheid van Hooft en Vondel te zamen, het zou ons aan moed ontbreken om in eene breede beschrijving te treden voor de deerlijke gesteltenis der schouwplaatse, in dat allerijsselijkst geval. Wat is ooit vreesselijker dan eene weerlooze prooi te zijn van het alverslindend vuur? Wat is zoo akelig, als blindelings te worstelen in eenen dikken nevel van scherpen rook en gloeijende dampen, omringd van afgematte zieltogenden, daar 't gejammer en geween, door schelle of schorre noodkreten somtijds afgebroken, echter niet, dan in doodstuipen eindigt? Wat is in 't uiterste gevaar des levens wree-

der, dan metéén elk oogenblik de dood uwer waardste vrienden, of dierbaarste panden, te verwachten? Ouders, kinderen, zusters, broeders, echtgenooten, elkanderen het laatst vaarwel met eene gebrokene stem te hooren aanhijgen? Vruchteloos naar de uwen om te zien, terwijl de een voor uwe voeten bezwijkt, de andere, om uwen bijstand smeekende door den drang voor u ongenaakbaar is, en een derde, dien gij zoekt, nergens gevonden wordt? Wie zou niet in angstig doodzweet versmelten, zoo hij zulk een tafereel met zijne ware kleuren geschilderd zag? Men verbeelde zich dan slechts in het voorbijgaan, voorwaard op het verlaten tooneel, een wassend getij van golvende vlammen, fel aan 't blaken, en bij vlagen aanbruischende over het smeulend orkest; boven het hoofd een luid gerucht van spattende vonken, en nog hooger eene nare verduistering door wolken van rook en smook, die, achter, bij de halfgestopte uitgangen neêrgeslagen, den vlugteling gedurig terugge drijven. In de galerijen en loges ondragelijke hitte, en vertwijfeld ongeduld, daar velen gereed staan om van boven neêr te springen; in den bak blinde verwarring, uitzinnig gewoel, en razende wanhoop, die tegen steile muren klautert. Overal grijnzen van den dood, elk om 't akeligst, en, daar men het sterflot zeker acht, nog hartbrekende bekommering, of men levendig tot asche zal verstuiven, of anders, gezengd, geschroeid, in den drang vertrappeld, of door eenen nederploffenden balk verplet worden. Menigten, die op een gepakt, en schier plat geknepen, als een enkel ligchaam door 't gedrang van den grond getild, en als in eenen maalstroom heen en weêr gevoerd worden, met uitstekende armen, handen of bloote kruinen, terwijl ze met een open mond en keel het aanstuivend vuur onwillig inzwelgen: zwangere moeders, teeder kroost, tegen de wanden geperst, onder de banken gestommeld, gekneusd, verminkt, en onder het puin bestulpt. Aanzienlijken..... maar wie rept nog van aanzien of wereldsche grootheid, daar de gansche menschlijkheid siddert? Wien rijst het haar niet te berge, als hij hooren moet, dat in zulk

eene ellende nog ontaard gespuis gevonden wordt, hetwelk de reeds gesneuvelde lijken bestond te plonderen en berooven? Hemel! wat moesten wij van het menschdom denken, indien er ook bij zulke rampen geene even groote voorbeelden van edelmoedigheid en deugd gevonden wierden? Intusschen blaakte en kraakte 't nu al, en schoon er van tijd tot tijd gewenschte ontruiming kwam, echter zijn nog velen verongelukt, die, anders geene vreemdelingen in den schouwburg zijnde, misleid wierden door de menigvuldige veranderingen en herbouwingen, en vruchteloos hun behoud langs de oude en nu ontoegankelijke wegen hadden gezocht. Men heeft ze naderhand van onder het tooneel, en uit de blinde gangen, opgedolven. Eer het elf uren was, lag het dak reeds ingestort: en dus is het grootsch gevaarte, met al zijn praal en pracht en onbeschrijfelijken toestel, ten koste van vele ongelukkigen, binnen twee uren in asch en rook verdwenen. Allerbeklagelijkst einde, nadat het schier anderhalve eeuw de liefde van onze wereldstad, en de glorie van het lieve vaderland was geweest!

STIJL.

DESCRIPTIONS.

La montagne de St.-Pierre à Maastricht.

Nadat wij de uitgestrekte vestingwerken doorgereden waren, en dezelve als een bewijs van menschelijke schranderheid, om zich op eene kunstmatige wijs te verdedigen, bewonderd hadden, sloegen wij langzaam klimmende den weg naar den *St. Pietersberg* in. Wij vonden hier reeds gidsen, die met flambouwen bij zich, aanboden, ons in het beroemde *Petershol* te geleiden. Een gedeelte van het gezelschap, voor hetwelk deze toer niet meer nieuw was, reed vooruit om ververschingen te bestellen, terwijl wij ons tot de onderaardsche reis voorbereidden. Ik kan niet ontkennen, dat het hart mij een weinig popelde, toen de duisternis van het hol mij zoo onvriendelijk tegengrimde, en dat ik mij liever met de verder rijdenden op het rijtuig zou gezet hebben. Ik huiverde alsof ik in het hol van *Trophonius* moest afdalen. Maar al deze zoete bedenkingen hield ik maar voor mij zelve, en ik durf zeggen, dat niemand der vreemden iets van mijnen angst vermoedde. Reeds op een honderd stappen afstands gevoelt men de huivering verwekkende koude, die ons uit het hol tegenkomt. Wij waren genóodzaakt, onze *schwals* digt te sluiten, de Heeren knoopten rok en jas toe; een enkele had zich zelfs van eenen mantel voorzien. Langs den zacht gloeijenden ingang dieper gekomen, hinderde ons de koude minder.

Ik vond het inwendige van den berg minder akelig, maar ook minder imposant, dan ik mij hetzelve voorgesteld had. Men ziet zoo terstond, dat het een werk van menschenhanden is. Men is, namelijk, jaar uit jaar in bezig, met hier groote vierkante blokken steen uit te houwen, van welke men huizen bouwt. Van afstand

tot afstand laat men dikke pilaren van dezelfde stof staan, tot ondersteuning van de oppervlakte des bergs, welke op sommige plaatsen wel honderd voet dikte heeft, daar men altijd naar onderen toe uitgraaft. De berg is naar alle rigtingen uitgehold en zou over de 16,000 gangen hebben. Ongelukkig, die hierin verdwaalde; zijn dood ware onvermijdbaar. Met den gids loopt men echter weinig of geen gevaar. De man verhalde ons, dat hij omtrent vijftig jaren dit bedrijf gevoerd en menig groot en klein Heer hier door geleid had. Hij heeft nog een' broeder, die almede in den berg bekend is; aan dezen zegt hij altijd den weg, welken hij nemen wil, en als hij niet op den gewonen tijd terug is, gaat de broeder in den berg, om hem te zoeken. Wij hadden nog een' jongen bij ons, die almede eene flambouw droeg, hetgeen ook wel noodig was, om de ongelijkheid van den grond, welke ons ligt had kunnen doen vallen. Ik huiverde zoo dikwijls zij de afgebrande einden hunner flambouwen tegen vooruitstekende steenhoeken afsloegen, en beefde, dat wij ons in den donker zouden bevinden. Evenwel, zij dragen altijd vuurslag met zwavelstokken bij zich.

Daar men, gelijk ik zeide, altijd naar beneden uitgraaft, en dan hoe langer hoe dieper komt, rijzen de namen der vreemdelingen, welke zij, bij een bezoek, doorgaans in de weeke muren snijden of op dezelfde schrijven, natuurlijk meer en meer, zoodat sommige bijna onbereikbaar voor het gezigt waren. Bij een derzelve in zeer oud schrift stond het jaartal 1030, aan welks echtheid onze Heeren echter twijfelden. Wij vonden hier vele naamteekeningen van bekenden, ook van aanzienlijke personen, onder anderen van den voormaligen Keizer der *Franschen*, en zijn' geheelen hofstoet, van WELLINGTON, van den Prins VAN ORANJE, enz.

Wij mogten den berg niet verlaten, zonder een van deszelfs rariteiten gezien te hebben, namelijk het Laatste Oordeel. Een zekere GRADY had, namelijk, de liefhebberij gehad, in een' der zijgangen, het verblijf der gezaligden en dat der gedoemden in groteske figuren met zwart krijt af te malen. Het was een woelig tafereel, met levensgroote figuren en fiksch geteekend. Tot een

proefje der ordonnantie dient, dat een der Engelen voor de dansende hemellingen op den bas zat te spelen.

Nu vroeg de gids ons, of wij ook de fontein of den *negendrup* wilden zien. Wij, dames, waren reeds voldaan van onze onderaardsche wandeling en verlangden op de aarde terug te keeren, maar de Heeren riepen uit éénen mond, dat dit zoo bezienswaardig was, dat wij moesten toegeven. Wij vonden hier een' steen, in welken welligt, gedurende eeuwen, omtrent alle 9 tellens een droppel kristal helder water van boven uit den berg komt druipen, hetgeen dan ook in den steen eene aanmerkelijke holligheid heeft doen ontstaan. Een der werklieden uit den berg hield een glas op, waarin hij het water opving, om het een der Heeren te laten proeven; hij vond het zeer lekker, en zette ons aan om hetzelfde te doen; het duurde echter zoo lang eer het glas vol was, dat hij voorstelde, om maar uit den steen zelven te scheppen, terwijl hij ons verzekerde, dat de gele kleur, welke dat water had, niets nadeeligs aan den smaak toebragt. Een der Heeren had de oplettendheid gehad zich van eenige *orgeade*-glaasjes te voorzien. Men bood mij een glas van dit geelachtig water aan; maar hoe verrast was ik, toen ik, in plaats van water den heerlijksten moezelwijn dronk! Oogenblikkelijk haalde een der Heeren van onder zijnen mantel een trommeltje met beschuiten, een tweede een blikje met suiker, en een derde lepeltjes te voorschijn. Even snel had men eenige vierkant gehouwen steenen bij de bron geschoven, op welke wij ons nederzetteden bij het fakkellicht, met zoo veel smaak onze ververschingen gebruikende, als de blonde Ceres dit in het onderaardsch verblijf kon doen, terwijl wij daarenboven voor geene nijdige aanbrengers te vreezen hadden.

Deze aardige galanterie hadden wij aan onze vriendelijke Maastrichtsche Cavaliers te danken, die eene aangename herinnering aan onze onderaardsche reis wilden verbinden. Zij hadden vooraf den hollen steen doen ledigen en reinigen, en toen men ons hoorde aankomen, er eenige flesschen wijn ingegoten.

M^a. van Meerten.

Les fêtes séculaires à Rome.

Nog op denzelfden dag deelde het Priesterkoor der *Vijftienmannen*, van hunne elpen zetels, voor den Tempel van den *Palatijnschen Apollo*, en dien van den *Kapitolijnschen Jupiter* geplaatst, aan het volk gewijde giften uit. Het vaderlijk gevoel van MESSALA verhief zich met eenigen trots, toen hij zijnen MESSALINUS, bij deze gelegenheid, voor het eerst, de priesterlijke waardigheid, in het openbaar, zag uitoefenen; hij zelf ging vervolgens, met de bevolking van *Rome*, aan de Schikgodinnen, door wie het lot van het Vaderland in heilige orakelbladeren voorspeld was, in den Tempel van *Diana* offeren, en bragt, op den eersten dag van het feest, zijne godsdienstige gaven aan *Rome's* hooge Beschermgoden op het Veld van *Mars*. In den daarop volgenden nacht vergezelde hij AUGUSTUS, toen deze, aan het hoofd der *Vijftienmannen*, de oevers van den *Tiber* van de rijkste offeranden rooken deed, terwijl lofgezangen en spelen van verschillenden aard aldaar weêrgalmden, en de menigte in eene godsdienstig-vrolijke stemming hielden. Daags daaraan steeg hij met het feestvierend *Rome* naar het *Kapitool*, en keerde, na aldaar den Goden geofferd te hebben, naar het Veld van *Mars*, om zich in de speelvertooningen, ter eere van *Apollo* en *Diana* gegeven, te verlustigen, en woonde ook naderhand den statigen optogt der aanzienlijke vrouwen bij, zag haar het *Kapitool* beklimmen, en hoorde van daar hare liederen voor *Jupiter*, den God van *Rome*, oprijzen; eindelijk bevond hij zich op den laatsten feestdag, met het juichend volk, in den Tempel van den *Palatijnschen Apollo*, toen zes en twintig jongelingen en zoo vele maagden, uit de voornaamste geslachten, in de Grieksche en Romeinsche talen den lof van *Rome's* Beschermgoden en Godinnen, inzonderheid die van *Apollo* en *Diana*, heerlijk bezingende, derzelver goddelijke bescherming voor het herlevend Vaderland vurig afsmeekten.

De beurtzangen, door het aankomend geslacht op den laatsten

feestdag gezongen, waren, op verzoek van AUGUSTUS, door HORATIUS vervaardigd, en dus aan MESSALA, aan wien de Dichter, zoowel als aan MÆCENAS, gewoon was zijne voorbrengselen mede te deelen, vooraf bekend, en echter was de indruk, dien deze liederen, toen zij werden opgezongen, op MESSALA maakten, verbazend.

Al wat de zinnen verlieft en bekoort werkte mede, om dezen indruk te verhoogen en te veredelen. De gewijde plaats, waarin de koren hunne beurtzangen zongen, was de prachtige Tempel van *Apollo*, die, van wit marmer gebouwd, in deszelfs voorspits den gouden Zonnewagen droeg; die Tempel zelf, opgetrokken ter plaatse, waar vóór eeuwen de hut van EVANDER en de eenvoudige woning van ROMULUS stonden, vertoonde in deszelfs voorportaal, als het meesterstuk van SCOPAS, het standbeeld van *Apollo*, tusschen die van *Latona* en *Diana*, met de kracht en majesteit der hoogste kunst. *Rome's* Opperheer zelf, met laurieren omkranst en met purpergewaad omhangen, bevond zich, met al de Leden van den Raad van *Rome*, aan het hoofd der feestvierenden; jongelingen en maagden, op het schoonste uitgedost, met het waas der onschuld en den blos der vreugde op het gelaat, gingen de met bloemen omkranste en van wierook blakende altaren statig rond, om van het tegenwoordige dankbaar, en der toekomst met vaste hope en opgetogen te gemoet te zingen; het volk nu eens de oogen op de beelden zijner vaderlijke Goden, dan wederom op AUGUSTUS, als zijnen beschermenden en zegenenden God, eerbiedig slaande, had al deszelfs lijden vergeten, smolt in vreugdetranen weg, en deed de wanden des Tempels van zijne dankbaarheid en blijdschap daveren.

Een schouwspel als dit vermeesterde aller hart en zinnen. MESSALA, de achtbare, beminnelijke MESSALA vooral, altijd zoo vatbaar voor het zinnelijk schoone, werd door hetzelve geheel weggesleept; de gedachte alleen, dat een tooneel als dit door hem nooit weder gezien, en door geene der feestgenooten weder

zou aanschouwd worden, mengde nu en dan eenen weemoedigen traan onder de tranen van verrukking en blijdschap, die langs zijne wangen stroomden.

Nu deed Augustus, als Opperpriester, aan de feestvierende menigte stilte bevelen; de reijen van jongelingen en maagden gingen daarop het altaar, gedragen van vier runderen, door de hand van Myron, op het kunstigst gewrocht, plegtstatig driewerf om, en hieven straks beurtelings aan:

Koor van Jongelingen en Maagden.

o *Phebus!* Woudgodes *Diaan!*
Wier glansen 's hemels boog versieren,
Voor wie onze offers opwaarts gaân,
Die we eeuwig zullen vieren!
Hoort ons gebed op 't heiligst feest,
Nu keur van maagden, blij van geest,
Nu kuische jongelingen
Den Goden van de wereldstad,
Die zeven bergen grootsch omvat,
Naar 't *Sibillijnsch* orakelblad,
Gewijde zangen zingen!

Koor van Jongelingen.

Alkoesterende Zon! die, op een kar van gloed,
Ons brengt den vruchtbren dag, en dien verdwijnen doet,
Die steeds vernieuwd herrijst, en toch blijft als voorheenen:
Dat *Rome* blijve uw gunsten waard!
Nooit worde een grootscher stad op aard',
Dan zij, door U beschenen!

Koor van Maagden.

Weldadige *Ilithie! Lucina* gaarn genoemd,
De vruchtbre moederschoot zij door uw hulp ontsloten!
Schenk Gij, die op den naam van levenwekker roemt,
Den staat een reeks van wakkre loten!
o, Heilig in den echt der Vadren raadsbesluit,
En breid door waafdig kroost de Roomsche stammen uit!

Zoo zal, na tien en honderd jaren,
Als 't Eeuwfeest keert, met spel en zang,
Drie dagen en drie nachten lang,
Een bloeijend nageslacht zich weêr ten rei vergaren.

KOOR VAN JONGELINGEN EN MAAGDEN.

Gij, die de onfeilbre toekomst meldt,
En eeuwig staaft, wat gij voorspelt,
Voegt, *Parken!* 't heil, dat ons verblijdt,
Aan 't zalig lot van latren tijd,
Dat vrucht en vee het veld versier'!
Al 't land steeds juichend 't oogstfeest vier'!
Op *Ceres* blonde lok de gouden halmen pralen!
Het jeugdig vee, der kooije ontvlugt,
Gedrenkt met helder nat, gekweekt in frissche lucht,
Graaz' welig in de dalen!

KOOR VAN JONGELINGEN.

Verzoende *Apol!* verhoor ons lied,
En tref ons met uw pijlen niet!

KOOR VAN MAAGDEN.

Vorstin des nachts, tweehoornige *Diaan!*
o, Hoor ons smeeken gunstig aan!

KOOR VAN JONGELINGEN EN MAAGDEN.

Is *Rome* op uwen wenk gevest,
Toen aan *Toskaansche* stranden
Eens *Troje's* heldenvolk, door 't Noodlot voortgeprest,
In 't eind' mogt veilig landen;
Toen vrome *Æneas* het den muur
Van *Ilium* onttoog van tusschen puin en vuur,
En leidde langs de golven;
Toen hij op d'afgebeden' grond
Zijn Goôn en Rijk, ja meer hervond,
Dan *Troje* hield bedolven:
Leidt, Goden! leidt dan *Rome's* jeugd,
Steeds rein van hart, op 't pad der deugd;

Geeft heil en rust den grijzen;
Doet zoo de Koningin der steên,
Gezegend en bevolkt, in bloei en glorie rijzen
Door tijd en eeuwen heen!
Dat hij, die thans u op de altaren
De blanke vaarze wijdt,
Die, zelf *Anchises* teelt, draagt *Venus* bloed in de aâren,
Wiens arm, zoo vreeslijk in den strijd,
Steeds overwonnenen blijft sparen,
Moog' heerschen wijd en zijd!
Hij, schrik van alle zeên en landen,
De Albaansche heerbijl in zijn handen,
Hij stort den angst in *'s Meders* hart;
Nu knielen *Scyth* en *Indianen*,
Getuchtigd, voor Romeinsche vanen,
Door hen zoo trotsch getart.

KOOR VAN MAAGDEN.

Nu durven oude Schaamte en Zeden,
Miskende Deugd, de Vrede en de Eer,
En blanke Trouw te voorschijn treden,
En met haar komt de Welvaart weêr!

KOOR VAN JONGELINGEN.

Apollo! roem der Wigchelaren,
Wiens hand de gouden boog versiert;
Dien, 't hoofd der Zanggodinnenscharen,
De kranke smeekt in doodsgevaren,
Wien *Rome* als haar' Beschermgod viert:
Sla gij van uit de hemelbogen
Op 't grootsch *Palatium* uwe oogen,
En geef ons rein gebed gehoor!
Dat *Latium* in welvaart bloeije!
Dat *Rome* in magt en luister groeije
De wentlende eeuwen door!

KOOR VAN MAAGDEN.

Diaan! voor wie de altaren blaken

Op d'*Algidus* en d'*Aventijn*,
Wil 't vijftientallig koor, wiens rijzende offers kraken,
Als ons genadig zijn!
Verhoor hun beê, der maagden lied,
Versmaad der knapen smeekstem niet!

KOOR VAN JONGELINGEN EN MAAGDEN.

Ja! *Jupiter* zal ons verhooren!
Ja! elke Godheid is voldaan!
Dat wij dan hopend huiswaarts gaan,
En in ons juichend lied den hoogen lof doen hooren
Van *Phebus* en *Diaan!*

Na het eindigen dezer beurtzangen deed AUGUSTUS, aan het hoofd der Priesters, van de Raadsleden en de Grooten van *Rome*, driemaal herhaalde ommegangen om de altaren, waarvan de geuren van den uitgelezensten wierook, die den Tempel vervulden, oprezen; hij verliet daarop het Heiligdom, en werd naar zijn paleis, onder het onophoudelijk gejuich des volks, door den aanzienlijken en statigen optogt, begeleid. En nu verstrooide zich de volksmenigte, al zingende en dansende, door alle wijken der stad, nog lang in de galerijen des Tempels, en alom, met godsdienstige blijdschap, herhalende:

Ja! eeuwig zal ons lied den hoogen lof doen hooren
Van *Phebus* en *Diaan!*

VAN HALL.

Description des différentes divisions qui partagent la journée.

Wij beginnen met de algemeene beschouwing van het merkwaardige in een etmaal, den tijd welken wij verdeeld vinden in vier en twintig uren. Binnen dit bestek, zien wij onze schaduwen omloopen, en bevinden ons, op dezelfde plaats, eenmaal in den staat der grootste verlichting en der grootste verduistering, volgende elkanderen langzaam, door gepaste tusschenstanden. Dit wordt overal te weeg gebragt, door middel van dezelfde

zon, beschijnende altoos den halven aardbodem, terwijl de andere helft in de schaduwe is bedolven, en dus onvermoeid rondloopende, zonder ooit hare stralen in te houden. Want, terwijl de zon voor ons opgaat, zien anderen haar wegzinken, en, als wij haar verliezen, wordt haar opgang aanschouwd van de bewoners in het westen, zoo, dat de bron des lichts altijd gezien wordt op het aardrijk, in allerlei stand. Altoos is het ergens tijd van opstaan, altoos is het ergens tijd van middagmaal houden, en van nederleggen, zoo onophoudelijk als het geboren worden en sterven. Moet deze bekende zaak ons niet merkwaardig voorkomen, als wij eens nadenken, hoe het toch wezen zou, indien het den schepper behaagd had, de geheele aarde overal bestendig te verlichten, door verscheidene stilstaande zonnen! Wij verblijden ons in de dagelijke verkiezing des almagtigen, die het licht, door de duisternis aldus laat vervangen; wij verblijden ons te meer, dewijl dit niet zoo haastig geschiedt, dat onze bezigheden ongevallig worden afgebroken, maar in een bestek van tijd, bijzonder gepast en afgemeten naar de gesteldheid en krachten van levende en groeijende schepselen, om arbeid en ruste gevoegelijk te verpozen.

De onderscheidene afdeelingen van dit tijdvak, of etmaal, verdienen een naauwkeuriger overzigt.

Met het naderen der zonne tot de prachtige oosterkim, wijkt allengskens de duisternis, en het zienlijke wordt herschapen. De nuchtere dageraad wordt reeds begroet door 't verheugde pluimgedierte, terwijl de dauw het land naar eene zee doet gelijken. Met het oprijzen van het levenwekkend licht, wordt de dag herboren, het gelaat des aardrijks vernieuwd, en duizend schitterende vonken vertoonen zich op het bepereld veldtapijt. Bij het opkomen der zonne verschuilen zich de wilde dieren, en bij de ontwakende schepselen herstelt zich nu de bewustheid van hunnen wezenlijken toestand. De landbewoners zijn reeds werkzaam; rook stijgt uit hunne daken, en de ruime staldeuren worden ontsloten, terwijl de stedelingen nog rusten in de armen

van den slaap. Doch eerlang begint het gewemel hunner bezigheden, benevens het gedruisch der stemmen en werktuigen.

De Zon naar het Zuiden opklimmende, vermeerdert de warmte op het middengedeelte van den dag. Haar schijnsel komt tusschen de woningen, de schaduwen krimpen in, en alomme verspreidt zich een heldertintelend licht, wanneer het niet onderschept wordt door beneevelingen. Doch dikwijls wordt de glans gematigd door prachtige wolkgevaarten, opgehangen boven onze hoofden. Ontelbaar zijn de gedaanten in de wolken des Heeren, gedaanten als van breede vachten, van lange streepen of banken, van bergen en afgebrokene klippen, die gedurig ongemerkt verschieten en verdwijnen. Nu is er eene eenparige graauwheid uitgespreid, dan weder ziet men hier en daar de blaauwe bovenlucht. Eenige wolken zijn gezoomd met vuur; in andere is eene zachte mengeling van licht en bruin. Somtijds ziet men lagen van dezelve boven elkanderen, in verschillende bewegingen, die het weder voorspellen. Op andere tijden, schijnen ze vastgehecht aan het zwerk of ook wel zoo snellijk voortgedreven, dat ze breede schaduwen, nagejaagd van den zonneschijn, als vlugtige kleeden voortslepen over heuvelen en velden. Dan hangen dikwijls de verslapte boombladeren; dan zoeken de verzaadde dieren naar de koelheid van den liefelijken lommer, dan zijn de kinderen der menschen in de drukten der verstrooijing, door veelerlei inspanningen van geest of ligchaam, welke hen noodigen, om het gewoel aftebreken door het nuttigen van voedsel.

Deze helderheid neemt af tegen den avond, dewijl de zon naar 't westen afdaalt, om het zigtbaar gedeelte van haren loop te voltrekken. Zij schiet allengskens achter eenen bank, en omboordt de kleine wolken met een bevallig rood; of, de groote zonneschijf raakt aan de kimmen, en verliest zich bij gedeelten, tintelende nog op den vloed, doende de westelijke zijde der gebouwen glinsteren, en lange guldene stralen vliegen in 't vermoeide oog des verrukten aanschouwers, hetwelk de verdonkerde afbeeldzels de zonne achterna pleegten te herhalen. Daarop

worden de kleuren allezins onzeker, en gemengd tot een graauwend bruin; de voorwerpen verwarren zich; de gedaanten vloeijen zamen, zoo, dat men lucht, aarde en water in 't verschiet naauwelijks kan onderkennen. Langzaam worden de starren zigtbaar, de bladeren zijn ingetrokken, om de teedere bloemen te besluiten; het tamme vee begeeft zich tot de rust, en de wilde roofdieren treden beschroomd uit de wouden. Gedurende deze stonden gevoelen de aandachtigen, in de eenzaamheid, eene verteederende zwaarmoedigheid; daar komt iets verhevens in hun bewogen hart; de avondschemering, na eenen welbesteedden dag, wekt godsdienstige aandoeningen, zoo, dat zij reeds bidden, voor dat zij het besluit namen, om zich tot den gebede te begeven. Ook vernoemt men dan duidelijk dat de voorledene onlusten ons niet onverschillig maken omtrent het bijzijn onzer medemenschen; hetzelve blijft aantrekkelijk. Door kunst verlengt men den dag in zijne woningen, alwaar de vlugtige schimmen op de wanden zweven over 't bewogen licht der kaartsen, en wij gelegenheid vinden, om onze afgebrokene bezigheden ten einde te brengen.

De heerschappij van den nacht doet al het zigtbare verdwijnen, zoo dat het denkbeeld van dood en vernietiging ons bekruipt, wanneer wij onze oogen wenden naar de dikke duisternis, en geen geluid vernemen. Het minste gezucht klinkt alom door de zwijgende velden, zelfs het ruischen van 't geboomte. In de woelige stad komt eenige stilte. Men hoort er slechts het geluid van de klokken der kerktorens, het geroep de. wachters, of de stemme der dronkenschap op de straten. De bewoners zijn opgesloten in hunne huizen; zij zitten vadzig neder, hun geest is uitgeput, de leden zijn afgesloofd, de aandacht is geweken, en de denkbeelden worden verzwakt, door de aanvallen der slaperigheid, welke hen noopt tot nederliggen, om te vernachten in de schaduwe des Almagtigen. Ondertusschen prijkt het wijd verwulf des hemels met tintelende starren, of het uitspansel wordt verlicht door gestreepte vlammen, opschietende uit het noorden. Hoe luisterrijk is het verschijnsel der blinkende mane! Haar

bleek en koud licht verbreidt over alles eene flaauwe eenparige grijsheid, welke de onderscheiding der dingen onzeker maakt, ons doet twijfelen, wat wij zien bewegen, en den eenzamen wandelaar schichtig doet voorttreden. De deugdlievende opmerker ziet uit over de ruimte, en gevoelt zichzelven omringd door de godheid. Deze vertooning heeft iets eigens, iets bijzonders en plegtigs, hetwelk geenszins bemint wordt door hen, die ongaarne denken aan sterven, aan rekenschap geven en de eeuwigheid, want het blaast hun vreemde gedachten in, en roert hen, door ongewone gevoelens, zoo, dat eene heimelijke benaauwdheid hen doet haasten naar licht, gerucht en tafel, om zich te verschuilen onder de bedekking van den slaap.

HULSHOFF.

Les saisons.

Wij treden in de *Lente*, wanneer de zon ons zoo veel nadert, dat de dagen langer worden, dan de nachten. Dan valt het licht wederom op plaatsen, welke de zon dus lange moesten derven, en 't luchtgewest wordt allengskens doortrokken met eene verkwikkende warmte. »De winter, zegt SALOMON, is voorbij; de plasregen is over; hij is overgegaan. De bloemen worden gezien in den lande; de zangtijd genaakt, en de stemme der tortelduive wordt gehoord in onzen lande.» Men ziet de verrijzenis der natuur, en merkt dagelijksche vorderingen in hare schoonheid. Het zaaisel, gewekt in den schoot der vochtige aarde, in beweging gebragt door warmte, schiet de zaadsprank naar beneden om te wortelen, en dringt een ander uitspruitsel opwaarts, hetwelk zijnen spits door den grond boort, en zich omzigtig blootstelt aan de verzachte lucht. De bruine knoppen zwellen; ze werpen de schede af, ze borsten open, en men beschouwt een helder groen schijnsel in het doorzigtig geboomte. Bloeiknoppen ontvouwen zich in witte of veelkleurige bladeren, en maken den boomgaard tot een bloemtuin. Bloemen welke gemaakt zijn, om een zaad te omzwachtelen, welker maaksel zulke

diepten bevat van onnaspeurlijke wijsheid, verlustigen ons, door luister van kleur, behagelijkheid van geur en schoonheid van gedaante, als eene toegift van de goedheid des weldadigen scheppers. Duizenden van gekorvene dieren worden geboren, wien de uitbottende bladeren tot voedsel moeten dienen, gedurende hun kortstondig en gedaante wisselend leven. Het gezang der vogelen roept ons tot het verheerlijken van den alzegenenden Opperheer. Hoe zijn ze, door God onderwezen, bezig in het toebereiden van bekwame nesten, in het uitbroeden en opkweeken hunner jongen! Men ziet het onbedreven geslacht, onder het geleide der ouderen, schroomachtig verschijnen in de onbekende wereld, om lucht en aarde te bevolken. De losgelatene runderen snuiven den geurigen waassem in, en dartelen in blijden overmoed. Het hart des menschen wordt verheugd, door de eerste zoele dagen, die lust, moed en werkzaamheid inboezemen. Arbeidzame handen reinigen de vertrekken en meubelen, besmeuld door stof, rook en uitwaassemingen, of ze herstellen het vervallene. De verkleumde ouderdom treedt uit, om de koesterende stralen op te vangen, ziet naar kenstrepen, die de hoogte der zonne aanwijzen, vergeet de zadheid des levens, en wenscht nog een toevoegzel althans van eenige maanden. Vezwakten vinden hunne bezwaarnissen geleenigd, en ontvangen nieuwe krachten. Opmerkzame beschouwers verlustigen zich in de bloeijende natuur, niet slechts als bekoorlijk in zichzelve, maar ook als rijk in beloften, waardoor de vooruitziende verbeelding de geneugten kan verdubbelen. Zij, wier gemoed in vrede is, gevoelen in de stilte, eene drukte van gewaarwordingen, die hen overtuigen dat de maker der natuur goedgunstig lust heeft in de schuldelooze vermaken zijner redelijke schepselen.

De aanvolgende *Zomer* begunstigt ons met een langdurig genot van zonnelicht. Eerst wijkt de schemering naauwlijks van den Hemel, en de toenemende warmte maakt ons begeerig naar den adem der zuidewinden, die de hitte des daags verzachten, of naar dunne wolken, die het sterke licht kunnen matigen,

terwijl stille onbewolkte avonden ons kunnen overvoeren in eene soort van opgetogenheid. Na drooge oostwinden, zien wij, over het veld, met genoegen, breede, digte, schuine stralen eener graauwe donkerheid, reikende tot den grond, welke ons den milden regen van verre vertoonen. Doch schielijk zamentrekkende wolken, met eene broeijende warmte, vermengen onze hoop met angstvalligheid. Dan omringt ons onverhoeds het gekletter van enkele droppelen, die loodlijnig nederstorten. Men wordt verschrikt door het licht des bliksems, en hoort het krakend geluid des donders dikwijls wedergalmen. De druppelen worden kleiner en digter; zij laven den splijtenden grond, zij verkwikken het gewas, en bekroonen het jaar met de goedheid des Heeren. Na de dondervlaag, ziet de ondergaande zon minzaam neder, door de gebrokene lucht, op de rookende velden en beemden eener verkwikte wereld, vertoonende zich als een hof des Heeren. Vol eerbiedwekkende majesteit zijn de vertooningen van dit heerlijk jaargetijde! Het begeerig oog wandelt over den golvenden wintervoorraad van rijpende korenairen op gebogene halmen; het wandelt over zandige vlakten, afgemetene grasperken, veelkleurige Zaailanden, en donkergroene bosschen, zich spiegelende in het water, tot dat het oog zich bepaalt in een blaauwend verschiet, hetwelk ons, in het geheel, iets schoons doet beseffen, dat wij niet kunnen uitleggen. De lusthof vervult ons met verwondering over de wijsheid Gods in het verschillend maaksel der planten, waarvan sommigen zoo klein en teeder blijven, terwijl anderen grof en welig opschieten, en die zoo zeer verschillen in gedaante, in smaak en geur, schoon zij allen gevoed worden uit denzelfden grond, door denzelfden zonneschijn en regen. Inmiddels begeeft zich de landman tot den heugelijken arbeid; hij vergadert, in 't zweet zijns aangezichts, den welgelukten oogst, met lust en vergenoeging. Eene matige inzameling van wol en lijnwaad, van hooi en koorn, doet eene vreugde in zijn hart opwellen welke de steedsche rentenier niet gewaar wordt uit zijne grootere inkomsten. Wie kan dit

alles overzien, zonder in zijn binnenste, met David te zeggen: « o Heere! gij doet uwe milde hand open, en verzadigt alles, wat er leeft, naar uw gunstig welbehagen! »

Deze heerlijkheid des aardrijks, dit feest der natuur, is kortstondig, want het toenemend gebied van den nacht brengt ons het getijde van den *Herfst*. Dan wordt de lucht meer betrokken; de korte dagen zijn nu en dan nog warm, maar eene koude vochtigheid veroorzaakt huiverige ochtenden en avonden. Heldere dagen zijn er, om afscheid te nemen, en worden dikwijls gevolgd van huilende stormwinden. De nederhangende armen der vruchtboomen geven den boogaard nog een behaaglijk aanzien, doch de uitgewaasseme bladeren zijn geelachtig, niet genoeg bevochtigd met olieachtige sappen, zoo dat de stelen droog worden. De koude mist van eenen enkelen nacht maakt dezelve vaal; een natte wind schudt eensklaps ontelbare bladeren, en brengt eene woeste, droevige doorzigtigheid in 't geboomte, hetwelk na het opdroogen, een schor geruisch geeft in het ontsierde woud. Trekvogels wijken; de verwisselde rups en veelerlei klein gedierte sterft, of begeeft zich in schuilhoeken. De algemeene verwoesting is te akeliger, de beschouwing te diepzinniger, om 't donker vooruitzigt, hetwelk veelal eene ontroerende kleinmoedigheid voortbrengt, inzonderheid bij bejaarden, denkende, dat de natuur niet zal herleven voor hunne verzwakte oogen; schoon zij winterkoorn en bloembollen in de aarde zien leggen, en aan de boomen, de knoppen reeds ontdekken, die het volgend jaar zullen uitbotten in bladeren en bloeiselen.

Eindelijk neemt duisternis en koude de overhand, in het getijde van den *Winter*. De zon blijft laag, zelfs midden op den dag; hare schuine stralen dringen naauwlijks door de vochtige dampen, en de logge nevelen der ontwolkte lucht verspreiden eene graauwe donkerheid. Groot nogtans zijn de wonderen des oppersten werkmeesters, in de gedaantewisselingen van het water, welke, door den Psalmist aldus worden bezongen:

« Hij geeft sneeuw als wolle, hij strooit den rijm als assche; hij werpt zijn ijs henen als stukken. Wie zou bestaan voor zijne koude? Hij zendt zijn woord, en doet ze smelten; hij doet zijnen wind waaijen, de wateren vloeijen henen. » De dunne vloeistof stremt, zoo dat de breede wateren verstijfd worden, en de afgronden zich verschuilen. Bevrozene dampen vallen als stof, in regelmatige deeltjes, of kleven te zamen tot donzige vlokken, die bevallig nederdalen, om de boomen des wouds te bevrachten met een verblindend wit, en den mantel des winters, als een eenparig dekkleed te spreiden over het barre veld, met eene schitterende zuiverheid, op welke de schaduwen zich zoo scherp afteekenen, in de heldere nachten. Dan slaapt, zoo 't schijnt, de noodlijdende natuur, doch, om met vernieuwde frischheid te ontwaken. De mensch, zoo hij niet gedrukt wordt door armoede of ligchaamskwalen is niet ontbloot van verkwikking, in 't gevreesde jaargetijde. Terwijl hij de geriefelijkheden zijner woning leert waarderen, sterkt de koude zijne vezelen; de snelle beweging onderhoudt warmte en gezondheid. Zij die hun geluk doen afhangen van woelige vermaken, die zich niet gewennen tot nuttigen arbeid of beoefeningen des verstands, zij kunnen somtijds verlegen worden met de wintersche avonden; maar, voor anderen hebben ook deze hunne eigene genoegten. Zulke avonden brengen vrienden bijeen, of de verspreide huisgenooten tot den gezelligen haard. Het zittend werk heeft beteren voortgang, en bij hetzelve kan de daglooner uitrusten. Inzonderheid zijn deze avonden dierbaar voor de beminnars der letteren, en zij geven in 't gemeen meer gelegenen tijd tot bezadigde en godvruchtige gedachten. Zonder pijnlijk te vallen, maakt de winter ons gevoeliger voor de aangenaamheden der volgende getijden. Het voorgevoel rijst op, zoodra wij het langer worden der dagen duidelijk bemerken. De afgelegene toebereidsels, het snoeijen van 't verwilderd geboomte, verlevendigen het vooruitzicht, en men beraamt reeds ontwerpen van genoegelijke verrigtingen, van reizen en uitspanningen.

HULSHOFF.

Les Hottentots.

Uit alle berigten der reizigers mogen wij veilig besluiten, dat men den ouden staat der Hottentotten, als onafhanklijke stammen, weinig beoordeelen kan uit hunnen tegenwoordigen staat van dienstbaarheid en van slavernij onder de Europeërs. Hunne gebreken zijn gedurig afzigtelijker geworden en hunne deugden zijn verbasterd. Ja, zij waren ook voordezen ongemeen vuil, traag, dom, en zonder eene goede regering en geregelden godsdienst. Maar, dat zij zich met vet insmeerden, was noodig onder die warme zon, en de Romeinen en Grieken deden hetzelfde, ofschoon zindelijker. Maar traag en dom zijn alle wilde volken, en om dezelfde reden, namelijk dat zij weinig behoeften hebben, en dat de behoeften den geest scherpen en tot werken aansporen. Eene regering is onder afgescheiden huisgezinnen overtollig, en de vader is een vorst in zijne tenten. Dat de Hottentotten godsdienstige plegtigheden gehad hebben, dat zij nog aan de geesten en schimmen hunner afgestorven vrienden gelooven, dat zij een kwaaddoend hooger wezen duchten en bezweeren, dit alles is aan geen twijfel onderhevig.

Zoo veel wij derhalve uit de oude reisbeschrijvingen, uit de overleveringen, uit den tegenwoordig verbasterden staat dier lieden, zaamgenomen, kunnen gissen, waren de Hottentotten, bij onze komst onder hen, herderstammen, Jagers en Visschers, over de woestijnen verspreid, en slechts door dezelfde afkomst, taal en zeden, als een volk onder elkanderen verbonden. Zij trokken heen en weder met hun vee, naar mate zij door de vrijwillige voortbrengselen des lands hier of daar geroepen werden. Zij weerden zich en verdedigen hunne kudden tegen het verscheurend wild gedierte, en leerden zoo doende hetzelve vervolgen, en hun voedsel met de vruchten der jagt vermeerderen. Eenige wapenen, eenig touwwerk, eenig ijzer- en koperwerk, ziedaar al wat de kunst onder hen vermogt te scheppen, en al wat zij begeerden. Zij deelden met de menigte van alle

dieren de heerschappij over deze gewesten, en hun geheel leven geleek naar eene lange en ongestoorde kindschheid.

Zonder hen van de zegeningen der natuur te berooven, hadden wij hun de voorregten van de beschaving daarbij kunnen schenken, hunne morsigheid van ligchaam en onverschilligheid van geest kunnen herscheppen in eene verstandiger levenswijze, hun den landbouw, die moeder van alle kunsten, kunnen leeren en op deze wijze, door de beschaving, den weg banen tot een godsdienstig onderwijs en tot bekeering.

Wij zouden uit deze menschlievende handelwijze een groot nut voor ons zelven gehaald hebben, omdat dezelfde uitgestrektheid van den bodem tien en vijftig maal zoo veel landbouwers onderhouden kan, als herders en jagers. Met den landbouw zouden de inboorlingen meer gehad hebben aan de helft van de gronden, dan te voren aan het geheel, en wij zouden alomme vreedzame en gezegende Kolonien hebben kunnen vestigen. Inmiddels zouden beide de Kolonien en de Inboorlingen toegenomen zijn, en de Vaderlandsche handel zoude een ruim veld gevonden hebben, zoo om produkten van daar af te halen, als om van onze eigen fabrijkwaren aldaar af te zetten.

Wij hebben ons gedurende anderhalve eeuw niet alzoo gedragen. De Kaapsche regering, uit naam van de Compagnie, heeft onder de naburige stammen van Hottentooten den éénen of ander aanzienlijken man uitgekipt, om hem tot Kapitein aan te stellen, en met eenen Commando-staf, gemerkt met compagnieswapen, te vereeren. De kolonisten hebben teffens Hottentotten in hunnen dienst genomen, of Hottentotsche kinderen tenzelfden einde opgebragt. De regering beoogde daarmede, deze wilden des te beter aan den uitsluitenden handel vast te houden, en de kolonisten, geen *verboden handel* met dezelven mogende drijven, zochten zich van hen op eene andere wijze te bedienen. Door deze dubbele werkzaamheid zijn deze arme lieden van tijd tot tijd bedorven geworden, niet kunnende overgaan tot eenen staat van beschaving uit hoofde van de ééne, en gedurig leden van hunne maatschappij verliezende door middel van de andere.

Het nadeelige van hunne betrekking tot de regering, of compagnie, heeft SPARMAN aangewezen, onder anderen, door eene treffende gebeurtenis aan den TYGERHOEK. Een *Herrnhutter* had aldaar, in het midden der vorige eeuw, begonnen, eenige Hottentotten te bekeeren, én teffens te beschaven, gelijk dit altijd zamengaat. Deze lieden zouden allengs landbouwers geworden zijn, zoo als zij het naderhand in de *Baviaans-kloof* geworden zijn. Maar de regering verdreef den zendeling, en vestigde haar vonnis op het misdrijf van *verboden handel*. De man, namelijk, had eenig vee van zijne leerlingen aangenomen, naar de les van Paulus, dat een arbeider zijnen loon waard is, hetwelk zeer wijnig naar koophandel gelijkt. Veel later heeft de regering ingezien, hoe veel beter de bekeering der Hottentotten geweest ware, dan hunne verwildering, en in 1793 liet zij aan de *herrnhutteren* toe, om het Zendelingswerk te hervatten, zoo als de Heer DE JONG ons berigt.

Van de wijze, op welke de listen der Kolonisten om Hottentotten aan te lokken en vast te houden, eene geheele ontbinding van het maatschappelijk bestaan van zoo vele stammen hebben uitgewerkt, zoo dat er schier niet een enkele meer overschiet, zijn alle de reizigers, Buitenlanders en Nederlanders, met eene gelijke verontwaardiging aangedaan. Zij treden daaromtrent in vele bijzonderheden, en BARROW toont onder anderen aan, dat verscheiden wetten, in hun voordeel en tot hunne bescherming gemaakt, eene geheel andere en hoogst schadelijke uitwerking gehad hebben. Ik zal er hier slechts één van opnoemen, welke het verkoopen der Hottentotten verbiedt. BARROW toont met alle de reizigers aan, dat de dienstbare Hottentotten op geen' beteren voet, dan slaven, zijn, en dat zij door de gemelde wet nog ongelukkiger, dan dezen, worden, om dat men ze niet één's als eene waar beschouwt, en hun leven, noch hunne gezondheid acht. De mishandelingen in den dienst volgden ook op de listen om ze te verstrikken, en na dat dit volk zijn onafhanklijk bestaan verloren had, is het in de dienstbaarheid als weg gesmolten.

Zoo sterk heeft deze tweede oorzaak eindelijk gewerkt, dat de eerste, namelijk, de betrekking tot de kompagnie, eenigzins een behoedmiddel, een tegengift geworden is. De regering kon geen vee meer koopen, als er geen herders waren: de regering kon op hare landhoeven, compagnies-posten genaamd, geen wagenvrachten gedaan krijgen, als de kralen geheel uit één liepen. Men oordeele over de uitgestrektheid van het kwaad, welk een ander kwaad tot geneesmiddel noodig heeft.

Het schijnt dat dit belang der Regering in het ophouden der inlandsche stammen allengs verminderd is, naar mate de Europische herders vermenigvuldigd zijn, en genoeg vee hebben kunnen leveren; waarmede dan de laatste hoop der Hottentotten is verdwenen, en zij ook zekerlijk, gelijk Barrow zegt, binnen kort hunnen naam alleen zouden achtergelaten hebben, waren niet de *zendelingen*, geleid door de voorzienigheid, tot hunne redding opgekomen.

Er is nog eene merkwaardige omstandigheid, die de bevolking onder de Hottentotten heeft benadeeld, doch teffens het verlies, op eene andere wijze, heeft goedgemaakt. Velen onder de jonge maagden hebben kinderen van de kolonisten gehad, die onder den naam van *Bastaard-Hottentotten*, of *Bastaards*, bekend zijn. Dit Ras schijnt uitmuntend te zijn, en juist daarom heeft het de oorspronklijke Hottentotten meer in verachting gebragt. In het vervolg van tijd kan deze eerste vermenging tot meer aanleiding geven, en den grond leggen tot eene wenschlijke inéénsmelting van de onderscheiden geslachten, als alle de bewoners van die landen eindelijk onder dezelfde wetten zullen staan, dezelfde regten op eigendom zullen genieten, en denzelfden naam van Christenen zullen dragen.

Langen tijd hebben onze kolonisten getwijfeld, of de Hottentotten wel mogten in onze kerk opgenomen worden, en of zij niet van God vervloekt waren, gelijk mij uit de laatste berigten der zendelingen gebleken is, dat sommigen dit nog opregtelijk gelooven. Nogtans zijn de *Herrnhutters* nu tien jaren bezig

met het bekeeringswerk, en zijn gelukkig ontsnapt aan de moorddadige zamenzweringen van kolonisten, welke BARROW ons verhaalt. Hunne kolonie in *Baviaanskloof* heeft eenige honderden van Hottentotten aan het noodlot van dat volk onttrokken, en hun ons maatschappelijk bestaan en onzen Godsdienst, in de plaats van den zoogenaamden natuurstaat, gegeven. Aan de oevers der van Stades rivier schijnt eene tweede dergelijke kolonie op te komen, onder den beroemden zendeling VAN DER KEMP, aan wien de Engelsche Gouverneur eene uitgestrektheid lands geschonken en een schip vol voorraad en gereedschappen toegezonden heeft, om zijne onderneming te beginnen. Bij *Graf-Rijnet* sticht een ander zendeling eene dergelijke kolonie, niettegenstaande vele tegenkantingen der kolonisten. Op deze wijze, hoe laat ook, zoude er nog iets goeds voor dit ongelukkig volk te wachten zijn; het overblijfsel zoude kunnen behouden blijven, ja, wederom vermeerderen, en dit nuttig gedeelte van de bevolking nog tot het algemeen welzijn der kolonien kunnen dienen.

VAN HOGENDORP.

Les Boschismans.

Er is een onderscheid in gedaante tusschen de Hottentotten en de *Boschjesmannen*, doch van dien aard, dat een gemeene oorsprong waarschijnlijk blijft. Denkelijk is deze natie, mede uit vele stammen bestaande, versterkt geworden door de voortvluchtige Hottentotten uit de kolonien, welken hunne wraakzucht over mishandelingen gevoegd hebben bij de roofzucht van deze ruwsten onder alle wilden. Van daar dat de Boschjesmannen thans, in het geheele noorden verspreid, met dezelfde list en woede, als het verscheurend gedierte, op de kolonisten aanvallen, door welken zij wederkeerig als tijgers en tijgerwolven gejaagd en geschoten worden.

BARROW geeft ons de meeste bijzonderheden van dit volk op, ofschoon wij mede veel merkwaardigs van dezelven in SPARMAN en anderen vinden. Zij zijn hem voorgekomen, de grootste ge-

lijkheid te hebben met de *Troglodyten*, of Holbewoneren der Oudheid. De beschrijvingen van dezen, door DIODORUS SICULUS gegeven, zijn op de Boschjesmannen toepasselijk. En geen wonder, daar zij denkelijk van hen afstammen, en zulke woningen in de spelonken van Zuid-Afrika hebben, als de Troglodijten in de spelonken van Noord-Afrika hadden en nog hebben.

Zoo woest en dierlijk, als zij leven, zonder hutten, zonder kleeding, zonder regering, zonder vee zelfs, en hun bestaan vindende in blooten roof, eerst van den vijand en vervolgens van elkanderen, verbeeld ik mij, dat zij door de vroegere reizigers van verre voor apen gehouden zijn, en aanleiding hebben gegeven tot de bekende verhalen van de Boschmannen, welken naam zij ook dragen.

Hoe onkundig zij van al wat goed en nuttig is zijn mogen, weten zij scherpe en vergiftigde wapenen te maken, als mede gereedschappen voor de jagt en visscherij. Zij voeren den oorlog niet zonder kunst, zijn doortrapte dieven, en vermaken zich in hunne spelonken, met de gedaanten van dieren daarop te schetsen.

Eertijds kwamen zij in de kolonien bedelen, hunne kinderen werden hier en daar opgebragt, en waren goede boerenknechts. Thans schijnt er geen menschelijk vermogen in staat te zijn, om hunnen getergden moed te temmen, en het algemeen voornemen was, om ze te vernielen.

Dan, boven het menschlijk vermogen, is er in den beschaafden en godsdienstigen man een hooger vermogen, en door en in hem werkt het woord Gods dingen uit, die alle en ook zijne verwachting overtreffen. Zoo zijn Herrnhutters en Zendelingen onder de Boschjesmannen zelfs met blijdschap opgenomen geworden, en zoo mag men de vleijende hoop voeden, dat deze onmenschen met den tijd tot de levenswijze van redelijke schepselen terug te brengen zullen zijn.

VAN HOGENDORP.

DEFINITIONS.

L'amour des parens envers les enfans.

Ja, ouderlijke liefde is iets onbeschrijfelijks, — iets, waarvan de kracht en uitgebreidheid onberekenbaar is. Hare teederheid, hare innigheid, — hare belangeloosheid, hare zelfsverloochening kan door geen kind, hoe Ouderlievend, evenaard, wat zeg ik? regt beseft worden. Men moet zelf Vader of Moeder zijn, om haar regt te kennen; — en de Vader en Moeder moeten in bijzondere omstandigheden gebragt worden, om zelve te weten, wat zij al vermag.

CLARISSE.

Le dix-huitième siècle.

Wat dus ook de stroom der tijden en gebeurtenissen, over sommige inrigtingen van de laatste jaren, beslissen moge, hij kan wel, met het opgeschoten onkruid, ook sommige goede zaden wegvoeren; maar de onafhangelijkheid van den menschelijken geest, de onderscheiding tusschen burgerlijk en godsdienstig gezag, de erkenning van gelijke menschenwaarde, zelfs in de laagste, meest verachte standen der maatschappij, na eenmaal in de wetboeken der natiën, in de overeenkomsten der volken en vorsten ingeweven te zijn, kunnen door geene omstandigheden weder vernietigd worden. En zoo zijn dan deze vruchten van onzen leeftijd ten minste zeker voor de toekomst gewaarborgd.

KEMPER.

Le vrai poëte.

Met eene edele eenvoudigheid en bevalligen zwier, schijnt het hem geene moeite te wezen, het gevoel zijns harten ons mede te

deelen. Geboeid door zijne taal, vergeten wij ons zelve, om naar hem te luisteren; altijd nieuw, treft hij met woorden, speelt hij met beelden, verrukt hij met gedachten; hetzij hij het lied der liefde zingt, of de zoete toonen van den herder geeft; hetzij hij den held vereeuwigt, of bij den zwaren strijd der driften onze ziel doet treuren: in alles, altijd meester, kiest hij voor elk voorwerp het gewaad en de kleur, die daaraan voegen, en handelt hierin gelijk de natuur, welke, naar het verschil der jaargetijden, ook het gelaat des aardrijks verandert. Zijne taal rigt zich naar den aard der zaken, soms is zij gelijk eene stille beek, die effen henenvloeit; soms schijnt zij eene rivier, die welt en met wijde stroomen haren statelijken togt vervolgt; maar soms ook is zij verbolgen als de oceaan, wanneer de stormen loeijen.

SIMONS.

La Religion.

Godsdienst, dit weet gij, is eerbied en dankbare liefde voor den Eeuwigen, Almagtigen Schepper van het heelal, die de verzorger en weldoener is van alle gevoelige wezens, maar die vooral de liefderijke Vader is van den mensch; een Vader, die alles wat bestaat, die alles wat gebeurt, dienstbaar doet zijn aan de bevordering van ons geluk. Maar gij weet ook, mijn kind, dat deze godsdienst (die onzer zedelijke natuur ingeschapen werd) eindeloos verhoogd, verduidelijkt, ja zelfs veredeld is, door Jezus Christus, in wien het onzienlijke, het onbevatbare Wezen, dat wij *God* noemen, zich in en aan den mensch geopenbaard heeft. Velen, lieve Louize! ik moet het u zeggen, velen in de zoo genaamde groote wereld, waarin gij verkeeren zult, zijn ongelukkig zoo ver bedorven, door weelde en aangenomene zeden van vreemde volken, (die meestal veel minder godsdienstig zijn, dan onze echte Nederlanders) dat zij zich hun godsdienstig gevoel schamen, ja dat zij openlijk durven leven, als hadden zij volstrekt geenen godsdienst, of als diende de naam van Christen

nergens meer toe, dan om hem van Joden en Mahomedanen te onderscheiden. Lieve Louize! beklaag deze rampzaligen, behandel hunne rockeloosheid met verachting, kies, om alles wat u dierbaar is, nooit eene vriendin voor uw hart, uit meisjes, die zich zelve willen doen gelooven, dat zij geenen godsdienst behoeven, of dat het genoeg is, wanneer zij zich door geene openlijke misdrijven schandvlekken. Maar vooral, mijn dierbaar kind! laat u nooit door de vleijerij van jongelingen, die den godsdienst als eene onverschillige zaak behandelen, innemen of bekoren; de man zonder godsdienstig gevoel, is in staat om zijne hooge waarde als mensch te verzaken, en zijne zoogenaamde deugd grondt zich op niets anders, dan op een gevoel van eer, dat elk oogenblik in gevaar is, om door den storm der driften geschokt en verbrijzeld te worden. Och, wanneer eerbied en dankbare liefde voor den Eeuwigen, den Overaltegenwoordigen, den Alwetenden God, hen niet terughoudt van misdrijven, die hunne heerschende begeerten kunnen bevredigen, wat zal hen dan dringen aan de heiligste pligten der menschheid getrouw te zijn! O mijne lieve, zestienjarige Louize, waak over uw hart, waak over uwe neigingen, laat geen' uitwendingen schijn u verleiden, gene gehuichelde zedigheid u immer hoogachting, (die bron van zuivere liefde) inboezemen. Uwe hoogachting voor een' jongeling zonder godsdienst zoude gewis, bij eene nadere kennismaking verloren gaan, en uwe getrouwe liefde, die alsdan geen grond meer had, zoude, als eene martelende vlam, u en uw gansche geluk verteren. Maar wacht u ook, om, door den algemeenen hoop medegevoerd, u te schamen over uw godsdienstig gevoel, of uwe gehechtheid aan de heiligste pligten. Deze valsche schaamte, mijne lieve! zoude u afzigtelijk maken in het oog van den engel der onschuld, en hem met deernis van u doen vlieden. Ach! deze valsche schaamte is de eerste reuzenstap tot den afgrond van het verderf. Jonge lieden van beiderlei geslacht die zich schamen godsdienstig te zijn, verliezen al ras de krachtigste wapenen, waarmede elk edel hart de verleiding tot de

schandelijkste misdrijven bestrijdt; wat zeg ik? zij worden al ras verslaafd aan de verachtelijkste ondeugden, waaraan zij weleer met afgrijzen dachten; terwijl, integendeel, jonge lieden, die hunne eer en hunnen waren roem stellen in de goedkeuring van God en hun eigen geweten, die het bewijzen van eerbied aan het Opperwezen, of het uitoefenen van hunne godsdienstige pligten, nimmer doen afhangen van de grillige mode, of van den zoogenoemden toon der aanzienlijke lieden, terwijl zulke jonge lieden, zeg ik, zich zelven boven trotsche domheid weten te verheffen, en zich de hoogachting van alle regtschapenen weten waardig te maken.

PETRON. MOENS.

L'art de la navigation.

De *Zeevaartkunde*, wanneer men het woord neemt in den uitgestrektsten zin, wanneer men er al de kundigheden, al de inspanningen van beschouwing en oefening, van verstands- en ligchaamsvermogens onder verstaat, die zich hebben moeten vereenigen, om den overtogt b. v. van *Europa* naar *Amerika* voor menschen mogelijk te maken; in dien zin, zeg ik, is de zeevaartkunde een der uitgebreidste takken der menschelijke kennis, een van die genen, welke het menschelijke vernuft de meeste eere aandoen. — Welk een afstand, van het eerste vlottende stuk hout, waarop zich de eene of andere waaghals (zoo hebben voorzeker zijne tijdgenooten hem genoemd) op eene breede rivier liet voortdrijven tot het volkomen toegeruste schip, waarmede DE RUIJTER de Nederlandsche vlag op den wijden oceaan deed eerbiedigen, of waarmede een LE MAIRE, en in onzen leeftijd COOK, den aardbol rondzeilde.

Begeven wij ons tot de nadere beschouwing van dat verbazende zamenstel, dan zullen wij dra bemerken, dat die uitgebreide tak van wetenschap zich in verscheidene afzonderlijke deelen verdeelt, die elk op zich zelven zeer aanmerkelijk zijn, en allen, voor zoo ver zij niet in dadelijke oefening bestaan, van

de Reken- en Meetkunde, gewoonlijk door den gemeenen naam van Wiskunde aangeduid, afhangen, en op de toepassing daarvan op de Natuur- en Sterrekunde gegrond zijn, die allen noodzakelijk en fraai, doch niet allen voor den zeeman in het algemeen even onontbeerlijk zijn.

Het eerste, dat ons in het oog loopt, is die kunst, welke leert al de deelen van een schip zoodanig te vormen en zamen te voegen, dat zij best aan het oogmerk voldoen, en de meeste veiligheid, gemak en snelheid in het bestuur opleveren, de kunst namelijk van een schip te bouwen. Van waar worden de regels ontleend, die hier bouwmeester en werkman volgen moeten? Waaruit weet hij, dat de langwerpige gedaante beter dan de ronde is; dat een schip, ten oorlog uitgerust, in een en ander opzigt van een koopvaardijschip verschillen moet? Zekerlijk in sommige gevallen uit de ondervinding, doch veel meer en voornamelijk uit de wetten van evenwigt en beweging van het water, uit werktuigkundige gronden, in één woord, uit de Wiskunde en Natuurkunde toegepast. — Doch, zoo noodzakelijk deze kunst ook is voor de zeevaart in het algemeen, betreft zij den zeeman niet onmiddelijk. — De bouwmeester is verpligt hem het werktuig tot den overtogt behoorlijk in handen te leveren: zijn post is het, hetzelve te bestuuren en te gebruiken. Laat ons dan nu zien, wat tot dat bestuur, of liever, in het algemeen tot het gebruik van het gebouwde en uitgeruste schip vereischt wordt.

Die gewigtige tak van wetenschap, die de hoofd-oefening van iederen zeeman behoort uit te maken, verdeelt zich, uit zijnen eigenen aard, in twee deelen. Het eerste leert hoe men met het schip behoort te werken, om het bij voorbeeld, volgens zekeren koers, met zekeren graad van snelheid, te doen voortgaan, om het te doen wenden, deszelfs koers te veranderen, de snelheid te verminderen, enz. met één woord, om al datgeene te doen, wat onder den naam van manoeuvreren bevat is. Van al de deelen der Zeevaartkunde is het dit inzonderheid, dat meest in oefening bestaat. Alles ondertusschen, wat de theorie daarom-

trent aan de hand geeft, de gronden voor de werking van het roer, voor de schikking der zeilen, de plaatsing van den last of zoogenaamde stuwaadje, dat alles is wederom niets anders, dan eene bijzondere toepassing van de algemeene waarheden der wiskundige Natuurkunde. — Dan, wat zou de bedrevenste stuurman met het best gebouwde schip in de onoverzienbare ruimte des Oceaans kunnen uitvoeren, indien hij geen middel wist, om te kunnen weten op welke plaats hij zich bevindt, en welken koers hij nemen moet, om van daar tot die plaats te geraken, werwaarts zijne reis bepaald is? De bepaling derhalve van deze twee stukken, van de plaats alwaar het schip zich bevindt, en van de streek die het houden moet, om van daar naar de plaats zijner bestemming te komen, zijn van het allergrootste gewigt, en volstrekt onontbeerlijk voor iederen zeeman. Zij maken het tweede aanmerkelijke gedeelte van zijne kunst uit, dat in eenen bepaalden zin Zeevaartkunde of Stuurmanskunst genoemd wordt.

Bij deze gedeelten der Zeevaartkunde, die alle zeelieden in het algemeen betreffen, kan men nog eenen gewigtigen tak van wetenschap tellen, die voor een groot aantal hunner, inzonderheid der zoodanigen, die in eenig bewind gesteld zijn, even onontbeerlijk is als de vorigen, de Krijgskunde ter zee namelijk, die zich in artillerie, verdediging en belegering van havens en forten, en zeetactiek verdeelt.

NIEUWLAND.

FABLES ÉT ALLÉGORIES.

Le Prophète NATHAN *fait naître les remords dans l'âme de* DAVID *par la fable du pauvre et du riche.*

DAVID had zich met overspel en moord bezoedeld; en zijn geweten scheen in slaap gewiegd, misschien wel door het denkbeeld: ik ben immers Koning! NATHAN wordt tot hem gezonden, om hem uit dien zoeten slaap verschrikkelijk wakker te maken. Hij weet, dat hem regtstreeks aan te tasten misschien het middel zijn zou, om den zondaar nog dieper te doen vallen. Hij wil dus eerst zijn hart week en gevoelig maken, om hem op het juist geschikte oogenblik den slag toe te brengen. Hij neemt hierom de verdichting te baat, en stelt aan DAVID de gelijkenis voor van een rijk en een arm man: de één heeft alles wat hij begeert; de andere slechts ééne geringe bezitting: deze laatste wordt hem door den rijken wreedaardig ontroofd, die daarbij nog eene goede en betamelijke houding weet aan te nemen. Deze verdichting, juist gepast op Davids omstandigheid, heeft echter niets buitengemeens, doch alles komt aan op 't geen men de omkleeding noemt, dat is op de Welsprekendheid. Hij teekent derhalve den armen zoo, dat hij het hoogste en teederste belang inboezemt, zoo dat hij niet eens noodig heeft zwarte en afschuwelijke verwen te bezigen, om voor den rijken de diepste verachting in te boezemen. Doch hooren wij de gelijkenis zelve, waarbij wij, in elken trek, de kunst des sprekers moeten bewonderen.

« Er woonden twee menschen in eene zelfde stad. De een was « rijk, en de andere was arm. De rijke had schapen en runderen

« in groote menigte. De arme had niets van dit alles; niets « dan een eenig klein ooilam, dat hij gekocht had. Hij had het « opgekweekt, en het was bij hem groot geworden in het midden « zijner kinderen. Het at van zijne bete, het dronk uit zijnen « beker, het sliep in zijn schoot, en het was hem als eene doch- « ter. Eens gebeurde het, dat de rijke man een gast kreeg. Om « dezen vreemdeling te onthalen, nam hij niet van zijne eigene « schapen en runderen, maar hij nam het ooilam van dien armen « man, en hij onthaalde zijnen vreemden gast daarop. »

Welk een verhaal, vol uitdrukking, gevoel en kieschheid! Verwondert het u, dat DAVID in verontwaardiging opstuift, en zegt: « zoo waarachtig als God leeft, die rijke is een man des doods! » Maar verbeeld u nu den Profeet, het hart van den Koning voor regtvaardigheid en menschlijkheid geopend ziende, en na een oogenblik ernstig zwijgens tot hem zeggende: « Die man zijt gij! »

VAN DER PALM.

Les habitans de Gondar marchant sur des béquilles, et le docteur RALPH.

De Inwoners eener groote Stad allen op krukken te zien gaan, is een gezigt, hetwelk bijna niet nalaten kan gelach te verwekken, en eenen *ongekrukten* aanschouwer nieuwsgierig te maken, om de reden van zulk een verschijnsel te verstaan.

Zoo ging het Doctor *Ralph*, toen hij te *Gondar*, de Hoofdstad van *Habesch*, kwam, waar hij zich eenigen tijd wilde ophouden, gelijk hij in de beschrijving van dat Rijk verhaalt.

Groot en klein--alles liep te *Gondar* op krukken. Dit vreemde gezigt trof den Doctor geweldiglijk. Bij zijne eerste intrede in de Stad, meende hij, dat het slechts kortswijl was: doch welhaast werd hij van deze dwaling genezen; en hij vernam, dat de menschen, te *Gondar*, nooit anders, dan op krukken, liepen. Zijn dan, vroeg hij verwonderd, de menschen hier, allen te gader, kreupel? Neen! was het antwoord, zij zijn niet kreupel,

Althans zij komen, gezond van lijf en leden, ter wereld, even als de andere menschen: doch, zoo haast de kinderen loopen leeren, worden hun, door de ouderen, krukken gegeven, welken zij nimmer in hun leven wegwerpen. Maar, hernam *Ralph*, waar toe toch deze voorzorg? Wil men dan hier wijzer zijn, dan de Natuur, die den mensch twee beenen geeft, om daar op te gaan? De man, wien hij deze vraag deed, was met het antwoord eenigzins verlegen, en verwees den Doctor naar een' ander', die, den naam had van zeer geleerd te wezen. Deze poogde aan *Ralph* te beduiden, hoe onontbeerlijk de krukken zijn, om aan geen gevaar van vallen blootgesteld te wezen. Hij beriep zich, tot dat einde, op de oude overleveringen zijns Volks, en sprak van een' zeker' man, dien hij zijnen Stamvader noemde, wiens beenen, zoo hij zeide, bij uitstek stevig geweest waren, en die echter, eer hij nog op krukken gong, wel degelijk gevallen was. *Ralph* verzekerde, daartegen, dat hij verscheiden krukkeloze menschen kende, die, na hunne kindsche dagen, nog nimmer, op eene aanmerkelijke wijze, gevallen waren: dat althans dit gevaar zeer gering, en al vast niet groot genoeg was, om, ter afweringe van hetzelve, de natuur door de kunst te verstommelen; en dat men, in allen geval, ook op krukken kon uitglijden, en armen of beenen breken. Kortom, *Ralph* kon het met den Geleerden niet eens worden, en elk bleef bij zijn vorig gevoelen.

De gewoonte is 's menschen tweede natuur. Zoo was het ook, in dit opzigt, met de Inwoners van *Gondar* gelegen. Eenmal aan de krukken gewoon, beschouwden zij nu dezelven als een wezenlijk bestanddeel van elk braaf mensch, en als een onontbeerlijk hulpmiddel om, in het gaan, niet te vallen. Dit hun vooroordeel was zoo diep geworteld, dat zij eenen mensch, die geene krukken droeg, niet verdragen konden, ja zelfs vijandlijk behandelden: weshalve zij slechts zelden eenen krukkelozen te zien kregen, dewijl niemand der naburen het ligtlijk waagde, om op *gondarschen* bodem, zonder krukken, te verschijnen: ten einde niet aan beschimpingen en mishandelingen van groot en klein Gemeen te worden prijs gegeven.

Ralph echter waagde het, dit te doen. Misschien wel had men vergeten, hem van deze gewoonte tijdiglijk kennis te geven. Althans hij was, zonder krukken, in de Stad gekomen. Zoo vreemd hij te kijken stond, even zoo vreemd werd hij door een' iegelijk aangekeken. Jong en Oud liep uit, en gaapte hem aan, als of hij een zeldzaam dier ware. Terwijl hij met dien Geleerden, op de straat, had staan praten, was er reeds een hoop Volks rondom hem vergaderd, om te letten op de beweging van zijne beenen, hoe hij namelijk dezelven, zonder krukken, zou voortzetten. Met moeite drong hij, door deze menigte heenen, en geraakte eindelijk in eene herberg, waar *de gouden kruk*, op een uithangbord, geschilderd stond.

Het gerucht, aangaande de aankomst van eenen Vreemdling zonder krukken, die zijnen intrek in *de gouden kruk* genomen had, verspreidde zich al spoedigliik door de geheele Stad. Couranten, Nieuwsposten, allerlei papieren gewaagden van dit verschijnsel. Elk wilde dezen man zien, en altijd stond er, ten minste in de eerste dagen, een hoop nieuwsgierigen, voor *de gouden kruk*, op hem te wachten.

Toen de Geleerden van *Gondar* de aankomst van *Ralph* vernomen hadden, begonnen zij wel haast over hem te *philosopheren*, ja zelfs twistschriften te schrijven. De eene twijfelde, of hij wel een *mensch* ware en niet veeleer t' huis behoorde onder het geslacht der *apen*. Een ander beweerde, dat hij waarschijnelijk een *afgevallen engel* zoude wezen. De meesten echter hielden hem voor een mensch van eene *geheel bijzondere soort*. Terwijl de Geleerden dus over hem twisteden, hield de groote hoop Ongeleerden hem voor het geene hij werkelijk was, te weten voor een *gewoon mensch*, doch die — zonderbaar genoeg! — *geene krukken gebruikte*.

Onder de Geestlijken van *Gondar*, waren eenige mannen, die van het bijgeloof omtrent de krukken eenigzins genezen waren. Doch het getal van dezen was verre het kleinste. De meesten ijverden voor de noodzaaklijkheid van krukkengebruik,

zoo driftiglijk, als of er het welzijn van het gansche *Habesch* van afhong. Van deze laatsten vooral had Doctor *Ralph* veel te lijden. Eerst strooiden zij onder het Volk uit, dat hij geen *mensch* was, maar een *duivel*, aan wien slechts de bokkenpooten ontbraken. Vervolgens, van het tegendeel overtuigd geworden zijnde, verzekerden zij, dat hij ten minste een zeer slecht mensch, een vermetel schepsel -- was, en in de Stad niet behoorde geduld te worden, dewijl hij op eigen beenen, zonder krukken, gong. » Één van beiden, zeiden zij, die Vreemdling moet *Gondar* ruimen, of hij moet toelaten, dat men hem krukken onder de armen binde. In de Staten van den grooten *Nagusch*, mag zich geen krukkeloze nestelen. Wij, Priesters van *Vishnou*, vinden ons verpligt daar voor te waken. Het belang zoo wel onzer Kerk, als ook van den Staat zelven, vordert dit van ons. » -- Ook onder de Regtsgeleerden, waren eenige, uit staatkunde, van hetzelfde begrip. — Zelfs verklaarde zich een enkele Geneeskundige voor de krukken, om reden, dat dezelven, zoo men meende, de gezondheid bevorderen, en eene al te groote inspanning der spieren en zenuwen, en daar uit ligtlijk ontstaande afmatting, voorkomen.

Op zekeren tijd, na dat *Ralph* reeds einige weken te *Gondar* had doorgebragt, en men hem meermalen vergeefs getracht had, krukken onder de armen vast te maken, had hij eindelijk de onvoorzigtigheid, om zich, in het openbaar, tegen de krukken uit te laten, en het Volk te vermanen, om toch de krukken weg te werpen, als een onnatuurlijk en noodloos werktuig, waardoor het vrije gebruik der ledematen gehinderd werd. » Neemt, sprak hij, er zelven de proef van. Ik verzeker U, dat gij, binnen kort, zoo goed als ik, zonder krukken, zult kunnen loopen. » Deze woorden werkten zeer tot *Ralph's* nadeel, toen zij bekend raakten. De haat tegen hem vermeerderde, inzonderheid toen hij een klein opstel, over dit onderwerp, in 't licht gaf. Staatkundigen en Priesters vereenigden zich, om hem, als een gevaarlijk schepsel, uit den weg te ruimen. -- Arme *Ralph!* Gij hebt in een wespennest gestoken; en dit doet men niet straffeloos!

Het duurde niet lang, of de Doctor werd bij den kop gevat, en in een' donkeren kerker geworpen. Men stelde hem voor, om binnen eenen bepaalden tijd het geschrevene openlijk te herroepen, of anders zijne straf op het schavot te ontvangen.

Nu begon *Ralph* in te zien, hoe dwaas het zij, in het Land der krukken, krukkeloos te willen loopen. Zal ik nu, zeide hij tot zich zelven, in dit krukkenland, een martelaar worden voor het gezond verstand? Neen, dit nooit! *Mundus vult decipi: decipiatur ergo.* Geef mij krukken, riep hij, om daarop te loopen: geef schrijfgereedschap, en ik zal alles herroepen. Ik zie nu duidelijk, dat men hier, zonder krukken, niet kan voortkomen. Welaan! krukken, krukken, zeg ik. Wél moeten zij varen, die de krukken voorstaan!

Binnen weinig tijds, kwamen de krukken te voorschijn, die men *Ralph* onder de armen bond; en nu herriep hij zijn geschrijf, gelijk men van hem begeerde.

Dit alles verrigt en bekend geworden zijnde, juichte de gansche Stad; en een ieder, inzonderheid de heilige Priesterschaar, sprak tot lof van den nieuwbekeerden. *Ralph* zelve maakte, bij deze gelegenheid, een liedeke, vol van de fijnste *ironie*, hetwelk, tot zijn geluk, slechts door weinigen regt begrepen werd. Het Gemeen vond het liedeke zeer fraai; en *Gondar's* straatzangsters, die de bekering van Doctor *Ralph* allerwegen rondriepen, zongen hetzelve op alle hoeken der straten. De Geestelijken namen *Ralph* nu in hun bijzonder opzigt, om hem in 't gebruik der krukken te onderwijzen. *Ralph* maakte groote vorderingen. Echter kostte hem het *twaalfmaal* in de rondte slingeren, na *drie* schreden vooruit gedaan te hebben, veel moeite, eer hij eenige vaardigheid in deze kunst gekregen had; en hij beweerde wel eens, zedigelijk, tegen een vertrouwden Vriend, dat de krukkengang, in der daad, niet zeer gemakkelijk is.

Zoo haast hij kon, vertrok *Ralph* uit *Gondar*, na zijne schuldeischers betaald te hebben. Op krukken ging hij de Stad uit, onder de toejuiching der menigte, die hem, te voren, toen hij op zijne beenen gong, verfoeid had. VAN HEMERT.

Fautes d'impression.

Een geleerd Boekdrukker in de zestiende eeuw, Robertus Stephanus, drukte de boeken der oude schrijveren met zoo veel naauwkeurigheid, dat hij de proeven van sommige werken, te Parijs, in het openbaar deed ten toon hangen, en voor iedere drukfout, welke men kon aanwijzen, eenen dukaat beloofde.

Waar is thans de boekdrukker, die zoo naauwkeurig is? Zelfs de stereotypische drukken van Didot zijn zoo zuiver niet, of er zou nog wel een dukaatje aan te verdienen zijn. De Duitschers spreken veel van hunne *Prachtausgaben*. Echter hebben deze, hoe fraai ook, mede hare drukfouten.

Menschen die veel lezen, treffen zeker, nu en dan, drukfouten aan, welke hun, uit hoofde van het geweldige *contrast* met den zin des schrijvers, eenen hartlijken lach afdwingen. Wanneer men veel t' huis zit te lezen, gelijk de regte *heluones librorum*, is zulk een lach dikwijls een best middel tegen de verstoppingen in den onderbuik. Ik wil daarom deze kleine nuttigheid der drukfouten niet geheel onaangeroerd laten, schoon ik gaarne toestemme, dat drukfouten, over het geheel genomen, veel meer lastig, dan vermakelijk zijn.

Behalve dit, hebben de drukfouten nog eene goede zijde, wel niet voor den lezer, maar voor den schrijver; zij laten, namelijk, den laatsten, wanneer een Recensent hem wegens eenen misslag, wil roskammen, eene achterdeur open om te ontsnappen, en aan het Publiek toeteroepen, dat het mede slechts eene drukfout was, waarover die geleerde Recensent zulk een vervaerlijk leven maakt. Vooral gaat dit gemakkelijk, ten opzigte van getalletteren, en o! hoe menig eenen, die of, om den lezer te bedriegen, hier een nul te veel, daar te weinig gezet had, of die uit onkunde, ten minste uit losheid, eene tijdrekenkundige fout had begaan, is het gelukt om zich, op deze wijze, naderhand te redden!

Schrijvers van beroep! weest echter zoo voorzichtig, dat gij

van deze kunstgreep niet te sterk gebruik maakt. Anders loopt gij gevaar, dat men u de vraag voorhoude, welke de beroemde Lessing aan zekeren overzetter van Horatius deed: *waarom, mijn vriend! verklaart gij uw gansch boek niet voor eene drukfout?*

Mijn lezer begrijpt wel, dat de drukfouten tot verscheiden soorten kunnen gebragt worden; en ik vertrouw, dat hij, met mij, de *staatkundige* en *finantieele* drukfouten, bij uitstekendheid leelijk vindt.

Dikwijls zag men, vooral in onzen leeftijd, staatkundige drukkers geheel verkeerde letters zamenvatten: waardoor drukfouten ontstonden, welken het goede volk, nog lang daarna, op eene zeer gevoelige wijze boeten moest. Het ergste was, dat mijn Heer de drukker somtijds *zelve alleen*, — en dan nog wel *in haast* — de proef nazag, zonder eens de revisie te trekken en met de oogen van andere raad te plegen; geheel anders als *Étienne*, die er zelfs dukaten voor overig had. Wat wonder dan, dat menig boek zoo vol van drukfouten was, dat men het niet goed lezen kon, en dat, reeds kort na het afdrukken en verspreiden, een ander, maar niet veel beter drukker het voor *één doorgaande drukfout*, dat is voor *misdruk* verklaarde?

Niet minder leelijk zijn de drukfouten, die men *finantieele* noemen kan. Wil iemand die mede tot de staatkundige brengen, ik wil daarover niet twisten. Genoeg! het zijn zeer leelijke fouten: want zij mergelen een volk uit; en wat ziet er leelijker uit, dan een uitgemergeld volk? Hoe vele menschen gingen te gronde, toen het amerikaansche papierengeld tot op 4000 dollaars daalde, tegen een dollaar klinkende munte! De historie der fransche assignaten ligt ons ook nog versch in het geheugen. En wie roept niet, met mij, bij 't aanzien van onzen eigen papierenwinkel: *Hemel! bewaar ons toch voor finantieele drukfouten!*

L'auteur parle ici des fautes d'impression, que fait quelquefois la nature, et continue en ces termes:

Om te weten, of de *fortuin* ook drukfouten begaat, heb ik

slechts mijne oogen rondom mij henen te slaan. Hemel! welk eene ontelbare schaar van menschen, die op eene geheel verkeerde plaats staan in onze burgerlijke maatschappij, even als de misgedrukte letters in een boek!

Geen wonder, dat deze godin dagelijks zoo vele fouten begaat, zoo anders de dichter Pacuvius regt heeft, wanneer hij haar als uitzinnig en blind voorstelt. Had zij slechts één van deze twee ongelukkige hoedanigheden, wij zouden de veelheid harer drukfouten genoeg begrijpelijk vinden; hoe veel meer, indien zij noch het gebruik haares verstands, noch harer oogen bezit!

Stout is het verwijt des dichters, maar de man is geregtvaardigd door de rede, die schier altijd met de fortuin over hoop ligt, en haar dagelijks van blindheid en dwaasheid beschuldigt. Wat! hier een Epictetus in slavernij, en daar een Nero op den troon! Zijn dat letters die te zamen passen? Hier, op den kansel, een geestelijke, zoo dom en ongeleerd als een monnik uit de middeleeuwen, en daar een schrandere zelfdenkende boer, die, van 's morgens vroeg tot 's avonds laat, het lieve brood met harden arbeid verdienen moet! Hier een geheel onwijsgeerig napratér van voorvaderlijke meeningen, in den rang van Hoogleeraar in de wijsgeerte, of een zwak vreesachtig Veldheer, aan het hoofd van een groot leger, en daar..... Maar zacht! ik zoek geen foliant vol te schrijven: en echter zoude ik dat wel noodig hebben, zoo ik alle de soorten van drukfeilen wilde aanstippen, welken men deze blinde uitzinnige Godin telkens ziet begaan.

Gelijk verscheiden menschen veel te hoog geplaatst zijn, naar evenredigheid hunner talenten en bekwaamheden, zoo verdienden anderen, in tegendeel eenen veel hoogeren rang. In het eerste geval, zijn er letters te veel; in het andere, te weinig. In beide gevallen, vindt de rede zich belemmerd, en vermoeit zich vergeefs om het woord uit te spreken. Beide die drukfouten zijn leelijk. De eerste echter valt nog meer, dan de laatste in het oog. *Wee u, o Land, wiens koning een kind is!* (Prediker X, 16).

Het schijnt nu en dan, als of de fortuin hare drukfouten wil verbeteren, en zich met de rede verzoenen. Doch het is eigenlijk de rede zelve, welke den nood te baat neemt om die Godin, in zulke gevallen, tot zekere daden te dringen, waaraan zij anders niet denken zou. Meenig een man schittert in de geschiedenis, als eene flonkerstar van de eerste grootte, die te voren, als een dagelijksch mensch, geheel onbemerkt voortleefde, en altijd vergeten zou gebleven zijn, indien niet buitengewoone omstandigheden hem, als het ware, aan de magt en grilligheid der fortuin ontrukt hadden. Wat is dit, wel bezien, anders, dan eene overwinning welke de rede op de fortuin behaalt?

In zaken van genie, geldt dit inzonderheid. Daarom ook vertoont ons het oorlogsveld, waar de *kunst* zoo vaak door het genie beschaamd wordt, niet zelden een' groot man, in een persoon, wiens naam bij zijne medeburgers, te voren, naauwlijks bekend was. Hij, wien de natuur de noodige talenten verleende, behoeft geenen leeraar, zegt de groote Frederik. Nog nooit had Lucullus het bevel over een leger gevoerd, eer de romeinsche raad hem naar den Pontus zond. En echter, zoo haast hij daar was aangekomen, slaat hij, voor zijn eerste proefstuk den koning Mithridates. 's Mans ongeloofelijke geestkracht vulde rijkelijk aan, het geene er, bij gebrek aan ondervinding, mogt haperen aan zijne militaire kundigheden. Weinig dacht de wereld, bij den aanvang van den laatsten oorlog der Franschen, dat mannen, die naauwlijks korporaals en onderlieutenants waren, gelijk Jourdan, Pichegru, Hoche, Massena, Augerau, Joubert, Bernadotte, Buonaparte, Desaix, en dat anderen, wier bezigheden met den oorlog niets gemeen hadden, gelijk bij voorbeeld Jean Victor Moreau (die, toen de omstandigheden van zijn vaderland hem te wapen riepen, de regtsgeleerdheid oefende) aan het hoofd van een leger geplaatst, door uitstekende krijgsverrigtingen, hunne namen zouden vereeuwigen. Openlijk zelfs lachte men in gansch Europa, over legers die door zulke men-

schen stonden te worden aangevoerd. Men herrinnerde zich de voormalige Franschen bij den slag van Rosbach, en maakte zich lustig in het vooruitzigt. Oostenrijker en Pruis, beiden zagen, uit de hoogte neder op de zoogenaamde generaals en derzelver hoorden. En evenwel.... Doch waar dwale ik henen? Ik sprak over de drukfouten, en zie daar! ik kom te land bij den franschen oorlog. De lezer zal waarlijk denken, dat er in mijne hersenen, ook eene *drukfout* zij.....

VAN HEMERT.

La vertu et la volupté.

« Toen HERCULES van zijne kindschheid tot dien verderen leeftijd was gekomen, waarin de jongelingen, nu hunne eigene meesters geworden zijnde, blijken geven, of zij langs den weg der deugd, of der ondeugd het maatschappelijk leven zullen intreden, ging hij naar een eenzaam oord, en zettede zich neder, onzeker, welken van beiden wegen hij in zou slaan. Toen scheen het hem toe, dat twee vrouwen van eene buiten gewone grootte tot hem naderden; de eene, van een deftig en edel aanzien, had tot eenigst sieraad van haar ligchaam hare reinheid, van hare oogen de schaamte, van hare houding de zedigheid, en was in het wit gekleed; de andere, tot lijvigheid en poezelheid toe doorvoed, en met blanketsel belegd, zoodat zij blanker en rooder scheen, dan zij inderdaad was, deed door hare gedwongene houding zich nog rijziger voor, dan zij van natuur was, en hield hare oogen wijd open; zij had een kleed aan, waardoor hare bekoorlijkheden zigtbaar waren, zij beschouwde dikwijls zich zelve, en keek rond, of ook iemand anders haar beschouwde; menigmaal zag zij ook naar hare eigene schaduw om. Als zij beiden HERCULES meer genaderd waren, bleef de eerstgenoemde bij haar' vorigen tred, doch de andere, haar willende voorkomen, snelde naar HERCULES toe, en zeide: « ik zie, HERCULES! dat gij besluiteloos zijt, welken weg gij in zult slaan. Indien gij dan mij tot uwe vriendin kiest, zal ik u op den aangenaamsten en gemakkelijksten

weg brengen, waarop gij geen genoegen ontberen, geene moeijelijkheid gedurende uw geheel leven ondervinden zult. Want voorecrst zult gij u noch over oorlog, noch over staatszaken bekommeren, maar alleen te bedenken hebben, welke spijs of drank u het beste smake, of wat voor uw gezigt of gehoor het aangenaamste zij, wat uwen reuk of uw gevoel het liefelijkst streele, welke schoonen u door hare liefkozingen het meest verrukken, hoe gij den zachsten slaap genieten, en dit alles met de minste moeite deelachtig worden kunt. Doch zoo misschien eenig vermoeden bij u opkomt, dat gij het vermogen niet zult hebben, om dit alles aan te schaffen, vrees niet, dat ik u, ter verkrijging hiervan, tot ligchaamsarbeid en ziele-kommer zal dwingen. Integendeel, gij zult van den arbeid van anderen genot hebben, en u van niets behoeven te onthouden, wat u voordeel geven kan. Want ik stel mijne vrienden in de gelegenheid, om van alles voordeel te trekken.» — Hercules, dit gehoord hebbende, zeide: « Vrouwe! hoe is uw naam? »—Zij antwoordde: « mijne vrienden noemen mij *het Geluk*, doch mijne vijanden geven mij den verkeerden naam van *de Ondeugd.*» — Intusschen was de andere vrouw genaderd, en zeide: « ook ik kom tot u, Hercules! dewijl ik uwe ouderen ken, en uwe eigene geaardheid, gedurende het onderwijs, u gegeven, heb leeren kennen. Dit geeft mij hoop, dat, indien gij den weg, die tot mij leidt, inslaat, gij spoedig schoone en verhevene daden verrigten, en mij nog meer geëerd, en om het goede (door u bewerkt) hooger geschat maken zult. Ik zal u niet bedriegen, door met beloften van wellust te beginnen, maar u naar waarheid openlegen, zoo als de Goden de menschelijke dingen bepaald hebben.–Niets van al wat goed en schoon is, geven de Goden aan de menschen zonder arbeid en inspanning. Wilt gij, dat de Goden u gunstig zijn, dan moet gij de Goden eeren; wilt gij door uwe vrienden bemind worden, dan moet gij uwen vrienden weldoen; begeert gij door den een of anderen burgerstaat geëerd te worden, dan moet gij dien Staat nuttig zijn; staat gij er na, om door geheel *Griekenland* om uwe deugd bewonderd te

worden, dan moet gij trachten, u bij *Griekenland* verdienstelijk te maken; wilt gij, dat de grond u overvloedige vruchten zal voortbrengen, dan moet gij den grond vlijtig bebouwen; wilt gij door veehoederij rijk worden, dan moet gij naauwkeurig voor het vee zorgen; poogt gij door den oorlog uw vermogen uit te breiden, en wilt gij in staat zijn, uwe vrienden te redden en uwe vijanden te overmeesteren, dan moet gij niet alleen de krijgskunst van deskundigen leeren, maar u zelven in de aanwending daarvan oefenen; wilt gij eindelijk sterk van ligchaam zijn, dan moet gij uw ligchaam gewennen, aan de rede te gehoorzamen, en het in arbeid en zweet oefenen.» Hier viel, (gelijk PRODICUS zegt,) *de Ondeugd* haar in de rede, en zeide: «merkt gij niet HERCULES! welk een' moeijelijken en langen weg tot het genoegen deze vrouw u aanwijst? Doch ik zal u langs een gemakkelijken en korten weg tot het geluk leiden.» «o Rampzalige! (sprak hierop *de Deugd*,) wat goeds bezit, of aangenaams kent gij, daar gij om hetzelve niets doen wilt? Daar gij den trek tot het aangename niet afwacht, maar, voor dat dezelve komt, u van alles verzadigt? Gij eet, voor dat gij honger, gij drinkt, voor dat gij dorst hebt. Om lekker te eten, zoekt gij bekwame koks, om lekker te drinken, bezorgt gij u kostbare wijnen, en loopt overal rond om in den zomer sneeuw te zoeken. Om aangenaam te slapen, schaft gij u niet alleen zachte spreijen aan, maar ook ledekanten, en tapijten onder de ledekanten. Want gij begeert den slaap niet uit vermoeidheid, maar omdat gij niets te doen hebt. De drift naar minnevermaak wekt gij door dwang op, zonder natuurlijke behoefte af te wachten: gij bedient u daartoe van alle middelen van aanprikkeling, en stelt het eene geslacht voor het ander. Dit toch leert gij uwe vrienden, daar gij den nacht in ongebondenheid doorbrengt, en het beste gedeelte van den dag verslaapt. Gij zijt onsterfelijk, doch door de Goden verstooten en bij brave menschen veracht. Nimmer hoort gij het alleraangenaamst geluid, uw lof; nimmer ziet gij het alleraangenaamst schouwspel, want gij hebt nog nooit

eenig goed werk van u zelve gezien. Wie zou op uwe woorden staat maken? wie zou in uw gebrek voorzien? welk verstandig mensch zou tot uw gezelschap willen behooren? (uwe aanhangers toch) zijn in hunne jeugd zwak van ligchaam, in hunnen ouderdom stomp van geest. Zonder te arbeiden ijlen zij in pracht en weelde hunne jeugdige jaren door, doch brengen hunnen verderen leeftijd bij veel arbeids in ellende en gebrek ten einde. Zij schamen zich over hetgeen zij gedaan hebben, en zuchten onder hetgeen hun nu te doen staat, daar zij het aangename in hunne jeugd genoten, en het moeijelijke tot hunnen ouderdom uitgesteld hebben. Ik daarentegen verkeer met de Goden, en met de brave menschen; geene schoone daad wordt zonder mij, noch door de Goden, noch door de menschen, verrigt; ik word het meest van allen, zoo wel door de Goden, als door de brave menschen, geëerd. Want ik ben eene aangename medewerkster voor de kunstenaren, eene getrouwe huisbewaarster voor de heeren, eene goedwillige helpster voor de slaven, eene goede medearbeidster in den vrede, eene zekere bondgenoote in den oorlog, en de beste deelgenoote der vriendschap. En ook mijne vrienden hebben een aangenaam en ongestoord genot van spijs en drank. Want zij onthouden er zich van, tot dat zij den natuurlijken trek gevoelen. Hun slaap is zoeter, dan die der onvermoeiden, het valt hun niet hard denzelven aftebreken, en nooit verzuimen zij om denzelven hunne pligten. De jongelingen verheugen zich in den lof, dien de oude lieden hun geven; de oude lieden scheppen genoegen uit de eerbewijzingen, die de jongelingen hun aandoen; met vreugde denken zij aan hunne vorige daden, en volbrengen hunne tegenwoordige werkzaamheden met blijden lust. Door mij zijn zij vrienden der Goden, bemind bij hunne vrienden, geëerd bij hun vaderland. En wanneer het noodlottig einde daar is, liggen zij niet ongedacht en ongeëerd in het graf, maar hun roem leeft en bloeit door alle volgende tijden. Door standvastig dit te betrachten, kunt gij, o Hercules! zoon van brave ouderen! u zelven het grootst geluk verschaffen.»

Xenophon, traduit par ten Brink.

PHILOSOPHIE MORALE ET PRATIQUE.

L'amour du travail.

Overal, in de geheele schepping van God, heerscht eene gestadige beweging en werkzaamheid. Waar de onbezielde natuur schijnt te rusten, ontwikkelt zij, door hare rustelooze kracht, in het verborgen eene nieuwe wereld: nergens is volstrekte stilstand of rust; uit de verrotting en de verdelging zelve worden nieuwe schepselen in andere gedaanten geboren. De redelooze, maar bezielde wezens rondom ons worden, door tallooze natuur- en kunstdriften, tot eene onophoudelijke werkzaamheid geprikkeld, die aan het doel van hun aanwezen beantwoordt. En geen van al die wezens kan, zonder zulken arbeid, dat doel bereiken. Maar zoudt gij dat kunnen, o jongelingen? Zoudt gij datgene kunnen worden, wat gij als mannen, als menschen, eenmaal zijn moet, zonder eene ernstige en ijverige werkzaamheid? .... Zou dan de alwijze Schepper eenen sprekenden aanleg tot werkzaamheid in u gelegd hebben, zonder doel? Waartoe dan de fiere moed, die u bezielt; dat vuur der driften, dat u door de aderen bruist? Waartoe de menigvuldigheid van vermogens en krachten, die levendige verbeelding, dat snelle begrip, dat vaste geheugen, waartoe de vlugheid en buigzaamheid uwer in ontelbare aanwending bruikbare ledematen, waartoe die rustelooze drift, om u met duizenderlei voorwerpen te bemoeijen, die trek tot gewoel en levendige werkzaamheid, die u als knapen, bij uwe spelen en vermaken, reeds bezielde?

Ja, dit zijn onmiskenbare wenken, het is de duidelijke stem van uwen Schepper, die u tot werkzaamheid roept: het is als eene wijshand, die u naar het hoogste doel van uw bestaan henen leidt.

Inderdaad, jongelingen, gij, die reeds bedachtzaam genoeg zijt, om u zelven de gewigtige vragen te doen: *Wat ben ik? Waartoe ben ik?* en hebt leeren inzien, dat deugd en waar geluk de uiterste en heerlijke oogmerken zijn, waartoe u het aanzijn gegeven is, gij zult ligt beseffen, dat tot bereiking van dit hooge doel eene verstandige en betamelijke werkzaamheid de algemeene en eerste voorwaarde is. Want in de besturing van uw leven, in de keuze en regeling van al uw doen en laten, moet uwe deugd zigtbaar worden. Maar daartoe behoort uwe werkzaamheid eenparig, bestendig en standvastig te zijn. Het is niet genoeg, iets te doen, maar het voorwerp uwer werkzaamheid moet met uwe geheele manier van zijn, met uwen stand en betrekkingen, en met uw zedelijk wezen, in zekere harmonie staan, indien uwe werkzaamheid van uwe deugd getuigen zal. Zij behoort wijders bestendig, geregeld en standvastig te zijn: ongeloofelijk en onberekenbaar is het, hoeveel tijds er verspild wordt door die menschen, die wel woelig en rusteloos, maar niet geregeld en gezet werkzaam, zich met allerlei dingen bemoeijen, dagelijks zonder reden of doel van het een op het ander springen, in geene zaak eenigerlei vordering maken, en hun leven eindelijk zullen verbeuzeld hebben. Daarom is het raadzaam en van de uiterste noodzakelijkheid, dat gij u aan eenig bedrijf met uw ganschen zin en alle krachten overgeeft, dat gij dit tot uw dagelijksch hoofdwerk maakt, tot middelpunt, waarop al uwe overleggingen, berekeningen, en zorgen steeds uitloopen, en waarvan alle andere bemoeijingen, in welke gij moogt betrokken worden, afhankelijk moeten zijn. Met deze uwe hoofdzaak in het hart en in de gedachten, moet gij des morgens opstaan en u des avonds te rust leggen. Gij moet er voor leven, en zulk een leven verdient den naam van een werkzaam leven.

Behalve alle andere voordeelen, die aan zulk eene gezette arbeidzaamheid onmiddelijk verknocht zijn, waaronder geen der minste is de waarschijnlijke kans van voorspoed in uwe ondernemingen (want *een onvermoeide arbeid komt alles te boven*,

en *des vlijtigen hand maakt rijk*); wil ik u nog eens wijzen op het hoogste doel van uw bestaan, deugd en geluk. Meent gij dat te kunnen bereiken zonder werkzaamheid? IJdele en ongerijmde gedachte! Integendeel, een ledig hart ligt open voor allerlei dwaze en snoode gedachten en driften. Gelijk de vlietende beek door haar helder en heilzaam levend water den dorstigen wandelaar verkwikt, zoo verandert het stilstaande water in eenen stinkenden poel, waar bederf, verrotting en dood in wonen. De menschelijke geest is zoo gesteld, dat hij nooit geheel ledig van gedachten zijn kan: heeft hij nu geen betamelijk en zijner waardig voorwerp van opmerkzaamheid, zoo is hij overgelaten aan een heerleger van vreemde, doorgaans ijdele, veelal gevaarlijke indrukken, die door het kanaal der zinnen uit den oceaan der wereld in hem stroomen; en, niet beschermd door eenige altijd waakzame zorg, wordt hij onfeilbaar de prooi der begeerlijkheden en driften, die door zulke indrukken verwekt worden. Met regt noemde de wijsheid der ouden de ledigheid des duivels oorkussen; zij is zoo gevaarlijk voor de zedelijkheid, dat het beter, althans onschadelijker zou kunnen zijn, in overijling of drift van het pad der deugd af te wijken, dan zich dikwerf aan een ijdel nietsdoen over te geven: ten minste is het de raad der wijsheid, in de uren van rust, wanneer geest en ligchaam, van langdurige inspanning vermoeid, eenige verpoozing behoeven, liever een bijwerk, hoe onbeduidend, doch, waarin men eenig belang kan stellen, ter hand te nemen, of zich door spel en vermaken te verkwikken, dan toe te laten, dat de geest in zulk eene verderfelijke sluimering en werkeloosheid weg zinkt.

Misschien houdt gij mij voor een' te gestrengen zedemeester, omdat ik op zulk eene onophoudelijke werkzaamheid aandring. Gij gevoelt behoefte, om gelukkig te zijn, ja gij gelooft, dat God u tot geluk geschapen heeft; en zulk eene aanhoudende inspanning acht gij met een gelukkig aanwezen onbestaanbaar. Maar ik bid u, laat u door dezen schijn van hardheid niet terug stooten. Ik sta het u toe, gij zijt tot geluk geschapen: maar er

is tot het waarachtig en bestendig geluk geen andere weg, dan de aangewezene. Ikdurf mij op uwe eigene ondervinding beroepen. Kent gij iets lastiger en ondragelijker dan de verveling? Is er wel een ongelukkiger toestand, dan van hem, die met zijnen tijd, dat is, met zich zelven, met zijn aanwezen, verlegen is? Herinnert gij u ooit, in die oogenblikken, wanneer gij niets te doen, te bezorgen, te bedenken hadt, en ook eigenlijk met bewustheid niets deedt, gelukkig, regt vergenoegd geweest te zijn? Voorzeker stemt gij het toe, dat gij het verdriet, de gemelijkheid en kwade luimen nooit zoo van nabij gekend hebt, als in zulken toestand. Nogtans gevoelt gij u door zulk eene gezette en onophoudelijke werkzaamheid afgeschrikt; zulk een leven, zegt gij, is moeijelijk, en dus zeker niet gelukkig. Maar gij dwaalt, lieve jonge vriend. Moeijelijk, ja, zijn de beginselen van alles, zoo ook van een arbeidzaam leven. Doch ik hoop, dat gij dit niet geheel, als een voor u volstrekt nieuw leven, behoeft te *beginnen:* anders zou uwe opvoeding, dat ik hier niet onderstel, jammerlijk verwaarloosd zijn. Dan waart gij nu reeds onder de slavernij dier vijandin van alle deugd, de luiheid, de trage vadsigheid, die der menschen edelste krachten, alle drijfveren van eer en deugd, verlamt, en hare verlaagde, verachtelijke slaven onherstelbaar bederft. Neen, gij zijt min of meer aan eene dagelijksche, gezette werkzaamheid gewoon. Waarom zoudt gij dan, hetgeen gij waart en deedt, zoo lang gij als kind onder het bestuur van anderen leefdet, u zelven nu niet uit eigene overtuiging tot wet kunnen stellen? Het komt maar op den welberadenen wil aan: wil het ernstig, en gij zult arbeidzaam zijn. De moeijelijkheid, die uwe verbeelding daar nu nog aan vasthecht, zal in der daad gering voor u zijn, en weldra geheel verdwijnen; zoo zelfs, dat uw werkzaam leven u tot eene tweede natuur, en het voor u allermoeijelijkst worden zal, van dit pad der eer en des weldoens af te wijken.

Messchaert.

L'amour de l'ordre.

Gewen u, in uwen arbeid aan eene verstandige en vaste *Orde.* Verbeeld u een zamengesteld werktuig, welks deelen zoo kwalijk geplaatst waren, dat de hefboomen, raderen, tanden enz., die elkander drijven, vatten of bepalen moesten, elkander te vroeg, of te laat, geheel niet, te zacht of te sterk aanraakten; welke schokken, wat verwarring moest dat veroorzaken, zoo het werktuig al voor eene poos kon aan den gang gehouden worden! Want lang konde het niet duren, zonder te breken of stil te staan. Zoo is het ook met onzen arbeid. Hoe eenvoudig en min zamengesteld uw hoofdwerk ook zijn moge; ieder deel moet toch zijnen tijd en zijne plaats hebben; en daarvoor te zorgen is orde. Daarvoor is het zeer nuttig, vooraf een plan te maken, hoe eenvoudiger hoe liever, waarin gij voor ieder deel van uw werk den geschiktsten tijd en de geschiktste plaats bepaalt. Somwijlen mag het onverschillig zijn, wat vooraan en wat later geplaatst worde; dikwijls is het dat niet: de ondervinding zal u leeren, wat en hoe veel gij in deze en gene afdeeling van uwen tijd kunt uitvoeren. Het noodigste, dat het minste uitstel lijden kan, worde vooraan geplaatst, of tot die uren en plaatsen bepaald, waar gij aan de minste toevallige verhinderingen blootgesteld zijt; en voorts worde alles, indien mogelijk, zoo aangelegd, dat alle botsingen en verwarringen niet alleen voorgekomen worden, maar dat ieder gedeelte van uw werk met alle andere in een zeker verband, en alle elkander ten dienste staan. Onberekenbaar zijn de voordeelen, die daaruit voor u ontstaan zullen: maar vooral zal de moeijelijkste werkzaamheid u daardoor gemakkelijk, de meest zamengestelde eenvoudig worden. Maakt u dan, mijne jongen vrienden, de waarneming van zulk eene orde tot een hoofdwet: leert vroeg een' goeden overslag maken van den geheelen omvang van uw werk, naar uwen tijd en uwen stand, uwe betrekkingen en uwe krachten berekend; herziet en verschikt dien, naar gelang er iets in deze afwisselt; gewent

u, aan de bepaalde orde u gestreng vast te houden; en verlevendigt dezelve, elken dag en bij ieder nieuw tijdperk, voor uwen geest: dan kan voor u geen last te zwaar, geen werk te moeijelijk vallen.

MESSCHAERT.

La persévérance.

Een middel, om u de gezette arbeidzaamheid gemakkelijk te maken, is standvastige *Volharding*. Het aangenaam en zielverheffend gevoel van ontwikkelende kracht, en een fiere moed daaruit geboren, is het eigen deel der jongelingschap; en zoudt gij, jonge Vrienden, u dan niet schamen over eene moedelooze, ja laf-hartige wispelturigheid, die u bij elke opkomende zwarigheid en onvoorziene moeite deed terug deinzen, en het begonnen werk opgeven! Zonder eenige inspanning verkrijgt men niets begeerlijks; ja de moeite, die er aan eenige zaak besteed is, geeft er de grootste waarde aan. Wie, die verstandig is onder u, zou om het bezit van hetgeen, waarin hij het grootste geluk stelt, b. v. om roem en eere, niet eenen langen, bangen tijd, veel willen doen en worstelen en lijden?

Ja, diep gedaald is reeds de jongeling, die dit een ongelukkig leven noemen kan. Weet het, jonge mensch, er is geen geluk, voor redelijk wezen, zonder deugd; en de deugd is eene door oefening en inspanning verkregene zedelijke kracht. Die hiervan onbloot is, hoe kan hij met zich zelven tevreden en gelukkig zijn? Die deze bezit, heeft de bron des waren geluks in zich zelven, in zijne eigene achting en de bewustheid van zijn hart. Dat is het ware geluk, de boom des levens. Wel dan, zoo gij gelukkig wilt zijn, laat u door geene wezenlijke of schijnbare moeijelijkheid verbazen of verschrikken. Na dat gij uwe ontwerpen, berekend naar krachten en betrekkingen, met overleg gemaakt hebt, moet gij in de uitvoering standvastig zijn. Nog aan den ingang staande van den eervollen weg, dien gij ingeslagen zijt, hebt gij reeds vooruit gezien, dat de tempel des geluks hoog, zeer hoog op den top

eens bergs gelegen was; gij wist, dat allerlei moeijelijkheden op u wachtten, hier ruwe paden, die den wandelaar afmatten, daar steile rotsen en gapende afgronden; en gij gevoeldet uwen moed door eerzucht veeleer aangevuurd, dan verflaauwd bij het gezigt dier gevaren: maar nu zoudt gij bij de ondervinding terug deinzen, en uwe eer en geluk verzaken! Schaamt u, gij moedeloozen! Gij verdient den naam van edelaardige jongelingen niet; regtschapene, achtenswaardige mannen kunt gij niet worden; en het ingebeeld geluk, waarnaar gij grijpt, waarvan gij droomt, zal u als eene ijdele schaduw ontglijden.

MESSCHAERT.

L'honneur.

Wat is toch Eer? Waarin bestaat die hoogst begeerlijke onderscheiding, waarvan de gedachte uwe borst reeds verwarmt?

Zou de eer iets buiten ons zijn? Zou iemands eer in der daad afhankelijk zijn van eenig voorwerp, dat hij zelf niet is of hem niet toebehoort? Hoe kan hem dat eer aanbrengen? Maar is dit niet mogelijk; dan kan de eer niet bestaan in den lof en de goedkeuring van menschen, ten minste niet onbepaald. Want onderstel eens, dat gij deze onderscheiding genoot, zonder dezelve waardig te zijn; dat zou u toch niet gelukkig maken, dat zou die brandende begeerte naar eer in uw hart niet kunnen voldoen. Voor eene poos mogt het u eenigermate streelen en vleijen; op den duur, hoe meer gij u zelven en uwen toestand regt leerdet kennen, zou het u ontrusten, ja vernederen, en uw waar eergevoel beleedigen. Immers al die lof en onderscheiding zouden op eene dwalende meening van uwe medemenschen rusten. Hieraan wil ik nu onderstellen; dat gij opzettelijk niets hadt toegebragt; het is buiten uw toedoen en schuld, dat gij zoo boven uwe verdiensten geprezen en geëerd wordt; want anders haddet gij, door uwe bedriegerij, reeds alle ware eer verzaakt. Maar hunne dwaling is toch dwaling. En gij weet, dat dit eene dwaling is. Ik mag immers het tegendeel niet onderstellen, dat is, ik

mag niet aannemen, dat gij zelf dwaas en verblind genoeg zijt, om u die eere waardig te achten, die gij in waarheid niet verdient: anders waart gij een verwaande en opgeblazene zot, in der daad spot en verachting waardig; en zou dit eer, de ware eer zijn? Maar gij hebt zulk eene zotte inbeelding niet: wel, kunt gij u dan vereerd rekenen met eenen lof en onderscheidingen, die u niet toekomen? Integedeel, hoe fijner en levendiger uw gevoel van eer is, des te meer zult gij u beschaamd en vernederd achten door alle onverdiende eerbetoon, en dat zal u dringen, om hetzelve af te wijzen, en door woord en daad te toonen, dat gij te veel ware eer bezit, om u eenen lof, die u niet toebehoort, onregtvaardig aan te matigen. Eene wijze kloekzinnigheid zal u dit zelfde voorschrijven, als gij indenkt, dat alle dwaling, als op een' lossen grond steunende, wankelbaar en onbestendig is; zij kan zich niet lang staande houden: de tijd brengt de waarheid aan het licht, die alle verzinselen der valsche meening als dunne nevelen verdwijnen doet. Hoe zal dan de naaktheid van den te onregt geprezene openbaar worden! En dat zou u in zulk een' toestand niet ontrusten? Niet doen gevoelen, dat eene ingebeelde eer gevaar loopt, om over te gaan in ware en blijvende schande?

Zoo ziet gij dan, eergierige jongeling, dat de eer, waarnaar gij streeft, niet in het gevoelen of de achting en toejuiching der menschen gelegen is. Het is intusschen van het uiterste belang voor u, dat gij van dit regtmatige voorwerp uwer najaging een zuiver en waar begrip hebt.

Hiertoe is vooreerst zeer dienstig, dat gij de waarde aller dingen, vooral van zulke voorwerpen, die aan lof of berisping kunnen onderhevig zijn, regt leert kennen. Hoe vele zaken worden geprezen, bewonderd, toegejuicht, die meer berisping verdienden, ja zelfs verachtelijk zijn! En omgekeerd gaat men smadelijk voorbij, ja veracht men, het geen vereerenswaardig is. Wat dunkt u, verdient rijkdom, hoe ook verkregen en hoe gebruikt, eenige achting? Of armoede, waardoor ook veroor-

zaakt, eenigen smaad? Schitterende talenten, voor zoo verre zij alleen de vruchten zijn van eene ongemeen levendige verbeelding, vlug begrip en sterk gevoel, welke den man van genie aangeboren zijn, mogen hem doen onderscheiden en bewonderen; zonder zijne daarbij gevoegde vlijt ter beoefening en beschaving, zonder zijne wijsheid en deugd in de aanwending dezer vermogens, is hij om dezelve geene eer, geene ware achting, waardig. Persoonlijke moed en dapperheid moge van eene bewonderenswaardige sterkte van geest getuigen: maar als de zoogenaamde held in bloedvergieting en verdelging vermaak schept, geene zwakheid of onschuld ontziet, zijn zijne vermeende lauweren teekenen der schande. Geleerdheid, hoezeer door geduld en inspanning verkregen, is zonder wijsheid, zonder een waardig doel en nuttige aanwending, ten beste niets, dikwerf spot en verachting waardig. Ik zwijg van magt, titels en waardigheden, als zij louter geschenken zijn der blinde fortuin, als geboorte of andere loutere toevalligheden ze hebben toegeworpen. Zelfs de edelste kunstvermogens, zoo zij zonder deugd en zedelijkheid verkrijgbaar waren, en op voorwerpen werden toegepast van alle waarde ontbloot, zouden hunnen bezitter niet kunnen vereeren. Wezenlijke waarde heeft alleen datgene, maar ook dat alles, wat in zich zelf goed en deugdelijk, en in strekking en gebruik heilzaam en weldadig is. Wordt dit nu door iemand, in welken kring of stand, of van welke vermogens ook, met zelfbewustheid, overleg en inspanning voortgebragt, zoo doet het hem ware eer aan. Zoo is de rijke om het weldadige gebruik zijner schatten en den zegen, dien hij om zich verspreidt, de arme en geringe om zijne vlijt en de trouwe, waardoor hij zich en de zijnen met moeite verzorgt, de held om zijne dapperheid in den strijd voor het algemeen belang, gepaard met menschelijkheid en deugd, de geleerde en wijze om het licht, dat hij allerwegen verspreidt, de magtige om het veelvuldige goed, dat hij sticht en bevordert, kortom iedereen om zijne wijsheid en deugd alleen achtenswaardig, en niemand, die deze bezit, zonder eere. Zoo gij u deze

zekere en klare waarheid diep in den geest prent, jongeling, zult gij dan aan een blinkend en klinkend klatergoud u kunnen vergapen?

Maar om de ware eer te leeren kennen, is het wijders zeer dienstig, de menschen wel te leeren onderscheiden. In geene zaak misleidt gij u zelven zoo ligtelijk, o welwillende en goedhartige jongeling, als in het beoordeelen en schatten uwer medemenschen. Ook is de menschenkennis eene moeijelijke wetenschap, niet zonder langdurige en naauwkeurige opmerkzaamheid op de menschen te bekomen. Zij is een groot deel der levenswijsheid, der ware praktijk van het leven. Des te aangelegener is het voor u, die de wijsheid der ervaring niet bezitten kunt, naar de waarschuwing der ervaring van anderen te hooren. Gelooft het dan, o jongelingen, de menschen zijn in het algemeen geheel anders dan gij u veerbeeldt. Ik spreek vooral tot de eerlijksten; de oprégtsten en de goedwilligsten onder u, die u van de deugd en wijsheid der menschen doorgaans al te hoog gespannen denkbeelden vormt. Geenszins zoek ik u treurig en wantrouwend te maken, door uwe medemenschen met zwarte kleuren te schilderen: maar ik wil u de zuivere waarheid zeggen. De menschen zijn doorgaans zeer — zeer zwak en gebrekkig; allen zijn aan vele en velerlei dwalingen onderworpen, weinigen van vooroordeelen vrij, de besten gebrekkig, zoo niet wankelend in wijsheid en deugd, en de voortreffelijksten en grootsten niet zelden in een of ander punt klein en bekrompen. En aan het oordeel van zulke wezens zoudt gij uwe eer verblijven? Daarvan zoudet gij zulk een dierbaar goed, waarvoor uw hart zoo driftig klopt, afhankelijk maken?

Maar gij denkt misschien, dat ik u zoo doende onverschillig maken wil, voor den lof en de berisping der menschen? Niet alzoo. Hetgeen ik wensch, is, dat gij de menschen wel leert onderscheiden. Er zijn wijzen en braven, die, hoe onvolmaakt, toch betrekkelijk deze eernamen verdienen. Dezen kunt gij onderkennen, door hen te toetsen aan eene hoogere wet, die gij in u zelve omdraagt, o jongelingen, en die gij als een eerste rigt-

snoer in uwe beoordeelingen, verkiezingen en daden behoort te volgen. Behoef ik het bepaalder te noemen, uw geweten, uw zedelijk oordeel, waardoor gij het goed en kwaad, de ware eer en schande, onderscheidt, en de kennis daarvan op u zelve toepast? Dit oordeel te verlichten en te volmaken, dat is uw eerste pligt, omdat gij daardoor alleen de juiste waarde van alles, en uw hoogste belang, regt kunt leeren kennen en behartigen. Maar ook voor deze vierschaar moet gij uwe medemenschen beoordeelen. En dit met omzigtigheid en opregte waarheidsliefde doende, zult gij de braven, de wijzen, hen die de ware eer bezitten, in verschillende levensstanden onderkennen, gij zult hier en daar menschen kennen leeren, op wier goedkeuring en lof gij hoogen prijs stellen moogt; het zullen brave ouders, wijze leermeesters, goede, deugdzame voorgangers en vrienden zijn: en hoe meer gij van hunne meerderheid in nutte kennis, schoone en edele begaafdheden en vereerenswaardig karakter overtuigd wordt, des te meer zult gij aan de goedkeuring hunner wijsheid en braafheid uwe eer verbonden rekenen.

Er is eindelijk nog een stelregel, die u, in het streven naar lof en goedkeuring, behoort te leiden. Het is deze: tracht naar eenen lof, die bestendig is. Worden alle verdichtselen en inbeeldingen der dwaling door den tijd vernietigd, de waarheid blijft. Niet altijd, indien de wereld thans verkeerd oordelt, zal die dwaling duren. Daarom streeft de verstandige naar den lof der nakomelingschap, meer dan der tijdgenooten. Het gemeen (er is een aanzienlijk, zoo wel als gering gemeen) vergaapt zich aan schitterende verschijnselen, en deszelfs driftige toejuichingen versmoren de zachte stem van den bedaarden wijze. Maar men gewent zich aan den glans, de verbazing houdt op, en maakt plaats voor eene naauwkeuriger beschouwing, de ijdele naaktheid van het luchtige voorwerp wordt onderkend, en de eer verkeert in smaad. Of indien een zamenloop van oorzaken het oordeel der tijdgenooten verduisterd en den smaak bedorven heeft, zal de man, die nu door de dwaasheid der partijschap of geestdrijverij

als held of kunstenaar, als staatsman of geleerde, geroemd wordt, hierna in eene roemlooze vergetelheid wegzinken, zoo hij niet het voorwerp wordt van eene regtvaardige verachting. Streeft dan, jongelingen die van eerzucht blaakt, naar eenen roem die duurzaam is, naar eenen lof, die u door de bekrompenheid of partijzucht éener dwalende eeuw niet ontstreden worden kan, naar den lof dier menschheid, die wij hopen, dat onder alle afwisselingen van licht en donker, van waarheid en dwaling, van eeuw tot eeuw in kennis en deugd zal toenemen.

MESSCHAERT.

La modestie.

Onder alle hoedanigheden, waardoor men zich in de deelneming en genegenheid der menschen aanbeveelt, verdient eene voorname plaats de bescheidenheid, eene deugd, die vooral tot des jongelings pligten behoort, en hem ten hoogste vereert. Laat mij dan deze in schijn min aanzienlijke, maar in waarheid allervoortreffelijkste hoedanigheid, u, mijne jonge vrienden, ernstig mogen aanprijzen.

Weldenkende, zedige jongelingen, gij gevoelt, wat ik door deze deugd versta: maar een heerleger van ruwe knapen schijnt dezelve in het geheel niet te kennen. In der daad, de ervarene beschouwer van den tegenwoordigen staat der maatschappij wordt bedroefd, als hij deze onbescheidene, lastige en verwaande mannekens in alle plaatsen en alle kringen ziet vermenigvuldigen. Kan er wel een ongeschikter voorwerp zijn dan een jong mensch, die zich den toon en het gezag aanmatigt, die alleen aan de ervaring en wijsheid der jaren voegen? In uw spreken, in uw doen moet uwe bescheidenheid altijd doorblinken, o jongeling, die ware achting en liefde verdienen wilt; zij moet u aanbevelen, u de ware bevalligheid bijzetten in uwen omgang: zij moet een' vermogenden invloed hebben op uwe leerzaamheid, uwen ijver en al uwe vorderingen; kortom, zij zij uw voornaamste sieraad in het gezellig leven, en uwe leidsvrouw tot verstandelijke en zedelijke volmaking.

De bescheidenheid schijnt meer eene ontkennende, dan eene stellige deugd te zijn. Zij houdt u terug van hoogmoedige opgeblazenheid, en alle ongepaste aanmatiging; zij belet u, ligtelijk in eenigen kring u zelven vooraan te zetten; zij doet u liever te weinig dan te veel spreken. Maar zij is in der daad meer, en wel degelijk eene stellige en werkzame deugd. Leert haar kennen als de dochter der edele en beminnelijke nederigheid, die, zichzelve, hare gebreken, hare beperkte vermogens, hare zwakheid en minderheid in velen kennende, door het gevoel daarvan juist tot alle loffelijke werkzaamheid, en tot het streven naar meer volmaaktheid, gedreven wordt. Deze nederigheid is met eene reine en edele eerzucht zeer wel bestaanbaar. Want de nederige denkt niet te gering van zich zelven; geene deugd kan op onwaarheid gegrond zijn: maar terwijl hij, die zich zelven regt kent, zijne goede hoedanigheden niet voorbijziet, is hij zich ook van zijne beperktheid en gebreken zoo levendig bewust, dat hij vele, zeer vele zijner medemenschen voortreffelijker acht dan zich zelven. Dit maakt hem bereid, om aan velen den voorrang boven zich in te ruimen, en iedereen met eer en achting te bejegenen; het doet hem zelfs wel eens inschikkelijk en toegevend zijn jegens al te groote aanmatigingen, daar hij ligtelijk vreest zelf te veel te zullen eischen; kortom de nederigheid van geest maakt hem bescheiden jegens allen.

Welke deugd zou u, o jongeling, meer voegen, meer versieren, dan deze? Welke aanspraken hebt gij toch te maken op die oplettendheden, onderscheidingen en eerbewijzen, die ik eenige, helaas te vele, jonge lieden zie naar zich trekken? — Indien eenige hoedanigheid een' billijken eisch heeft op de algemeene achting en eerbiedenis, het is wijsheid. Maar waar is de uwe? Gij moogt eenige kennis, veel welligt in uwe oogen, door de vlijt en bekwaamheid uwer meesters, of zelfs door uwe eigene naarstigheid, opgedaan hebben, zij kan toch niet meer zijn, dan de eerste beginselen van kunsten of wetenschappen. Maar laat het meer zijn; laat uwe wetenschap den naam van geleerdheid, uwe kunst dien van bekwaamheid verdienen: het is

op verre na geene wijsheid. Deze gaat nooit voor, maar volgt de ervaring der jaren. Er is een wijde stap tusschen aangeleerde, en tusschen bekookte, dat is zulk eene praktikale kennis, die door langdurige en herhaalde vergelijking, schifting en beproeving in het dadelijk leven gezuiverd, en als het ware tot een levensvoedsel gekleinsd en in ons zedelijk wezen overgegaan is. De eerste is eene geheugenkennis van klanken, namen en afdeelingen, de andere is inzigt in de natuur en het gebruik van zaken. En deze is, op het bestuur des levens aangewend, ware wijsheid. Ken dan, o jongeling, u zelven. Ja gij kunt alle achting waardig zijn, gij kunt alles gedaan, alles geleerd hebben, wat de gestrengste leermeester van u vorderen mogt: met al uwe bekwaamheid hebt gij nog het regt niet, om het hoogste woord te voeren, en u den toon en het gezag toe te eigenen, dat alleen aan de ware wijsheid voegt. Met al uwe wezenlijke bekwaamheden, zoudt gij de beschuldiging van bespottelijke verwaandheid niet kunnen ontgaan.

MESSCHAERT.

Hoe laat is het?

Geene vraag is in de zamenleving gemeenzamer. Zelfs bij den weg, hoort men ze vaak. Niet alleen de Luiaard, wien de tijd verveelt, maar ook de vlijtige Arbeider, die immer tijds gebrek heeft, vraagt telkens: *hoe laat is het?* en hij zoude deze vraag nog veel meer doen, indien de openbare, of bijzondere, uurwerken hem dezelve niet dikwijls onnoodig maakten.

Ook in een' oneigenlijken zin, met opzigt op de *zedenlijke* wereld, kan men deze vraag doen. En, in dezen zin, is de vraag, voor den Wereldburger, van hoog belang: schoon het antwoord, ten aanzien van bijzondere Volken, niet altijd even vleijend en vertroostend moge uitvallen.

De Leidsluiden van elk beschaafd Volk, en allen, die eenigen aanmerkelijken invloed op hunne medemenschen hebben, behoorden zich deze vraag: *hoe laat is het?* geduriglijk voor

te stellen, en zich, daarbij, hunnen *heiligen pligt* te herinneren, om namelijk het Volk, het welk zij lijden, volgens het doel der Rede, zoo veel in hun vermogen is, hooger en hooger optevoeren, en hetzelve te behoeden voor *stilstaan*, althans voor *terugvallen*.

In *Rusland*, *Pruissen*, en in eenige kleinere Staaten van *Europa*, zouden zij, die aan het roer zitten, de vraag: *hoe laat is het bij ons?* tegenwoordig, zonder bloozen, beantwoorden kunnen. Zelfs zouden zij, ten aanzien van hunne *Natiën*, een vleijend bescheid op die vraag, met grond, mogen te gemoete zien.

Maar is dit *bij ons* het geval? *Hoe laat is het*, in dit ons eigen Vaderland? Ik wil nu niet weten, hoe het sta met onze Geleerdheid, onze Letterkunde, Wetenschappen, en fraaije Kunsten: maar ik vrage, hoe het gelegen zij met onze *nationale* verlichtingen. Is er, in ons land, veel *zelfstandig* denken en oordeelen? of loopt de grootste hoop onzer beschaafde luiden (het laag gemeen komt hier niet zoo zeer in aanmerking) nog blindlings aan de leibanden van anderen? Is het getal dergenen, die den staat van *vrijwillige onmondigheid* verlaten, grooter, dan in de vorige dagen? of laten de meesten nog anderen voor zich *denken*, zonder gebruik te durven maken van hunne eigen rede?

Er is een tijd geweest, dat de verstandige zich meende te mogen verheugen in de toekomst. Ja! weinige jaren geleden, brak, door de dikke nevelen van onkunde, valsch vooröordeel, en bijgeloof, eene heldere lichtstraal. De almagt der wijsgeerige begrippen *scheen*, ook bij ons, uit den baijert van verwarring, eene nieuwe schepping te willen voortbrengen. Doch ziet! er ontstond een hevige orkaan. Deze joeg, van land tot land, over *Europa*, heen; wierp alles neder, wat hem in den weg stond; en veroorzaakte duizend ongehoorde rampen. De opgeklaarde wereldburger troostte zich, te midden zijner aandoeningen, met de hoop op herrijzende helderheid, bij 't herstel der kalmte: even als de stormen in de natuur, door kalmte en helderheid, door-

gaans, worden opgevolgd. Maar ach! die hoop, zoude zij waarlijk, geheel en al, in rook verdwenen zijn?

Zeker, is er weinig, of geene, gelijkheid te vinden, tusschen hetgeene, eenige jaren geleden, scheen te zullen worden, en hetgeene thans is. Ter verklaringe van die ongelijkheid, wordt eene keten van waarnemingen en redekavelingen vereischt, welke het verstand, ja, wel vormen kan, doch waarvan de aaneenschakeling minder berekend is voor het *ontbijt* en de *theetafel*. Het zij dan genoeg, hier te zeggen, dat die hoop, tot dus verre, niets minder, dan *vervuld* is geworden. Ja, op onze vraag: *Wachter! wat is er van den nacht?* zouden wij, vrees ik, een antwoord bekomen, niet ongelijk aan dat, bij den Propheet: *de morgenstond is gekomen; echter is het* (hier nog veelzins) *nacht.*

Maar hoe? Is er dan, zal men zeggen, een stilstand, of teruggang, in de zedenlijke wereld? Gaat niet, in tegendeel, het licht, zonder tusschenpozing, voort zich hooger te verheffen, en breeder te verspreiden over de nog duistere plekken van onzen aardbol? — Ja! Het licht gaat voort. Niets in de wereld is in staat, het te verhinderen! Éénmaal over *Europa* ontstoken, laat zich hetzelve niet wederom uitblusschen, of, gelijk het flaauwe kaarslicht, onder eenen domper uitdooven. Ongetwijfeld, heeft de wijsgeerige verlichting, gedurende de laatste jaren, met opzigt op de menschheid, als een *Geheel* beschouwd, heerlijke vorderingen gemaakt; en er is alle reden om vast te stellen, dat deze zegepralende voortgang, in weêrwil van allen tegenstand, zal blijven aanhouden, en trapswijze naderen tot het denkbeeld der hoogste volkomenheid.

Geheel anders echter vertoont zich de zaak, wanneer wij die, met toepassing op bijzondere volken en maatschappijen, beschouwen. Dan toch vinden wij niet zelden verachtering, in plaats van vordering, en duisternis, in de plaats van licht. Een verschijnzel van dezen aard is niet ongelijk aan eene natuurlijke zonverduistering, of ook aan de taning van het daglicht, door eenen zwaren mist. De geschiedenis der oude Volken niet alleen,

maar ook de beschouwing der hedendaagsche wereld levert helaas! voorbeelden, in menigte, op, dat zich de heerschappij der oude vooroordeelen en dwalingen, onder een Volk, 't welk zich als verlicht voordeed, voor eenen tijd, met verdubbelde kracht herstellen kan. Ja, schijnt het niet, hier en daar, waar wij de vorige dwaasheden, in volle zegepraal terug zien keeren, als of velen zich beijveren, om, naar mate zij, te voren, met meer moeds en kracht, de beginzelen der rede gehuldigd hadden, in het betoon eener domme dweepzucht uit te munten, en den menschelijken geest tot den ouden staat der vorige onmondigheid en slavernije terug te brengen? Zoo waar is, ook in dit opzigt, het geene de *Franschen* gewoonlijk zeggen: *les extrêmes se touchent!*

Om ten minsten eenigzins te weten, *hoe laat het*, ook bij ons, *zij*, moeten wij ons oog wenden naar den trap van godsdienstige beschaving, waar op wij onze landsgenooten, inzonderheid de leeraars van den Godsdienst, aantreffen. Deze menschen, zeg ik, moeten hier, vooral, in aanmerking komen, om dat hunne invloed, op verre het grootste gedeelte des Volks, zeer sterk, en hunne werkkring alles behalve gering is. Men mag derhalve vragen: of de leeraars, in het algemeen, hier te lande, thans *vrijer*, dat is *zelfstandiger*, over zaken van Godsdienst, denken, dan zij, bij voorbeeld, 25 jaren geleden, dachten? of zij, met de algemeene verlichting der beschaafde wereld, mede in hunnen kring, zijn opgeklommen; en in de uitlegkunde der heilige schrift, zoo wel als in de wijsgeerte, die vorderingen gemaakt hebben, welke men van hunnen stand, en de veelvuldige gelegenheden, die zij hebben, redelijker wijze verwachten kan? of hunne godsdienstige begrippen, ten opzigte van het *leerstellige*, thans aanmerkelijk gelouterd, verfijnd, verbeterd zijn? of zij *Godsdienst* en *Godgeleerdheid* beter hebben leeren onderscheiden? of er meer smaaks in hunne leerredenen heerscht, dan voorheen — — — ? Een onpartijdig antwoord op deze en dergelijke vragen zoude, denk ik, ons eenigzins in staat stellen, om te bepalen, *hoe laat het*, ook bij ons, *zij*.

Wat den smaak, in het prediken belangt, ja zeker! over het geheel genomen, is dezelve, ook bij de *Gereformeerden*, veel verbeterd. Dank zij, bij deze gelegenheid, toegebragt aan de lofwaardige pogingen der Hoogleeraren *Hollebëek* en *Bonnet*, die zich, in dit opzigt, bij hun Genootschap, in der daad, verdienstelijk gemaakt hebben! Ook is het, wat de voordragt der leere betreft, in sommige Gemeenten van ons Vaderland, niet meer zoo stikdonker, als voorheen. Hier en daar, arbeidt, in alle stilte, een enkel meer of min verlicht man, aan de verbetering der godsdienstige begrippen, zoo veel hij kan en durft. De oude regtzinnigheid zelve heeft, allengskens, eene gedaantewisseling ondergaan, welke het vergelijkende oog des kenners niet ongaan kan. In het algemeen, wordt er minder verketterd en verdoemt. Eene meer gematigde denkwijze begint doorte-breken. Zelfs komt er, bij de *Catholijken*, hier en daar, meer lichts. Althans, ik twijfel, of een andere *Tetzel*, wanneer hij zijne trafiek van aflaten, in onze Stad, wilde openen, aldaar thans wel veel neering hebben zou, al ware het ook, dat hij, voor nog minder dan *twaalf stuivers*, eene ziel uit het vagevuur beloofde te verlossen.

Doch laat ons echter, aangaande de verlichting in onze Stad, niet te hoog denken. Neen! in vele opzigten, is het althans bij de meeste Leeraren, helaas! nog wel degelijk *nacht*. Men moge, op de *gereformeerde* predikstoelen, zoo vinniglijk, niet meer uitvaren tegen *heele* en *halve Pelagianen*; velen echter schreeuwen zich bijna heesch, tegen de geenen, die zij *Neologen* noemen, en die door verre de meesten van die schreeuwers, op zijn best, bij naam gekend worden. Het is nog niet lang geleden, dat een van deze menschen openlijk te kennen gaf, dat men, zijns oordeels, de nieuwe Hervormers (of *Neologen*), ten minsten vier jaren lang, moest opsluiten, gelijk ik, bij toeval, met eigen ooren, *duidelijk* gehoord heb, en ook door vele getuigen zou kunnen bevestigd worden. Een ander, die, in de verklaring der *Openbaring* van *Joannes*, aan die plaats gekomen was, waar *het*

Lam met zeven hoornen voorkomt, stelde (in het begin van dit jaar, gelijk ik van geloofwaardige oorgetuigen ontvangen heb), de vraag voor: « waar toe dat Lam die *hoornen* had? » en hij antwoordde daar op: « om de *Neologen* daar mede te stooten. » Naderhand evenwel heeft deze Prediker, zoo ik verneme, deze verklaring, ja geheel die beteekenis van het grondwoord *Kerata*, openlijk terug genomen, en gezegd, dat men hier niet wel aan *hoornen*, maar beter aan *lichtstralen*, die aan het Lam eenen hemelschen glans bijzettenden, denken kan. Voorzeker, indien het waarlijk te doen is om de bekeering der *Neologen*, dan zijn *lichtstralen* (zoo zij anders het kenvermogen kunnen opklaren) een veel geschikter middel, dan *hoornen*, die slechts stooten en verbrijzelen!

Over het algemeen genomen, heerscht er onder de Leeraars der grootste Christengemeenten, die in deze Stad zijn, nog weinig smaaks. Van waar anders de *pietistische* straattaal, waarover de beschaafden klagen; de lage uitdrukkingen, welke niets gemeens hebben met de ware, eenen Leeraar zeer aanteprijzene, *populariteit?* Van waar die onevenredige beelden, de overdreven *oosterssche* spreekwijzen, dat valsch vernuft, en die valsche welsprekendheid? Wat moet een man van eenigen smaak gevoelen, wanneer hij eenen Leeraar, bij voorbeeld, voor eenen doodkranken broeder der Gemeente, tot God hoort bidden: « Heer! laat ons hem van uw vaderhart mogen *aftroggelen!* » Wat moet hij denken, wanneer hij eenen ander', op het Kersfeest hoort zeggen: « de Engel had zulk eenen haast, om den herderen het berigt der geboorte van *Jesus* te brengen, *dat hij honderd vleugelen te gelijk aannam, en zoo naar beneden schoot*, ter plaatse, waar de herders waren. » *Honderd vleugelen*, op den omtrek van eene middelmatige menschengestalte, (en zoo wil men toch, gewoonlijk, de Engelen aan onze verbeelding schilderen) wat is dit voor eene evenredigheid? Wat moet, eindelijk — om nu hier niet meer staaltjes, uit mondlijke geloofwaardige berigten, bij te brengen—wat moet een mensch van gezond verstand en van den

minsten smaak zeggen, bij het inzien van eene, onlangs in druk openlijk uitgegeven, *historische Gedachtenis-rede, ter gelegenheid van den vijfentwintigjarigen predikdienst, in de Gemeente van Amsterdam?* Wie is in staat, om dat onnozele boekske, waarin de nietigste beuzelingen, als zaken van het hoogste gewigt, voorgesteld, valsche welsprekendheid, op de winderigste wijze, ten top gevoerd, en de ongelijkslachtigste beelden onder elkander verward worden, zonder lagchen door te loopen? Of is 't niet om te lagchen, wanneer men *arenden, die op vlerken van 't geloof ten hemel stijgen, laat aanliggen, met* Abraham, Isaäk *en* Jakob, *aan de maaltijd des Lams?* Is de verklaring des Predikers van den tekst: *nu ben ik tot 2 heirlegers geworden:* zelve niet belagchelijk? Zijn de redenen waarom de man de maand *November* voor zoo belangrijk houdt, niet meestal wonderlijk kinderachtig? Is 't niet hoogst bespottelijk, en (om het zagt uittedrukken) zeer onkiesch, wanneer hij het Dorp *Buiksloot* dus aanspreekt: « mijn geliefd *Buiksloot*, eersteling mijner kracht! gij smaaktet, om uwen godsdienstijver, toen ik, in zoo veel liefde, *aan uwe wateren zaaijen mogt*, als een ander *Zebulon*, aan het scheeprijk IJ, den zegen van de verborgene dingen des zands. Stroomen van levend genadewater vloeiden uit uwen buik; en veelen ontvingen den H. Geest! » En wat verstaat er de dagelijksche man van, als hij den Leeraar hoort zeggen: « het grijze *Oudewater* zij geen *Naphthali* meer: » of: « mijne gulle *Delfenaren!* God zette u als *Ephraim* en *Manasse!* » of: « wij zullen elkander, met *Jakob*, wedervinden, niet te *Barseba*, niet te *Paddan-Aram*, niet bij de *Joordaan*, bij *Jabbok's* Beek, of te *Abarah*, of *Bethabarah*, maar bij de cristallijne stroomen van het hemelsche *Siloah!* -- Maar al meer dan genoeg, van dit *Abracadabra!* het welk (na dat de Prediker gezegd had: « mijn hart is *uitgezegd*; maar mijn mond en tong is nog eene vloeijende beek ») met een rijmpje eindigt, dat, kennelijk, van 's mans eigen maakzel is. Wat er ook van deze Gedachtenisrede moge gezegd worden, er is geene *ketterij* in; en is zij daarom ook goedgekeurd door de *Classis* van *Amsterdam*.

Zegt mij, Voorstanders van verlichting'! als Gij zulke dingen hoort, of leest: *hoe laat is het* dan wel, naar uwe gedachten, in onze Stad? VAN HEMERT.

La liberté du commerce influe plus avantageusement sur le commerce et l'industrie que les lois prohibitives.

Engeland heeft zich eerst met zijne Coloniale scheepvaart bemoeid: weldra heeft deszelfs Akte van scheepvaart zich tot den geheelen handel van dat Rijk uitgestrekt: daarop heeft de landbouw op zijne beurt premien van uitvoer gevraagd en verkregen: de naijver der fabrikeurs heeft vreemde manufacturen doen uitsluiten, en op het strand verbranden. In den langen loop dezer gedurige tusschenkomsten is 's lands welvaart ten top gestegen, en van alle kanten heeft men het verbodsstelsel toegejuicht. Maar intusschen durfde een man van doorzigt in dat land zelve, zonder de stem van het Gemeen of een' bedriegelijken schijn te achten, openlijk zeggen, dat 's lands-voorspoed niet *door*, maar ten *spijt van* het verbodsstelsel toenam. Dit orakel, voor vijftig jaren reeds in een gedrukt werk uitgesproken, is in onze dagen door de eerste Staatslieden van Engeland herhaald geworden. Onder de hoofden der tegenpartij, onder die van het Ministerie, onder alle verlichte Parlementsleden, is hieromtrent maar éene stem.

Wat is dan de ware oorsprong van dien verbazenden voorspoed? Dat in Engeland personen en eigendommen onder het schild der wetten onschendbaar veilig zijn, en dat die wetten de Staatsregeling tot waarborg hebben. Deze inrigtingen verheffen Engeland boven alle beschaafde landen. Alle soorten van nijverheid hebben zich kunnen ontwikkelen; alle kapitalen konden op duizend verschillende wijzen geplaatst worden: zie daar de eerste en weligste bron der algemeene welvaart.

Ten tweede beroep ik mij op het bekende gezegde: overal waar vele goederen en koopwaren zijn, vestigt zich een sterke

handel. De voortbrengselen der Engelsche nijverheid, dus van alle de kluisters ontslagen, die in willekeurige Regeringen zoo talrijk gevonden worden, hebben Engeland tot eene van de grootste markten der wereld verheven. Intusschen werden de volkplantingen ontgonnen, en de kostbaarste Coloniale goederen kwamen in overvloed uit alle werelddeelen op die markt bijeen. Nuttige landverhuizingen, en gelukkige oorlogen vermeerderden gedurig het getal der Colonien, en eindelijk hebben wij alle schattingen van Oostindiën in Engeland opeen gestapeld gezien, wier jaarlijksche verkoop veel meer dan de geweldige som van honderd millioenen Nederlandsche guldens bedroeg.

Mij dunkt, dat dit genoegzaam de vraag beantwoordt, en dat men die stof niet behoeft uit te putten. Ongetwijfeld hebben die oorzaken van voorspoed met het verbodsstelsel niets te maken. Maar indien zij de werking daarvan lang hebben opgewogen, heeft het desniettemin zijn' heilloozen invloed wel degelijk uitgeoefend. Nadat de Regering ten behoeve van alle ondernemingen der nijverheid was tusschen beide gekomen, bleek het, dat de landbouw de gegevene bescherming niet meer genoot. De bevolking was snel toegenomen, vooral in de laatste halve eeuw: Engeland bragt dus niet meer voort dan voor zich zelve; er was geen uitvoer van granen, en dus ook gene premie van uitvoer meer. Ondertusschen waren, door de beschermende regten, alle fabrijkgoederen duurder geworden, en de landman, die alles duurder kocht, kon niet meer bestaan, dan door den prijs der levensmiddelen opteslaan. Maar de mededinging van de vreemdeling belette zulks; want de vreemdeling bragt goedkooper levensmiddelen aan, en de Engelsche landbouw verzocht en verkreeg van de Regering beschermende regten. Men stelde den prijs der granen vast, beneden welken de invoer van vreemde granen niet zou worden toegelaten; met andere woorden: men zette een' broodprijs vast, belette het lager te worden, en deze kunstprijs, hooger dan de natuurlijke, werd door achtervolgende wetten steeds verhoogd. Gij voelt den natuurlijken invloed dezer

rijzing van het brood op het arbeidsloon, en bij gevolg ook op den arbeid.

Ik zal mij tot één uitwerksel bepalen: de dagloonen, hooger zijnde dan in eenig land der wereld, hebben de fabrijkgoederen naar evenredigheid doen rijzen. De uitvoer dier goederen leed eerst door die duurte; daarna zou zij door de mededinging in andere landen onmogelijk geworden zijn, en eindelijk den ondergang der fabrijken hebben ten gevolge gehad, toen het bijzonder belang, de krachtigste drijfveer van allen, aan de Engelsche fabrikeurs een middel aan de hand deed, hetwelk hun gelukte. Werktuigen vervingen den arbeid der handen: de scheikunde verdubbelde de werktuigen tienvoudig, en de voortbrengselen der nijverheid deden, door den lagen prijs, alle mededinging ophouden. Maar de menigte der weggezondene arbeidslieden riep vergeefs om dat dure brood, hetwelk zij, ook tot den gewonen prijs, niet meer zouden hebben kunnen bekomen.

Zoodanig is in Engeland de gang van het verbodsstelsel geweest; het heeft ten laatste duur brood en vele armen zonder werk ten gevolge gehad. Deze algemeene nood bij eene Natie, die ik bemin en eerbiedig, wordt u, Mijne Heeren! niet door mij aangekondigd: haar eigen Parlement heeft die taak op zich genomen door den mond van deszelfs achtenswaardigste leden, door de voorgeschrevene onderzoekingen, de werkzaamheden en rapporten der Comités, tot dat einde benoemd, en, eindelijk, door de debatten, die geheel Europa gehoord heeft. Wanneer men eenige punten, die den partijgeest of buitenlandsche Staatkunde betreffen, ter zijde stelt, zoo vraag ik; waarmede de beide Wetgevende Kamers zich in langen tijd hebben bezig gehouden, dan met den nood der landbouwers, der fabrijken en van den koophandel?

Gij weet, mijne Heeren! dat ik een togtje naar Frankrijk gedaan en mij eene maand te Parijs heb opgehouden. Gij kunt wel denken, dat ik bij de discussien van de Kamer de Afgevaardigden, en vooral bij die, over de Wet omtrent de granen,

ben tegenwoordig geweest. Gij zult mij vragen, of Frankrijk op dit punt het voetspoor van Engeland volgt, en terwijl het dit Rijk in den loop van het verbodsstelsel volgt, reeds zoo verre gekomen is, dat het dezelfde maatregelen omtrent de levensmiddelen moet nemen, of deze wetten tot verhooging van prijs der levenden, en vooral van het brood strekken?

Ik heb de eer, UEdel Mogenden hierop bevestigend te antwoorden. Ja! Frankrijk heeft in de oorlogen der Omwenteling het verbodsstelsel, als weêrwraak tegen Engeland, omhelsd: en uit haat tegen Engeland die weêrwraak tot het alleruiterste, onder den naam *stelsel des vasten Lands*, gedreven. Bij 's Konings herstelling heeft men het verbodsstelsel op de Engelsche wijze meenen te moeten behouden, als schild over de nijverheid, en kort daarna is men weggesleept geworden tot de korenwetten in den Egelschen geest. Frankrijk gaat zelfs nog sneller voort in de wetgeving op de levensmiddelen dan Engeland. De Wet, dezer dagen doorgegaan, gaat reeds veel verder dan de Wet, voor twee jaren bekrachtigd; dat wil zeggen, het brood, zoo kort geleden door de Wet duurder gemaakt, wordt nu op dezelfde wijze nog duurder; eene treurige, maar noodzakelijke uitwerking van het verbodsstelsel!

Gij zult ook willen weten, mijne Heeren! of in de loopbaan der Staatshuishoudkunde, die Frankrijk is ingetreden, de uitoefening van het verbodsstelsel reeds eene menigte armen zonder werk voortbrengt, en of de Regering, na eene tusschenkomst in den prijs der levensmiddelen, ook in het werk der arbeidende klasse moet tusschen beide komen, om te regelen en te beschikken, wat zich van zelve scheen te moeten schikken? Ik zal eenvoudig aan UEd. Mog. het contrast opgeven, dat ik gezien heb. Aan den eenen kant troffen mij de prachtige wegen, die het land doorkruisen, en vijftig heerlijke toegangen tot de hoofdstad openen. Ik heb in Parijs gedenkstukken der kunst gezien, benevens verhevene instellingen, en verfraijingen van allerlei soort, en in de omstreken van Parijs koninklijke paleizen met

bosschen en tuinen, en tevens met eene klimmende duurte, veel ellende in de geringere klassen des Volks, en overal de akelige bedelarij. Dien ten gevolge onderhoudt de Regering altijd eene menigte werklieden met reparatien, verfraijingen, opruimingen en nieuwe gebouwen. Deze werkzaamheden gaan langzaam voort, zonder twijfel om altijd werk te geven aan de schare dergenen, die geen werk hebben. Mogen wijzere overleggingen weldra de Fransche Natie tot de ware beginselen der Staatshuishoudkunde terug brengen! Moge zij aan de gevaren van den weg ontsnappen, dien zij ingetreden is; en dus alle de weldaden genieten, welke de Voorzienigheid op haar heeft uitgestort! Ik heb gemeend, den dageraad eener zoo zachte en weldadige omwending te bespeuren, en het doet mij een waar genoegen, U zulks te kunnen aankondigen.

Wij zijn sedert eenige jaren de loopbaan van het verbodsstelsel ingetreden, met veel schroom, wel is waar, en met veel omzigtigheid; getuige de herhaalde verwijtingen derzulken, die ons hals over hoofd daarin wilden storten. Maar ondertusschen zijn wij al van lieverlede verder daarin gekomen. Ik heb in deze Kamer en in het openbaar, elke schrede, die wij daarin vooruit gingen, opgemerkt en bejammerd. Zijn wij daarin reeds zoo verre gekomen, dat de prijs der levensmiddelen hooger, het brood door de Wet duurder is, en de armen geen werk hebben? Terwijl Engeland en Frankrijk voor twee jaren, en nu nog geen jaar geleden, wetten op de granen maakten, hebben zich stemmen voor het navolgen dier fraaije wetgevingen doen hooren. Op dit oogenblik schijnt geen voorstel van dien aard te vreezen te zijn: wij mogen ons daarmede geluk wenschen, en het schijnt, dat wij dit geluk aan discussien in de Provinciale Staten, in 's Konings Raad, en aan de wijsheid der Regering te danken hebben. Maar blijven wij aan het verbodsstelsel getrouw, bemoeit de Regering zich met alle takken van nijverheid, en blijft zij zich daarmede bemoeijen, zoo wordt eindelijk de landbouwer door de opeenvolgende rijzing van den prijs aller voorwerpen, ook van eerste

noodzakelijkheid, in den grond geholpen, en dan moet men te zijnen behoeve wel den prijs, ook van hetgeen hij ter markt brengt, verhoogen, het geheele volk in die wederkeerige belasting ten voordeele van den landbouwer doen dragen, en eene wettelijke verhooging van den broodprijs gedoogen. Indien ik ooit die geduchte waarheid heb verkondigd, zoo gevoel ik heden den pligt, om die, al ware het tot vermoeijens toe, in de ooren van UEd. Mog. te doen weêrgalmen. Thans stelt de Regering eene belasting voor op het brood. Terstond verheffen zich duizende van stemmen, en brengen zwarigheden te berde, om geen voorwerp van eerste noodzakelijkheid duurder te maken. Maar sedert zes jaren hebben onze pogingen daarheen gestrekt, om alle levensmiddelen in prijs te doen rijzen, en eene duurte van het brood te bewerken, die den prijs, welken de belasting daaraan zal geven, oneindig overtreft; en het eenig onderscheid tusschen die twee ongelegenheden is, dat wij het mindere zien om het te vergrooten, en ons vrijwillig omtrent het ijzingwekkende kwaad de oogen sluiten. Maar dit zal ons niet helpen. Verwerpen wij een stelsel van belastingen, waarin een belasting op het brood voorkomt, en volharden wij in het verbodsstelsel, zoo zal ons de kracht der noodzakelijkheid weldra in den afgrond storten, dien wij voorgeven te willen vermijden.

Zouden wij omtrent het andere punt gelukkiger zijn, door namelijk, geene werkelooze armen te kennen? Of treffen ons reeds de kreeten der armen, die om werk vragen? Hier torschen wij eene dubbele ramp; het verbodsstelsel bewerkt dagelijks de ellende des Volks, en deszelfs vroegere uitwerkselen heeft ons eene oude ellende achtergelaten. Ziet de duizende huisgezinnen, die aan de vestingwerken arbeiden, en de Colonien, op onze heide gevestigd. Aan welke andere oorzaak kunnen wij toch zoo veel werkelooze armoede toeschrijven, dan juist aan dit verbodsstelsel, hetwelk overal den Koophandel in zijnen gewonen loop stremde, en de fabrijknijverheid verraderlijk tot de dwaaste ondernemingen aanspoorde? Dus was de toestand der Natie op

het oogenblik der groote staatkundige omwentelingen, waaraan het Koningrijk der Nederlanden zijn bestaan te danken heeft; onze fabrijken werden als door een' donderslag getroffen, onze Koophandel kwijnde, en geheele scharen van armen hadden geen werk. Gelukkiglijk wordt, door de schrandere pogingen en den standvastigen geest der Maatschappij van Weldadigheid, de grond eener woestijn ontgonnen, die levensmiddelen zal voortbrengen door de eigene handen derzulken, welke die missen, en die zullen verbruiken, in plaats van in ons midden te sterven. Maar wanneer wij zulk een dreigend kwaad, hetgeen de krachten der Natie scheen te boven te gaan, zullen hebben verholpen, zoo moeten wij ons vooral wachten van, door eigene schuld, eene nieuwe ellende te scheppen, en de vruchtbaarste bron daarvan met het verbodsstelsel laten varen.

Dit stelsel berokkent daarenboven een kwaad, hetwelk ik nog niet heb vermeld, en dat 's lands voorspoed bij ons nog meer dan in groote Rijken verwoest. Sluikhandel, smokkelarij zijn in Frankrijk en Engeland maar al te zeer bekend, waar zij, gelijk overal, eerlijke beroepen in den grond boren, der schatkist een *te kort* bewerken, en de zedelijkheid der Natie ondermijnen. In Engeland is er opene, duurzame oorlog, gevechten ter zee en te land met de smokkelaars; en dit is daar zoo algemeen geworden, dat het aan Romaan- en Tooneelschrijvers stof geeft. Om u den staat des sluikhandels in Frankrijk te schetsen, Mijne Heeren! zal ik u een' *naiven* trek verhalen, dien ik uit eene goede bron heb. Twee hooge ambtenaren ontmoetten elkander in eene zeehaven, op een middagmaal, bij den Maire. Het gesprek loopt over het verbodsstelsel, hetwelk de een bestrijdt, en de ander verdedigt; de Vrouw van den Maire luistert lang met gespannen aandacht; eindelijk barst zij uit: « Om Godswil, Mijne Heeren! « laat ons toch onze verbodswetten: van het smokkelen heb ik « mijne twee dochters een uitzet bezorgd. » Er is in het naïve dezer uitdrukking iets, dat meer zegt, dan in hetgeen men met de stukken bewijzen kan. Maar in Frankrijk en Engeland wordt

sluikhandel en smokkelarij ten minste nog tot zekere hoogte bedwongen. Er is een binnenland, hetwelk meer of min van derzelver invloed bevrijd is. Doch slaan wij het oog eens op de kaart der Nederlanden. Bedekken wij al het onvrije grondgebied, hetwelk daarvan, als het ware, den zoom uitmaakt, met een rood lint; welk binnenland schiet ons dan nog over? Tot waartoe dringen niet onze riviermonden, onze zeeboezems, onze zeearmen en heilanden door? Het land dat wij verdedigen kunnen, staat hoegenaamd in geene evenredigheid tot hetgeen, waarvan wij den aanval te duchten hebben.

Ik heb van tijd tot tijd hooren zeggen, dat men het land totaal (*hermetisch*) zou kunnen sluiten. Zeer onlangs is nog het voorstel gedaan (en het ligt voor ons), om de linie van tolbedienten zoo digt ineen te sluiten, dat er niets door zou kunnen. Te dien einde stelt men voor, om de bezolding der tolbedienten nog te verminderen, en hun daarentegen een grooter gedeelte der aanhalingen toe te wijzen. Laten wij eens vooronderstellen, dat door die maatregelen niets ter sluik zal kunnen inkomen; dan volgt daaruit noodzakelijk, dat de tolbedienten met hunne verminderde bezolding, en zonder buitenkansen (want er kan niets door) moeten verhongeren, en, om te kunnen bestaan, zich door de smokkelaars zullen laten bezoldigen. Van welken kant men ook het geschil beziet, de uitkomst blijft dezelfde. Dus hebben wij in de weinige jaren, dat het verbodsstelsel bij ons in zwang is geweest, hoewel gematigder en minder overdreven dan elders, toch sluikhandel en smokkelarij veel sneller hunnen heilloozen invloed zien verspreiden, op alle wetten zegevieren, en den Staat met verwarring en omkeering dreigen.

Zoo het voor ons tijd is, het verbodsstelsel te laten varen, op gevaar van 's lands ondergang, zoo moeten wij nu het liberale stelsel, de vrucht van gevorderde kundigheden, en overeenkomstig met den geest der Eeuwe, beschouwen. Het liberale stelsel laat aan de zaken haren loop, laat de prijzen zich van zelve regelen door de mededinging van verkoopers en koopers, laat aan die

prijzen al derzelver invloed op de ontelbare verrigtingen van het burgerlijke leven; veroorlooft alles ten laagsten prijze in te koopen; betaalt den vreemdeling, die ze aanbrengt, met de voortbrengselen der Nationale nijverheid; vermenigvuldigt en versterkt aldus de banden tusschen de afgelegenste Volken, ten behoeve van allen, en mengt zich nooit in die groote en nuttige gemeenschap naar binnen en buiten, dan om alle hinderpalen te vereffenen, alle zwarigheden te doen verdwijnen. De Regering kan, heelaas! niet voorbij, de levendige nijverheid te beklemmeren, door belastingen en door de formaliteiten, die derzelver invordering vereischt. Maar hier wijst het liberale stelsel nog de minste rampen aan, ontziet alles, wat het meest ontzien moet worden, en zoo of men hier of daar de nijverheid moet kwetsen, zijn die wonden ten minste niet doodelijk.

Juist de eenvoudigheid van dit stelsel moest het door staatkundige wijshoofden doen verachten, die meenden, veel beter te kunnen *handelen*, dan *te laten handelen;* in bijna alle Europesche Regeringen, waar de fleur der *bureaux* zoo veel vermogen heeft, is het liberale stelsel bijna onbekend, en alles strekt tot verbod. Maar voor de minachting der alledaagsche Staatkunde wordt dit stelsel schitterend, door de goedkeuring van verlichte lieden gewroken. Gij kent, Mijne Heeren! de geschriften, sedert vijftig jaren, in Engeland, Frankrijk, Italië, Duitschland, Spanje en Rusland uitgegeven. Zij zijn in uwe handen; zij hebben de staathuishoudkunde tot eene wetenschap verheven, en bijna allen verdedigen het liberale stelsel. — Maar dit is theorie, en ik kom tot de praktijk; dit zijn Geleerden, en ik kom op Staatslieden. Hoort in het Britische Parlement de hoofden der tegenpartijen van het Ministerie, alle de verstandigste leden der beide Kamers. Waarover beklagen zij zich? Over verbodswetten, die zij afkeuren, en in wier plaats zij de vrijheid inroepen.

Slaan wij het oog op Duitschland. De Staatslieden houden zich daar op den duur met die groote onderwerpen bezig, en nog onlangs beantwoordde de Pruissische Vorst Kanseliel de over-

drevene eischen der fabrikeurs in de Rijnprovincien, door een diep beredeneerd geschrift, om de onregtvaardigheid te doen gevoelen, van het algemeene belang dier Gewesten zelve aan eene eenige klasse van derzelver bewoners op te offeren.

Spanje levert ons het schouwspel van een geheel Ministerie, dat aan de Cortes het liberale stelsel aanbiedt. En welke mannen maken dat Ministerie uit? Zoo deugdzaam als verlicht, hebben zij hun Vaderland tegen den bijkans alvermogenden Vreemdeling verdedigd. Tot loon voor hunne opoffering worden zij in de kerkers van Afrika geworpen. Zij komen zes jaren later daaruit, om hun land te regeren, en dit doen zij met gematigdheid, en zonder schijn of schaduw van wraakzucht. Dergelijke karakters leggen eenig gewigt op de schaal, ten behoeve van het stelsel dat zij omhelsd hebben.

Dringt door tot in het diepste Noorden; dáár laat Keizer Alexander zijne jeugdige broeders, die hem kunnen opvolgen, onderwijs geven. Op zijn bevel leest een uitstekend Hoogleeraar hun eene Staatshuishoudkundige *Cursus* voor. Deze *Cursus* is het liberale stelsel in zijn geheel. De Keizer doet dezelve op zijne kosten drukken, en het werk wordt in zijn geheel bij het Publiek zoo wel opgenomen, dat het te Parijs herdrukt is.

Gij zult mij vragen, Mijne Heeren! of dan Parijs niet meer de uitsluitende zetel van het verbodsstelsel is, van waar het zulke diepe wortelen geschoten heeft, ook op den Nederlandschen grond? Ik heb de eer, hierop aan UEd. Mog. ontkennend te antwoorden. Neen! in het tegenwoordige en oude Ministerie, bij de Kamers, bij het Publiek, overal treft men mannen aan van een verheven doorzigt, die het verbodsstelsel verachten, die zich rondelijk voor het liberale stelsel verklaren, en die de zegepraal van het laatste met méer vertrouwen voorstellen, dan ik ooit gedaan heb?

Welke zijn dan toch de zwarigheden, die zich tegen het liberale stelsel verzetten, en wat belet de Regeringen (hetzij die willekeurig, of vrij zijn), om hetzelve aan te nemen en in te voeren

In elken staat in het bijzonder verzetten zich daar tegen plaatselijke belangen door eene soort van verbindtenis. Ieder plaatselijk belang zoekt zich zelve, ten koste van het algemeene, en bekomt den bijstand van alle de andere, doordien het aan elk derzelve zijne eigene ondersteuning belooft. Door deze wederkeerige dienstbetooningen worden alle belangen van elke plaats, door alle plaatsen vereenigd, gedragen. Alleen het belang van 't algemeen wordt vergeten, of liever opgeofferd. In onbepaalde Regeringen dringt deze zamenspanning tot aan het Hof door, en belemmert den Vorst en zijne Ministers. In vrije Regeringen worden alle plaatselijke belangen regtstreeks in de Nationale Vergaderingen vertegenwoordigd en verdedigd. Zie daar de milde bron van alle zwarigheden voor ieder land in deszelfs binnenlandsche bestuur.

De onderscheidene Natien ondergaan in hunne handelsbelangen geene mindere zwarigheden, door den onderling bestaanden naijver en wantrouwen. Elke Regering vreest de speelbal eener andere, of van alle de andere, te zullen worden. *Zij* staat niets toe, uit vrees, dat *haar niet* genoeg toegestaan worde: zij ontvangt geene buitenlandsche goederen en koopwaren, omdat haar, wanneer zij eens liberaal mogt worden, misschien geene gelijke ruimte zou worden gelaten. Bedenkigen van dezen aard doen zelfs mannen van verhevene denkwijs beven; mannen, die de voordelen van het liberale stelsel, *indien het door alle natien werd aangenomen*, erkennen, en zich alleen aan het verbodsstelsel houden uit noodzakelijkheid, om op een' verwerenden voet te blijven, door te doen gelijk anderen. Zonder twijfel zou het voor Europa zeer gelukkig zijn, indien een Congres van Souvereinen kon besluiten, gelijktijdig alle gemeenschap te openen, om aan de nijverheid den vrijen loop te laten. Doch ondertusschen is er meer dan één middel aan de hand: voorcerst om zich niet meer te verwijderen en tot zich zelven te bepalen; ten andere om elkander van hede vrede te naderen, en zich eene gelukkige toekomst voor te bereiden.

VAN HOGENDORP, discours.

Nouveaux débouchés ouverts au commerce depuis le 18e. *siècle.*

Ik zal u, Mijne Heeren! den Koophandel van Holland in de zeventiende Eeuw, noch dien van Brugge, Gend en Antwerpen, in de vijftiende en zestiende Eeuwen herinneren. Gij zijt te zeer bedreven in de Geschiedenis: gij kent de grootheid en de magt, door den Koophandel bij oude en latere Volken verkregen. Maar men zegt gedurig, dat onze oude Koophandel voor altijd verloren is, sedert dat alle andere Natiën hunnen eigenen handel drijven, en dat men geene hersenschim moet najagen. Doch men draagt wel zorg van iets niet te zeggen, hetwelk toch volkomen waar is, dat, namelijk, de massa der goederen en koopmanschappen, die in den Europeschen handel komen, ten minste het driedubbele, en misschien het vijfdubbele bedraagt van diezelfde massa in de zeventiende Eeuw. Ziet hoe de wereld in onze dagen vergroot is! Nieuwe Natiën ontstaan in Noord- en Zuid-Amerika, in den Oceaan; ons eigen Coloniale gebied in Azië opent deszelfs havens voor alle Volken. Britisch Indië gaat, op ons voorbeeld, zijne oude betrekkingen met den Vreemdeling heropenen. Van alle die uitbreidingen zal ik slechts één voorbeeld aanhalen. Ik heb, in mijne jeugd, de Vereenigde Staten van Amerika bezocht: derzelver bevolking bedroeg toen geene drie, en bedraagt thans tien millioenen. Er waren zestien Vereenigde Staten, thans zal het getal spoedig verdubbeld zijn. Men verhuisde toen naar de oevers van den Ohio, die in den Mississipi valt; thans zijn beide oevers van den Mississipi bevolkt; men hield deze rivier half voor de scheepvaart verloren, omdat men dezelve niet kon opzeilen; thans wordt zij met eene verbazende snelheid door stoombooten opgevaren. Dwars over dat ruime vaste land heen zijn de Amerikanen aan de Westkust, aan de Zuidzee gekomen, waar te voren eenige wilde Horden ronddwaalden; thans vestigen zich daar de Amerikanen op eenigen afstand van de Russen, Spanjaarden en Engelschen. Slaan wij van deze Kust

het oog nog verder, zoo bespeuren wij de Sandwichs-eilanden, waar nog niet lang geleden de beroemde Cook, derzelver ontdekker, door de hand der Wilden werd vermoord; en thans zijn dezen reeds beschaafd, en hunne koopvaardijschepen varen geregeld op China. Is het te verwonderen, dat de staat des Koophandels op de geheele wereld blijken draagt van zulke groote veranderingen? In mijnen leeftijd heeft men den eersten zak Bengaalsche suiker, de eerste baal Merinoswol uit Saksen, het eerste staaltje indigo uit Oostindië op de markt van Amsterdam zien aankomen. De Java-koffij was weinig bekend, weinig geacht; thans is de hoeveelheid tienmaal zoo groot als te voren, en de Cheribon wordt voor de beste van alle gehouden. Men had als eenen stelregel aangenomen, dat Coloniale goederen alleen door het zweet van Negers konden worden voortgebragt: de bekwame Schrijver der Geschiedenis van den Indischen Archipel bewijst thans, op rekenkundige gronden, dat diezelfde goederen, op Java door vrije handen gekweekt, in Europa minder duur zullen te staan komen, dan de Westindische produkten onder de slavernij. Doch, Mijne Heeren! een aardrijks- en handelkundig vertoog komt hier niet te pas: ik heb u slechts eenige denkbeelden, de eerste die mij voor den geest kwamen, opgegeven. Ik wilde daaruit slechts één besluit trekken, dat, namelijk, de handel zich dagelijks uitbreidt, en dat, schoon wij er thans een gering aandeel in nemen, dit aandeel nog het aanzienlijke gedeelte kan te boven gaan, hetwelk wij in vorige Eeuwen daarvan genoten. Tot dat einde verzoek ik u niet om zoogenaamde *beschermende* maatregelen. Anderen mogen die vragen; de Koophandel heeft ze niet noodig. Laat slechts aan de zaken haren natuurlijken loop. Belemmert onze markten door geene formaliteiten en inkomende Regten. De markten bevelen zich zelve Europa en der beschaafde Wereld aan: wij hebben eene ligging in het midden van dat werelddeel, zeekusten, fraaije havens, rivieren die ons uit vreemde landen toestroomen, den Rijn, die Frankrijk voorbij vloeit, en door

Duitschland heenloopt: wij bezitten even zoo wel zedelijke als natuurlijke voordeelen, de gewoonte van den grooten handel, goede trouw in onze betrekkingen, en het vertrouwen der Volken. Het onderhavig Ontwerp van Wet, hetwelk grootendeels de belemmeringen vernietigt, geene bekrompene inzigten kent, en door geene plaatselijke belangen wordt ingeboezemd, geeft ons terug aan ons zelven, en aan die gemeenschap onder de Volken, welke blijkbaar tot de bedoeling der Voorzienigheid met het menschdom behoort, als welke noch dezelfde goederen aan alle luchtstreken, noch dezelfde soorten van nijverheid aan alle geslachten der Volken verleent, en dus den koophandel tot eenen band onder de Natiën stelt, tot beschaving der wereld.

VAN HOGENDORP, discours.

LETTRES.

Sophie à son amie Emma.

Waarde Emma!

Hoe hevig heeft mij uw droevig lot getroffen! gij kent mijn hart, dat treurt over de rampspoeden, die menschen treffen, welke bij mij geheel onbekend zijn, gij kunt dus beseffen, hoezeer ik in uwe smarten deele. -- Hadden wij ooit kunnen denken, lieve vriendin! toen wij zoo onschuldig, zoo vrolijk, hand aan hand naar ons buitenverblijf wandelden, en door de groene velden huppelden, dat ons binnen zoo weinige jaren zoo vele ongelukken zouden overkomen!

Gij vraagt mij, of ik gelukkig ben -- vraag liever of er wel iemand op den aardbodem leeft, die ongelukkiger is dan ik! — ik zou mij wel wachten, dit te schrijven, zoo ik niet wist, dat een vertrouwd persoon dezen brief aan u zal overhandigen, en dat gij denzelven terstond zult verbranden; wierden mijne gevoelens omtrent mijnen staat ruchtbaar, dan werd ik voor den overigen tijd mijns levens voor altoos in eene onderaardsche gevangenis opgesloten.

Te voren schreef ik u, hoezeer het kloosterleven mij behaagde, hoe sterk de kloostermoeder en alle de nonnen mij, om strijd, beminden, hoe elk een zich beijverde, om mij eenig vermaak aan te doen, en mijne wenschen als het ware te voren te komen. -- In die bedwelming vloog mijn proeftijd henen: de groote dag naderde, die voor altoos mijn ongelukkig lot moest beslissen; met eene zwaarmoedigheid, met een somber voorgevoel van rampen, verwisselde ik mijne wereldsche kleederen met het naargeestig gewaad der nonnen. Door mijn noodlot weggesleept deed

ik eene geloſte, welke ik nu verfoeije, en voor eeuwig zal verfoeijen; even als men het gevogelte met zoete toonen in gespannen netten lokt, zoo worden er duizende onnozele en ongelukkige schepsels op eene ongeoorloofde wijze tot het kloosterleven verleidt, en op gelijke wijze ben ik ook verleid.

Zoolang de proeftijd duurde, werd ik met weldaden overladen; nu zit ik geheele dagen en een gedeelte der lange nachten eenzaam in mijne cel te zuchten en te weenen, zonder dat iemand mij komt vertroosten, of wanneer ik zucht, met mij zucht, of wanneer ik schreije, met mij schreit.

En waar zal ik anders mijn' troost zoeken? — bij mijne moeder en broeders? bij mijne vrienden? waarvan ik voor altoos ben afgescheiden, die ik, behalve eenige weinige oogenblikken, in mijn leven nooit weêr zien zal.

Zal ik mijn' troost vinden bij den godsdienst? zou men God wel kunnen vereeren door zich in een klooster van alle menschen af te zonderen, en zich aan de maatschappij, waarin men, ieder in zijne betrekking, zoo nuttig zijn kan, te onttrekken? zou de Schepper der natuur ons die neigingen, die alle menschen gevoelen, en welke ik in mijne afzondering nog heviger dan ooit gevoele, te vergeefs gegeven hebben? Zou het den Hemel wel behagelijk zijn, om zich voor altoos tusschen hooge muren op te sluiten, en de schoone natuur niet meer te aanschouwen, niet meer te bewonderen?

Heb ik dan mijn gevoelig hart alleen ontvangen, om alle menschelijke aandoeningen uit hetzelve uit te scheuren en te vernietigen? is dan de natuur onvolmaakt in zichzelve, die ons eene neiging gaf, welke eene menschelijke instelling veroordeelt? of is die instelling onnatuurlijk en vervloekt, die eene neiging tegenstreeft en verdoemt, welke de natuur ons geeft? — En ben ik het alleen? ach! lieve Emma! hoordet gij de zuchten van mijne zusters, gij zoudt wel ras bemerken, hoe zwaar het haar valt, om tegenstrijdig met de natuur te leven.

O hoe dikwijls kome ik, als ik bij het vallen van den avond

zoo eenzaam in mijne cel nederzit, hoe dikwijls kome ik, met mijne verbeelding, in die wereld terug, welke mijne lippen zwoeren voor eeuwig te zullen verlaten! ik zie dan zoo vele duizenden van mijne natuurgenooten hunnen arbeid met ijver en vergenoeging verrigten, zij leggen zich tevreden neder om te rusten, na overdacht te hebben, dat zij ijverig gewerkt hebben voor hunne nooddruft, en voor die van hunne lieve kinderen.

Ik zie jonge lieden, die elkander beminnen, die met bevende lippen zweren, dat hunne liefde niet eindigen zal dan met den dood. — Ik volg hen naar het altaar. — Emma! Emma! verbrand toch dezen brief — ik zie een bekoorlijk kind aan de borst van zijne moeder, zij stort tranen van vreugde en dankbaarheid, welke hare geliefde echtgenoot van hare wangen afkust. — Ik zie volwassen kinderen hunne gestorven ouders naar het graf geleiden, en hunne zarken met heete tranen besproeijen. — En wij, eten het brood der luiheid, wij maaijen, daar wij niet gezaaid hebben, wij verdooven de aandoeningen van ons hart; voor eeuwig zijn wij verstoken van genoegens, welke zelfs alle dieren mogen smaken; zie, hoe zij hare jongen beminnen, zie eens met welk een vermaak zij dezelve, al ware het met hun bloed, hun voedsel geven.

Sterven wij, er is niemand, die ons met tranen van innige droefheid betreurt; met onverschilligheid volgen onze zusters eene gestorvene naar het graf; niemand is er, die haar beweent.

Diezelfde jonge maagd, welke zoo nuttig had kunnen zijn voor de maatschappij, en voor haar zelve, welke voor weinige dagen is gestorven, en aldaar voor mijne oogen begraven ligt, waar mijn graf ook zijn zal, is alleen door stille droefheid uitgeteerd; eene kwijnende ziekte sneed hare jeugdige levensdagen af.

Zou dit nu ter verheerlijking zijn der Godheid? zou dit afgescheiden leven, zoo strijdig met de neigingen der menschen, die van natuur de gezelligheid beminnen, haar wel behagelijk zijn?

Kan dit ter eere zijn der Godheid, dat millioenen menschen, die in een niet zeer groot tijdvak honderd duizend schepsels wederom hadden kunnen voortbrengen, schepsels, die ook in staat

zouden geweest zijn, om God te verheerlijken, dat deze millioenen, zeg ik, zich voor altoos der maatschappij onttrekken, en zich in akelige gestichten als het ware levend begraven, en te gelijk met hen den hoop afmaaijen op gelukkige nakomelingen? Mogen zij aldus beslissen niet alleen hun eigen lot, maar ook het lot van zoo vele, die uit hen zouden hebben kunnen geboren worden? moeten zoo vele millioenen lediggangers leven door het zweet en de zorgen van andere, en dat wel arbeidzame menschen?

Wij moeten gestadig bidden, ik beken het, maar bidt ons hart of bidden slechts onze lippen? — en waarvoor bidden wij? hebben wij niet allen overvloed? eten wij niet als de rijkste vorstinnen van het oosten? zijn wij niet warm gekleed? behoeven wij rijkdommen te verzamelen voor onze nakomelingen? hoe kunnen wij dus met dien aandrang bidden, welken een mensch gevoelt, die dit alles moet missen?

Zal een vader of eene moeder, welke met een aantal kinderen zijn gezegend, maar die door vele rampspoeden bedreigd, voorzien, dat zij binnen weinige dagen geen voedsel meer zullen hebben voor hunne hongerige telgen, zullen deze met geen meer warmte en ijver den Bestuurder der wereld aanroepen? om brood smeeken voor hen en hunne ongelukkige kinderen? zullen deze, indien zij den goddelijken zegen ontvangen, niet vuriger danken? zullen zij, de behoefte of de pijnigende angsten voor behoefte kennende, den noodlijdenden niet meer hulp bidden dan wij, die noch behoefte, noch smarten, noch bittere zorgen kennen?

Wij alleen gevoelen eene andere kwelling, de foltering namelijk van eene bevlekte ziel en van het wel doorvoede ligchaam. Een mensch, die van den vroegen morgen tot den laten avond werkt, heeft bijna geen oogenblik tijd, om te kunnen zondigen; komt hij van zijnen arbeid terug, de sober toebereide maaltijd wacht hem, of hij wordt door eenen diepen slaap overvallen, hij rust vreedzaam tot dat de opgaande zon hem wederom tot zijn werk roept; maar wij, verachtelijke wezens, die nooit werken, die nooit vermoeid zijn, die alle oogenblikken onzes levens gefolterd worden

door onze bevlekte verbeelding — o Emma! ik schaam mij voor mij zelve!

Ik ben ook dezelfde niet meer, de rozen zijn reeds op mijne wangen verwelkt, eene geelachtige bleekheid heeft hare plaats vervangen, mijne vrolijkheid heeft voor eene treurige naargeestigheid moeten zwichten, en mijn onschuldig hart voor een gestadig kloppend geweten.

Daar hoor ik weder die akelige, die eentoonige, die melankolische kloosterklok, en die der andere naburige geestelijke gestichten: gewoonlijk wordt mijne ziel alsdan nog heviger overstelpt met de treurigste gedachten, met de zwartste verbeeldingen, alsdan verlang ik meer dan ooit naar mijne ontbinding. Dagelijks ga ik mijne begrafplaats bezoeken: en daar ik, of van alle levenden ben afgescheiden, of met diegenen, waarmede ik leven moet, niet meer kan leven, zoo vermaak ik mij slechts met het denkbeeld des doods en van het stille graf.

Vaarwel, lieve Emma! bid voor mij, zoo gij denkt, dat dit kan baten — denk dikwijls aan uwe ongelukkige vriendin, en zoodra gij mogt hooren, dat ik niet meer ben onder het getal der levenden, zoo besproei in uwe gedachten met liefderijke tranen het graf van uwe

Sophie.

In het klooster van
St. Klara, *te*.....

Anonyme.

Lettre de Feith *à son ami* Kantelaar, *sur le goût des Belges en fait de poësie.*

Ze zijn dan weder vervlogen, mijn lieve Vriend! die genoeglijke oogenblikken, welke ik voor eenige weinige weken in uw gezelschap door mogt brengen! Zal ik klagen? Waarover? Dat alle genoegens dezer aarde een einde hebben? Neen! ik wil God

liever danken, dat zijne goede Voorzienigheid weder eene verkwikking te meer op mijn pad heeft doen bloeijen, danken, dat ons, onder alle de verwisselingen van dit leven, de zekere verwachting op eene toekomendheid aanlacht, waarin geene vreugd meer een einde zal nemen, waarin het kleenste genoegen van 't hart boven alle verganklijkheid eeuwig verheven zal zijn.

Kunt gij het intusschen wraken, dat ik, zoo veel in mij is, aan den tijd poge te ontweldigen, wat hij mij reeds ontnomen heeft? De uren zijn heen, zij zullen gewis niet wederkeeren; maar 't geen ze voor mij behelsden — is ook dit voor altijd met hun geweken? Neen, zoo veel vermag de tijd niet. Alles wat in betrekking tot onze ziel staat, is eeuwig als de ziel zelve. Edele lof der Wetenschappen! terwijl ik aan de verlichting van mijn verstand, aan de verbetering van mijn hart arbeide, arbeide ik voor de eeuwigheid — wat zeg ik? behoor ik reeds werkelijk tot haar grondgebied, en de tijd heeft niets over de vruchten van mijne vlijt te beslissen.

Ja, mijn Vriend! reeds menigwerf sedert uw vertrek hebben eenige aangename herinneringen mij de plaats van vervlogen genoegens vervult, en het is aan een dezer streelende terugroepingen, dat gij dezen brief verpligt zijt.

Kunt gij u ons laatst gehouden gesprek over onzen nationalen smaak nog te binnen brengen? Zoo ik mij niet bedrieg, gaf er eene zekere meesterachtige uitspraak in de *Montlij Review* — Engelschen, weet gij, kunnen niet zeer edel over Nederlanders denken — aanleiding toe. Wij verwonderden ons toen, dat die eigen laage en verachtelijke hoogmoed, zoo zeer vernederende voor het gezond verstand, als hinderlijk voor den voortgang van Kunsten en Wetenschappen, welke ieder Natie voor hare eigen produkten, met versmading van alles, wat in andere landen geboren wordt, bezielt, in onze verlichte eeuw nog altijd zijne oude rol bleef spelen. Dit bragt ons van zelven onmerkbaar op den smaak van onze Landgenooten, en wij waren reeds aardig aan het naspooren, waarin dezelve eigenlijk gelegen is, toen wij door een onverwacht bezoek gestoord wierden.

Thans heeft mij de lust bekropen om dit onderwerp nog eens met u op te vatten. Gaarn, zeer gaarn wilde ik naauwkeurig weten, wartoe zich onze Nationale smaak eigentlijk uitstrekt. Dan, en dan ook alleen, kunnen wij denzelven in den schaal van een onpartijdig oordeel tegen dien van Buitenlanderen wegen, en eenen juisten prijs op de menigvuldige vonnissen zetten, door Vreemdelingen gedurig over denzelven geveld.

Ik zal er u eenvoudig mijne gedachten over mededeelen zoo als ze mij uit de pen vloeijen. — Schrijf mij eens hoe ze u voorkomen. Wat er u gegrond in schijnt, zult gij door uwe waarneemingen nog meer bevestigen; het overige zal de stof van ons nader onderzoek blijven, en dus zullen wij waarschijnlijk eenmaal de waarheid vinden. Ten minsten, ik weet er geen geschikter weg toe, dan dien wij thans inslaan.

Dat zich de smaak onzer Natie tot zekere onderwerpen het liefst bepale, blijkt uit de duurzame keus der Dichtstukken, die zij aanhoudend het liefst leest. En welke Dichtstukken zijn dat? Eenvouwige schilderijtjes van de Natuur, die haar omringt; maar in deze vereischt ze zoo veel kunst (dit woord in den goeden zin gebruikt) als noodig is, om in haar den hoogsten graad van illusie te verwekken, om haar de navolging voor de natuur zelve te doen houden. Ik wil hier het *ideaal* niet uitsluiten; integendeel, ik geloof, dat haar dit altijd het meest behagen zal, maar dan moet ook dit *ideaal* niet boven de wolken zweven, maar uit de natuur, die haar omringt, zamengesteld zijn, althans er in de naauwste betrekking meê staan. Even als over 't algemeen (en van een bijzonder *individu* is hier de rede niet) de Nederlander een stuk van Rafaël en Corregio voorbij zal gaan, om voor een Koetje van Potter, voor een watervalletje van Ruisdaal, voor een Zeetje van van de Velde te toeven, even zoo zal hij het *Paradijs verloren* van Milton, den *Messias* van Klopstock vrij onverschillig daar laten, om zich met een vers van Poot, met eene idylle van Gessner te vermaken.

Als onze Natie in oogenblikken van uitspanning haar toevlugt tot een Dichtstuk neemt, wil ze op de gemakkelijkste en voor haar streelendste wijze door hetzelve vermaakt worden. Een vers, dat inspanning vereischt, dat bestudeerd moet worden, om er het schoone en verhevene in te vinden, is voor haar, is vóór hare wezenlijke behoefte op dat tijdstip, niet berekend. Een vers, dat over onderwerpen loopt, die haar nimmer in de natuur vermaakten, zal haar gewis in de navolging ook niet behagen. Akkergronden, Weilanden, Bosschen, Zeeën, Rivieren, Beken, en al wat daarmede in betrekking staat, zie daar wat de Nederlander hiertoe, exclusief beminde. De gedichten en schilderstukken, daar hij dit in mist, zijn gewis de lievelingsstukken van zijn hart niet.

Dat deze waarneming door de ondervinding gestaafd wordt, is zeker. Elk die hier met onze Nederlandsche Schilders en Dichters, elk die met de Schilderijen en Dichtstukken, die ten allen tijde hier het liefst beschouwd en gelezen worden, bekend is, zal mij dit, geloof ik, gretig toestemmen. Maar hier is meer bijtebrengen. Deze smaak is niet maar zoo toevallig de smaak onzer natie geworden; uit haar grondkarakter en zeden moest hij natuurlijk voortvloeijen, en de Nederlander zou geen Nederlander geweest zijn, indien hij hier eenen anderen smaak bezeten had. Dit verdient eene nadere ontwikkeling.

Onze Natie heeft zich zelve in den volsten zin geschapen. Het land, dat ze bewoont, is haar land. Zij heeft het aan de wateren ontweldigd. De Zeeën en Rivieren, die er naar willekeur heure woede in ten toon spreidden, beteugelde hare vuist. Zij deed meer, zij hervormde ze van vijanden, die haar niets dan schade aanbragten, in vrienden, die haar verzorgden, die bronnen van voorspoed en welvaart voor haar wierden. Hoe zeer moest zulk een Volk de Natuur, die hen omringde, niet beminnen! Elke blik, dien zij er op wierpen, herinnerde hun hunne eigen vlijt, hunne eigen grootheid. Het wellustig Italië moge zijne bewooners door de heerlijkheid der schoonste landouwen streelen; alle

de prachtige gezigten, die een Vesuvius oplevert, halen niet bij de beschouwing van eenen rijken weikamp met tierend vee beslagen, zoodra er de streelende, de zielverheffende gedachte bijkomt: « Zie daar mijne Schepping -- zie daar mijnen duur- « zamen welvaart tevens! Hier sloeg eens de Zee hare golven; « daar trad de magere stier in moerassen. De stoutheid mijner on- « derneming, mijn geduld, mijne vlijt, mijn taaije en onvermoeide « arbeid heeft de natuur overwonnen, en de elementen getemd! » In de daad, de natuur, die den Belg omringt, moge zoo eentoonig in de oogen van vreemdelingen zijn, als ze wil, in zijn oog moet het eene heerlijke natuur zijn. Aan elken grasspriet, die op zijn grond ontluikt, aan elke gladde melkkoe, die in zijne weide glimt, is een denkbeeld zijner grootheid verbonden. Hoe natuurlijk dus is hier de smaak van den Nederlander! Kon hij zich met mogelijkheid immer tot andere voorwerpen uitgestrekt hebben, dan waar zijn belang, waar zijne welvaart en grootheid zoo onafscheidlijk aan verknocht waren?

Maar zien wij onze Natie ten toppunt van haren luister verheven; zien wij haar met den Evenaar van Europa in de hand; Koningen op den zetel bevestigende of van Troonen beroovende; boven allen hoon en smaad het bewind over de zeeën voerende; de magt, daar der roeklooste naburen, door schade wijs geworden, voor terug beefden, in haar eigen schoot, in hare havens en magazijnen bezittende, en met één wenk bezielende. Ook daar vinden wij bij de eigen naarstige, arbeidzame, alles aan zich zelve verschuldigd zijnde Natie juist denzelfden smaak even natuurlijk. De Koopmanschap en Zeevaart blijven de bronnen van hare welvaart, blijven de trappen, daar ze gedurig hare grootheid meer op tegen klimt. 't Is de eigen kring, daar ze altijd in rond zweefde, maar deze kring is meer uitgebreid, is grooter. Hare onophoudelijk toenemende vermeerdering en welvaart had haar steden doen bouwen, havens doen aanleggen; nu dwingt haar heur bloei om de meeste uren van heuren tijd binnen de wanden van het Koopkantoor te slijten. Hoe zeer moest door deze gedwongen levenswijze hare liefde voor,

hare verzotheid op, de natuur vermeerderen! Zij maakte ook haar liefst, haar hartelijkst gezocht vermaak uit. De rijke Koopman reikhalsde naar den vrijdag-avond; dan verliet hij zijne wooning om het open veld te gaan bezoeken; zijne zorgen bleven in de Stad terug; op het land voelde hij het volle geluk van zijn aanzijn. De lust nam hem spoedig zijne vermoeidheid af, elke wandeling gaf nieuw vuur aan zijne uitgedoofde hersenen, en den volgenden maandag vond hij zich op nieuw tot den aanhoudenden arbeid van eene geheele week in staat. De Winkelier vond geen minder verkwikking in de eigen uitspanning. Zijn kleen tuintje was hem een tempe. Indien hij de natuur maar genieten mogt, was hij voldaan, en geen arbeid viel hem te zwaar, zoodra er de gedachte aan een winst mede verbonden was, die hem op zijn klein plekje gronds eene nieuwe bekoorlijkheid zou kunnen doen bijzetten. Mooglijk is er nimmer eene Natie geweest, die naar heure grootte, meer van buitenplaatsen en hoven gehouden heeft, dan de onze; mooglijk is er geen land op den aarbodem, daar naar evenredigheid meer buitenplaatsen en hoven in gevonden worden, dan in Nederland. Onder grooten en kleinen was er nooit een vermaak bij uitstek of 't moest op 't vrije veld genoten worden. De Zondag, bij gunstig, maar eenigzins gunstig weer, laat in Nederland nooit na de Steden te ontvolken, om de Velden met vrolijke en lagchende bewooners te verrijken.

Wat dunkt u nu, mijn Vriend! zou de Nederlander in de kopie andere voorwerpen aanhangen, dan hij in 't origineel bemint? Mag hij niet met regt vorderen, dat de Dichter en Schilder hem op dat gene vergaste, wat hij zoo boven alles lieft? Altijd kan hij zijnen lust op 't veld niet aanhangen; maar nu zal die Dichter, die Schilder, zijn man zijn, die hem het meest zijne geliefkoosde natuur voor oogen brengt, die ze hem zóó gemaklijk voor oogen brengt, dat hij ze zonder inspanning herkennen en genieten kan, en zóó naar waarheid, dat hij bij oogenblikken uit zijn eenzaam Koopvertrek in het midden der velden ijlings waant overgebragt te worden.

Beide deze vereischten verdienen nog een oogenblik onzen aandacht.

Het leven van den Nederlander is ten allen tijde een zeer bezet, arbeidzaam leven geweest. Zelden ging men hier tot vermaken over, of de vermoeijing, de afgesloofdheid zelve, maakte ze noodzaaklijk. En welk eene uitspanning moest dan natuurlijk de beste zijn? Zeker die het gemaklijkst tot vermaak leidde, die, na eene zoo lange inspanning, geen zweem van nieuwe inspanning weer vereischte, integendeel, die de verslapte ziel het onmerkbaarst vervroolijkte en hierdoor eene nieuwe veêrkracht verleende, om met herstelden lust en moed tot den ouden arbeid weder te kunnen overgaan. In die oogenblikken zou eene Ode van KLOPSTOCK de vermoeidheid vermeerderd hebben. Hoe schoon dezelve in de daad ook zijn mag, om hare schoonheid te gevoelen moet men dikwerf zeer diep nadenken en dit wilde onze landgenoot in de luttele uren van zijn vermaak niet. Hij had zoo lang moeten denken, diep moeten denken; nu wilde hij zonder denken gevoelen, zonder poging genieten; en hij prees altijd den Kunstenaar het meest; die het best aan deze zijne begeerte voldoen kon.

Maar behalven deze gemaklijkheid eischte onze Landgenoot de gestrengste waarheid der Natuur in een voortbrengsel, dat naar de verdienste stond van hem te behagen. Hij moest zijne zoo geliefde natuur overal vinden; de gewaarwordingen die hij op het veld zoo menigmaal nagehangen had, moesten telkens op nieuw in zijn hart verwekt worden, en naar mate de Dichter of Schilder dit meer wist te doen, naar die eigen mate was hij meer zijn geliefde, zijn aangebeden Kunstenaar. Idealen, die uit zijn eigen natuur niet zamengesteld waren, waren niet voor hem; hij gevoelde er niets bij. Gevoelens, die te hoog opgewonden waren, gedachten, zoo als ze op de toppen der Alpen, daar hij nooit geweest was, in de ziel ontstaan, vlogen over zijn hoofd heen; zijn hart bleef er koud onder, en zij waren hem nimmer de moeite waardig om ze angstig na te denken. Ik kan, bij voorbeeld, zeer ligt begrijpen, dat het bekende vers van Poor:

Hoe genoeglijk rolt het leven enz. lang het geliefkoosde stukje van onze Natie geweest is. Het schonk haar juist de herinneringen, die ze zoo vurig beminde, het verlevendigde juist de aandoeningen in haar, die ze nooit dan onwillig en met smart verloren had, en dit alles zoo ligt, zoo gemaklijk! Nimmer las de bezette Koopman het, of hij was in dat oogenblik op zijn landverblijf -- Poot had het middel weten te vinden, om er hem ongemerkt heen te rollen -- en, ja! hij leefde er juist zoo genoeglijk, juist zoo huislijk zalig, als de Dichter het schilderde.

Ik weet het wel, mijn vriend! men zal hieruit de monotone natuur, die den Nederlander omringt, een bewijs voor den meer verheven smaak van die Volkeren afleiden, die eener schooner, eene in verscheidenheid rijker natuur om zich heen zien verspreid, daar het toch eenmal zeker is, dat wij onze eerste denkbeelden van schoonheid van de Natuur, zoo als wij ze beschouwen, ontvangen, en de smaak dus door de Natuur, die ons omgeeft, gevormd wordt. Dit zij zoo; maar zoo lang waarheid der natuur, al is het dan ook der eenvouwigste natuur, in Dicht- en Schilderstukken de grondslag van alle schoonheid is; zoo lang er geen schoonheid zonder dit vereischte zelfs mogelijk is; zoo lang zal de Nederlander op waarachtige schoone produkten kunnen roem dragen -- meer dan eenige Natie, om dat hij meer dan eenige Natie waarheid der Natuur vordert. Onze verzen zijn tot eenen zekeren tijd zeer gebrekkig geweest. Onze uitdrukking begint nu eerst die kieschheid en welluidendheid te krijgen, daar ze vatbaar voor is, maar Natuur heeft de Nederlander in zijne zoo zeer laaggeschatte Dichtstukken meer dan eenig Volk. Ik zou er hier duizend voorbeelden van kunnen bijbrengen. En met onze Schilders is het niet anders geweest. Als de Natuur overal verloren is, kunnen wij ze op het doek van onze Ruisdaalen, van onze van de Velden, van onze Potters weder vinden. Vreemdelingen zelve, als ze met hunne idealen van hoogstmogelijke schoonheid lang genoeg, tot vermoeijens toe, weggevlogen zijn, komen met vermaak op een stukje uit de Nederlandsche school neder, droomen zich daar

met genoegen bij een bevallig landschapje of op den oever van een stil, door de maan beschenen, Zeetje in, en gaan gewis niet van daar zonder de waarheid der natuur hulde te doen, zonder verrukt uit te roepen: Ziet daar Natuur!

En nu *punctum*. Wat ik u voor eerst te zeggen had, staat er. Het zal u aanleiding tot denken geven, en dit was het hoofddoel van dezen brief.

1792. FEITH.

Réponse à la lettre précédente.

Gij kunt mij in der daad, mijn waarde Vriend! geen grooter genoegen verschaffen, dan wanneer gij mij het gemis uwer verkeering, waaraan ik reeds zoo veel verschuldigd ben, maar die ik, wegens den afstand die ons scheidt, slechts een' zoo korten tijd van het jaar genieten kan, zoo veel mogelijk vergoedt, door eene gezette briefwisseling over die onderwerpen, welke, wanneer wij bij een zijn, den voornamen inhoud onzer gesprekken plegen uit te maken. Ook bevalt mij in het bijzonder dat onderwerp, hetwelk gij in uwen laatsten hebt beginnen te behandelen, bij uitnemendheid wel, voor zoo verre ik *uwe* aanmerkingen daarover met gretigheid en nut gelezen heb. Ik kan evenwel niet zeggen, dat dit onderwerp mij even zeer toelacht, wanneer ik aan het verzoek denk, dat gij er bijvoegt, « dat ik u *mijn* « oordeel over uwe gedachten zal mededeelen, en dat geen, wat « er mij gegrond in voorkomt, door mijne waarnemingen zal « bevestigen. » In dit opzigt kondt gij misschien uit het gansche vak der fraaije letteren geene stoffe gekozen hebben, die minder voor mij geschikt ware; en ik heb eene gegronde vrees, dat gij zelf weldra zien zult, dat ik geenszins de man ben, die voor deze taak berekend is. Om u ondertusschen volkomen te overtuigen, hoe zeer ik geneigd ben om aan uw verzoek te voldoen, indien ik maar konde, zal ik u eenige weinige bedenkingen mededeelen, die, na eene dikwijls herhaalde lecture van uwen brief, bij mij zijn opgerezen.....

Er zijn ondertusschen, naar mijne gedachten, nog andere onderwerpen op te geven, waartoe zich de smaak onzer oorspronkelijke landgenooten het liefst bepaalt, en waarvan uw brief zwijgt, en ik verbeelde mij, uit uwe eigene aanmerkingen, te kunnen bewijzen, dat de smaak voor dezelven aan onze natie even natuurlijk is, als die voor de eenvouwige schilderijtjes der Natuur, die haar omringt. Ik bedoel alle groote of kleinere dichtstukken, waarin de heldendaden onzer landgenooten, ter zee, of te lande uitgevoerd bezongen zijn. De Belgen hebben niet alleen hunnen eigenen grond geschapen, zij hebben ook denzelven, tegen herhaalde aanvallen van magtige en nijdige naburen, door wonderen van moed, en met eene ijzeren standvastigheid, jaren achter één verdedigd. Het ontbrak onze oude Dichters nimmer aan stof, om de daden der helden in hunne gezangen te vermelden; en misschien waren zij een goed gedeelte van het vuur, dat hen bezielde, juist aan deze helden-grootheid der natie, waaronder zij leefden, verschuldigd. Maar is het u niet zeer natuurlijk, dat een ieder, wien nog een druppel vaderlandsch bloed door de aderen stroomt, er zijne zaligheid in stelt, die grootę daden telkens te herdenken, en dat alles, wat deze herdenking bij hem bevordert, belangrijk voor hem wordt? Toen ik te Leijden studeerde, heb ik mij dikwijls aan de verachtlijke laauwheid en indolentie van het gros der bewooners dier weleer zoo groote stad geërgerd; en toch verbeelde ik mij, dat nimmer de derde dag van October verscheen, of een nieuw vuur blonk op alle aangezigten, en de laauwheid scheen, ten minsten voor vier en twintig uren, geweken. En hoe dikwijls zag ik, met verrukking, een ouden, echten Amsteldammer, met zijn kind aan de hand, in onze Oude en Nieuwe Kerken, met tranende oogen, de grootsche gedenkteekenen van onze doorluchtige Zeehelden beschouwen, en aan het kleene jongsken de treffende bijschriften, die dezelven versieren, met den grootsten wellust voorlezen! Zouden dierhalven ook niet de Dichtstukken, waarin de ontelbare heldendaden van onze Voorvaderen en de wenige heldendaden van onze Tijd-

genooten bezongen worden, tot de meest geliefde lecture van onze natie behooren? Mij dunkt, reeds uit den aard der zake, moet op deze vraag een toestemmend antwoord gegeven worden, en de ondervinding zal hetzelve volkomen bevestigen. Ik zal van onze oude heldenzangen niet spreken: maar denk maar eens, met welke eene graagte de *Vaderlandsche gezangen* van Bellamij verzwolgen, en van buiten geleerd zijn. Ik weet niet te beoordeelen, welk vers, onder alle uwe stukken, het beste zij; maar dit weet ik, dat de natie geen van dezelven met meer genegenheid ontvangen heeft, dan dat op onzen onvergelijkelijken de Ruiter. Toen le Francq van Berkhey zijn *Zeetriumph der Hollandsche natie op Doggersbank* aankondigde, welk een verbazend aantal inteekenaars ondersteunde toen zijn plan, en hoe vurig was het verlangen na de volvoering van hetzelve! De natie werdt in dit geval zekerlijk bedrogen, en kreeg een ellendig prulschrift in handen in plaats van een Dichtstuk, dat aan het verheven onderwerp beantwoordde. Maar gij begrijpt, dat dit hier niets ter zake doet; en misschien is zelfs de verontwaardiging, waarmede het Publiek dit stuk ontving; en de drift, waarmede verscheidene inteekenaars hunne exemplaren wegwierpen, een bewijs voor de waarheid mijner aanmerking. Want men is nooit meer met spijt vervuld, dan wanneer men een onderwerp, waaraan men met zijne gantsche ziel gehecht is, zoo ellendig mishandelen ziet.—Wanneeer gij uwen aandacht op het Tooneel vestigt, en bedenkt, welke stukken aldaar onze landgenooten het meest interesseren, dan zult gij een nieuw bewijs voor de waarheid mijner stelling vinden. Wat heeft den *Gijsbrecht van Amstel* van Vondel, met alle zijne groote gebreken, wat heeft het oude ellendige spel, *het ontzet van Leyden*, op ons tooneel zoo lang staande gehouden? Wat is de oorzaak, dat het eerstgenoemde stuk nog jaarlijks zoo dikwijls achter één, onder een' zoo verbazenden toevloed van aanschouwers, vertoond kan worden? Voorzeker alleen de inhoud van deze stukken, en het belang, dat ieder waar Bataaf daarin stellen moet. Men vertoont thans hier te Amsterdam (om

welke redenen, wil ik liefst niet onderzoeken) weinige vaderlandsche stukken; maar, zoo er nog eens enkel één vertoond wordt, dan moest gij het handgeklap eens hooren bij iederen trek, waarin de oude heldenmoed en vrijheidsliefde vermeld wordt. En, schoon dan zekerlijk een nadenkend aanschouwer, bij dit handgeklap, wel eens hetzelfde denkt, dat CICERO zeide van de toejuichingen, waarmede het Romeinsche Volk van zijnen tijd den *Tereus* van ACCIUS vereerde: « mihi autem, quo lætiora « sunt, eo plus stomachi et molestiæ est, populum manus suas « non in defendenda Rep., sed in plaudendo consumere: » zoo bewijst toch hetzelve overvloedig, waartoe zich de Smaak der Nederlanderen het liefste bepaalt.

Meer weet ik voor het tegenwoordige op uwen brief niet te antwoorden. Ik denk, dat ik zeer weinig aan uw oogmerk voldaan zal hebben; doch gij zult gaarne geloven willen, dat dit alleen een gebrek aan vermogen is, maar niet aan goeden wil, want gij weet, dat ik altijd, met geheel mijn hart, ben

Uw dienstvaardige vriend

Amsteldam, April 1792.

KANTELAAR.

DISCOURS

ET MORCEAUX ORATOIRES.

Marche progressive de l'esprit humain; invention de l'imprimerie; liberté de la presse.

De beschaving van den menschelijken geest, deszelfs ontwikkeling, vorming en verrijking, het hangt alles af van de onderlinge mededeeling der gedachten en gevoelens. Hierom gaf ons de weldadige Schepper het weldadig spraak-vermogen. Ontneem het aan den mensch, en er is niets, dat hem boven den staat der dierlijkheid verheft; er is geen band der gezelligheid meer, zelfs niet der huisselijke zamen-woning; en er moge een redelijk vermogen in hem sluimeren, het wordt nimmer uit die sluimering opgewekt. Hoe verder dus de mededeeling der begrippen en gewaarwordingen, waarvan de spraak het werktuig is, zich uitstrekt, des te grooter wordt de omvang der beschaving, der redelijkheid. Maar wat wij spreken, wordt slechts door weinigen gehoord, die ons omgeven; en wat wij belangrijks spreken, dikwerf niet gehoord door hen, voor wie het gesprokene meest heilzaam en noodzakelijk zou geweest zijn. Bovendien, de spraak is slechts stem en klank; zij vervliegt en laat geen sporen na; de onoplettendheid hecht er zich niet aan, uit het ontrouwe geheugen wordt zij uitgewischt, en is -- verloren!

Al vroeg dus werd de kunst uitgevonden, om tot het oog, zoo wel als tot het oor te spreken. Het moeijelijkste van alle vraagstukken werd opgelost: de klanken der stem door zigtbare en

blijvende teekenen te vertegenwoordigen: het letter-schrift werd ontdekt. Van toen af dagteekende het tijdperk eener nieuwe beschaving. Welke gedachten in den geest van groote mannen, welke gevoelens in hun hart oprezen, wat kennis en onderrigt van hunne lippen vloeide, het behoefde niet meer der vergetelheid prijs te worden gegeven; perkament en papier werden er de bewaarplaatsen van; dagelijks vermenigvuldigde die schat, en werd, vergroot en verrijkt, van het ééne tot het andere geslacht voortgeplant. Wie tot denzelven toegang had, mogt zijnen dorst naar wetenschap lessen, en deelde weder van het zijne aan andere mede. Maar helaas! voor weinigen stond die toegang open. De afschriften, zoo veel tijd, en arbeid, en geduld vereischende, waren schaarsch, en niet dan tot duren prijs te bekomen. Waar slordigheid zich overhaastte, om ze verkrijgbaarder te maken, werden zij onleesbaar en door de grófste feilen verdonkerd. Zou ooit het licht der kennis alle standen der maatschappij bestralen, en, niet langer binnen de cellen van weinige geleerden besloten, ook doordringen tot die talrijke en nuttige menschen-klasse, die trotschheid en bijgeloof, heersch- en dweepzucht, in de boeijen der onkunde en domheid gekluisterd hielden; zou ooit een vrije omloop van gedachten, gevoelens en kundigheden, ruwe vernuften slijpen, verholen talenten aan den dag brengen, en de vrijmoedige stem der waarheid, onder nederige daken, en in prachtige gewelven, gelijkelijk doen weêrgalmen; er werd een nieuwe kunst vereischt, die de loome pen, het schaarsch en kostbaar handschrift verving, en door duizendvoudige vermenigvuldiging van 't geen voorheen, door weinige bevoorregten, ter naauwer nood was te bekomen, de deur der kennis, en der zelf-onderrigting, wijd open zettede voor allen! Daar trad de Boekdrukkunst te voorschijn, en vervulde den verborgen wensch der vrienden van waarheid en deugd, en ging welhaast aller wenschen te boven. Zij schudde het juk der geheimhouding af, en liet zich binnen den omtrek harer eerste werkplaatsen niet langer bepalen. Verspreid over de beschaafdste deelen van Europa, vergenoegde zij

zich niet, met de behoeften van het kinderlijk onderwijs, of der huisselijke godsdienstigheid, te bevredigen. Zij nam hooger vlugt, en stond de pas ontwaakte drift naar ware geleerdheid, en onvervalschten smaak, krachtdadig ten dienste. Al wat de oudheid heerlijks en uitmuntends had voortgebragt, werd uit verholen schuilhoeken voor het licht gedaagd; de heilige boeken der Openbaring verschenen in derzelver oorspronkelijke talen; de fakkel der wijsheid en der godsdienst-kennis werd tevens ontstoken, en alle wetenschappen baadden zich in een' nieuwen hemelgloed! Ook hier bepaalde zich hare heilvolle werking niet. Een tak van nijverheid en koophandel geworden, wist zij elks behoefte te gerieven, en den prijs harer voortbrengselen aan het vermogen der weetgierigheid te evenredigen. Werktuigkunde leende haar de hand, om hare schepping te vereenvoudigen en te voltooijen. De beweegbare letter, uit den vasten drukvorm geboren, werd zelve de grondstof van een' nieuwen vasten vorm, om voor bijkans niets verkrijgbaar te maken, wat voorheen tegen goud werd opgewogen. Zoo werd zij eene schrift- en letter-spraak, wier geluid ontelbare keeren herhaald, en teruggekaatst, tot in de afgelegenste hoeken doordrong, en over zeeën en gebergten heenklinkende, alom werd gehoord en verstaan: een stem der gedachten, door niets te smoren; 't zij ze, zachtelijk fluisterende, door de eenzame overpeinzing met wellust werd opgevangen; 't zij ze, rollende als de stem des donders, hart en oor met verbazing en ontzetting vervulde. Door haar zagen rede en deugd een nieuwe regtbank opgerigt, waarvoor zij hare zaak bepleiten konden; de ontzagchelijke regtbank van het publiek! de laatste toevlugt der belasterde onschuld, der verdrukte braafheid, der miskende, der verdonkerde, der geloochende waarheid! Een vierschaar vreesselijk voor de vijanden van licht en regt; wier vonnissen schrik jagen in het hart van hen, die nimmer beefden voor vuur of staal; waarvoor zij zelfs sidderen, die het eeuwige gerigt bespotten! Daaraan dacht uwe Hollandsche eenvoudigheid niet, Laurens Janszoon! toen gij in den hout van Haarlem beukenschors tot let-

teren sneedt! maar zoo groot echter was de kunst, waarvan toen het denkbeeld in u geboren werd; en tot zoo groote einden was zij door den liefderijken vader der menschen verordend!

Door den liefderijken vader der menschen?... maar zijn er dan niet sommigen, die de nadeelen dezer kunst breed uitmeten? die de onheilen, door de vrije, onbedwingbare drukpers aangerigt, zoo groot, haren invloed zoo gevaarlijk achten, dat zij twijfelen, of hare uitvinding wel voor een geschenk des hemels te houden zij; of zij niet, ten zij men haar krachtdadig beteugele, onder de kwalen en geesel des menschdoms geteld moet worden? De beek, dus zeggen zij, die onze akkers weldadig besproeijen moest, is een stortvloed geworden, die het gewas overstelpt, huizen, vee en menschen in hare woede meêsleept en wegspoelt! De sneeuw, dus spreken zij, die onze velden bedekken en koesteren moest, is een vervaarlijke klomp geworden, die den vreedzamen bergbewoner jammerlijk onder zich begraaft!... Onzinnigen! wat wilt gij dan? de bron stoppen, waaruit verkwikking en vruchtbaarheid met milde stroomen toevloeijen, opdat zij geene verwoestingen aanrigte, die bij het heil door haar te weeg gebragt, als een droppel in den Oceaan verzwolgen worden? Kleingeestigen! wat wilt gij dan? zijt gij Nederlanders? wenscht dan, dat Europa's rivieren niet meer in uw vaderland haren uitgang hebben; wenscht de vernietiging van uwen koophandel, om niet, nu en dan, in den winter voor overstroomingen te vreezen! Of wilt gij de bron slechts vloeijen laten, waarheen het u gelust, in kleine, troebele slingerbeekjes, zonder breedte, zonder diepte, door uwe bekrompenheid uitgegraven? Wilt gij haar beletten, dat zij een bergstroom wordt, die van de rotsen nedervalt? Gij verhinderen, dat de sneeuwklomp zich van de Alpen losrukt, en donderend ploft in het dal? Gij; met uwe magtelooze handen, het groote werk der schepping vernietigen! den grooten Schepper der natuur trotseren! Meent niet, dat het minder vermetelheid is, den vrijen loop der uitdrukking van gedachten en gevoelens, dan die der opgezwollen vloeden te willen stremmen!

Meent niet, dat zij eindelijk minder met alle teugels en breidels, dan deze met dijken en sluizen den spot drijven, wanneer het opgeperste water zich ten laatste een' eigen en vreesselijken doortogt baant! Maar waartoe langer verbloemde taal gesproken? Aan wien heeft God de magt verleend, om voor anderen te denken? te bepalen, wat ieder nuttig is te weten, of niet te weten? de vrije onderzoeking des verstands aan banden te leggen? de Rede, het goddelijkste, dat in ons is, te beperken, te omschrijven, en door die omtuining niets door te laten, dan 't geen door u, door u onwijs en nietig schepsel! met een vrijbrief is voorzien? Die magt heeft God aan geen sterveling verleend; en wie ze zich aanmatige, de naam zijner misdaad is--heiligschennis! Of zou de zucht voor waarheid, godsdienst, en volks-geluk, die misdaad tot een deugd, die heiligschennis tot een pligt kunnen maken? Waarheid en godsdienst staan onder bescherming van hooger, dan aardsche magt, en hoe ook aangerand, dat eeuwig Rijk zal niet omgeworpen worden! Volks-geluk kent geen grooter vijandin, dan volks-verblinding. En ongelukkig hij, wien waarheid, godsdienst en volks-geluk, slechts ten dekmantel strekken, van bekrompen inzigten of lage bedoelingen; de wraak der gehoonde deugd en redelijkheid volgt hem op de hielen!

Ontveinzen wij niet, wat onheilen het misbruik der vrije drukpers heeft aangerigt. Betreuren wij het, zoo dikwijls zij door onwaardigen tot een werktuig der boosheid wordt vernederd: om 't geen heilig is, ten doel der spotzucht te stellen; de driften te ontvlammen, de zeden te verwoesten; laster en eerroof ten dienste te staan, en door pijlen, uit het duister geschoten, diepe, vaak ongeneeslijke wonden toe te brengen! Betreuren en verfoeijen wij, maar dulden wij het, gelijk wij al het kwade dulden moeten, waarin, door der menschen verkeerdheid, het goede helaas! te dikwijls ontaardt; en naarmate het beter en edeler is, getuige zij het gezegend Christendom, te dieper en jammerlijker ontaarden kan! Op den vruchtbaarsten akker schiet ook het onkruid weligst op: wee de roekelooze hand, die, om het uit te

wieden, de rijpende halmen kneust, en knakt, en vertrapt, en baldadig uitrukt! Maar dubbel wee over dien, die het edelste graan voor een schandelijke gifplant verklaart, en het onkruid wassen laat, om 't geen waarachtig voedsel is, te vernielen! Spreekt en getuigt het, wie gij zijn moogt! in welk een nacht van barbaarschheid zouden wij andermaal gezonken zijn, indien al wat immer kerkelijke of wereldlijke magt verhood in het licht te verschijnen, ook in het duister gebleven was? Dat slechts geen vooroordeel onze oogen sluite voor al het onschatbaar goed, uit de vrije mededeeling der gedachten, eeuwen lang, en dagelijks op nieuw geboren; zoo zullen wij het weinige kwade, door een verborgen Albestuur zoo menigwerf in goed verkeerd, ons ligtelijk getroosten. En indien wij, in sommige schand- en schotgeschriften, die de deugd honen, die de eer aanranden, verstand en hart op den doolweg pogen te brengen, de vruchten, niet der edele durukpers, maar van der menschen bedorvenheid beweenen; wij zullen daarbij onze blikken laten weiden over die menigte van geest-verlichtende, ziel-verheffende, hart-veredelende voortbrengselen van Kosters onwaardeerbare kunst, waaran het onzen leeftijd, even min als vroegere eeuwen, ontbreekt; en ons oog zal met wellust rusten op dat zeldzaam, dat heerlijk verschijnsel onzer dagen, het onschatbaar Bijbelwoord in alle talen gelezen, in alle landen verspreid! Wij zullen het zien; wij zullen het hoofd dankbaar ten hemel heffen, en zegenen Kosters uitvinding, Kosters nagedachtenis!

Gelukkig de landen, waar de vrije drukpers aan geen banden van menschelijke willekeur is gelegd; waar de wet geen gevoelens, maar misdrijven beteugelt; waar staatkundige en godsdienstige gewetens-dwang gelijkelijk balling zijn! Daar alleen zit waarheid op den troon; daar alleen wordt godsdienst in het hart geëerbiedigd; daar alleen woont waarachtig volks-geluk! Getuig dit, ô mijn Vaderland! zoo dikwijls de veilige schuilplaats der verdrukte onschuld; als zij, om gevoelens en woorden ten bloede toe vervolgd, in uwen herbergzamen schoot werd opge-

nomen en gekoesterd! Als zij van hier de moedige taal harer verdediging wijd en zijd deed klinken, en gij, wat elders het licht niet aanschouwen mogt, aan gansch Enropa te zien en te lezen gaaft! Gelukkig Nederland, waar de vrijheid van schrijven, zoo wel als van denken en spreken, door de grondwet van Staat geheiligd, nog heiliger is aan het hart van Vorst en Natie! Beschermd en gehandhaafd door een geliefden Koning, wiens troon op regt en deugd gegrondvest, wiens bestuur, door wijsheid voorgelicht, door liefde gematigd, geen blinddoek behoeft, om het oog zijner volken te sluiten voor het gezigt van vernedering, van slavernij of ellende! Gelukkig Nederland! aloude zetel van godsdienst en burgerdeugd, van vrijheid en volks-geluk! Gij alleen waart waardig de geboorte-grond der edele Boekdrukkunst, waardig het vaderland van LAURENS JANSZOON KOSTER te wezen! VAN DER PALM, éloge de KOSTER.

Discours de Cyrus mourant à ses fils et à ses amis.

Mijne zonen, en alle mijne vrienden, die hier tegenwoordig zijt! het einde van mijn leven is nabij. Uit vele dingen maak ik dit zeker op. Wanneer ik zal gestorven zijn, moet gij door alle uwe woorden en daden toonen, mij voor gelukkig te houden. Want een kind zijnde, heb ik, dunkt mij, alles wat onder de kinderen, als jongeling, alles wat onder de jongelingen, als volwassen man, alles wat onder de mannen voor uitstekend gehouden wordt, genoten; en met het voortgaan van den tijd voelde ik ook mijne krachten vermeerderen, zoodat ik nimmer mijn ouderdom zwakker voelde worden, dan mijne jeugd geweest was, en ik niet weet, in iets niet geslaagd te zijn, wat ik ondernam of begeerde. Mijne vrienden heb ik door mij gelukkig gezien, mijne vijanden door mij in slavernij gebragt: mijn vaderland, 't welk te voren in Azië geen gezag had, laat ik nu in het hoogste aanzien na; en van al 't geen ik verkregen heb, weet ik niet, iets verloren te hebben. Schoon ik nu in den verleden tijd alle mijne

wenschen vervuld heb gezien, liet echter eene vrees, die mij steeds bijbleef, dat ik in den volgenden tijd iets onaangenaams mogt zien, of hooren, of ondergaan, niet toe, trotsch te zijn, noch mij buitensporig te verheugen. Indien ik nu zal sterven, laat ik u, mijne zonen, welke de Goden gewild hebben dat mij geboren zouden worden, in leven, ik laat mijn vaderland en mijne vrienden in voorspoed na: waarom zou ik dan niet met regt als gelukkig geprezen worden, en eene eeuwige gedachtenis verkrijgen? Ik moet thans mijne meening openbaren ten aanzien der nalatenschap van het Rijk, opdat niet de onzekerheid hiervan u moeijelijkheden bare. Ik bemin u beiden gelijkelijk, mijne zonen! doch in raad en werkzaamheid voor te gaan, waar het noodig schijnt te zijn, draag ik aan den eerstgeborenen op, die, gelijk natuurlijk is, de meeste ondervinding heeft. Zelf ben ik door dit mijn en uw vaderland er toe opgevoed, om niet alleen voor ouder broeders, maar ook burgers, uit den weg te wijken, en hun den hoogeren rang in het zitten en spreken toe te staan; en u, mijne zonen! heb ik van het begin af aan er toe opgevoed, om oudere lieden te eeren, en van jongere geëerd te worden. Neemt dus mijne woorden aan, als, niets behelzende, dan 't geen reeds lang door gewoonte en wet bepaald is. Gij dus, Cambyses! bezit het Koningrijk, u door de Goden gegeven, en door mij, zoo veel van mij afhangt. U, Tanaoxares! maak ik Landvoogd der *Meders*, *Armeniërs* en *Caduziërs*. Door u dit te geven, geloof ik, aan uwen ouderen broeder, bij den naam van Koning, ook een grooter gebied, maar u een geluk, dat minder onaangenaamheden heeft, na te laten. Want ik zie niet, welk menschelijk genoegen gij zult behoeven te ontbeeren: integendeel zult gij alles hebben, wat menschen verheugen kan. Doch naar datgene te streven, wat moeijelijk is om uit te voeren; voor vele dingen te zorgen te hebben; niet te kunnen rusten, door den naijver over mijne daden geprikkeld; lagen te leggen en belaagd te worden: dit alles moet noodwendig den Koning meer bijblijven, dan u, en hem, zijt daarvan verzekerd, zeer in zijne genoegens storen. Gij weet, Cam-

BYSES! dat deze gouden schepter het Koningrijk niet bewaart, maar de getrouwe vrienden voor de Koningen de zekerste en veiligste schepters zijn. Geloof niet, dat de menschen van natuur getrouw zijn: (want dan zouden dezelfden aan allen getrouw zijn, gelijk ook de overige natuurlijke voortbrengselen zich voor allen als dezelfde vertoonen; maar ieder moet anderen door trouw aan zich verbinden. Dit nu kan men geenszins door geweld, maar alleen door weldaden verkrijgen. Indien gij dan ook anderen tot medebewaarders van uw Koningrijk zult willen aanstellen, begin geenszins van een anderen, dan van dengenen, die met u denzelfden oorsprong heeft. Medeburgers toch hebben naauwere betrekking op ons dan vreemdelingen, en dischgenooten dan die met ons niet verkeeren; doch die uit hetzelfde zaad verwekt, door dezelfde moeder gezoogd, in hetzelfde huis opgegroeid zijn, door dezelfde moeder bemind worden, en dezelfde vrouw *moeder*, denzelfden man *vader* noemen, hoe zouden deze niet de allernaauwste betrekking op elkanderen hebben? Maakt dus nooit datgene, wat de Goden tot den grondslag der vereeniging van broeders gelegd heben, vruchteloos, maar bouwt dadelijk op hetzelve andere middelen tot onderlinge liefde: zoo zal uwe vriendschap door anderen niet te overtreffen zijn. Hij toch, die voor zijnen broeder zorgt, zorgt voor zich zelven; want wien strekt het aanzien eens broeders zoo zeer tot eer, als den broeder? Welk ander zal de magt eens broeders zoo ontzien, als een broeder? Wien zal iemand zich zoo wachten te beleedigen, als den broeder van een aanzienlijken? Dat dus, o TANAOXARES! niemand u in gehoorzaamheid en dienstvaardigheid bij dezen overtreffe! want zijn geluk en tegenspoed gaan niemand zoo aan, als u. Overweeg ook dit: van wien kunt gij, voor uwe dienstbetooning, grooter voordeelen verwachten, dan van hem? In wien zult gij, voor bewezene hulp, op uwe beurt een sterker bondgenoot vinden? Wien is het schandelijker niet te beminnen, dan zijnen broeder? En ook alleen, o CAMBYSES! verwekt de voorkeur van eenen broeder bij zijnen broeder den nijd der overigen niet op. In den naam

der Goden, de beschermers van ons geslacht! eert elkanderen, mijne zonen! indien gij er eenig belang in stelt, ook mij genoegen te geven. Gij weet toch niet zeker, dunkt mij, dat ik niet meer bestaan zal, wanneer ik het menschelijke leven zal hebben afgelegd; gij zaagt immers ook nu mijne ziel niet, maar gij bespeurdet derzelver aanwezen uit hare bedrijven. Hebt gij nog niet opgemerkt, welke verschrikkingen de zielen dergenen, die onregtvaardig geweld geleden hebben, hunne moordenaars aandoen? Welke wrekers der gruweldaden zij op de boosdoeners afzenden? Gelooft gij, dat de eerbewijzen, die men aan de dooden toebrengt, zouden hebben blijven bestaan, indien hunne zielen de magt over alles verloren hadden? Ik heb mij nooit laten overreden, mijne zonen! dat de ziel, zoo lang zij in het sterfelijke ligchaam is, wel leeft, doch sterft, wanneer zij er van gescheiden wordt! Want ik zie, dat de ziel, zoo lang zij in deze sterfelijke ligchamen huist, aan dezelve leven mededeelt. Ook heb ik mij nooit laten overreden, dat de ziel dan redeloos zijn zal, wanneer zij van het redelooze ligchaam zal gescheiden zijn; integendeel is het waarschijnlijk, dat de ziel dan, wanneer zij geheel zuiver en onvermengd zal zijn, ook het meest redelijk zal wezen. Wanneer de mensch wordt ontbonden, weten wij, dat de afzonderlijke deelen naar hunsgelijken terug keeren; doch van de ziel weten wij dit niet; want deze is niet zigtbaar, noch bij hare tegenwoordigheid, noch bij haar vertrek. Overweegt ook, dat niets gelijker is aan den dood des menschen, dan de slaap. Nu vertoont de menschelijke ziel dan vooral hare goddelijkheid, en voorziet dan iets van het toekomende: want dan is zij, naar het schijnt, het meest vrij. Indien dit dan zoo is, als ik denk, en indien de ziel het ligchaam verlaat; doet dan ook, uit eerbied voor mijne ziel, wat ik u verzoek. Doch indien het anders is, en de ziel met het ligchaam sterft, vereert dan echter de Goden, die onsterfelijk, alziend en almagtig zijn, en die dit heelal, welks schoonheid en grootheid onuitsprekelijk is, zoo in stand houden, dat het voor afnemen, verouderen en dolen beveiligd blijft; ver-

eert, zeg ik dezen, en wacht u uit dien hoofde, iets snoods of ondeugends te doen of te bedenken. Hebt, na de Goden, eerbied voor het geheele menschelijke geslacht, 't welk telkens weder aanwast. Want de Goden verbergen u niet in het duistere, maar uwe daden moeten altijd aan allen bekend zijn. Zoo dus dezelve zuiver en vrij van onregtvaardigheid blijken te zijn, zullen zij u bij alle menschen magtig maken; doch indien gij iets onregtvaardigs jegens elkanderen smeedt, zult gij bij alle menschen het vertrouwen verliezen. Want niemand, hoe genegen hij er ook toe zij, zal u meer kunnen vertrouwen, wanneer hij ziet, dat hij, die door vriendschap het naauwst verbonden is, onregtvaardig behandeld wordt. Indien ik u derhalve genoegzaam onderrigt heb, hoe gij jegens elkanderen zijn moet, volgt mijne lessen: doch zoo niet, leert dan van hem, die te voren geleefd hebben, 't welk de beste wijze van leeren is. Vele ouders toch zijn vrienden hunner kinderen, broeders die hunner broeders geweest. Sommigen hebben ook het tegendeel aan elkanderen betoond. Gij zult dus uw eigen belang bevorderen, indien gij aan de daden van diegenen hunner de voorkeur geeft, die gij bespeurt dat er zich wel bijbevonden hebben. Doch misschien reeds genoeg hiervan. Wat mijn ligchaam betreft, wanneer ik zal gestorven zijn, mijne zonen! plaatst het noch in goud, noch in zilver, noch in iets anders van dien aard, maar geeft het hoe eer hoe liever aan de aarde terug. Want wat is heilrijker, dan met de aarde vermengd te worden, die al het schoone en al het goede voortbrengt en voedt? Ik ben ook anderzins een vriend der menschen geweest, en nu, dunkt mij, zal ik met genoegen een deelgenoot van den weldoener der menschen zijn. Doch ik moet eindigen; want de ziel schijnt mij reeds te verlaten, waar zij gewoonlijk allen begint te verlaten. Indien dus iemand uwer mijne regter hand wil vatten, of mij in 't oog wil zien, terwijl ik nog leef, die nadere: doch wanneer ik mij bedekt zal hebben, dan verzoek ik u, mijne zonen! dat geen mensch mijn ligchaam meer zie, zelfs gij niet. Noodigt alle de Perzen en de bondgenooten

bij mijn graf, om mij geluk te wenschen, dat ik nu in veiligheid zijn zal, en geen kwaad meer ondervinden, 't zij ik bij de Goden zal verkeeren, 't zij ik tot niets zal worden. En zoo veelen er komen, laat hen niet gaan, zonder hun die geschenken te geven, welke bij de begrafenis van een rijk man gebruikelijk zijn. Onthoudt deze laatste les van mij: zoo gij uwe vrienden wel doet, zult gij uwe vijanden kunnen straffen. Vaartwel, geliefde zonen! en groet uwe moeder uit mijn' naam. Gij allen, aanwezige en afwezige vrienden! vaartwel.

XENOPHON, traduit par TEN BRINK.

L'art de la navigation a-t-il été utile ou pernicieux au genre humain?

De geschiedenis der menschelijke maatschappij, levert ons reeds in de vroegste eeuwen, de overtuigendste blijken op van den weldadigen invloed eens uitgestrekten Handels en eener uitgebreide Zeevaart op de vermeerdering van het geluk der menschheid. Phenicië, het eerste gewest, daar de kunst der Zeevaart ijverig werd aangekweekt, daar zij het sterkst gebloeid heeft, was tevens de eerste school van beschaafdheid en kennis, en strooide de eerste zaden daarvan in den Grieksehen grond, waaruit in vervolg van tijd de heerlijkste vruchten zijn voortgekomen. Door Koophandel en Zeevaart verhieven zich Tyrus en Sidon tot eenen trap van welvaart en roem, die haar deed uitmunten boven alle andere toen bekende steden en staten, wier namen thans met het puin hunner gebouwen in vergetelheid begraven liggen. Carthago, eene Phenicische volkplanting, stelde zich door Koophandel en Zeevaart in staat om aan Rome het hoofd te bieden, met Rome naar de heerschappij der toen bekende wereld te dingen. In latere tijden waren het Venetië en Genua alleen, uit al de Italiaansche staaten, die zich in onafhankelijkheid en gezag tegen heerschzuchtige naburen en vreemde barbaren wisten gevestigd te houden, die het langst en het sterkst aan den algemeenen vijand van Europa het hoofd boden. Zeevaart en Koophandel waren de

zuilen, waarop het bestaan en de welvaart dier staten gebouwd waren. Zoodra deze zuilen aan het wankelen geraakten, verloor ook het gansche gebouw weldra zijne sterkte en zijnen luister. Doch ik spoed mij, om tot dat gewigtige tijdperk in de geschiedenis der Zeevaart te komen, dat over haar nut of nadeel vooral en bijna alléén beslissen moet. Immers, gelijk men uit de gelukkigste proeven met werktuigen in het klein genomen, niet altoos dezelfde voordeelige werking van diezelfde werktuigen, in het groot vervaardigd, mag opmaken; zoo zouden ook al de gronden, ten voordeele der Zeevaart uit de bijgebragte voorbeelden afgeleid, al hunne kracht verliezen, indien de gevolgen van de ontdekking van Amerika, van den gevonden weg ter zee naar Indië, die gronden met de daad wederlegden.

Laat ons tot dat einde, den staat, waarin zich en Europa en de overige werelddeelen voor die geweldige omwenteling bevonden, vergelijken met dien, welke sedert plaats heeft, en daaruit de som van algemeenen voortgang of teruggang der menschheid in welvaart en geluk onzijdig opmaken. Doch laten wij in die beschouwing ons wachten van misleid te worden door het valsche koloriet, dat zoo dikwerf de tafereelen van oude tijden en afgelegene oorden onkenbaar maakt. Maar al te dikwijls zijn wij gewoon de denkbeelden, die onze verbeelding zich van herderlijke rust, van oude gouden tijden, van gelukkige onwetendheid, van vergenoegde armoede vormt, over te brengen op zoodanige tijden en volken, die met de onwetendheid en armoede van dien denkbeeldigen staat al de onrust, de driften, de buitensporigheden der bedorvenste maatschappij vereenigen. In dit verkeerd licht wordt gemeenlijk de tegenwoordige staat der menschelijke maatschappij, met de vorige vergeleken, geplaatst. Vergunt mij dit op den staat des gemeenen levens, de zeden en der wetenschappen in Europa, toe te passen.

Vóór de ontdekking van Amerika, en vóór de uitbreiding van den Handel op Azië, hadden onze voorouders geene kennis aan eene menigte zaken, die thans voor ons onontbeerlijke behoeften

zijn. Zonder mij in te laten in het afgetrokken geschil: of vermeerdering van behoeften tevens met de middelen om daaraan te voldoen, in de daad vermeerdering van geluk is; dan of niet, zoo men dat ontkent, de staat van een plantdier boven dien van eenen mensch zou te kiezen zijn? zal het genoeg zijn tot mijn oogmerk dit alleen aan te merken, dat dezelfde oorzaak de uitbreiding namelijk des Koophandels, welke ons die onnoodige behoeften heeft aangebragt, tevens het eenige mogelijke middel is, en geweest is, om ons de zekere voldoening van andere onontbeerlijke behoeften te bezorgen. Toen ieder land alleen van zijne eigene voortbrengselen leven moest, niets van andere ontving, niets aan andere mededeelde, was een misgewas, eene overstrooming in staat, om eene welvarende zamenleving in de diepste ellende te storten en geheel te vernielen. Hongersnood en besmettelijke ziekten zijn jaar op jaar, in de geschiedboeken der vorige eeuwen, als verwoesters der beschaafdste en bevolktste deelen van Europa aangeteekend. Het is de uitbreiding van Handel en Zeevaart, die Europa voor de vernieuwing dier aanvallen alleen kan beveiligen, en in der daad beveiligt. Dezelve verzekert niet alleen ieder volk van den bijstand zijner naburen; zij verdeelt niet alleen de voortbrengselen der natuur gelijkelijk onder allen, maar, daar zij de algemeene naarstigheid opwekt, daar ieder landbouwer, ieder werkman, zijnen arbeid en zijne uitzigten niet meer bij de behoeften van zijn huisgezin, van zijn dorp, bepaalt, vermeerdert hij ook tevens derzelver hoeveelheid. Het is deze laatste, minder in het oog loopende, doch in zichzelve zeer wezenlijke, zeer krachtdadige werking van eenen uitgebreiden Handel en Zeevaart, het is deze bevordering der algemeene werkzaamheid, deze ontwikkeling der vermogens van ieder lid der maatschappij, welke op het geheel dier maatschappij, op zeden, op kunsten, op wetenschappen, eenen allersterksten en allerweldadigsten invloed heeft.

Indien wij de zeden van onzen tijd in het algemeen met die van vorige eeuwen vergelijken, en indien wij ons in die ver-

gelijking niet bepalen bij eenige bijzondere deugd of ondeugd, aan eenige eeuw of natie bijzonder eigen, en nog veel minder bij enkele trekken van grootheid of slechtheid, die altoos in alle tijden en bij alle volkeren zijn aan te treffen, die niet van den geest der eeuw of der natie, maar van de driften en denkwijzen van enkele personen afhangen; dan zullen wij insgelijks niet kunnen twijfelen, of de groote omwenteling, welke de maatschappij in de vijftiende eeuw onderging, is ook in dit opzigt van de heilzaamste gevolgen geweest. Het is aan de uitbreiding van den Koophandel en dus aan de Zeevaart, dat wij die gelijkheid van den staat te danken hebben, welke de bron van welvaart is voor verre het grootste gedeelte van Europa. Zij heeft eene algemeene maat van genot en geluk in de plaats gesteld van de twee uitersten van barbaarsche overdaad en prangende ellende, die te voren het lot der menschen verdeelden. Door de gemeenschap tusschen natiën en natiën te bevorderen, heeft zij hen meer en meer zich doen beschouwen als leden van één genootschap, als broeders van één geslacht. Zij heeft hun getoond, dat nationale haat en altoosdurende veete onteerende en ongerijmde denkbeelden zijn voor redelijke wezens; dat, zelfs bij uitgebrokene vijandschappen, verdelging en verwoesting even schadelijk zijn voor den verwinnaar als voor den verwonneling. Zij heeft hen geleerd, zelfs in de vijandschappen, regels in acht te nemen, waarvan zoo al niet altoos de betrachting, ten minste de vaststelling, blijken draagt van de aanmerkelijke vorderingen der menschelijke maatschappij.

Doch nergens is die invloed, dien ik bedoele, zigtbaarer en gewigtiger geweest, dan op den staat der wetenschappen en kunsten. Overvloed en welvaart, dochters van Zeevaart en Handel, zijn moeders en voedsters van geleerdheid en kunst. De menschelijke vermogens, éénmaal uit hunnen staat van werkeloosheid opgewekt, bepaalden zich niet meer bij die voorwerpen die hen het eerst hadden tot zich getrokken, maar breidden zich weldra uit tot alles, wat hen op eene waardige wijze kon bezig houden.

Van daar die algemeene gisting en omwenteling in Godsdienst, in wetten, in alle takken der menschelijke kennis, die zoo spoedig gevolgd is op de groote gebeurtenissen, waarvan wij spreken. Aan den andern kant hadden de Scheepsbouw, de Zeevaart, de Koophandel, de handwerken, in vele opzigten, de hulp der beschouwende wetenschappen noodig. Ieder beoefenaar dier wetenschappen zag dagelijks meer en meer den onmiddelijken invloed zijner afgetrokkene bemoeijingen op de welvaart der zamenleving, en als lid dier zamenleving werd hij zelf daardoor noodzakelijker en geachter. Eigen lust tot werkzaamheid en kennis, zucht naar eer, en uitzigten op voordeel vereenigden zich dus te zamen, om iedereen, die in vermogens van geest boven andere uitmuntte, tot de ijverigste en standvastige inspanning dier vermogens aan te zetten. Indien niet de oplossing van een der gewigtigste werkstukken der Zeevaart, het bepalen van de plaats, waar het schip op zee zich bevindt, van de juiste kennis der plaats van de maan aan den hemel voor ieder bepaald oogenblijk afhing, zouden wij nimmer die voortreffelijke theorien van den loop der maan verkregen hebben, die thans een zoo aanmerkelijk en gewigtig gedeelte der verhevenste Sterrekunde uitmaken. Indien de vermeerderde bezigheden des gemeenen levens niet een aantal werktuigen en zamenstellen van werktuigen hadden noodig gehad, en dus het menschelijke vernuft aangespoord, om op derzelver uitvinding te denken, zou de Werktuigkunde, en vooral haar werkdadig gedeelte, nimmer met zoo vele meesterstukken van vindingen uitvoerig verrijkt zijn. En ditzelfde is op de meeste overige gedeelten der natuurkundige wetenschappen in meerderen of minderen graad toepasselijk. Eindelijk, welk een aantal van die wetenschappen is er, dat, zonder de onmiddelbare hulp eener uitgebreide Zeevaart, nimmer tot eenigen aanmerkelijken graad van volkomenheid zou hebben kunnen gebragt worden! Hoe gering was onze kennis van de gesteldheid des aardbols, ven zijne grootte, zijne gedaante, zijne verdeeling, toen zich die kennis bij Europa, en een klein gedeelte van Aziën Afrika bepalen

moest. Welke vorderingen heeft niet de Sterrekunde aan de reistogten rondom de wereld, aan waarnemingen in verafgelegene plaatsen gedaan, met één woord, aan de uitbreiding der Zeevaart, te danken. Hoe beperkt was het veld der Natuurlijke Historie, eer het met de voortbrengselen van het oosten en westen verrijkt en versierd werd? Welk een licht is niet voor de kennis van den mensch, in al zijne verschillende trappen van beschaafdheid, in al de verscheidenheden van luchtstreken, van zeden, van begrippen, die zijne natuur wijzigen, door de ontdekkingen van Columbus, Tasman, Bougainville, Cook, Wilson, opgegaan? Doch ik zou te ver uitweiden, indien ik al de voordeelen, die de Wetenschappen aan de Zeevaart te danken hebben, zelfs maar schetswijze, wilde optellen.

Ik heb mij in dit gansche tafereel moeten bepalen bij enkele trekken, waarvan ik de verdere voltooijing aan uwe eigene verbeelding, door Wijsbegeerte en Historiekennis bestuurd, moet overlaten. Doch ik twijfel niet, of gij zult, in dat geval, de waarheid en zuiverheid dier trekken meer en meer zien toenemen, naarmate zij krachtiger en uitvoeriger zullen worden. Dezelfde redenen, die mij daartoe genoodzaakt hebben, verbieden mij insgelijks hier stil te staan bij bijzondere gevolgen der uitgebreide Zeevaart in het algemeen, en der ontdekking van Amerika in het bijzonder; gevolgen, die, wel is waar, toevallig kunnen genoemd worden, doch die echter, bij de onverweging der voor- en nadeelen, welke die ontdekking aan de menschelijke maatschappij heeft toegebragt, voorzeker in aanmerking komen. Ik weet, dat de uitbreiding van de Zeevaart, en de gemeenschap der afgelegenste volkeren met elkander, verderfelijke onheilen, geesels van het menschdom, wijd en breed over den aardbol verspreid hebben. Doch diezelfde gemeenschap heeft tevens de heilzaamste geneesmiddelen, de nuttigste en aangenaamste voedsels, wier gebruik zich te voren binnen de enge perken van hunne geboorteplaatsen bepaalde, en zelfs dáár naauwelijks behoorlijk gekend werd, naar alle bewoonde gedeelten der wereld overgebragt. Ik

twijfel naauwelijks, of de schaal van heil en onheil zal, ook in dit opzigt, voor het onpartijdige oog naar de beste zijde overhellen.

Doch ook in den boezem van diegenen uwer, die zich door deze of andere redenen van de gewigtige voordeelen, door de uitbreiding van Zeevaart en Handel aan de bewoners van Europa toegebragt, overtuigd houden, rijst welligt de pijnigende gedachte op, dat die voordeelen verworven zijn, ten kosten van het bestaan en de welvaart van een veel grooter, ten minsten van een zeer aanmerkelijk aantal hunner natuurgenooten, bewoners van de overige deelen der wereld. Moeten niet de inboorlingen van Mexico en Peru, van Coromandel en Bengalen, van Guinea en Congo, den dag vervloeken, die het eerst den Europaanschen geweldenaar in hunne vreedzame havens voerde? Kan eene onregtvaardige overmagt, door dit kleinste der werelddeelen over de anderen verkregen, in het oog van den algemeenen menschenvriend, van den wijsgerigen wereldburger, immer eene zegening zijn voor de menschelijkheid? Moet niet de winst van Europa, hoe groot en gewis ook, bij hem voor verlies worden gerekend, indien die winst bezoedeld is met het bloed en de tranen van zijne ongelukkige broederen in Azië, Afrika en Amerika.

Verre zij het van mij, de gewelddadigheden van eenen CORTES, de gruwelen van eenen PISARRO te willen verbloemen of verschoonen. — Maar laat ons niet enkel stil staan bij den eersten indruk van afgrijzen en verfoeijing, die derzelver herinnering in ons aller harten doet opwellen. Laat ons bij de regtvaardige verontwaardiging, die ons vervult op het denkbeeld van zoo vele duizenden rampzaligen, die in Mexico door Europeaansche handen moorddadig omkwamen, ook tevens gedenken aan de duizenden rampzaligen, die aldaar jaarlijks door het onmenschelijke bijgeloof hunner landgenooten ten offer der afgoden geslagt werden. Dat gewest thans mogelijk minder bevolkt, is ook thans niet meer het tooneel dier hemeltergende eeredienſten. Volkplantingen, deelachtig aan al de vorregten der beschaafde maatschappijen van Europa, verbreiden van Canada tot Chili den weldadigen

invloed van onzen redelijken Godsdienst, van onze wetten, onze zeden, onze wetenschappen, onze kunsten; vergoeden meer en meer het eenmaal geleden verlies, en beloven aan gansch Amerika eenen trap van geluk, wartoe het waarschijnlijk onder den ijzeren schepter van eenen MONTEZUMA of ATABALIBA nimmer ware opgeklommen. En indien wij onze beschouwing tot het noordelijke gedeelte der nieuw ontdekte wereld bepalen, hoe streelend is dan niet het verschiet, dat aldaar voor onze oogen zich opdoet, hoe glorierijk voor Europa, hoeveel belovend voor het toekomende! Een land van onmeetbare uitgestrektheid, nog geen drie honderd jaren geleden met ontoegankelijke bosschen en onbewoonbare moerassen bedekt, dat ter naauwernood aan eenige verstrooide gehuchten van barbaarsche wilden een kommerlijk onderhoud des levens opleverde, is thans een uitgestrekt gebied, bebouwd en bevolkt, de gezegende woonplaats van vele duizenden gelukkige burgers, die al de voorregten eener beschaafde zamenleving in ruime mate kennen en genieten. Waaraan is Amerika dit alles verschuldigd? Aan deszelfs onderhandelingen met Europa, aan de eenmaal gevestigde en bestendig onderhoudene Zeevaart tusschen beide werelddeelen.

Minder blijkbaar en gewigtig zijn de uitwerksels, die de wederzijdsche handel van Europa en Azië op dit laatste werelddeel tot nog toe gehad heeft. De reeds gevestigde staat der maatschappij, was daar niet geschikt voor geweldige en spoedige veranderingen. Volksvooroordeelen, sedert duizenden van jaren ingeworteld, bijgeloof en nationale hoogmoed wederstaan den invloed, dien de Godsdienst, de wetten, de zeden van Europa, natuurlijk moesten hebben, op allen die dezelven leeren kennen. Dan, ook daar zal welligt eens de tijd geboren worden, en de menschlievende wijsgeer ziet dien tijd met verlangen te gemoet, wanneer ook de volkeren van het Oosten de kluisters van vooroordeel, die hen thans daarvan terug houden, zullen verbreken, de regten der natuur hernemen, en in de zegeningen der beschaafde zamenleving meer en meer deelen. En zeker is het, zoo dit

immer gebeure, dat het voorbeeld en de invloed van Europa daartoe in weinige jaren meer zullen toebrengen, dan eigene pogingen in verscheidene eeuwen zouden kunnen uitrigten.

Woest en akelig is tot nog toe de staat, waarin zich het grootste gedeelte van Afrika bevindt. Niet als hervormer en weldoener, maar als roover en ontvolker, vertoont zich de Europeaan op deszelfs rampzalige kusten. Doch, in welk verschrikkelijk licht ook de inboorling van Senegal of Guinea de zamenleving zijner blanke vijanden moge beschouwen, het is alleen door het overnemen van derzelver zeden en kunsten, dat hij zich eenmaal uit zijnen deerniswaardigen staat verheffen, zijne vrijheid en bezittingen tegen hen verdedigen, de regten van mensch en van burger met hen deelen kan.

Behoef ik wel na dit tafereel van hetgeen de menschelijke maatschappij reeds aan de uitbreiding en volmaking van de Zeevaart verschuldigd is, nog breeder uit te weiden, over hetgeen dezelve verder van die kunst heeft te wachten? Behoef ik nog de noodzakelijkheid aan te toonen, om de Zeevaart niet alleen voor Europa in stand en bloei te houden, maar ook, zoo veel mogelijk is, nog verder uit te breiden en te volmaken? Groot en spoedig is de voortgang, die beschaafdheid en welvaart, sedert de verbazende omwenteling, in Handel en Zeevaart voorgevallen, over den aardbol gemaakt hebben, doch nog grooter is de weg, dien zij moeten afleggen, eer derzelver zegeningen alom, en tot in de afgelegenste oorden der bewoonde wereld, zullen verspreid wezen. — Europa, tot nog toe het middelpunt van beschaafheid, van kunsten en van wetten, moet ook tot nog toe het middelpunt van vermogen en grootheid zijn. Indien de Handel en Zeevaart van Europa op de andere werelddeelen te gronde gaat; indien het goud uit de mijnen van Amerika niet meer door Europeaansche handen voor de rijke voortbrengselen van kunst en natuur in Azië werd uitgewisseld, zou niet alleen Europa in eenen ellendigen staat van verval en nietigheid nederzinken, maar ook de andere werelddeelen, aan zich zelven overgelaten, zouden,

in verscheidene eeuwen, niet in staat zijn, om aan het geheel der maatschappij te vergoeden, hetgeen dezelve bij het verlies van Europa zoude lijden. Uit dit oogpunt beschouwd, is de Zeevaart niet slechts een middel om aan de eischen van weelde en zelf gezochte behoefte te voldoen, om eene stad, of eenen staat, door de natuur boven anderen begunstigd, ten kosten dier anderen te verrijken en te vergrooten, maar zij is eene der edelste, der noodzakelijkste kunsten, ook met betrekking tot het algemeene welzijn der menschlijke maatschappij. Wie zich aan hare beoefening, in hoogeren of lageren rang, toewijdt, mag zichzelven met regt als een nuttig lid der maatschappij, als onontbeerlijk in zijnen kring, aanmerken. De werkmeester, die, door eene verbeterde zamenstelling, meer hechtheid en snelheid aan het schip bijzet; de natuurkenner, die aan den stuurman eene beter toegeruste kompasnaald, eenen afleider tegen het geweld des bliksems in handen stelt; de sterrekundige, die, door waarneming of berekening, den loop der hemelsche ligchamen nader bepaalt, brengen ieder het zijne toe tot het groote geheel, tot de uitbreiding der Zeevaart, en dus tot vermeerdering van algemeene werkzaamheid en welvaart. Alle pogingen, alle bemoeijingen, welke die kunst, zoo in het beschouwende als in het werkdadige gedeelte, volkomener, algemeener, gemakkelijker, min onderhevig aan onzekerheid en gevaar doen worden, zijn lofwaardig, gewigtig, verdienen opmerking en navolging.

NIEUWLAND.

Discours sur la Philantrophie.

De Maatschappij, waarvan dit Departement een gedeelte uitmaakt, is daardoor, en door deze zinspreuk, van alle anderen in ons Vaderland onderscheiden, dat zij tot TOT NUT VAN HET ALGEMEEN is ingerigt. Wanneer wij den zin dezer uitdrukking wel verstaan, dan zal dezelve hierop neêrkomen, dat, daar alle andere Maatschappijen in dit Gemeenebest, of alleen voor zekere standen des menschelijken levens, of voor de bevordering van bij-

zondere kunsten en wetenschappen, of ter hulpvaardige redding uit bepaalde menschelijke behoeften en nooden zijn opgerigt, deze daarentegen alle rangen en standen van den burgerstaat omvat, de verspreiding van zoodanige kundigheden en grondbeginsels bedoelt, die voor alle menschen, in alle tijden, op alle plaatsen, en in alle omstandigheden dienstig zijn, en daardoor alleen den naam gekregen heeft, van inzonderheid voor den gemeenen man geschikt te zijn, omdat de voorwerpen, waarmeê zij zich bezig houdt, deszelfs eenigen rijkdom uitmaken; omdat, ten einde derzelver belangrijken invloed te gevoelen, het alleen genoeg is mensch te zijn. Gelijk derhalve de eerzucht, of de dorst naar hoogere kennis, aan vele geleerde Genootschappen het aanwezen heeft gegeven; gelijk anderen aan de zucht voor bijzondere takken der Maatschappelijke welvaart hun oorsprong verschuldigd zijn, of het mededogen en de barmhartigheid tot den grondslag van hun bestaan hebben, zoo is het deze onze Maatschappij, die op *algemeene welwillendheid* is gegrondvest, op die uitgebreide menschenliefde, die de vervulling van allerlei behoeften, de verligting van allerlei nooden, de vermeerdering van allerlei geluk bedoelt, en de bewustheid van nuttig geweest te zijn voor de strelendste zelfsvoldoening houdt. En is dit, M. G. H. het grondbeginsel, dat ons allen bezield heeft, toen wij leden dezer Maatschappij zijn geworden; is dit het grondbeginsel dat ons steeds bezielen moet, steeds in ons levendig gehouden en aangewakkerd moet worden, zoo wij aan het oogmerk derzelve, het NUT VAN 'T ALGEMEEN willen blijven beaantwoorden; dan zal het aan niemand uwer ongepast voorkomen, dat ik u thans over deze ALGEMEENE WELWILLENDHEID onderhoude; dat ik u kortelijk haren aard, en hare voorname hoofdtrekken ontvouwe, en tot dit alles, voor eenige oogenblikken, uwe toegenegene aandacht inroepe.

Wij vinden bij eenen Romeinschen Tooneeldichter een zeer merkwaardig gezegde van iemand, die, berispt, omdat hij de aangelegenheid van een ander zich te zeer aantrok, en naar de reden van deze handelwijze gevraagd zijnde, ten antwoord gaf: *ik ben*

een mensch; al wat de menschelijkheid betreft raakt mij van nabij: een gezegde, dat bij ieder waarlijk gevoelig mensch den naam van TERENTIUS vereeuwigt, en der aard der beminnelijke hoedanigheid, die wij thans overwegen, ons op eenmaal levendig voor den geest stelt, zoo dat wij alleen onze eigen denkbeelden behoeven te ontwikkelen, om een volkomen begrip te hebben van ware, algemeene menschenlievendheid.

Het is eene zeer gewone bemerking, en die zekerlijk de aandacht van niemand uwer is ontsnapt, dat er tusschen menschen van denzelfden stand, van hetzelfde beroep of handwerk, doorgaans eene zekere geheime aantrekking, eene soort van verwantschap bestaat, waardoor zij, indien slechts de een den ander niet in den weg staat, onderling in elkanders aangelegenheden eene grootere mate van belang stellen, en, zoo ras het op de eer van hunnen stand of beroep aankomt, door hetzelfde gevoel aangedaan, gemeene zaak maken, en allen door denzelfden geest bezield schijnen. Om dit gewoon verschijnsel met zijn eigen naam te bestempelen, is de gepaste uitdrukking in onze moedertaal mij onbekend, en ik vind mij verpligt tot het Fransche *Esprit de corps* de toevlugt te nemen. Dat hetzelve intusschen niet uitsluitend aan de lieden van den tabberd of degen eigen is, maar door alle standen en beroepen afdaalt, inzonderheid die tot zekere broederschappen vereenigd zijn, heeft geen betoog noodig; gelijk de oorzaak er van duidelijk, en alleen gelegen is in de gelijkheid van rang, van bezigheden, van uitzigten, van aanspraken op eer en belooning. Gevoelt gij dit, geeft dan voor een oogenblik ruimer vlugt aan uwe verbeelding; vergeet voor een oogenblik de onderscheidingen des maatschappelijken levens, en overweegt de betrekkingen, waarin menschen tot menschen geplaatst zijn. Van den magtigsten sterveling, die werelddeelen voor zich beven doet, en aan werelddeelen wetten voorschrijft, tot den geringsten, die in het zweet zijns aanschijns, en voor eene kommerlijke bete broods, aan de behoeften der weelde ten dienste staat, zijn wij allen van dezelfde uiterlijke en inwendige vor-

ming, bezitten wij dezelfde zintuigen, worden door de voorwerpen buiten ons met dezelfde gewaarwordingen aangedaan, hebben dezelfde vatbaarheid voor lijden en voor vreugde, hetzelfde te hopen, hetzelfde te vreezen, en dezelfde toekomstige bestemming na het einde dezer kortstondige loopbaan. Ja! of dit niet genoeg ware, om alle menschen hunne onderlinge betrekking tot elkander te doen gevoelen, heeft de Almagtige oorzaak van alles gewild, dat wij oorspronkelijk kinderen van hetzelfde huisgezin zijn zouden, dat hetzelfde bloed door aller aderen zou stroomen, en ons gansche geslacht slechts éénen algemeenen Stamvader hebben zou. Uit het gevoel dezer onderlinge betrekking en wetenschap ontspruit alle ware *menschlievendheid*, gelijk de aard der uitdrukking van zelve aan de hand geeft, *den mensch in den mensch te beminnen:* naarmate dit gevoel zuiverder, sterker en edeler is, wordt ook onze deelneming in de belangen onzer medemenschen uitgebreider en vuriger, en komt hier eindelijk bij een levendig besef van de waardij der menschheid als zoodanig, die door geen vermogen of aanzien verhoogd, door geene geringheid of behoefte verdonkerd kan worden, dan ontstaat hieruit, dat ik het dus noemen moge, het *Esprit de corps* der menschlijkheid, waaruit alle ware edelmoedigheid, en *algemeene welwillendheid,* als uit de zuiverste bronwel voortvloeijen.

Ik hoop en vertrouw niet, M. H., dat aan iemand uwer deze voordragt overdreven zal toeschijnen; dat hij het gezegde van den Latijnschen Dichter voor min natuurlijk zal houden, dan wanneer hij eenen in de school der wapenen opgekweekten hoorde zeggen: ik ben een krijgsman — al wat den dienst betreft raakt mij van nabij. Den zoodanigen zou ik met zijne verbeelding verwijzen naar eene onbewoonde streek des aardbodems, en voor zijne ongeloovigheid hem geene andere boete op leggen, dan zich in die eenzaamheid der verrukking van den onverwachten aanblik eens menschelijken wezens voor oogen te stellen. Inderdaad de onderlinge geneigdheid der menschen tot elkander is een

eigenaardige trek hunner natuur, die reeds in de eerste kindsheid aanwezig, door het ontwaken der redelijke vermogens wordt versterkt; en, hoe zeer trotschheid en eigenbaat haar verdrukken en t' onder brengen, in alle tijden echter, en uit alle standen des levens, doet zij TITUSSEN te voorschijn komen, die, daar zij elken dag, zonder iemand nut te doen ten einde gebragt, voor verloren rekenen, met regt de wellust des menschdoms geheeten worden.

Uit het bijgebragte zal u, vermoede ik, genoegzaam gebleken zijn, welke de voortreffelijkheid en oorspronkelijke adel zij, dier algemeene menschlievendheid, waarvan de zaden door den Almagtigen Schepper zelve in onze natuur zijn ingeplant, en die met onze behoeften, met onze vatbaarheid voor genot en vreugde, in het allernaauwst verband is gesteld, door deze onveranderlijke wet der menschelijke natuur, dat wij zelve nooit gelukkiger worden, dan wanneer wij anderen gelukkiger maken. Den omvang derzelve te bepalen zou misschien eene ongerijmdheid zijn, daar zij in ieder mensch, en in deszelfs geheelen aanleg voor geluk of ongeluk haar voorwerp vindt, en geene andere grenzen kent, dan het zwak vermogen van hem, die ze beoefent, als die niet altijd alles vermag, wat hij zou wenschen te verrigten, en in den strijd tusschen grootere en geringer nuttigheid zich niet zelden genoodzaakt ziet, na rijpe keuze en overleg, het mindere aan het meerdere op te offeren. Doch hoe zeer het dus onmogelijk zij, den geheelen werkings-kring der algemeene welwillendheid te omschrijven, dezelve wordt echter in twee groote grondstellingen opgelost, waarvan de eerste, die ook den Wijsgeeren der Oudheid niet vreemd was, deze is: *doe nimmer aan een ander, 't geen gij, in zijnen stand geplaatst, niet wenschen zoudt, dat u geschiedde:* de tweede: die aan het Christendom haar oorsprong verschuldigd is: *doe alles aan anderen, wat gij, in hunnen stand geplaatst, zoudt wenschen, dat aan u geschiedde.*

Het is mijn oogmerk niet deze beide grondstellingen voor u

te ontwikkelen, of aan te toonen, hoe alle pligten en betooningen van ware menschenliefde in dezelve zijn opgesloten; ik wil alleen, en hiermede acht ik, voor het tegenwoordige, over *den aard der algemeene welwillendheid* genoeg gezegd te hebben; ik wil u alleen doen opmerken, hoe een onafscheidelijk vereischte derzelve is, de gevestigde neiging, en verkregen hebbelijkheid, om zich zelven te verplaatsen in de omstandigheden van hen, tot wie wij in eenige betrekking geplaatst zijn. Is iemand te zeer met zijne eigen belangen en omstandigheden ingenomen, om over die van zijnen evenmensch, die zijne hulp behoeft, behoorlijk na te denken; is hij te verstrooid, te vadsig van aard geworden, om buiten den kring zijner vermaken en ijdelheden met zijne gedachten om te dolen; of is hij te bevreesd om uit aangename droomen te ontwaken, door zich het lijden eens ongelukkigen in al deszelfs omtrek voor oogen te stellen: hij moge dan vele loffelijke hoedanigheden bezitten, hij moge zelfs niet geheel van goedhartigheid ontbloot zijn, maar het karakter van een menschenvriend bezit hij niet. Mede-gevoel maakt de hoofdtrek van het zelve uit; mede-lijden, gelijk onze taal het zoo schoon en krachtig uitdrukt, mede-lijden met den lijdenden; mede-genot met den gelukkigen en genietenden; onbepaalde deelneming in het lot onzer broederen, omdat zij onze broederen zijn, die geen stand van ons verwijderen, geen noodlot van ons vervreemden kan; omdat hunne vreugde ook ons verblijdt, hunne smart ook ons ondragelijk is, en hunne vordering in kennis, in deugd en gelukzaligheid de bron is van ons zuiverst genoegen. Ziet daar wat het zegt, *algemeene welwillendheid* te bezitten; *als mensch zich alles aan te trekken, wat de menschelijkheid van nabij betreft.*

Ik heb gezegd, dat ik in de tweede plaats de voorname hoofdtrekken der algemeene menschlievendheid, voor u ontvouwen wilde; vergenoegt u ook hierin met eenige algemeene denkbeelden, die ik kortelijk voor u uit elkander zal stellen.

Wanneer een stilstaand of zachtvloeijend helder water door

eenig voorwerp, in hetzelve vallende, bewogen wordt, dan ziet men rondom hetzelve eerst kleine, vervolgens grooter en grooter kringen zich vormen, die allengs meer en meer zich uitbreiden, tot dat zij zich eindelijk in eene zachte en onmerkbare golving verliezen. Vergunt mij de edele werkzaamheid van den menschenvriend bij dit eenvoudig verschijnsel te vergelijken. Hij ook vormt, als 't ware, rondom zich verscheiden kringen, die in derzelver omvang gedurig grooter worden, en die, zonder op één bepaald punt te eindigen, veel eer verdwijnen in een onbegrensd, onoverzienbaar geheel. Verbeeldt u als zoodanige kringen eerst deszelfs huisgezin, voorts maagschap en bloedverwanten, wijders vrienden, bekenden, ambts of beroeps- en andere burgerlijke betrekkingen, stadgenooten eindelijk, medeburgers van hetzelfde vaderland, en zoo gedurig verder, waar slechts menschen-gevoel en menschen-belangen worden gevonden. Dat deze leer aan niemand uwer vreemd voorkome. Er zijn, ik beken het, te allen tijde menschen geweest, die, ofschoon gemelijke huisgenooten, liefdelooze bloedverwanten, gevoellooze vrienden, koelzinnige vaderlanders zijnde, echter voorgaven menschenvrienden, en voor de belangen van het algemeen in blakenden ijver ontstoken te zijn. Gelooft dit hun voorgeven niet! Er zijn zelfs gewaande Wijsgeeren en Zedeleeraars geweest, die het bekrompenheid van geest durfden uitkrijten, wanneer men op de straksgenoemde naauwere betrekkingen des menschelijken levens te veel prijs toonde te stellen: gelooft deze valschelijk genaamde Wijsbegeerte niet! Waarom toch zou men verre af zoeken, 't geen men in de nabijheid vinden kan? Hoe zal hij zijnen medemensch beminnen, die zijnen mede-burger, zijn broeder, zijne echtgenoote en kinderen niet bemint? Die het geluk van deze verwaarloost, welk een waarborg, hebt gij, dat hij dat der geheele menschelijkheid met ernst zal behertigen? De ondervinding is ook hier de beste leermeesteresse; en waar men in de jaarboeken der deugd de namen van helden der menschelijkheid vindt opgeteekend, daar vindt men in hunne persoonen die van liefderijke huis-

vaders, getrouwe vrienden, nuttige burgers en werkzame leden der maatschappij vereenigd. De menschlievendheid is een vuur, maar een weldadig, lichtend en koesterend vuur, 't welk eerst alles wat in zijne nabijheid is ontsteekt, zich van daar verder en verder verspreidt, maar niet eerst het meer verwijderde ontvlamt, en dan eerst het geen nader in den omtrek gelegen is ontglocijen doet: de menschlievendheid is een vuur, 't welk, hoe meerder voorwerpen het heeft doen ontbranden, des te meer voedsel en krachten heeft verkregen, des te onuitbluschbaarder is geworden, en gedurig verder en verder om zich henen grijpt.

Deze laatste bijzonderheid, M. H! schoon hier alleen bij wijze van gelijkenis voorgedragen, kan inzonderheid strekken, om alle verkeerde en bekrompen aanwending mijner tegenwoordige stelling af te snijden. Gewisselijk hij, die zich zoo geheel tot zijne huisselijke betrekkingen bepaalt, dat er voor zijne vrienden en bloedverwanten geene plaats meer in zijn hart overig schijnt; die voor het belang zijner stadgenooten dat der geheele maatschappij uit het oog verliest, of die zijn eigen vaderland zoo uitsluitend bemint, dat hij voor alle andere volken of haat of kleinachting koestert; die van alle medewerking aan het nut en de belangen van het Algemeen, aan de verlichting en beschaving, aan de verbetering van het lot zijner min gezegende natuurgenooten zich onttrekt, onder het bloote voorwendsel, dat zijn kring om wel te doen zich nader tot de zijnen beperkt; hij gevoelt niet in zijn binnenste dat alles omvattend, en alles koesterend vuur der algemeene menschenliefde; zijne borst ademt niet meer in de onbegrensde ruimte der gevoelende natuur; verkeerde driften, kwalijk begrepen eigenbelang, en ach! misschien wel rampen, wederwaardigheden en ondankbaarheid hebben dien weldadigen gloed onder de assche bedolven!

Bij deze eerste hoofdtrek der *algemeene welwillendheid*, zoude ik vele andere kunnen voegen, niet min belangrijk en wezenlijk dan deze, doch ik mag van de gelegenheid, die gij mij vergund hebt om tot u te spreken, geen misbruik maken, om uwe aandacht met

eene lange redevoering te vermoeijen, en ik zal mij dus bepalen tot het opnoemen van nog eene enkele hoofdbijzonderheid, die, schoon gering in zich zelven schijnende, echter meer dan andere geschikt is, om ons den waren menschenvriend te doen onderscheiden, vooral in die fijne, slechts voor het oog des keurigen waarnemers merkbare trekken, die het karakter levendiger teekenen, dan groote en schitterende daden. Ik bedoel de standvastige gezetheid, om geenerlei geluk of genoegen van een ander zonder noodzaak te verstoren.

Wij menschen zijn over 't geheel zulke zwakke en beperkte wezens, wij hebben daarenboven niet zelden zoo veel van onzen tijd en krachten te besteden, om in de behoeften van ons en de onzen te voorzien, of wij zijn zoo zeer door eigen kommer gedrukt, dat ons vermogen, om dadelijk nut en heil aan te brengen, vooral in grooter en afgelegener kringen, menigwerf ontoereikend is, en zich tot enkele gunstiger gelegenheden moet bepalen. Deze overweging doet een iegelijk van zelve gevoelen, van welk eene waardij het is, indien men geen dadelijk geluk kan stichten, dat men ten minste het geluk, 't welk bestaat, niet verwoeste, noch het genot er van vergiftige. Wanneer men rondom zich ziet, hoe veel leeds menschen aan menschen toebrengen, hoe vele genoegens tot in derzelver eerste bron verbitterd worden door hen, die bestemd waren om dezelve te vermeerderen; hoe de onbedachtheid, eigenbaat of zinnelijkheid des eenen een afgrond van rampen en ellenden voor den anderen bereiden; dan zou men welligt in verzoeking geraken, om de ontkennende pligten der menschenliefde voor de voornaamste te houden, en aan een iegelijk toe te roepen: vermeerder toch vooral het getal der ongelukkigen niet! En welk gevoel ontstaat hieruit bij den weldenkenden anders, dan eerbied voor menschelijk geluk, niet slechts voor hooger genietingen, maar ook voor het onvermengd genot dier kleinere en dagelijksche genoegens, waarvan de geheele reeks eigenlijk uitmaakt de som van ons wereldsch geluk. Dit geluk, zoo in deszelfs geheel als in alle deszelfs deelen, is eene geheiligde bezitting, die niemand regt heeft ons

roekeloos te ontnemen, of daaraan heiligschendende handen te slaan, zonder schuldig te zijn voor de vierschaar der menschlijkheid. En echter, ik spreek niet van die baldadigheid, die het verdriet en de teleurstelling schept, om zich in dezelve te vermaken, zij is eene verbastering onzer natuur: maar wie is zich zelven niet bewust van menigmaal, door onbedachtheid, door gemelijkheid van aard, door den indruk van bijzondere omstandigheden, of door gebrek aan genoegzame deelneming, de genoegens van anderen verbitterd, en hunne betamelijke zelfsvoldoening verstoord te hebben, schoon zij hem misschien niet eens in den weg stonden. Herkent dan aan de edele naauwgezetheid hieromtrent den menschenvriend, aan deszelfs heiligen eerbied voor menschelijk geluk, waar, en onder welke gedaante hij het vinden moge; aan deszelfs medegevoel en mede genot van hetzelve, terwijl hij alleen dan, maar ook dan met kloekmoedigheid hetzelve aantast, wanneer deugd, regtvaardigheid, of het heil der maatschappij, en dus de menschelijkheid zelve, deze opoffering vorderen.

Beminnelijk beeld der menschenliefde! Waarom woont gij niet uitsluitend in der stervelingen boezem? Waarom vormt gij deze aarde niet tot eene maatschappij van broederen, tot een Paradijs van gelukkigen? Waarom laat gij uwen zetel in ons hart u betwisten door de lage bedoelingen der baatzucht, der trotschheid en der ongeregelde drift? Waarom zijn zoo velen onzer, waarom zijn wij allen somwijlen, in plaats van edele en belangelooze menschenvrienden, dienstknechten en slaven der *eigenliefde*? Maar zou dan inderdaad onze menschelijke natuur door twee strijdige neigingen, immer geschokt en geslingerd moeten worden; als een regeringloos Rijk, waar twee magtige mededingers een eeuwig oproer stoken? Zou onze liefde tot anderen, en onze liefde tot ons zelven, in altoosdurenden strijd moeten zijn, en 't geen de bekende, maar waarachtige Spreuk zegt: *ik ben mij zelf de naaste*, de doodsteek zijn der menschlievendheid? . . . . . .

VAN DER PALM.

Tableau de l'état antérieur et actuel de la patrie. (*)

Heerlijk uitgerust, en met geëerbiedigden wimpel, gleed onze staatshulk, sedert eeuwen lang, over de, nu eens kalme, dan weêr onstuimige zee des levens. Met versterkte huid en hooge boorden, met stevige masten en digte blanke zeilen, stevende zij, als een pronkstuk der volken, regt door zee, naar de reine kaap. Volk en stuurlieden waren vrolijk en vergenoegd; want wederkeerig vertrouwen en wederkeerige tevredenheid maakten de reis des levens tot eene spelevaart. Alle vlaggen groetten onze Eendragt, en bewonderden onze welvaart en onze fierheid.

Eens echter, in eenen stikdonkeren nacht, na eenen al te gunstigen wind en eene al te gladde zee, toen volk en stuurlieden half in slaap waren geschommeld, praaiden wij een vaartuig, hetwelk, ongezien, met opgetogen zeilen en met helsche wimpels prijkte. Het was de nijd, die verpester van de zee des levens. Met volle handen werd het zaad der tweedragt op het verdek onzer Eendragt geworpen, en met eene boosaardige vreugde vervolgde hij nu zijne verderfelijke vaart. Waar schiet dit zaad geene wortels? Het kiemde en groeide dus ook in onze staatshulk.

Het eerst begonnen kok en bottelier te kijven, en nu meenden volk en stuurlieden te luisteren, waar hun voedsel gebleven was. Rampzalige twist! Beiden hadden weldra een gedeelte des volks en der vlagheeren op hunne zijde; beiden wisten welhaast hun geschil tot de zaak der geheele manschap te maken. Ver-

(*) Mr. MEIJER, actuellement Professeur de littérature hollandaise, à l'université de Louvain, a prononcé en 1818 un discours intitulé: *over den invloed der Zeevaart op de Nederduitsche taal*, au département du commerce et de la marine de la société *Felix Meritis*, à Amsterdam; pour montrer combien la langue hollandaise était propre pour exprimer ses pensées dans le langage de la marine d'une manière énergique et concise, il a essayé le tableau que nous insérons ici.

trouwen en eenigheid waren nu van boord gezweept. Een gedeelte des volks wilde naar deze haven zeilen; eenige vlagvoerders naar gindsche kusten stevenen: andere matrozen wilden zeilen bijgezet hebben; andere gezaghebbers waren van oordeel, dat men zeilen moest minderen. Alle schepen, die men praaide, werden om raad en hulp gevraagd, het eene door den kok, het andere door den bottelier. «Regt door zee!» riep de eene; «alle zeilen blank!» riep de andere. Aldus verloor men het goede vaarwater, en geraakte op dwaalvaarten, even nadeelig voor schip als volk. De woelige staatshulk werd door nog woeliger stormen nu eens naar draaikolken gesleurd, waarin dezelve bijkans verslonden werd; dan weder zoodanig op klippen gestooten, dat weldra de eene stuurman na den anderen over boord viel.

Een vreemdeling, die bij geweld en logen, de stuurmanskunst, en op de *Acherontische* stroomen de scheepvaart had geleerd, drong naar het roer, greep hetzelve met zijn ijzeren vuist, en liet zijne gehate wimpels hijschen. Nu lieten kok en bottelier wel de lippen hangen; maar, daar men meê scheep is, moet men meê varen. Weldra rees de ellende ten top; onze jonge, flinke matrozen plaatste hij op andere schepen, en met zijne vuile gezellen wilde hij ook onze hulk besturen. Hij kende het maaksel van ons schip, en den aard van het volk niet. Zijne taal was een wangeluid in de ooren onzer zeelieden. Een gedeelte der manschap zag den kok, het andere den botelier aan, en zeiden: «met dien « vreemdeling kunnen wij niet lange varen, hij zal ons schip ge« heel doen vergaan. Wel aan! verzoent u en draait elk wat « bij! Gij, kok! kunt u aan geene boter, en gij bottelier! u aan « geenen drank meer vergrijpen; want de lieve bootsgezellen « van dien vreemden stuurman, die altijd op *Kaap Grijp* varen, « hebben ons niets overgelaten.» Dit woordje raakte grond; koks- en booteliersgezinden draaiden elk wat bij, en hielden hunne oogen op de plecht gevestigd; en bij de eerste gunstige gelegenheid, toen een hevige storm dreigde, riepen beide partijen: «Vrien« den! staat vast, het zal er waaijen!» ligtten den vreemden

stuurman geheel niet zacht uit zijn kompas, en wierpen hem netjes over boord.

De keus eens nieuwen stuurmans was nooit twijfelachtig geweest; maar om het roer aan te bieden, drong de een den anderen; want die het eerst in de boot springt, heeft keur van riemen. De vreemdelingen werden van het verdek gezwabberd, de eigen wimpel weder geheschen, en de oude kabels en zeilen te voorschijn gehaald. Aan het kompas, echter, had men zoo vele miswijzingen opgemerkt, dat hetzelve voor onbruikbaar verklaard, en een nieuw gemaakt werd. Aldus pronkt nu het hervormde vaartuig weder heerlijk op de baren; uitbundig bulderen de kartouwen, en oude en nieuwe wimpels vletten door elkander. De stuurman, wetende dat hij een moeijelijk zeeschip te behandelen heeft, belooft een oog in het zeil te zullen houden. Nu en dan komt er wel eens eene klink in den kabel; maar wij laveren toch nog al het walletje langs. Eens echter waren wij, door eenen plotselingen storm, zoo nabij eene verschrikkelijke draaikolk geslingerd, dat zoo niet de handige en moedige wending van den stuurmansleerling ons weder in het goede vaarwater hadde gebragt, dan konden wij onze kabels wel weder inpalmen, en onze wimpels in de pekel leggen.

Gode zij dank echter! Wij drijven nog op ons eigen water. Het volk vertrouwt op de stuurlieden, en de stuurlieden rekenen op de medewerking van het volk. Vergeten wij dus nimmer, wat er tot eene gelukkige en voorspoedige Zeevaart behoort. Willen wij de gewenschte haven bereiken, dan mogen wij niet altijd ophalen en bijzetten; er moet soms gereefd en geminderd worden. Houden wij ons verdek schoon en de kinken uit de kabels, dan zullen wij, zelfs met een labberkoeltje, voorspoedig en verre genoeg voortglijden. Staan wij allen getrouw op onzen post, en slaan wij allen de handen aan het werk, dan zal onze vaart wel vlot gaan; dan zal elk, die onze geprezene Zeevaart ziet, moeten uitroepen: « Zij zijn gelukkig door verdiensten! »

MEIJER.

EXORDES.

Exorde de l'éloge de KOSTER.

Er is een band, die het gansche menschdom, als ware het niet slechts één geslacht, maar één huisgezin, te zamen houdt: eene onderlinge betrekking, die het onderscheidend kenmerk is der redelijke boven de redelooze wereld. Wat elk bijzonder lid der groote menschen-maatschappij verrigt, doet hij niet voor zich alleen; deszelfs invloed strekt zich altijd ook tot anderen uit, dikwijls tot velen, somtijds tot allen. Wanneer nuttige of edele bedrijven, wijd en zijd, zegen rondom zich verspreiden, wie kan de grenzen bepalen van den kring, waarin zij werken, of de maté van het heil, dat zij stichten? En gelijk het gelegen is met het nut, dat zij te weeg brengen, zoo ook met den roem, dien zij verwerven. Naarmate de grootheid, of belangrijkheid eener ontdekking, door vernuft, door vlijt, door schranderheid of standvastigheid aan het licht gebragt, deelt de roem des Uitvinders zich mede, of aan zijn geslacht, of aan zijne geboorteplaats, of aan zijn vaderland, of de geheele beschaafde wereld eigent zich denzelven toé.

Onder de uitvindingen, die den menschelijken geest tot onsterfelijke eer verstrekken, en tevens aan het menschdom onwaardeerbaren dienst hebben bewezen, bekleedt de Boek-drukkunst eenen uitstekenden rang. De naam des mans, aan wien wij dezelve te danken hebben, verdiende door alle natiën gelijkelijk te worden geëerbiedigd; en het feest, aan hem en zijne nagedachtenis gewijd, behoorde dankbaar gevierd te worden, zoo ver de vruchten van zijn gelukkig aangewende vlijt worden gesmaakt, van het ééne tot het andere einde des aardbodems.

De tijd van dien algemeenen en welverdienden triumf nadert wel, en nadert thans met rasser schreden dan ooit, maar is nog niet gekomen. Volmakers der kunst zijn, zonder dat zij het vermoedden, zonder dat zij het misschien durfden begeeren, in het bezit van de eer des Uitvinders geraakt: en zijn daarna, en worden nog in dat onwettig erfgoed gehandhaafd door sommigen, die, of in het voorstaan der dwaling de eer hunner natie begrepen achten, of wie het minder kost, haren geheelen val, door kranke steunsels, nog voor een tijd te vertragen, dan te bekennen: ik heb gedoold!

Het feest van Laurens Janssoon Koster is dan thans, na vier eeuwen tijdverloop, nog slechts een nationaal feest voor Nederland. Maar als zoodanig ook hebt gijlieden, Achtbare Regeerders van de geboorte-stad des beroemden mans, het op dezen dag willen doen vieren, en de eer van Haarlem met het gansche Vaderland deelen; omdat de muren eener stad, hoe eerwaardig ook door oudheid, door heldenmoed en burger-deugd, te eng zijn, om den roem van Koster, en van de edelste aller uit-vindingen te omvatten. Daarvan getuigen uwe uitnoodigingen; daarvan getuigt deze achtbare en schitterende kring van Aanzienlijken en Geletterden uit alle nabij gelegen oorden des Rijks; daarvan getuige ook ik, die hier als redenaar ben opgetreden. Noch door geboorte, noch door inwoning, burger van Kosters vaderstad, hebt gij nogthans aan mij, aan mij als Nederlander, dezen eervollen post opgedragen: en het gevoel, dat ik dien als Nederlander aanvaarden mogt, als Nederlander dien niet af mogt wijzen, heeft mij misschien te weinig doen aarzelen, te weinig weêrstand doen bieden aan de geheime opwelling mijner eigenliefde, bij het geven mijner zoo gereede inwilliging. Nu althans, daar de taak, die ik op mij nam, zich in al hare grootheid aan mijnen geest vertegenwoordigt, vreeze ik meer dan ooit! dat uw gevoelen aangaande de gave, aan mij verleend, en mijne vlijtige aankweeking derzelve, al te gunstig is geweest; dat ik aan de verwachting dezer talrijke en aanzienlijke schare niet zal kunnen voldoen; en al mogt ik ook hierin eenigermate slagen, dat mijne rede nimmer

de hoogte haars onderwerps zel kunnen bereiken. Maar hiervoor echter durve ik u borg spreken, dat zij den naam eener Nederlandsche redevoering niet geheel onwaardig zijn zal. Die opregtheid en vrijmoedigheid; de waarheidsliefde, die afkeer van ijdelen oplief aan den éénen, en van armhartige drogredenen aan den anderen kant; die eenvoudigheid, met één woord, die het Nederlandsch karakter kenmerkt, dat zich nooit verlaagde, om met geroofde eer te pronken; indien zij niet deze feestrede van het begin tot het einde bezielt, dan zal mijn mond ontrouw zijn geweest aan de gevoelens van mijn hart!

VAN DER PALM.

Exorde de l'éloge de HAYDN.

HET vieren van de nagedachtenis van waarlijk groote en verdienstelijke mannen, in welk een vak zij dan ook uitgemunt mogen hebben, is van eenen godsdienstigen aard: het is niet slechts de hulde, welke wij aan de schimmen dezer afgestorvenen, maar ook die, welke wij daarbij tevens aan het Godlijke, dat in ons woont, toebrengen; eene hulde, waarbij wij onzen geest verheffen tot den hoogen rang, dien wij (maar, helaas, al te vaak onverdiend!) in de eindelooze schepping bekleeden.

Zulke lijkplegtigheden beschouwdet gij zekerlijk uit dit oogpunt, Leden dezer loflijke Maatschappij! toen gij het u ten pligt stelldet, de verdiensten van uitmuntende stervelingen met openlijke dankbaarheid in uw midden te huldigen; en in het aan hun opgedragen eerbewijs voeldet gij u gelukkig door hunne verdiensten.

Dezen avond hebt gij aan een' uwer medeleden, den onsterfelijken toonkunstenaar JOSEPH HAYDN toegewijd; uwe Zangers deden deze zaal van zijnen lof wedergalmen, in die overal verstaanbare taal, die HAYDN tot de volkeren der aarde sprak, en waarin hij zijne schoone en edele gedachten over al, wat hoort en gevoelt, uitgoot.

In dit oogenblik, waarin de lofzang zwijgt, hebt gij gewild,

dat ik dien vervangen zou, om bij dit plegtige feest de tolk uwer gevoelens te zijn.

Zulk een oogenblik kan voor den Lofredenaar niet gunstig zijn. Maar ik zal van HAYDN spreken, van HAYDN, die de minstgeoefende onder Ulieden, uit zijne SCHEPPING, uit zijne JAARGETIJDEN kent. Wanneer ik slechts eenige trekken van zijnen geest in uw geheugen zal weten op te wekken, een enkele snaar roeren zal, waarbij gij U deze twee grootsche schilderstukken zult kunnen herinneren, dan zal, daardoor alleen, uwe verbeelding genoeg in werking gebragt zijn, om het koude en gebrekkige van mijne voordragt voorbij te zien.

Slechts enkele dezer trekken, aan den geest van HAYDN en der kunst welke hij beoefende ontleend, zal ik u ter beschouwing aanbieden.

KINKER.

Exorde d'un sermon sur le bonheur qui attend la patrie après la chûte du tyran qui l'opprimait.

Hoe dikwerf ben ik dit gestoelte opgetreden, om, in den bangen druk der tijden, U een woord der vertroosting toe te spreken. Wanneer mijn hart met U weende over het verlies uwer goederen, over het stoppen of uitdroogen van alle de bronnen van uw bestaan, over de berooving van uwe dierbaarste panden; dan trachtte ik uwe gebogene hoofden opwaarts te beuren, door U Gods eeuwige, wijze en goede Voorzienigheid te doen eerbiedigen, aan wier onafhankelijk bestel alles onderworpen is, en van wier Vaderlijke hand wij het kwade zoo wel als het goede moeten ontvangen: dan trachtte ik U moed en vertrouwen in te boezemen, de bijkans uitgebluschte hoop in uwe harten te doen herleven, en u op te wekken, om lijdzaam de uitkomst van des Heeren paden te verbeiden. En nu heeft deze uitkomst zich heerlijk geopenbaard! onze verdrukking is geëindigd, onze schande is uitgewischt, onze droefheid is in gejuich veranderd, onze hoop

is vervuld; ja meer dan wij durfden hopen of verlangen, zoo groot een heil voor ons Volk en Vaderland, als wij, in de vervoering onzer wenschen, ons hadden kunnen voorstellen, is ons aanvankelijk, door Gods genadige beschikking, ten deel gevallen! En zoude ik nu, voor de eerste maal na deze heugelijke uitkomst tot U sprekende, die niet vrolijk en Godsdienstig met U vieren? het goede, 't welk de Heer aan ons gedaan heeft, niet in de Gemeente vermelden? niet openlijk deelen in uwe blijdschap en dankbaarheid? en U niet opwekken, om aan de weldaden des HEEREN door zulke betamelijke gezindheden te beantwoorden, die alleen de duurzaamheid derzelven, en het gelukkig einde van het zoo gelukkig begonnen werk, verzekeren kunnen? Dan zoude ik de inspraak van mijn hart moeten smoren, en mijne oogen sluiten voor die onmiskenbare sporen van Gods heerlijke tusschenkomst, en Vaderlijke uitredding uit onzen nood, die ons allen nopen tot aanbidding, tot dankzegging, tot God verheerlijkende gevoelens, en ons vrijmoedigheid geven, om met een opgehelderd oog vertrouwelijk op de toekomst te staren!

Gij zult mij dan nu, vertrouwe ik, niet ongaarne hooren, wanneer ik U in het toekomende Godsdienstig poge te verplaatsen, en de tolk tracht te zijn van u aller wenschen, aangaande de opkomst en bloei onzes Vaderlands, die wij, na zulke gelukkige voorbeduidsels, als de voltooijing van Gods weldadigheid over ons, ons durven en mogen beloven. De Allerhoogste zegene onze overdenking, en heilige die door zijnen Geest aan onze harten, tot eene rijke vrucht, niet slechts voor dit kortstondig en vlugtig leven, maar vooral ook tot onze voorbereiding voor eene naderende eeuwigheid! Smeeken wij Hem om dien zegen eerbiedig en hartelijk, doch eenvoudig en kort; terwijl wij plegtiger gebeden en dankzeggingen voor het slot onzer bijeenkomst besparen.

GEBED.

Liefderijke God! die de hulde en dankzegging uwer beweldagigde schepselen, als een welgevallig offer, wilt aane-

men; die, gelijk een teederhartig Vader, in het geluk en de blijdschap uwer kinderen U verheugt, indien zij slechts niet vergeten, van wien zij hun heil ontvingen. Gij wilt ook in de tempels en bedehuizen, tot eer van U en uwen Zoon gesticht, de uitstorting hunner dankbare gevoelens ontvangen; niet slechts voor den alles te boven gaandè schat en zegen des Evangeliums, maar ook voor de tijdelijke weldaden, die Gij ons verleent, voor het heil, 't welk Gij ons land en volk doet te beurt vallen. Dat deden wij reeds meermalen; maar ook nu willen wij het herhalen, en onze harten voeden met de overdenking van het groote werk, dat Gij onder ons begonnen hebt, en met den blijden wensch, dat Gij het voleindigen en bekroonen zult. Uw zegen ruste op onze bijeenkomst in dit uur! Doordring ons diep van het gevoel uwer goedheid, opdat wij U mogen lief hebben, en Gij ons nog dierbaarder zijt dan het dierbaarste, dat wij op aarde van U ontvingen. Vestig onze aandacht op de heerlijke voorbeelden uwer zorg en trouw, die Gij in uw Woord voor ons hebt doen opteekenen, opdat wij leeren, alles in uwe hand te geven! en geen geluk voor bestendig te houden, dan waarbij wij tevens door onzen wandel aan U behagen. Wek in ons op die gevoelens, die heerschende gezindheid des gemoeds, die ons als Christenen, waardiglijk de leer en het voorbeeld huns Verlossers, doen lijden of genieten. De Leeraar spreke tot ons, vervuld van geest en kracht, in opregtheid en hartelijkheid; en terwijl wij U loven voor onze bevrijding uit aardschen druk, zij vooral de behoudenis van onze onsterfelijke zielen de vrucht van deze en van alle onze Godsdienstige betrachtingen. Onze Vader, *enz.*

VAN DER PALM.

Exorde du discours prononcé dans l'affaire du pavillon d'Haarlem.

Wanneer wij, Regters! in onze verbeelding slechts weinige schreden terug gaan op de loopbaan van ons leven, dan duizelt ons, als het ware, het hoofd bij de tallooze gebeurtenissen die wij elkander daarin zien vervangen en als verdringen; dan vinden wij jaren, die meer hebben opgeleverd dan niet zelden van eene eeuw in de geschiedenis staat opgeteekend; dan danken wij van het veilige strand den Bestuurder van ons lot dat wij dit tijdperk van onrust en orkanen zijn doorgeworsteld. Nog geen derde van eene eeuw is het geleden, dat denkbeelden en beginselen, in de afgetrokkene bespiegeling schoon en aanlokkelijk, door de wijsgeeren tot gevaarlijke stelsels gebragt, en met al de tooverkracht van welsprekendheid en dichtkunde aangeprezen, op de onberadenste wijze ter uitvoer en in toepassing gebragt werden bij het bestuur der volken. Weldra waggelden daardoor de meest gevestigde troonen van ons werelddeel, en de banden van Godsdienst en burgerpligt dreigden zich allerwegen te zullen ontbinden. Een naburig volk zagen wij toen, tot aller schrik en verbazing, als of het tot razernij was vervallen, op eens alle de pijlers omrukken, waarop deszelfs staatsgebouw rustte. » Zij « om met Sallustius, als of hij voor dien tijd had geschreven, te spreken « die den staat daar beroer- « den, deden dit onder de oerlijkste en heiligste namen, zij wil- « den de regten des volks verdedigen; zij veinsden het geluk des « vaderlands te zoeken, maar allen streden voor eigene magt en « grootheid; niemand kende daarin maat of breidel, en elke over- « winnaar bezoedelde door nooit gehoorde wreedheid zijnen « triomf. » Het volk, dat zijn' Koning gevoelloos had geslagt, zelf zich badende in tranen en bloed, bragt weldra de eigene onrust en slavernij, met het zekerste verderf, over de Natien.

Ons vaderland, onder den gematigdsten regeringsvorm, waarvoor het ook zoo vele krachten had ingespannen, die ook door zoo vele opofferingen van het voorgeslacht was gekocht; ons vaderland,

in het bezit van alle die vrijheid welke eene natie verdragen kan wil zij gelukkig zijn, maar helaas! verscheurd door partijen, deelde in den algemeenen val; het was niet bestand, daar de Eendragt het niet meer magtig maakte, om als in vorige eeuwen de vermogendste Rijken te wederstaan; en de aanlokselen eener schoonschijnende vrijheid begoochelden ook dat als door een' zwijmeldrank. Gelukkig dat nog het meer gematigd volkskarakter en de meerdere zedelijkheid, gelukkig vooral dat de tijdige val van een gedrocht in Frankrijk, den naam van mensch onwaardig, ons vaderland bewaard hebben voor eene navolging, die het onherstelbaar zoude hebben onteerd!

Maar ook dat tijdperk der geschiedenis van Frankrijk heeft de proef bevestigd, die de geschiedenis van alle eeuwen had opgeleverd, dat altijd op eene uitgelatene vrijheid de matelooze slavernij volgt. Na weinige jaren zag men daar, uit de woelingen der partijen, en gerugsteund door den krijg, een reuzengevaarte oprijzen, ontzaggelijk genoeg om de vertwijfelende volken weder aan de mogelijkheid eener wereldheerschappij te doen denken. « De mis- « daad » zoo schetste dit Nederlands eerste Redenaar « door de « overwinning gekroond, in oorlogsroem gehuld, boezemde ont- « zag in, meer dan afgrijzen; aan haar zich te onderwerpen scheen « hetzelfde te zijn als den verborgen wil des Hemels te eerbiedi- « gen; haar tegenstand te bieden gelijke dwaasheid als tegen « Gods bestellingen te kampen. Het was, of door hare hand de « Voorzienigheid kroonen uitdeelde, en oude stamhuizen met « haren vloek wilde treffen, om nieuwe Dynastien in derzelver « plaats te scheppen. »

Nog klopt het echte, het niet vervreemde Nederlandsche hart, wanneer het zich herinnert den schok dien het gevoelde, toen voor het eerst in Nederland de mare gehoord werd, dat een troon voor een' vreemden Vorst zou worden gesticht, daar, waar men, om vreemde heerschappij te ontgaan, tachtig jaren had gestreden; en geene dieper vernedering dacht men meer mogelijk, toen Nederland gedwongen werd een' vreemden Vorst te vragen, en dien als een geschenk van Frankrijks Keizer te ontvangen

Maar de kelk der smarte was, voor ons vaderland toen slechts aangevat, nog niet geledigd; die moerassen, door Hollands vlijt in een Paradijs herschapen, werden den Nederlander in het aangezigt weldra op de verachtelijkste wijze slijk en uitvloeisel van Frankrijks rivieren genoemd; des Keizers broeder, gelukkig van hem in aard en karakter geheel onderscheiden, en wiens hart en gezindheid de altijd regtvaardige Nederlander niet had miskend, moest spoedig van dien troon stijgen, waarop hij voor weinige jaren slechts was geplaatst geweest; en door één woord van den geweldenaar (de geschiedenis meldt niets daarmede te vergelijken!) werd dat Holland, de parel eens van Keizer KAREL's kroon, weleer zoo moedig in het veld, zoo geducht op de zeeën, zoo lang het wonder onder de Natien, dat zich zelven had geschapen, en door dapperheid beleid en deugd tot reuzenkracht had opgevoerd; door één woord werd dat Nederland ingelijfd in Frankrijk! Die dat nog heden, nu het leed is gedragen, zonder aandoening hooren of zeggen kan, slaat geen eerlijk hart in den boezem!

Doch, tot heil der menschheid, heeft de zucht tot eere en overheerscling nooit hare maat of palen. Aan den overheerscher stond het zijnen laatsten nieuwen krijg te beginnen, maar de aanvang daarvan bestemde nog niet deszelfs einde, en dat einde moest eens afhangen van den overwinnaar! Uit het Noorden ging weldra voor Europa de dageraad der vrijheid op. Door zijne teekenen riep van daar de Monarch der Schepping de volken ter ontwaking; in het schoonste verbond vergaderd, vingen zij aan, doorworstelden, volbragten den heiligen strijd; en het herboren Europa, rijk in zelfgevoel, en sterk door overwinning, leide eindelijk den breidel der Natie aan, die zoo min eigene vrijheid had kunnen verdragen, als het geluk en de rust van anderen eerbiedigen.

Neen, mijn Vaderland! om in dat verbond te deelen, hebt gij, ofschoon van alle hulpmiddelen beroofd, ofschoon uitgeput van krachten, niet gewacht tot dat vreemden U ter hulpe snelden en uwe banden braken. Neen! uw leeuw is zelf opgestaan en heeft zelf zijne vrijheid hernomen! Dank hebbe uwen Redenaar, dat hij, door het treffendste beeld en met de levendigste kleuren in zijn

Gedenkschrift van uwe herstelling, voor het nageslacht die eigene moedige bevrijding aldus onnavolgbaar afteekende. « Binnen het « verloop van weinige, niet jaren, noch maanden, maar weken « zag men eene Natie verdrukt door de wreedste overheer- « sching, vernederd, zoo diep zij vernederd kon worden; ja « uitgedelgd en vernietigd, wier ongeluk men naauwelijks « durfde beklagen, omdat men vreesde haar te moeten ver- « achten; binnen weinige weken zag men haar uit die schande « en dat niet verrijzen, hare ketenen afwerpen, en haren rang « onder de volken hernemen. Gelijk somtijds het menschelijk lig- « chaam, in den bloei der jaren en krachten, door een ras toene- « mend bederf wordt aangestast, zoodat de kranke van erger tot « erger, van banger tot bangerlijden voortgezweept, eindelijk af- « gestreden roerloos daar nederligt, gereed om naar het graf ge- « dragen te worden: maar de kwaal heeft uitgewoed; diep verbor- « gen glimt nog eene enkele levensvonk; de weldadige natuur « heeft het beletsel verwijderd, dat haar onderdrukte; nu gloort « zij weder op, ontvlamt en stort nieuwe levenswarmte in aderen « en vaten; kracht, werkzaamheid, bloei, alles keert met snelheid « terug; en de uitgeteerde prooi des grafs staat, verjongd, met « frissche sappen, blozend van leven en gezondheid, als een won- « der voor onze oogen! — Niet anders was de veege staat van Ne- « derland, niet anders deszelfs herstelling! »

Nederland was dan nu hersteld! maar toen mogt zich ook de Nederlander met regt voorstellen, dat men in het Vaderland, nu aan deszelfs oude onafhankelijkheid terug gegeven, nu onder het bestuur gekomen van eenen Vorst uit deszelfs oud en doorluchtig stamhuis, nu eindelijk verlaten van de vreemden die sedert bijna twintig jaren zoo veel beroering op deszelfs grond hadden veroor- zaakt; dat men in het bevrijde Vaderland van die vreemden voor- taan niets meer hooren zoude; dat deze, te vreden met hetgeen het Vaderland aan hen, tot de uitputting waarlijk toe, verschaft had, niets meer daarvan vorderen zouden, en dat ten minste zeker niet de Nederlandsche Regtszalen nog van hunne vorderingen zouden wedergalmen.

Uit dat oogpunt beschouwd heeft zeker mijne Heeren! de zaak, voor Ul. te behandelen, eene bevreemdende zijde. Maar zeldzamer wordt zij nog, als wij voor eene Nederlandsche Regtbank hem zien optreden, die gedurende weinige jaren hier op den troon zat; als wij dien zien optreden tegen den Koning zelven die thans over alle de Nederlanden den schepter zwaait; hem dezen zien betrekken voor eene Regtbank in zijn eigen Rijk; hem van dezen zien opvorderen goederen, door den Nederlander, regtmatig opgestaan, krachtens het oorlogsregt op deszelfs overheerscher verkregen; goederen toen in het bezit van NAPOLEON voor zijne kroon in Holland; goederen nimmer door hem opgevorderd zoo lang NAPOLEON regeerde, ja omtrent welke geene enkele daad van vorbehoud door hem tegen NAPOLEON is verrigt! ... Moet de verontschuldiging daarvan gezocht worden in de geheel gesnuikte vrijheid onder NAPOLEON's regering, of in zijne gewoonte en instelling van aan den Regter, omtrent onderwerpen die hem ongevallig waren, het regtspreken te verbieden; dan komt hier uit den mond des voormaligen Konings eene lofspraak op Nederlands tegenwoordige vrijheid, die het goed is voor den Nederlander te vernemen; dan wordt bij de tegenwoordige Regtsmagt, tot welke deze zaak d Nederlands Koning zelven is verwezen, een tegenhanger uit het vorig Bestuur overgeplaatst, die opgemerkt verdient te worden, en die gevoelig doet bespeuren onder wat dwang wij gezucht hebben, en onder welk bestuur wij thans adem mogen halen!

Geroepen, Mijne Heeren! om in deze vreemde en teedere zaak als verdediger des Konings te spreken, treft mij meer dan iemand het denkbeeld, wat, met zulk eene vereerende keuze, van mij verwacht kan én van mij gevorderd mag worden; ben ik meer dan iemand overtuigd dat ik daar beneden zal blijven, en dat de taak die heden op mij rust te zwaar is voor mijne schouderen. Er is maar één enkel middel mij bekend waardoor ik niet geheel en al verwerpelijk die taak zal kunnen vervullen, en dit is, wanneer ik de zaak des Gedaagden met de hoogste eenvoudigheid verdedige.

En waarlijk indien ik dit Regtsgeding onbevooroordeeld be-

schouwe; wanneer ik voor een oogenblik mij in den regterstoel verplaatse, en mij op het standpunt vestige waaruit ik dan als Regter dit regtsgeding zou moeten beoordeelen; dat is, wanneer ik daarvan verwijdere wie in hetzelve wederzijds hunne regten voordragen, en alle die bijomstandigheden die het oog van het algemeen tot deze zaak trekken, maar die het oog des Regters niet boeijen mogen; dan wordt dit regtsgeding, in deszelfs tegenwoordigen stand, (en daarop moet de Regter beslissen) hoe vreemd het klinken moge, eenvoudig. Dan treedt daarin een eischer op en vordert voor den Regter der plaats goederen terug, die hij beweert zijn eigendom te zijn geweest en gebleven; dan spreekt hij tot de uitlevering daarvan aan een' Gedaagden, die aanvoert de opgevorderde goederen niet te bezitten, en dat dus het regtsgeding niet tegen hem, maar tegen eenen anderen dien hij aanwijst, had gerigt moeten zijn; dan draagt die Gedaagde dat beweren, en bij wijze van exceptie, en als middel van verdediging op de zaak zelve, voor, en houdt vol dat dit regtens voor hem genoegzaam is; maar dan ook bepalen zich voor den Regter de voorwerpen van zijn onderzoek van zelve daartoe, om voor alles uit te maken, of de bezitter van de terug gevorderde goederen hier is aangesproken en in regten betrokken? Zoo niet, wat daarvan naar de regten het gevolg moet zijn? En wanneer het uitgemaakt mogt kunnen worden, dat de Gedaagde hier als bezitter moest worden beschouwd, dan eerst moet de Regter in het onderzoek treden, van den eigendom dien de Eischer in dit regtsgeding hier volhoudt verkregen en niet verloren te hebben.

DE JONGE.

Exorde de l'éloge de HELMERS.

Het is voor ons eene onbetwistbare waarheid, dat des menschen rede en zijn aanleg tot de kunst eerst regt zijne voortreflijkheid en zijne goddelijke afkomst kenmerken. Rede en kunst getuigen zijnen adel aan de geheele overige schepping; beide verwekken in hem het bezef van het hooge doel zijns aanzijns: beider strekking en doel zijn één.

Gelukkig de sterveling, wien het gebeuren mag, dit hooge doel met het oog zijner ziel te aanschouwen! gelukkiger hij, wien het vergund is, hetzelve in eene gewijde taal uit te spreken! Den waren dichter mogen wij met regt dezen gelukkigen noemen. Hij toch is het, die dit doel met zijn denkvermogen omvat, in zijn gevoel opneemt, en in zijne zangen aan zijne natuurgenooten voorstelt. Hoe zeldzaam echter zien wij die star aan de transen schitteren! Hoe zeldzaam mogen wij ons, bij het aanschouwen van haren helderen en zachten gloed, aan eene weldadige verrukking overgeven, die onze uitzigten verheldert, en ons gevoel verëdelt! Maar welke aandoeningen moeten ons vervullen, wanneer wij haar zien verdwijnen! Met een beklemd hart, met verstijfde levensvochten, met trillende zenuwen staren wij nog op het ijdel, dat haar aanwezen eertijds vervulde; weldra verzwakt de smart deze levenlooze spanning; wij gevoelen weder, maar helaas! alleen ons verlies; wij beseffen weder, maar alleen onze droefheid; de doodelijke koude in onze aderen verdwijnt, eene verteerende warmte jaagt ons bloed, en onze tranen vloeijen.

Wij allen, Geëerden! ondervonden deze afwisseling van aandoeningen, bij den dood van onzen voortreffelijken Helmers. Op hem vestigden zich onze blikken, wanneer wij, bedrukt en zuchtende onder het leed, naar den dichter zochten, wiens zangen onze smarten lenigen, en ons gevoel strelen mogten, wiens gewijde toonen onzen geest voor de dreigende verdoving beveiligden, en de laatste spranken van eergevoel en mannenmoed in ons levendig hielden. Hij was de keurling van den Hollandschen zangberg, die in zijn vaderlandsch lied, onzen dierbaarsten en kostbaarsten schat, dien wij verloren hadden, nog bewaarde! Hij was onze geliefkoosde zanger, onze echte vaderlandsche bard!

Dit uur willen wij aan zijne nagedachtnis wijden! Niet om met werkeloozen weemoed bij zijn graf alleen te weenen! Neen! Hij is onzer aller tranen waardig; maar hij verdient meer. Het voegt ons de klagten om zijn verlies te vervangen door de

overdenking wat hij was, en wat wij aan hem verloren; en door den lof van 't geen hij ons heeft nagelaten. Zoo zal onze droefheid zijner en onzer meest waardig zijn!

Maar, wanneer ik bezef wat er vereischt wordt, om dien uitmuntenden dichter, in zijne ware grootheid en in zijnen vollen luister kenbaar te maken, dan bevangt mij eene bescheidene huivering, om die taak te aanvaarden. Ik bezit de gave der goddelijke dichtkunst niet; ik ben niet ingewijd in Apollo's heiligdom; mij stroomt geen heilig vuur door de aderen, en ik moet HELMERS lof aan u lieden verkondigen! Gij, kundige redenaars, en tevens keurige dichters! Gij, KINKER en VAN HALL! uwer waardig is HELMERS lof! — Dan, gij wildet, dat ik, vóór u, deze plaats bekleede, om onzen onsterfelijken vriend eene verdiende hulde toe te brengen, en gij, achtingwaardige VAN HALL! wilt mijn eenvoudig stamelen met uwe krachtige taal vervangen. Welaan dan! de taal van mijn hart vrijmoedig uitgesproken! Mijne vriendschap en achting voor HELMERS zullen mij bemoedigen, en mijne geringe vermogens versterken; en dan, wanneer volstrekt onvermogen mij in gebreke doet blijven, zal, zoo ik hoop, uwe welwillende toegevelijkheid mijnen goeden wil toch eerbiedigen.

MEIJER.

PERORAISONS.

Peroraison de l'éloge de VONDEL.

Wanneeer wij thans de onderscheidene trekken van ons tafereel bijeen zamelen en tot één beeld vereenigen, dan zeker zien wij daaruit een geheel geboren worden, welks schoonheid en verhevendheid ons verrukt en opgetogen houdt. Immers hebben wij in onzen grooten landgenoot eene zoo gloeijende en onverdoofbare kunstdrift, eene zoo bewonderenswaardige kracht en hoogvliegendheid van dichterlijk vernuft, eene zoo edele en sterke gevoeligheid van hart, eene zoo vurige en levendige verbeeldingskracht opgemerkt, dat hij, om de zamenparing dezer grondtrekken des echten dichters, onder de meest bevoorregte lievelingen der Zanggodinnen verdient geteld te worden. Wij hebben gezien dat zijn leeftijd en toestand der ontwikkeling zijner voortreffelijke begaafdheden groote hinderpalen in den weg stelden; maar wij hebben tevens gezien, hoe hij, door eigene onvermoeide werkzaamheid, deze hinderpalen wist uit den weg te ruimen, en zich de hulp van oefening en geleerdheid, ter volmaking van zijn goddelijk kunstvermogen, te verschaffen. Door de fakkel dezer leidsvrouwen niet te allen tijde voorgelicht, is hij, wel is waar, somwijlen van het regte spoor afgeweken; mangel aan geoefend oordeel, en die hulpmiddelen der kunst, welke, of zijn leeftijd, of zijne omstandigheden hem ontzeiden, heeft hem niet zelden stoffe tot regtmatige berisping doen geven; doch de schaduw dezer onvolmaaktheden kan den luister zijner overige, uitstekende deugden en schoonheden, in het oog des onpartijdigen, geenszins dermate benevelen, dat hij aarselen zou, hem onder het klein getal der echte dichteren te rangschikken. — Wij althans,

o onsterfelijke Landgenoot, wier zielen van de bewondering uwer voortreffelijkheid geheel doordrongen zijn, wij doen aan uwe verdiensten erkentelijk hulde, en plaatsen u, met volle overtuiging, aan het hoofd der dichteren, op wien kunstgewrochten ons Vaderland roem mag dragen, en die allen, even als de maan van het licht der zonne haren glans ontleenende, een groot deel van den luister, waarmede zij schitteren, aan u verschuldigd zijn. En, zoo gij, in zaliger gewesten opgenomen, van het aardsche nog eenige bewustheid draagt, neem dan met welgevallen het geringe offer van eerbied en erkentelijkheid aan, uwer nagedachtenis toegebragt; een offer, 't welk wel aan uwe grootheid in geenen deele evenaart, maar 't welk u nogtans wordt opgedragen door eenen, die uwe verdiensten met de vurigste hoogachting huldigt, en die zich over niets hartelijker verblijden zou, dan wanneer hij uwe nagedachtenis door bekwamere mannen waardiglijk vereerd, ja door het gansche dankbare Nederland eene onvergankelijke eerezuil ter harer vereeuwiging zag opgerigt.

SIEGENBEEK.

Peroraison de l'éloge de HELMERS.

o Mijne vrienden! onbeschrijfelijk veel hebben wij in HELMERS verloren. Geesten, die, in het gebied der waarheid of der kunst, hun eigen gebaand pad bewandelen, zijn even buitengewoon, als die schitterende hemelligchamen, wier licht en loopbaan zich met dezelfde eigendommelijkheid van alle andere onderscheiden, als hunne verschijning zeldzaam is.

Hoort haar dan, gij allen, wie nog gezondheid en welvaart omringen, hoort haar dan de les die uit zijne rustplaats tot ons opstijgt: « Slechts het tegenwoordig oogenblik, o sterveling! is « het uwe, God weet wat het volgende zijn zal. »

Wenden wij nu nog onze oogen naar het einde, de hoofddaad in het te ontwerpen tafereel, besluiten wij uit het gezegde tot den mensch, dan zien wij in HELMERS den man die alles deed wat hem mogelijk was om zijnen geest te ontwikkelen, die zich ver

boven zijnen kring verhief, en een zeldzaam voorbeeld van talenten werd. Vol van hartstogtelijk gevoel, was hij een liefhebbend echtgenoot en een vurig minnend vader. Zoo iemand aanspraak maakte op goedhartigheid, die tot iederen vriendschapsdienst gereed stond, voorzeker het was Helmers. Zijn leven was een onafgebroken bezig zijn; van daar dat hij met zulk een gemak arbeidde, dat hij dikwerf de stoutste verzen, in zijnen huiselijken kring, ja te midden van het luidruchtig spelen zijner kinderen, met eene kracht en vaardigheid wrocht, die ieder een moest verbaasd doen staan. Tot dweepens toe beminde hij zijn vaderland; en het was deze gloeijende drift, die aan zijn karakter eene doorgaande sterkte en eenheid bijzette. Vurig van temperament, is het natuurlijk dat hij wel eens plotseling in drift ontstak; doch ook weder even spoedig verkregen zijn oordeel en edel hart den boventoon. Altoos waren zijne gesprekken belangrijk: wie kan dit beter getuigen dan ik, die hem dagelijks zag, en zoo vaak de levendigheid, zoo wel als den geest en smaak die uit zijne gesprekken schitterden, bewonderde?

In deze rijkheid van kennis, dien gelouterden smaak, gepaard met eene onverzettelijke standvastigheid van karakter, ligt de grond, waarom hij zoo rusteloos naar de waarheid jaagde, zoo dikwerf over de bekrompene oordeelvellingen der meeste menschen klaagde; en, waar het de vrijheid van denken gold, met verachting op dat oordeel neêrzag. -- Zoo, mijn voortreffelijke vriend! zag ik u dagelijks denken en handelen; zoo M. H. naderde Helmers zijne laatste oogenblikken. Altoos nog, na eene kort te voren doorgestane doodelijke krankte, eene zwakheid op de borst overhoudende, trof hem de onverwachte dood van zijnen jongsten lieveling zoo hevig, dat zijne vorige ongesteldheid met dubbele woede weder ontwaakte, terwijl hij *eenige* dagen voor zijnen dood, mij, de hand drukkende, toevoegde: «Lieve vriend! mijn einde nadert.» Ach! hoe waar was dit voorgevoel! maar ook met welk eene kalmte zag hij dat oogenblik te gemoet!

Getuigt dit, o gij, wie liefde en vriendschap aan zijn krank-

bed kluisterden, die daar zijn karakter bewonderdet, en hem, weinige oogenblikken voor zijnen dood, met standvastigheid van ziel, deze veelbeteekenende woorden hoordet stamelen: «Zegt aan « mijne vrienden dat Helmers tot in zijne laatste oogenblikken « aan zijne beginselen is getrouw gebleven; dat hij, ook nu nog « geene de minste hulde aan de gevoelens van domheid en dweep- « zucht doet. »

Zegt het veel, M. H. aan zijne beginselen getrouw te blijven, als gezondheid en welvaart ons omringen, als alles ons toejuicht; wat zegt het dan niet in de laatste oogenblikken van het leven, aan den rand van het graf, op den oever der eeuwigheid!

Komt dan, gij allen wier uitstekende verdiensten heilig zijn, die met mij al het smartelijke van Helmers verlies gevoelt! laat ons zijne nagedachtenis zegenen, en zijne waarde diep in ons hart prenten. Nog zweeft zijn geest rondom ons; nog trost en verheft hij ons, in zijne heerlijke zangen. Leest en herleest die, Nederlanders! schenkt dezelve aan uw kroost, vaders en moeders! vormt daardoor hunne jeugdige harten, en leert hen zoo prijs stellen op echte vaderlandsche verdiensten.

Zijn roem is onvergankelijk, zijne nagedachtenis blijft in zegening: dit trooste u, die, reeds waggelende naar het graf, in hem eenen dierbaren zoon derven moest; dit trooste u, die, nog ontroostbaar, in hem eenen liefhebbenden echtgenoot beweent: dit vonke onze erkentenis aan, vrienden van den zeldzamen man! zijne waarde te eerbiedigen, als wij aan hem denken en over hem spreken, terwijl wij zijne geestdrift voor het ware, schoone en goede volgen; dit zij de duurzame hulde, die wij aan zijne nagedachtenis ten offer brengen!

Beminnaars van uw vaderland! Eerbiedigers van zeldzame talenten! zoo gij ooit het Muiderduin, dat zijn stoffelijk overblijfsel bevat, nadert, dan vervulle eene stille erkentenis uw hart. Daar rust de lieveling der zanggodinnen, de roem van Holland; daar rust hij, die u troostte en nog troost, grijsaards! daar rust hij die u verhief en nog verheft, mannen! daar rust hij, jongelingen! die u nog bezielt en ontvlamt.

Ach! hoe trof mij het gezigt van dat laatste dat ons, van alles wat wij eenmaal waren, overblijft! hoe trof mij het gezigt van de plaats, waar hij, Hollands edele zanger, in 't verblijf der dooden nederdaalde! Weinige weken na zijn smartelijk afsterven, voert mij, (vergeeft M. H. aan den vriend deze kleine zwakheid), eene onwederstaanbare begeerte naar zijne afgelegene rustplaats, het plekje te zien waar hij rustte, en daar alles wat hij geweest was diep te gevoelen — heilig verlangen! wie kan u veroordeelen? Een schoone herfstdag geleidde mij naar zijn graf; onbenevеld was de zon uit de kimmen gerezen, en wierp hare schuinsche stralen op de gelende bladeren van het grijzende geboomte, en langs de kwijnende grasvelden; de natuur was doodelijk stil, en alles stemde het hart tot eenen somberen weemoed. Zoo naderde ik het overschot van mijnen vriend; van alles afgezonderd; door niemand vergezeld; door de natuur zelve aan de algemeene vergankelijkheid herinnerd, zette ik mij, diep bedroefd, op zijne ruwe grafzerk neder: welk een gezigt! welk een gevoel! »Groote God!» riep ik, geheel ontroerd uit, « dit is dan de Mensch! » .... Te vergeefs poogde ik mijne gewaarwordingen eene andere stemming te geven; het besef van zijn mij zoo treffend verlies, zijne uitstekende geestvermogens, het beeld van mijn, toen nog aan den afgrond der vertwijfeling dobberend, en door hem zoo vurig bemind, vaderland, alles benevelde mijn gevoel, en deed mij, met een verbrijzeld hart, zijne rustplaats verlaten.

Nog klinkt die toon van weemoed in mijn hart; in dit oogenblik ontwaakt dat gevoel met verdubbelde kracht; in dit oogenblijk rijzen al de beelden van het geen Helmers voor ons en zijn vaderland was, nog kon zijn, doch niet meer is, in derzelver geheele akeligheid voor mijne gewaarwordingen: wie zal haar leiden? wie haar louteren? wie haar in een blijmoedig hopen op een gelukkig wederzien doen overgaan?

Gij alleen, heilige overtuiging van onzen hoogen zedelijken aanleg! gij alleen, ontwijfelbaar bewustzijn van onze oneindige volmaakbaarheid! gij alleen, onwrikbaar geloof aan onze onsterfe-

lijkheid! Zonder u is hier alles in den mensch nacht, afgrond, vertwijfeling! met u, wordt ons alles licht, streelend uitzigt, verheven doelwit; met u alleen, zien wij in den mensch dat verheven wezen, wiens aanleg oneindig, wiens bestemming grensloos is. Komt dan, gij, die met uwe wonderkracht zoo onwederstaanbaar op ons gemoed werkt! komt, betooverende kunsten! schoon geschenk van dien God, die den mensch voor de heerlijke bestemming vormde! Treedt toe met uwe doordringende kracht; balsemt thans onze smarte; voert ons op tot het heerlijk gebied van een rustig gelooven.

H. Kleijn.

Peroraison du discours du Comte de Hogendorp *sur le système général d'imposition.*

Diep heb ik de verpligting gevoeld, die mij is opgelegd, niet alleen om *voor* de Wet te stemmen, en reden van mijne stem te geven, maar ook om zoo veel onderrigting als mogelijk is, onder mijne Landgenooten te verspreiden, opdat zij deze wet met de verdiende gevoelens aannemen. Ik had UEd. Mog. moeten verlaten na drie zware aanvallen van jicht, waaraan ik in dit provisioneel locaal, hetwelk mijne gezondheid niet schijnt te kunnen wederstaan, was blootgesteld geweest. Reeds voelde ik, door ligchaamsbeweging, verandering van lucht en van voorwerpen, mijne krachten herleven, toen mij deze Conceptwet te midden van Parijs in handen kwam. Met welk een genoegen zag ik daarin de beginselen, die de beoefening en ondervinding van mijn geheele leven mij hadden geleerd! Ik dacht aan niets meer, dan aan het verlangen, om tot derzelver aanneming mede te werken. Ik vergat mijn besluit, om deze plaats te ontwijken. Neen! dit ijdel besluit zwichtte voor den ijver voor 't algemeene welzijn. Gij weet het, ik had eereposten en waardigheden opgeofferd, om die beginselen voor te stellen en te verdedigen; ik had meer dan vier jaren lang een' harden strijd gestreden, om ze te doen aannemen.

Thans doe ik eene nieuwe opoffering, door mijne reis te bekorten, en heden het woord te voeren in dat zelfde vertrek, hetwelk ik meende nimmer weder te zien. En deze opoffering is de laatste niet. Eene zedelijke, meer smartelijke opoffering toeft mij. Ik had mij in België eenige genegenheid verworven: ik had in deze gewesten gereisd, om ze te leeren kennen, en deze kennismaking had van wederzijden aangename gevolgen gehad. Nu zal men uitstrooijen, dat ik mijne stem uitbreng vóór de duurte van het brood en de vernieling der fabrijken: men zal zijn oogmerk zekerlijk bereiken, om mij zwart te maken. Ik weet, Mijne Heeren! dat hier eervolle uitzonderingen zijn; dat mijne waarde ambtgenooten, die met mij in gevoelen verschillen, kundigheden bezitten, en mijne gevoelens weten te waarderen. Hunne achting zal ik ook wel behouden. Maar de groote hoop is zoo verlicht niet, en diens vertrouwen zal ik verliezen. Wel nu, het zij zoo! Onze Vaderlandsliefde is boven die bedenkingen verheven, en onze opoffering voor hetzelve kent geene palen. Wij zullen onze medeburgers van dienst zijn, al moesten wij Ondankbaren dienen.

Dienvolgens, om werk en brood te verzekeren aan het nijvere Volk, dat arbeid zoekt, overeenkomstig met den geest der eeuw en den voortgang der verlichting, om 's Lands voorspoed op hechte grondslagen te leggen, en om iets te doen, dat eener onbekrompene Regering en eener verlichte Volksvertegenwoordiging waardig is, *stem ik vóór de Wet.*

VAN HOGENDORP.

DIALOGUES.

Dialogue de deux soldats romains sur CLÉOPATRE.

FULVIUS. Wat was Cleopatra schoon; Waarlijk, het is niet te verwonderen, dat hare bevallige gedaante den onzinnigen Antonius zoo heeft kunnen betooveren! Den grooten Cæsar zelfs boeide zij in hare ketenen. Ik zag haar voor het laatst, toen zij, van haren hofstoet omringd, ter grafplaatse van Antonius henen ging; toen nog was haar gelaat betooverende; ongevlochten golfden hare gitzwarte lokken langs haren rijzigen hals en hare verbleekte wangen; het was of de smart haar nog bekoorlijker maakte. Tiro! wat was zij nog schoon!

TIRO. En toch zegt men, dat zij reeds negen en dertig jaren bereikt had. Wat moet zij twee en twintig jaren vroeger, toen zij den troon van *Egypte* beklom, onweêrstaanbaar geweest zijn! Veertien jaren lang heeft zij met Antonius de heerschappij gedeeld, terwijl zij hem door hare bevalligheden beheerschte; dit is ligt te begrijpen, indien het waar is, dat zij met hare schoonheid eene lieftalligheid van manieren, en eenen omgang bezat, zoo aanminnig, dat zij daardoor zelfs eenen stuggen Cato zoude hebben doen bukken. Voeg hierbij eene bij uitstek liefelijke stem, en eene tong, die, als een veelsnarig speeltuig, elk geluid en tongval, welke zij maar wilde, wist voort te brengen. Ik hoorde haar dikwerf spreken, en nu en dan ook zingen, en verwonderde mij toen geenszins, zoomin als nu nog, dat Antonius zoo lang op haar verslingerd is gebleven.

FULVIUS. Zou het waar zijn, dat zij, als een andere Mithridates, bijna alle levende talen heeft gesproken?

Tiro. Men heeft mij ten minste als eene waarheid verzekerd, dat zij, op onderscheidene tijden, *Ethiopiërs*, *Troglodyten*, *Hebreeuwen*, *Arabieren*, *Syriërs*, *Meders* en *Parthers*, en nog andere, ieder in hunne eigene taal, kon antwoorden.

Fulvius. Hoe is het mogelijk? maar hetgene ik van hare zucht tot pracht, en hare weelderige en kostbare leefwijze, zoowel zelf gezien als gehoord heb, is naauwelijks geloofbaar.

Tiro. Behalve voor mij, die in het gevolg van Antonius was, toen zij hem, voor eenige jaren, te *Tarsus*, in *Klein-Azië*, kwam begroeten, en hem sedert bijna altijd in hare strikken vasthield. Een krijgsman, zoo als ik, is niet in staat daarvan eene beschrijving te maken, die een' ander' een denkbeeld van de zaak zelve, zoo als zij waarlijk was, kan geven, en toch wil ik zulks beproeven. Begrijp eens, Fulvius! Zij kwam den *Cydnus* opvaren in een vaartuig, welks voorsteven van goud, de zeilen van purpur, en de riemen van zilver waren; op den maatklank van allerlei speeltuig werd het vaartuig bewogen. Zij zelve lag onder een met goud geborduurd verhemelte, even als de Godin *Venus*, op het prachtigst uitgedost. Jonge knapen, in alles gelijkende naar de Minnegoden, zoo als die op de schilderijen worden afgebeeld, stonden aan wederzijden, om haar frissche lucht aan te waaijen, terwijl een stoet van jonge schoonen, die haar ten dienste stonden, gekleed als de Zeenimfen en als de Godinnen der bevalligheid, deels bij het roer, deels bij het want geplaatst waren. De oevers ademden de liefelijkste geuren van het kostelijkste reukwerk en krielden van menschen, die van alle kanten, uit de bijgelegene plaatsen en de stad *Tarsus*, kwamen toevloeijen, om dit schouwspel te bezigtigen. Men vertelde toen overal, dat *Venus* aan *Bacchus* een dartel bezoek kwam geven tot heil en zegen van *Azië*. De geschenken, die zij aan Antonius vereerde, getuigden van de pracht en heerlijkheid der *Egyptische* Koningen, terwijl de gastmalen, die zij voor hem aanrigtte, alle mogelijke denkbeelden verre te boven gingen. Waarlijk! ik verwonderde mij toen, zoomin

als iemand, dat zij door dit alles den wulpschen Antonius van haren beheerscher en regter in eenen vriend en minnaar wist te hervormen.

Fulvius. Zeg liever te verlagen. Een Romein verslaafd aan eene vreemde Vorstin!....

Tiro. Was dan ook Julius Cæsar geen Romein?

Fulvius. Zij vermeesterde hem ja een oogenblik, maar toen was zij in den hoogsten bloei van hare jeugd en schoonheid, en toen, den *Romeinschen* naam waardiger dan Antonius, verbrak hij spoedig deze onteerende kluisters. Nooit, Tiro! zal ik vergeten, hoe de dartele Cleopatra hem ontving en onthaalde?

Tiro. Ik verlang daarvan door u iets te hooren; ik vooronderstel, dat gij daarvan zelf veel zult gezien hebben; gij hebt toch in *Egypte* onder Cæsar gediend.

Fulvius. Ik heb gedeeltelijk het onbeschrijfelijk prachtige feest bijgewoond, hetwelk Cleopatra, onder meerdere, aan Cæsar gaf. Daar ginds ziet gij dat trotsch gevaarte, het is het paleis der *Egyptische* Koningen, geheel van marmer niet alleen opgetrokken, maar ook op zuilen, uit het kostbaarste gesteente geheel gehouwen, rustende; ik had de wacht aan de eetzaal van dat paleis, en zag, hoe Cleopatra, tusschen haar en Ptolomæus, Cæsar, als ware bij de eerste der Vorsten, had doen aanzitten; het scheen als of de schepter van het Oosten haar minder dan onze *Imperator* onverschillig ware; voor haar zelve wendde zij al de kunstenarijen van weelde en wellust, en eenen tooi, die in kostbaarheid en luister alles overtrof, blijkbaar aan, om hare natuurlijke schoonheid, zoo mogelijk nog, te vermeerderen. Dit alles echter was, door den afstand, waarop ik mij bevond, voor mij minder duidelijk, te meer, daar wolken wierooks mijn gezigt onophoudelijk benevelden. De eetzaal ondertusschen had de gedaante van eenen hoogen en wijduitgestrekten tempel; hare gewelven en wanden schitterden van goud; de laatste waren van agaat- en porfiersteen, de vloer van oniks; het portaal, hetwelk derwaarts leidde, was van zuiver elpenbeen gebouwd.

Overal blonken groote vazen van jaspis; de zitplaatsen gloeiden van robijnen en diamanten, en de tafelbedden schitterden van het schoonste scharlaken en het zuiverste goud. Een stoet van slaven en slavinnen, van verschillenden ouderdom en kleur, vlogen van de wenken der Vorstin; sommigen waren bruin, geroost door het vuur der Oosterzon, andere blanker en blozender dan ik immer aan de boorden van den *Rijn* gezien had. In vazen van louter goud werden de uitgezochtste spijzen, uit alle wereldeelen, zeeën en rivieren, opgedischt. Uit kruiden van kristal, den Nijlgod verbeeldende, en uit bekers van het kostbaarst gesteente, werd de heerlijkste wijn uitgestort en gedronken, terwijl geurige nardus en rozen de hoofden aller gasten zalfden en versierden.

Tiro. Indien gij niet zeidet, dit alles gezien te hebben, zoude ik gelooven geen verhaal van een' krijgsman, maar eene beschrijving, door een' Dichter versierd, te hooren.

Fulvius. Mijn verhaal is waarheid, Tiro! maar hoe verheugd was ik, dat al die schoonheid, pracht en Oostersche weelde niet in staat waren, om aan Cleopatra de overwinning op Cæsar anders, dan voor een' korten tijd, te verzekeren; spoedig ontrukte hij zich aan hare overspelige omhelzing. Welk een verschil ook hierin tusschen Cæsar en Antonius! De laatste had reeds van de trotsche Fulvia geleerd, hoe men zich door eene vrouw laat beheerschen.

Tiro. Maar wij zelve moesten in zijne schande deelen; het was haar niet genoeg Antonius dagelijks aan hare voeten en in het gevolg van vuige gesnedenen te zien; Romeinen dwong zij haren verachtelijken naam, op hunne schilden te dragen, en durfde eindelijk, zoo als gij weet, geheel de Romeinsche wereld tot eene huwelijksgift van Antonius eischen.

Fulvius. Goden! haar naam op der Romeinen wapenrusting! Wij, de overwinnaars der aarde, ons gebied aan een *Egyptisch* wijf afstaan! Neen! dan eerder met den onbuigzamen Cato, in de brandende woestijnen van *Lybië*, honger, dorst en giftige

adders getrotseerd, en daar den dood gevonden. Maar dank zij *Jupiter*, *Rome's* Beschermgod! Hij heeft mijnen ouderdom voor deze schande bewaard, en *Rome* op deze *Egyptische* hoer door haar zelve doen wreken. Tiro! ik beklaag haar, noch ook Antonius, over hun uiteinde niet langer.

Tiro. Noch ik; de Goden zijn regtvaardig en wreken het kwaad!

Gedurende dit gesprek was de eerste morgenschemering van over de toppen van het gebergte *Casius* aangebroken: wellhaast vergulde de opgaande zon het prachtige gewelf van den hooguitstekenden tempel van *Serapis*, op den verhevensten grond van *Alexandrië* gebouwd, en straks vertoonde zich ook weder aan het oog van Fulvius en Tiro de trotsche begraafplaats der *Egyptische* Koningen.

Fulvius, op dezelve wijzende, zeide; « Daar ligt het stof van den Macedonischen Alexander, van den held, die deze stad ter verzamelplaats aller volken, en tot vereenigingspunt van zoo vele werelddeelen, naar zijne eigene grondteekening, stichten deed. Hij moet wel een groot man en een vermaard Veldheer geweest zijn, daar Cæsar, gisteren, die grafplaats binnengetreden, zijn lijf of stof, door de glazen der kist, die hetzelve bevat, met zoo veel eerbieds aanschouwd, — die kist met eene gouden kroon versierd heeft. »

« Cæsar (hernam Tiro) heeft hierdoor veel in de achting van de *Alexandrijners* gewonnen; zij dragen der nagedachtenis van den stichter hunner stad eenen bijna godsdienstigen eerbied toe; onze Imperator is slim, Fulvius! »

« Door slimheid (zeide Fulvius) en beleid, en niet door onverschrokkene dapperheid, heeft hij het zoo ver gebragt; Julius Cæsar was een ander krijgsman, minder doorslepen in Staatkunde, maar oneindig stouter in het oorlogsveld; onderstusschen heeft mij de ondervinding, gedurende al mijne legertogten, geleerd, dat men de volken ligtelijk in onderwerping kan houden, wanneer men hen met zachtheid behandelt, en dat men zelfs hunne

genegenheid winnen kan, als men hunne begrippen, overleveringen en de nagedachtenis van hunne beroemde mannen en Veldheeren maar weet te eerbiedigen en te vereeren. Zulk eene vleijerij is onweêrstaanbaar: o! de volken zijn zoo gemakkelijk, langs dezen weg, door hunne overwinnaars te bedriegen.»

« Maar (vroeg Tiro) zou de Alexander wel zulk een groot Veldheer geweest zijn, als onze Julius Cæsar?»

« Wie kan dit beslissen? (antwoordde Fulvius.) Om eenen Veldheer wel te beoordeelen, moet men zelf een Veldheer van den eersten rang zijn, en dit ben ik althans niet. Ik heb echter altijd gehoord, dat, zoo als Julius Cæsar den roem van alle voorafgaande *Romeinsche* Legerhoofden, zoo ook Alexander dien van alle *Griekscbe* Veldheeren ten eenemale heeft doen verduisteren.»

« En toch bleef er van beide (hervatte Tiro,) niet anders over dan eene handvol stof en een ijdele naam. Had het menschdom van hunne krijgsbedrijven en overwinningen, met zoo veel bloeds gekocht, maar eenige en duurzame vruchten geplukt! Ontvolking en ellende, ziedaar de vruchten van hunne heldendaden, en deze moeten nog dikwerf niet aan hen zelve, maar aan hunne Onderbevelhebbers en aan ons worden toegeschreven. Wat toch zou Cæsar Octavianus zonder Agrippa en Messala zijn? Zonder deze zat Cleopatra misschien nog op den zetel van *Alexandrië*. En wij, waar is ons loon en onze eer? Wij, die gebrek, allerlei gevaren en dagelijks den dood voor den roem van onzen Imperator trotseren, wij zijn spoedig vergeten; en zoo al een ruwe steen ons gebeente na onzen dood bedekt, zal geen opschrift daar onzen naam of onze krijgsbedrijven op aanwijzen. Ik heb dikwerf het oogenblik vervloekt, dat ik mij als het werktuig van de eerzucht van vermogende Grooten het eerst heb laten gebruiken.»

« Het Vaderland te dienen, onze Bevelhebbers te gehoorzamen, en het noodlot te volgen, dit is onze pligt, Tiro! en de wil der Goden.» Met deze woorden eindigde Fulvius dit gesprek. De beide Hoplieden schaarden nu de lijfwachten onder hun bevel voor het paleis van Octavianus, om, aan derzelver hoofd, de bevelen van Messala af te wachten.

VAN HALL.

La destination des femmes.

Belangrijk was ons het gezigt van het slot, door Graaf Floris in de XIII^de^. eeuw gebouwd; belangrijk niet alleen van wege deszelfs oudheid, maar ook inzonderheid als eens ten verblijf gediend hebbende aan den Drossaard Hooft, den vader der Hollandsche Letterkunde, die hier met van Vondel, Huijgens, van Baerle en andere lichten zijner eeuw, als ook met de beroemde dochters van Roemer Visscher, Anna en Maria Tesselschaede, veelvuldige letterkundige bijeenkomsten hield.

Natuurlijk gaf dit aanleiding tot het spreken over de beoefening der wetenschappen door eene vrouw, waarbij mijne kinderen ieder zijn bijzonder gevoelen ontwikkelde, en hetwelk ik u, met hunne eigene woorden, zoo ver ik mij dezelve herinner, wil mededeelen:

Frederik: .... ik blijf bij mijn gevoelen, en vind het veel aardiger, met een mooi jong meisje te beuzelen over duizend nietigheden, dan haar over studie en geleerdheid te hooren praten; dat is hare bestemming niet.

Henriëtte. Nu, gij maakt ons onze taak ligt. Wij hebben dan niet veel anders te doen, dan ons maar te oefenen, om een aardig gesprek met de jonge heeren te kunnen houden.

Frederik. Ja, maar gij zoudt u bedriegen, lieve Jetje! als gij die taak zoo heel ligt, zoo heel gemakkelijk beschouwdet: of denkt gij, dat wij zoo ligt voldaan zijn? o neen! wij verlangen in het meisje, dat ons behagen zal, verstand, geest, bevalligheid, talenten en duizende van die *petits riens*, welke het gesprek met eene geestige vrouw zoo *piquant* maken. En het verkrijgen van dat alles vordert toch, dunkt mij, wel eenige studie.

Henriëtte. En dan het hoofdoogmerk van dit alles zou moeten zijn, u, Heeren der Schepping te behagen?

Frederik. Wel zekerlijk! welk meisje kleedt zich met bevalligheid en smaak voor het meisje? Welk meisje zingt, danst, speelt *con amore* voor het meisje?

Henriëtte (beleefd nijgende.) Ziedaar eene uitspraak, eenen navolger van Mahomed waardig: en wij hebben u veel verpliging, dat gij uw paradijs met ons, uwe *hoeris*, bevolken wilt.

Frederik. Ja maar, lagchen is geen wederleggen en eene magtspreuk geene bewijsreden. Ik vraag nog eens, welk meisje bedoelt niet met de uitoefening harer talenten en kundigheden verovering op het mannelijke hart te maken? . . .

Henriëtte. Welk meisje? vraagt gij. Ieder goed en braaf meisje, ieder meisje, dat geene *coquette* is, zal in de goedkeuring en in den bijval harer vriendinnen, harer ouders, en in haar eigen hart voldoening genoeg vinden voor de aangewende moeite, in de aankweeking harer talenten besteed, al ware er geen man in de wereld, voor wien zij kon spelen of zingen.

Karl. Henriëtte heeft gelijk, Frederik! gij vernedert hare kunne, door dezelve alleen als zoete speelpopjes voor ons te beschouwen. Ik doe dezelve veel meer regt; ik beschouw hare bestemming veel gewigtiger, en schroom niet te verklaren, dat het leven zonder vrouwen een treurig leven zou zijn. Ik geloof zelfs, dat zonder haar menig voortreffelijk werk van het menschelijke vernuft niet tot stand zou gekomen wezen; want waar is de man, die, druk aan zijnen arbeid zittende, niet ontstemd zou worden, zoo hij zich moest laten storen door de bezorging van al die kleinigheden, door die duizende behoeften voor spijs, drank, kleeding, enz., welke iederen dag terug komen: en gesteld, men kon die door zijne mannelijke bedienden laten verrigten, hoe zouden zij al dat aangename missen, hetwelk vrouwelijk gevoel en vrouwelijke smaak aan dezelve weten mede te deelen? En hiertoe behoeft het meisje zich niet zoo zeer het hoofd te breken. Eene volkomene kennis van alles, wat de huishoudkunde betreft, en een enkel talent, om ons eens in een lastig uur te vervrolijken, is alles wat zij behoeft, om eene waardige huisvrouw te zijn.

Henriëtte. (Ook tegen hem nijgende) Ook aan u, mijn broeder! heeft mijn geslacht groote verpligting. Gij verschilt met Fre-

DERIK, maar waarlijk slechts in schijn. Gij speelt eene variatie van hetzelfde *thema*, en uw lieve IK is de grondtoon, welke ook door die variatie hoorbaar is. Wij, vrouwen, zijn dan eigenlijk geheel en alleen om u, en volstrekt niet om ons zelve aanwezig? FREDERIK beschouwt ons als lieve kinderen, om mede te spelen, en gij als bedienden, alleen geschapen, om uwe huishouding te bezorgen. Eene schoone bestemming!

KAREL. De beste, welke gij verlangen kunt, waarin gij het nuttigst wezen en u in het beminnelijkst licht vertoonen kunt. Want geloof mij, lieve Jetje! dat wij u liever met vrouwelijken arbeid, dan met verstandsoefeningen bezig zien.

HENRIËTTE. Ja, dan moeten het er ook mannen naar zijn, zoo als gij, die...

DE MOEDER. Gij wordt driftig, lieve Jetje! en daardoor buiten staat, om uwe zaak te verdedigen, hetgeen gij tot hiertoe zoo wel deedt...

HENRIËTTE. Zoo geeft gij mij dan toch ook gelijk, lieve moeder?

DE MOEDER. Met onderscheid, mijn kind! Er is waarheid in hetgeen ieder uwer gezegd heeft. Ik ben het eens met Frederik als hij beweert, dat de uitoefening der vrouwelijke talenten het huiselijke leven ook voor den man bekoorlijk, en de vrouw of het meisje in die betrekking voor hem dierbaar maakt. Ik geef Karel gaarne toe, dat de bestemming der vrouwen is, voor den man te leven, hem te ontslaan van de huiselijke zorgen, opdat hij, op zijne beurt, te ongestoorder aan haar welvaren en dat harer kinderen kunne arbeiden; opdat de eene geve, wat den anderen ontbreekt, en alzoo dat gelukkig geheel, die schoone harmonie ontsta, welke in eenen goeden echt gevonden wordt. Ik hoor het dus ongaarne, dat mijne dochter met zekere minachting spreekt van bezigheden, welke tot het beroep eener vrouw behooren, en kleine, maar onmisbare schakels aan de keten van huiselijk geluk zijn; maar ik moet mij geheel tegen het gevoelen der beide broeders verklaren, als zij meenen, dat dit de geheele bestemming der vrouw zij. Moet zij niet zoo wel de verstandige ge-

zellin des mans, als de verzorgster van zijne huishouding wezen; moet zij niet haar huisgezin, hare dienstboden met verstand weten te leiden; moet zij hare kinderen niet weten te onderwijzen en op te voeden? En zal de vrouw, die zich alleen bezig houdt met het vergaderen van huisselijke kundigheden, en het aanleeren van een enkel talent, hiertoe althans wel zoo bekwaam worden, als zij zich hiertoe niet vooraf door verstandsoefening voorbereidt?

Karel. Dit zij dan zoo; maar bij die oefening moest zij het dan toch laten berusten. Eene vrouw moest er nooit aan denken om boeken te schrijven, of verzen te maken; dit is tegen de Natuur, en de Natuur laat zich nooit ongestraft geweld aandoen.

De Moeder. In zeker opzigt kan ik u toegeven, Karel! Neen, het beoefenen der letteren is de natuurlijke bestemming der vrouwen niet, en ik zou de opvoedster, die hare kweekelingen opzettelijk tot eene schrijfster of dichteres poogde te vormen, mijnen bijval niet geven, omdat, volgens den gewonen gang der zaken, doorgaans andere pligten van de vrouw gevorderd worden, in welker uitoefening deze min vrouwelijke bezigheden haar welligt zouden kunnen verhinderen. En zij, die zich van zaken, welke tot haar eigenlijk beroep behooren, laat aftrekken door andere bezigheden, welke zij; zonder zich aan pligtverzuim schuldig te maken, zou kunnen nalaten, is niet meer getrouw aan haren eersten en heiligsten pligt. Maar er zijn uitzonderingen, mijn zoon! en ik zie niet, waarom eene vrouw, die door natuurlijken aanleg, en door bijzondere omstandigheden, ongezocht daartoe geleid wordende, niet zoo wel de pen zou mogen voeren als de man; altijd onder die bepaling, dat zij daardoor trachte nuttig te worden, en dat zij er niets gewigtigers door verzuime. Wat kwaad is er in, dat zij zoo menig schoon uur, aan den slaap, de tafel of het toilet ontwoekerd, aan de beoefening der letteren geve, en daardoor nut en genoegen, zoo wel voor zich zelve als voor anderen, stichte! Het is hier, gelijk met vele dingen, niet zoo zeer het gebruik, maar het misbruik, hetwelk af te keuren

is, en ik zou mij zoo wel bedroeven, als ik bespeurde, dat mijne dochter ook slechts met de geringste kleinachting nederzag op die bezigheden, welke vooral van haar als vrouw gevorderd worden, als ik verontwaardigd zou zijn, zoo mijne zoons nog langer het voor mijne kunne vernederend denkbeeld bleven koesteren, dat de vrouw, niet slechts *ook* om den man, maar dat zij geheel *alleen* om den man geschapen ware.

Eene verzekering van mijne beide zoons, dat zij geenen zoo onbepaalden zin aan hune woorden wilden gehecht hebben, en dat zij gevoelden, dat zij zich anders hadden behooren uit te drukken, eindigde dit gesprek, hetwelk ik u mededeel, omdat ik weet, dat gij altijd belang stelt in alles, wat de vorming en ontwikkeling mijner jonge lieden betreft.

Mo. VAN MEERTEN.

CARACTÈRES OU PORTRAITS ET PARALLÈLES.

Guillaume le Taciturne.

Nooit bestond er een staatsman, bekwamer om te regeren, meer toegerust met grondige kennis van de gesteldheid des Lands en de geaardheid der ingezetenen, dan WILLEM DE EERSTE, door zijne dankbare medeburgeren met den eernaam *Vader des Vaderlands* beschonken. Hetzij men acht geve op zijne raadslagen ter handhaving van het algemeen belang naar buiten, of in oogenschouw neme de middelen om het inwendig bestuur naar eisch in te rigten, overal ontdekt men sporen van oorspronkelijke schranderheid, hoedanige den gewonen sterveling niet te beurt valt. Een ontijdige dood rukte hem van de aarde, maar nog lang zweefde zijn geest over de nakomelingschap. Het geluk van Nederland is blijkbaar in de achtbare rij van doorluchtige leerlingen, die in zijne schole zijn gevormd, en het licht van hun verstand aan de heldere fakkel van zijn aldoordringend oordeel hebben ontstoken. Deze waren het, die zijne ruwe ontwerpen hebben beschaafd, voltrokken en ten uitvoer gebragt. Zijne beginselen verloren zij niet uit het oog, hoezeer de omstandigheden veranderden. Zoo veel vermag een groot man. Zoo werkt hij, vóór zijn verscheiden, aan het geluk dergenen, die de plaats van hem en zijne tijdgenooten zullen vervullen.

VAN CAPELLE.

Philippe II.

FILIPS de IIde. was de Spaansche Tiberius. Uit alle zijne handelingen zou men geoordeeld hebben, dat zij geen ander einde bedoelden, dan te beproeven wat er noodig ware, om een aller-

zachtmoedigst volk tot ongeduld en wanhoop te tergen. Maar hij, in de verwachting der magtigste monarchij, bij trotsche Spanjaarden opgevoed, laatdunkende en arglistig van aard, verblind door het zwaarmoedigste bijgeloof, en uit alle deze oorzaken tot de uiterste wreedheden bekwaam, had niets, dat op de nederlandsche rondheid paste. Hij was volstrekt onkundig van de geaardheid der Nederlanderen, en noch door de natuur, noch door de opvoeding, gevormd, om er zich ooit een denkbeeld van te maken. Dus verbeeldde hij zich ook die kennis als geheel onnoodig, zonder te overwegen, wat zijn vader, hier door alleen, had uitgewerkt. Deze had het onmogelijk geoordeeld de nederlandsche provincien, door de natuur zelve zoo verdeeld, door het verschil van tale, van wetten en zeden, zelfs van maten en gewigten, zoo zeer onderscheiden, tot de gelijkvormigheid van een vorstendom te brengen. De zoon, op verre na zoo magtig niet, beeldde zich in, dat men tot dit groote oogmerk slechts alle wetten, keuren, handvesten, en instellingen den bodem hadde in te slaan, en dat alles gemakkelijk moest volgen, indien men geene dwangmiddelen spaarde, hetgeen bij hem lafhartigheid zou geweest zijn. Het scheen onbegrijpelijk dat eenige handeldrijvende gewesten een juk zouden afschudden, hetwelk aan Napels, Milaan, en Arragon, zonder moeite was opgelegd. Hij was inderdaad een grootmagtig koning, en had de bestgeoefende krijgsbenden in dienst, die men toenmaals in Europa kende; maar behalve dat hij te veel op deze voordeelen steunde, was het ook door zijne eigene schuld, dat zij hem bij vele gelegenheden zeer kwalijk dienden. Aan schranderheid tot ingewikkelde ontwerpen ontbrak het hem niet, veel min aan losheid om ze tot eenen bekwamen tijd in den boezem te smoren; in nijd en achterdocht, om op zijne staatsdienaars een wakend oog te houden, en zelfs tegen hunne deugden op zijne hoede te zijn, was hij Tiberius gelijk; maar alle de kunstenarijen, waarin hij zich dagelijks afsloofde, schoten te kort om aan zijn oordeel die juistheid bij te zetten, zonder welke de verborgene kracht van zoo vele te zamengestelde

werktuigen nimmer tot een gelukkig einde te besturen is. Het viel bovenal in zijnen smaak, de gewigtigste zaken in afgezonderde eenzaamheid te ontwerpen, te overleggen, en met zijne verbeelding uit te voeren, waarna hij zich in de verdere betrachting op zijne dienaars verliet, niet uit vertrouwen, maar uit werkeloosheid, of misschien uit hoogmoed, welke hem belette te twijfelen aan het goede gevolg van zijne opgevatte begrippen. Een iegelijk ziet, dat op deze wijze, door de geringste vergissing van den stichter, het gansche gebouw in een luchtkasteel verkeeren moest. Hij verschilde hierin hemelsbreedte van zijnen vader, die zich altijd bevlijtigde om op de uitvoering der hagchelijkste aanslagen met eigene oogen toe te zien, en, door overal tegenwoordig te zijn, zich niet alleen geduchter maakte, maar ook eene ervarenis verkreeg, die hem nooit verlegen liet. Onze schrijvers oordeelen, dat Filips, indien hij met de krijgsmagt van Alva zelf in de Nederlanden ware gekomen, zeer veel zou uitgewerkt hebben, om de beroerten te stillen; en dat aan den anderen kant zijne gedurige afwezigheid de onnoemelijke schatten, welke hij tot den nederlandschen oorlog vervolgens besteedde, nutteloos heeft gemaakt. Een enkel voorbeeld zij op deze plaats genoeg, om dit laatstste te bevestigen. Reijd verhaalt dat ten tijde van Parma, van tien dukaten welke de koning uit Spanje overmaakte, gemeenlijk zeven onder de handen van zijne dienaars versmolten, en omtrent drie tot betaling van het krijgsvolk kwamen, terwijl ondertusschen, wegens de slappe monstering welke men gewoon was te houden, voor éénen man, die de wapenen droeg, vier moesten betaald worden. Hij oordeelt, dat men, zonder deze misbruiken, ligtelijk twee legers in het veld hadde kunnen brengen, om Frankrijk en de Nederlanden te gelijk in vreeze te houden. Ziedaar hoe wenig gebruik Filips de II, met al zijn spitsvindig vernuft, van zijne vermogens wist te maken. Mogelijk zou men hem ten aanzien van zijn verstand, zoo hij geen koning geweest ware, voor een groot man gehouden hebben.

STIJL.

Napoléon.

Napoleon Buonaparte was zijne verheffing nog meer aan zijn karakter dan aan zijne talenten verschuldigd. Zonder schitterende bekwaamheden nogtans, enkel op de schouders van anderen gedragen, of door een blind fortuin begunstigd, speelt men geen rol gelijk de zijne. Hij bezit misschien geene zeldzame hoedanigheden, waarin hij niet door anderen, nu of eertijds, geëvenaard, of overtroffen werd; maar zij vormen in hem een geheel, zoo volkomen, zoo harmonisch, indien dit woord hierdoor niet ontheiligd wordt, dat men er bezwaarlijk de wedergâ van zal aantreffen. Zijne talenten, geaardheid, en ontembare kracht van wil, boden steeds elkander de hand op eene wijze, in eenen toon en sterkte van uitdrukking, die eenig in hem waren. Wie had, gelijk hij, de gaaf, om over den wil van anderen te heerschen, om zich onbegrensd te doen gehoorzamen? Wie verstond, als hij, de kunst om groote gedachten van zich te verwekken, moed en vertrouwen op zich in te boezemen? Hij ontving van de natuur die strenge terughouding, die veel meer van zich vermoeden doet, dan zij volbrengen kan, en onuitputtelijk schijnt, waar zij slechts rijk is in hulpmiddelen. Aan beleedigende stuurschheid wist hij den indruk te geven, als of niemand zijne gunst verdiende. Hij geleek eene Godheid, die men verzoenen moest; het kostte wat het wilde, wier ongenade de hoogste vloek was. Hij deelde weldaden uit, niet als uit zijn hart, maar uit zijne onbegrensde magt vloeijende; hooge titels, landgoederen, roof der overwonnenen, duizenden waren te gering, schatten, millioenen; maar geene genegenheid, geene vertrouwelijkheid, die een denkbeeld van gelijkheid had kunnen opwekken. In den huiselijken kring heeft men somtijds norsche, dwingende karakters, die men vierd, en voor wie men beeft, om dat wrok, terging en onbeschoftheid, hun even zeer ten dienste staan, terwijl een blik van hun welgevallen de geopende hemel schijnt. Zulk een karakter vertoonde Buonaparte op den troon en in het veld. Zijne ont-

werpen waren minder groot dan buitensporig; maar zij schitterden, en hadden een zweem van het bovenmenschelijke. Niemand kon volvoeren wat hij volvoerde, die de drie vermogendste drijfveeren van der menschen willen en handelen in één punt had weten te vereenigen: vrees, hebzucht en ijdelheid. En ook dit was niet genoeg, om dien alles vermogenden, dien verschrikkelijken invloed te doen ontstaan, die zijn bestuur kenmerkte. Voortvarend, rusteloos, stout en vurig, was alles, wat hij in het openbaar deed of sprak, geschikt om geestdrift te ontvlammen: geestdrift die, gelijk een electriecke schok, zich mededeelde tot aan de uiterste grenzen der lijn, die met hem in aanraking was. Zoo had een gansche krijgsmagt, van den eersten Bevelhebber tot den laatsten soldat, geen anderen wil dan den zijnen. En welk eene krijgsmagt! de bloem der jongelingschap eener dappere natie, opgegroeid in het midden der gevaren, gehard in het strijden, gewoon te overwinnen: Soldaten vlammende op buit en eereteekenen, Bevelhebbers verrijkt met den roof van Europa, onverzadelijk door steeds ontvlamde begeerlijkheid! met zulk een gevaarte, door éénen wil bewogen, verpletterde hij alles! -- Er ontbreekt slechts ééne trek aan onze beschrijving. Hinderpalen der zedelijkheid stonden hem nooit in den weg: geen mededoogen drong in zijne ijzeren borst; het kostte hem niets, door stroomen menschenbloed te waden tot zijn doel. De wetten van eer en trouw achtte hij voor allen, behalve voor zich te zijn; hij eischte hare volbrenging met grooter gestrengheid van anderen af, naar mate hij ze zelf schaamteloozer vertrad. Leugen en veinzerij nam hij te baat, somtijds uit gevoel van zwakheid, maar doorgaans uit praal en ijdelheid, of aangeboren verraderschen inborst. Hij beloofde aan de volken voorspoed, ter zelfder tijd dat hij bevelen gaf, om hunne welvaart op het hart te trappen; en terwijl hij hen in tranen en wanhoop dompelde, wilde hij openlijk als hun weldoener geprezen zijn.

Zoodanig was de man, die Frankrijk, nog bedwelmd van vrijheids-droomen en klanken, met de woorden vrijheid en orde in

den mond; in de schandelijkste slavernij heeft geketend; die van hooger tot hooger magt gestegen, eindelijk geene titels of namen meer voor zijne heerschappij wist te doen uitdenken; en het bevel voerde over eene legermagt, die in talrijkheid, toerusting, krijgskunde en zelfsvertrouwen, misschien nooit haar gelijke had. En binnen twee jaren tijds ging die geduchte wereld-monarchij te niet. De dwingeland, door vleijerij bedwelmd, beeldde zich in te zijn wat hij scheen. Hij was een ontzagchelijk luchtverschijnsel, en meende een zon te wezen, die, welk gedeelte der aarde hij wilde, kon koesteren of verbranden. Eene onderneming zonder redelijk doel, waarbij kansen noch gevolgen berekend waren, moest zijne almagt staven, en verried zijne onmagt. Zijne onverwinnelijke legioenen, dood gevroren en dood gehongerd, lieten slechts een schaduw over van 't geen zij waren. En de held van Europa kwam in zijne hoofdstad terug als een vlugteling, naauwelijks herkend aan de poorten van zijn paleis!

VAN DER PALM.

Hogendorp.

Onder dezen staat boven aan GIJSBERT KAREL VAN HOGENDORP, door allen, die zich verbonden hadden om het Vaderland te verlossen, voor hun Hoofd erkend. Zoo moge dan, in een Gedenkstuk voor Nederlands herstelling, de eerste nis zijn standbeeld vertoonen!

Een karakter, gelijkende naar dat der Romeinen, uit de schoone tijden dier Republiek: doch zonder de hardheid der formen en hoekigheid der omtrekken, die meerdere woestheid weleer tot grootheid achtte te behooren. Deftig en achtbaar, maar beschaafd en zachtaardig: een verlicht hoofd, niet slechts met kennis der fraaije wereld en harer zeden, maar ook met een kostbaren voorraad der wezenlijkste en nuttigste kundigheden verrijkt. Begaafd met het talent van wel te spreken en wel te schrijven, voorheen met een aanzienlijken post bekleed, had het hem, ook na den val van het Stadhouderlijk huis, aan geene aanzoeken ontbroken, om

in gewigtige Staats-betrekkingen geplaatst te worden; maar hij had die allen standvastig afgewezen: Niet uit onverschilligheid, noch uit wrok; maar omdat hij Vaderland en Oranje niet van elkander kon scheiden; door vrijheidzucht, door eer en trouw geleid. Want, waar het ongeluk zijn raad of hulp; waar de verdediging des regts zijne pen: waar nuttige of grootsche ondernemingen zijn vermogen behoefden, vond men hem steeds vaardig tot medewerking, en, was het noodig, om zich vooraan te stellen. Schoon ambteloos levende, was er niemand, die hem niet bij doop- en geslachtnaam beiden kende; wien die vereenigde namen geen eerbied inboezemden voor verstand en braafheid. Ook wilde hij zich geheel bewaren voor de goede zaak, wanneer die eenmaal weder zou zegepralen. En schoon dit menigwerf door alle anderen hopeloos werd gesteld, door hem nimmer. Terwijl NAPOLEON van stap tot stap de wereldmonarchij scheen te naderen, arbeidde hij in zijn kabinet aan het ontwerpen van Staats-beginsels voor het in de toekomst herstelde Nederland. Tot zulk een karakter behoort ook verbeelding en geestvervoering. Wat door hetzelve wordt voortgebragt, steunt niet enkel op koele beschouwing en berekening; het kenmerkt zich ook door opgewondenheid, door verheffing van ziel boven het gewone inzigt in den schakel van uitkomsten en oorzaken. Waar anderen slechts natuurlijke krachten zien, ziet en weegt het ook de zedelijke: waar anderen, bij het einde aller menschelijke hulpmiddelen, stuiten en stilstaan, daar stijgt het op tot de verborgen bronnen van heil en heil, die de Almagtige Bestuurder der Volken in zijnen raad houdt opgesloten. Van daar die hoog gestemde, maar tevens onwrikbare moed, dien hij in het beginnen, voortzetten en voleindigen van Nederlands herstelling, aan den dag leide; een moed, die zich nooit een enkel oogenblik verloochende; dien hij bij alle braven even sterk en zuiver onderstelde, als hij dien in zich voelde gloeijen, en in sommigen, die hem omringden, zag blaken: een moed, zoo groot, dat, zoo hij aller borst gelijkelijk ontvlamd had, de behoudenis des Vaderlands zelfs geen oogenblik twijfelachtig zou geweest zijn. Ziet daar den

man, op wien, in den dageraad onzer verlossing, het oog van alle braven gevestigd was; en van wien het nageslacht nog onzeker zijn zal, wat het geweest zij, of het vertrouwen op zijne wijsheid, of de eerbied voor zijne deugden, of het voorbeeld van zijne zelfsopoffering, 't welk het meest heeft toegebragt, om uit dien dageraad een blijden en helderen dag te doen geboren worden!

VAN DER PALM.

Falk.

Er zijn weinige menschen, die zoo veel groote gaven van geest en gemoed in zich vereenigen als FALK. Een hoofd zoo helder, een overzigt zoo ruim, een blik zoo snel en gewis, dat het ware en goede zich van zelf aan hem schijnen te ontdekken, misleiding of begoocheling het masker voor hem strijken. Gevormd door de Schriften der Ouden, door strenge en regelmatige studiën, die hem zelfs als Geleerden in het Nederlandsch Instituut eene plaats verwierven; door de natuur met smaak en gevoel voor het schoone begiftigd; door oefening rijk in kennis, zoo wel der wereld als der boeken; bij uitstek beschaafd, bevallig in den omgang, voor fijne scherts zoo wel als gepasten ernst gestemd; is hij in den kring der geletterden, in de gezelschappen van den goeden toon, en in de vergadering der staatslieden gelijkelijk op zijne plaats. Staatsman te zijn, was zijne bestemming: en paart hij met zijne overige talenten alle de behoedzaamheid, tot dien stand vereischt; bezit hij de groote kunst van te zwijgen zonder achterdocht te wekken, en te spreken zonder zich bloot te geven; de nog grooter kunst, om zijne hartstogten te bedwingen, om niet slechts te volharden waar pligt gebiedt, maar ook om te kunnen buigen, waar eer en trouw het gedoogen; wat post is dan voor zijne bekwaamheden te hoog, waarin hij zich niet handhaven kan, tot roem en heil van zijn Vaderland en Vorst? Hoe gerustelijk aan hem eene gewigtige onderhandeling kan worden toevertrouwd, dat moge de Amsterdamsche Koophandel getuigen, die hem in den jare 1812 de aangelegenste en teederste

belangen aanbeval, om bij het hof van Petersburg te vereffenen. Indien men hem toen aldaar, gelijk daarna, gekend had, zijne reis zou niet te Stokholm gestaakt zijn. Kan somtijds zulk een' karakter, bij het klimmen in jaren en eer, bij het getuigenis dragen van vele streken en slechtheden, bij den schijnbaren noodwang om list door list te ontwapenen, iets verliezen van zijnen zachten en schoonen omtrek, van zijne meêwarigheid of rondborstigheid, deze bezorgdheid moge omtrent anderen oprijzen, doch niet omtrent Falk! Hem behoedt en behoede steeds daarvoor zijne zuivere verstandelijke en zedelijke zin, zijne braafheid, door niemand besproken of berispt, en dat echt Nederlandsch hart, 't welk bij Nederlands herstelling zich luisterrijk openbaarde.

VAN DER PALM.

Ciceron.

Marcus Tullius Cicero wierd niet door toeval of noodzakelijkheid, maar door smaak en neiging, en natuurlijken aanleg, tot Redenaar bestemd. Alle jeugdige Romeinen, van eenig aanzien en vermogen, werden in dien tijd aldus opgevoed, dat zij zoo wel door tong en pen, als met hun zwaard, het Gemeenebest konden dienen. Doch de jonge Tullius bewandelde dezen weg met grooter regelmatigheid en onvermoeider ijver, dan de meeste zijner tijdgenooten. Met zijne lessen in taal- en redeneerkunde paarde hij eene vlijtige en strenge beoefening van alle de deelen der Wijsbegeerte, met alle hare sekten, en de gronstellingen, die elk derzelven onderscheidden. Hij wijdde zich toe aan de kennis der regtsgeleerdheid, uit hare bronnen afgeleid, en op de dagelijksche regtsoefening toegepast. Hij hoorde de beroemdste Grieksche meesters over de regelen en lessen der Welsprekendheid, en oefende zich onder hen in het buigen en vormen van uitspraak en gebaarmaking. Hij bezocht vlijtiglijk de pleitzaal, om de grootste Redenaars van zijnen tijd te hooren. Geen dag ging voorbij, waarin hij niet las over zijne geliefde kunst, en tevens eenig opstel vervaardigde. Daarna bragt hij ook een' ge-

ruime tijd te Athene door, den alouden zetel der fijnste beschaving, om aldaar den schat zijner kundigheden te verrijken, en in de school der bevalligheid tot volkomenheid gevormd te worden.

Daar hij dus de uitmuntende gaven, hem door de natuur geschonken, versterkte en te hulp kwam door verstandige en edele werkzaamheid; daar hij het volkomenst onderrigt genoot, en de beste modellen voor zich had, kon het niet anders, of hij moest welhaast een schitterenden opgang maken. En naauwelijks ook was hij op het openbaar tooneel verschenen, of zijne eerste proefstukken werden reeds als meesterstukken, met uitbundige toejuiching, ontvangen; en er was geen geding zoo moeijelijk, geene regtszaak over leven of goed zoo gewigtig, die men niet aan hem als redenaar en pleitbezorger, veilig toevertrouwd achtte. Ook was er niemand van zijnen tijd, die zoo vele aangeklaagden verdedigde, zoo vele moeijelijke geschilstukken ontwarde, zoo vele groote mannen door zijne lofspraak verhief, zoo vele nuttige instellingen aanraadde; voor den Regter, bij den Raad, en in de Volksvergadering, met deftigheid, kracht en sierlijkheid, zoo dikwerf het woord voerde, als Marcus Tullius Cicero.

VAN DER PALM.

Cats.

In Zuid-Holland vinden wij een' man, misschien met minder begaafdheden en genie verzierd, dan bij Hooft gevonden worden, doch wiens nationale invloed zeker uitgebreider dan de zijne was. Cats met niet minder belezenheid dan Hooft uitgerust, nam, gelijk hij, den invloed der buitenlanders aan, doch wist daarmede zijne eigene denkbeelden te vereenigen, en alles aan één gezegend doel, de verspreiding van volksgeluk en de vermeerdering van het rijk van godsdienst en deugd, dienstbaar te maken. Eere zij dan aan de asschen van den lang miskenden en toch onwaardeerbaren man bewezen! Cats zag den geest van galanterie en minnekozerij bij onzen landaard veld winnen, en gevoelde het innig, dat het niet mogelijk was, dien stroom tegen te gaan,

maar wel dien te leiden. Als een grijsaard, die in de vrolijke spelen der jeugd deel neemt, maar haar tevens in het midden dier spelen op een hooger doelwit wijdt, voerde CATS zijne *vrijster* als *bruid, moeder en weduwe*, door de roozen en doornen des levens, naar het graf en de onsterfelijkheid, en wie heeft ooit die reis met hem afgelegd, zonder zich aan het einde van dezelve beter en godsdienstiger te gevoelen? CATS was christen, bevorens dichter te zijn. Zijn gezigteinder was uitgebreid, maar zaken en geen woorden waren het doel zijner pogingen. Den reinen is alles rein werd misschien bij niemand meer, dan bij hem bewaarheid. Ontzagverwekkend is de diepe geleerdheid, welke in zijne schriften doorstraalt. Hetzij de waarheden van godsdienst en openbaring, de schrijvers der grijze oudheid, de regtsgedingen der middeleeuwen, of de vertelsels van Boccacio en Cervantes, zijne pen bestierden, alles droeg oorspronkelijk den stempel van het karakter van Cats zelven. Cats had zijne eerste denkbeelden over de dichtkunst, gelijk hij dit zelf bekent, aan de Brabanders te danken; doch daar hij nimmer in het dramatische viel, en dus in dezen den wansmaak der rederijkers niet overnam, stond hij, uit hoofde zijner velerhande betrekkingen, in de letterkundige wereld meer op zich zelven. Zijne werken krielen van aanhalingen uit de meeste der toen alhier bekende talen. Als waar volksdichter schijnen zijne schriften door de vereeniging van bijna alle mogelijke spreekwoorden, een tempel te zijn, aan den volksgeest van alle eeuwen gewijd; doch, niettegenstaande de navolging der vreemden in bijna alle zijne verhalen, is misschien niemand oorspronkelijker geweest in het voorstellen van het echt nederlandsch karakter, waarvan hij den afdruk geeft; en wie zijn *twee-en-tachtig jarig leven* met de *confessions* van JEAN-JACQUES vergelijkt, beslisse, in hoe verre het leven van den nederlandschen christen, boven dat van den geneefschen wijsgeer verheven zij!

Eene zekere langdradigheid zal ons in de werken van CATS stuiten, doch wanneer wij dezelve veroordeelen, moeten wij tevens

erkennen, dat dit een gebrek van zijnen leeftijd was. Bij het begin van iedere Letterkunde zijn de boeken zeldzamer, en diegenen, welke inderdaad onderwezen willen worden, laten zich minder door moeijelijkheden afschrikken. Eenige folianten met koperen sloten maakten den rijkdom van de boekereijen onzer voorouders uit, daar wij zoodanig in het midden van alle onze octavo's en duodecimo's verward zijn, zoo veel tijd noodig hebben, om steeds maar omslachtig wordende zaken te bestieren en slechts met den geest des tijds gelijk te blijven, dat wij vorderen dat het *oude* bijzonder kort en afdoende zij.

De Clercq.

Antonides.

De voornaamste onder de navolgers van Vondel was voorzeker Antonides van der Goes. Hij behoorde onder die weinige dichters, welke bij ons eene nationale geestdrift opwekten. Zijne *Bellona aan band* werd, volgens de geschiedschrijvers, algemeen bewonderd, door duizenden van buiten geleerd, en maakte eenen opgang, die slechts door dengenen geëvenaard werd, welken de *Hollandsche natie* in onze dagen bij hare verschijning gemaakt heeft. Antonides was inderdaad dichter, en hiervan overtuigt ons iedere bladzijde van zijne werken. Geheel in de school der ouden en die van Vondel gevormd, hadden de uitheemsche muzen weinig invloed op zijnen dichtgeest gehad. Ongelukkig schijnt de zucht bij hem ontstaan te zijn, om de kracht van Vondel nog te willen overtreffen, en van daar dat hij te vaak in overdrijving en opgeblazenheid vervalt. Doch deze opgeblazenheid zelve was geen vreemde tooi, of valsch vernuft, gelijk bij Jan Vos; het was slechts de onmagt, om den gloed, die hem vervulde, geheel uit te storten. Zijn *IJstroom*, de eersteling van alle stroomzangen, die naderhand door onze dichters gezongen werden, was geene ongelukkig gekozene dichtstof in een land, dat vrijheid en welvaart aan de zeevaart te danken had. Het denkbeeld, om den roem en de geschiedenis der Nederlanden, in zijnen tijd, met dit ou-

derwerp aan een te schakelen, gelijk CAMOENS in zijne *Lusiadas* de grootheid van Portugal met den togt van GAMA in verband gebragt had, was grootsch. Zelfs de wetstrijd tusschen de hoofdrivieren van Europa met het IJ, in het paleis der Goden, was eene vinding, den zanger van den *Adamastor* niet ontwaardig. Men moge dan hier en daar op plaatsen stuiten, waarin de gelijkenissen de vereischte juistheid missen, waar men meer kieschheid en smaak verlangen zoude, men zal echter de dwalingen van ANTONIDES steeds die van eenen waarachtigen dichter vinden.

DE CLERCQ.

BOERHAAVE *mourant expose à ses amis les principes qui l'ont toujours dirigé et qui forment la base de son caractère.*

Eindelijk naderde het uur der ontbinding van BOERHAAVE. Leiden, welks inwoners, eenige jaren te voren, de herstelling van 's mans gezondheid met algemeene vreugdeteekenen gevierd hadden, Leiden stond nu in rouwe gedompeld te worden.

De beroemde VAN SWIETEN, (dien hij gaarne tot zijn' opvolger gewenscht had, en die hem ook zeker opgevolgd zoude hebben, ware het kerkgeloof niet in den weg geweest), GAUBIUS, DE GORTER, DE HAEN de getrouwste zijner leerlingen, omringen zijne legerstede; verslagenheid en weedom vervullen hunne harten. BOERHAAVE behoudt de kalmte, welke zijne deugd hem inboezemt; « ik gevoel het, » zegt hij, « mijne waarden! ik heb aan mijne « bestemming op aarde voldaan. Wat ik tot welzijn mijner mede- « menschen heb kunnen doen, dit alles stelt zich thans levendig « voor mijnen geest. Mijn hart doet mij geene verwijten; hoe « zoet is mij deze overtuiging, hoe ver verheven boven de ijdele « goedkeuring der menschen! Gij, mijne leerlingen maakt u « zelven de achting en den dank van uwe natuurgenooten waar- « dig: door ze u waardig te maken, zult gij ze best ontberen « kunnen, wanneer gij die niet vindt waar gij ze verwacht had.

« Gewent u zelven, u boven den dank der wereld te verheffen, « want pligt zal dikwijls van u vorderen dat gij u niet stoort aan « het gevoelen der menigte, volgens hetwelk echter de gunsten « worden uitgedeeld; leert dus u zelven altijd streng te beoordee- « len; en dat tot dit einde uw geweten steeds over u de wacht « houde; schept u een inwendig bestaan, onafhankelijk van toe- « juichingen en berispingen der menschen. Trekt u de ondank- « baarheid niet te sterk aan; ook zij heeft een onbekend zoet: « want het diepe gevoel, dat geen ondank in staat is om de zachte « aandoeningen der menschlievendheid in ons hart te verdelgen, « is buiten bedenking hooger genoegen dan de ondervinding der « erkentelijkheid. -- Dat het leven van den rijken en magtigen « in uwe oogen nooit meer waarde hebbe dan dat van den ar- « men en geringen. -- Zijt niet tevreden met zelve het goede « te doen, maar gebruikt ook al den invloed van uw beroep, « om anderen het goede te doen beminnen. Wanneer pligt roept, « dan weet een braaf geneesheer, den haat, het gevaar, de « besmetting, ja zelfs den dood te tarten. Men beklaagt hem mo- « gelijk? dan, als een edelmoedig man vindt hij in de vervulling « zijner pligten, en de opofferingen er aan verknocht, zijn grootste « en eenigste genoegen. De ongevoelige verdient hier medelijden; « de ware arts is er ver boven verheven: .... kortom, leeft zoo, « dat, wanneer voor u de tijd komt om den tol aan de natuur te « betalen, en gij terug ziet op de afgelegde loopbaan, gij dan « nergens iets ontmoet hetwelk uwe rust stoort; uwe laatste « woorden zullen dan dankzeggingen zijn kunnen aan den opper- « heer van leven en dood, en treffende uitdrukkingen eener « deugdzame gemoedtheid van gemoed. »

Met deze gevoelens bezield, verliet die groote man alles wat hem hier beneden dierbaar was.

KESTELOOT, éloge de BOERHAAVE.

Portrait de Charles V.

Karel de V. was inderdaad een groot man; hij zou het ook zonder zijnen verhevenen rang geweest zijn, om dat zijne bekwaamheden natuurlijk waren. Zijne staatkunde evenaarde zijnen oorlogsmoed; zijne wakkerheid is onbeschrijflijk, en, hoe de fransche schrijvers dit ook trachten te bewimpelen, hun koning François de I. was in vorstelijke deugden geenszins met hem te vergelijken. Hij was een Nederlander, en zijn levensloop kan ons overtuigen, dat het nederlandsche karakter door zijne aangeborene bezadigheid niets behoeft te verliezen van dat vuur, hetwelk tot de uitvoering der gewigtigste zaken vereischt wordt. Het schittert bij vlugger geesten bevalliger aan alle zijden uit, maar het blijft zwakker, om dat het in geen brandpunt verzameld wordt. Onze keizer, die alle zijne bekwaamheden tot een nuttig einde wist te vereenigen, was dus alleen tegen François den I, Hendrik den VIII, den kardinaal Wolsey, en den Paus te zamen, opgewassen. De heerschzucht, die altijd de zwakheid van groote vorsten is, was ook de zijne, en het is zeker dat de nederlandsche privilegien daartegen een zwakke borstweer verstrekten; maar zijne heerschappij viel, naar het schijnt, den onderzaten dragelijker, omdat hij bekwaam was dezelve met wijsheid en achtbaarheid te onderschragen. Hadden zijne wijduitgestrekte oogmerken hem niet in zoo vele oorlogen ingewikkeld, nu tegen Frankrijk en Engeland, dan tegen den kerkelijken staat in Italië, ja dikwijls tegen de Turken, mogelijk zouden de Nederlanders, die hij als zijne landslieden beminde, onder zijn bestuur gelukkiger geweest zijn. Vele zijner instellingen bewijzen dat hij de deugden en gebreken van onzen landaard grondig kende, en gepaste maatregelen ten algemeenen nutte wist te nemen. Maar hij werd te veel afgetrokken, om op alles behoorlijk acht te geven, en, niettegenstaande zijne onmetelijke rijkdommen, was het steeds uit gebrek aan geld, dat hij zich genoodzaakt vond, de hollandsche en brabandsche steden door zware beden uit te putten, ja, hetgeen nog erger was, den koophandel

aldaar, door schadelijke belastingen te stremmen. Men leest met verontwaardiging dat de staten, om dat juk eenigzins verligt te zien, tot zijne ambtenaars, door vleijerijen en geschenken, hunne toevlugt moesten nemen. Hadde hij nog, toen hem de wisselvalligheid van het oorlogslot begon te vervelen, zich kunnen vergenoegen met het geruste bestuur van zijne eigendommen; hadde hij moeds genoeg gehad, om zijn verkregen geluk te genieten, zijne natuurlijke bezadigheid, zijne wijsheid, zijn geslepen oordeel, zouden hem te stade gekomen zijn, om zich bij de late nakomelingschap, zoo wel onder de beste vorsten, als onder de roemruchtigste overwinnaars, den eersten rang waardig te maken. De vrijheidlievende Nederlanders, hem boven anderen aangenaam, zouden hem overtuigd hebben, dat de belangen van zulk eenen vorst, als hij wenschte te zijn, nooit kunnen onderscheiden zijn van de belangen des volks, dewijl zij van beide zijden op de algemeene welvaart uitloopen.

Is het niet een verbazend voorbeeld van de nietigheid der menschelijke bedrijven, dat wij dezen keizer, zoodra het tijd wordt, om zich daartoe te verledigen, eensklaps in de duisternis van een klooster zien verdwijnen; dat hij, na ontelbare belegeringen, veldslagen, en triomfen, den luister van zijnen troon niet meer kunnende verdragen, in zulk een zwaarmoedig verblijf liever langzaam wenscht te sterven, dan ten nutte van het menschelijk geslacht een nieuw en gelukkig leven aan te vangen? Het is de zwakheid der grootste zielen, dat hunne onbepaalde begeerten beter kunnen uitgeblusscht dan gematigd worden, en dat de goederen, welke zij het vurigst nagejaagd hebben, door het eerste genot zoo verachtelijk worden, als zij te voren bekoorlijk schenen. Hoe het zij, keizer Karel moest niet alleen als vorst, maar ook als vader, zijne zorgvuldigheid verder uitgestrekt hebben. Viel het bestuur van zoo vele rijken en staten hem lastig, het ware voorcerst genoeg geweest, het keizerrijk aan zijnen broeder Ferdinand af te staan; dan kon hij Spanje met de Nederlanden voor zich behouden hebben, om zijnen zoon door dagelijk-

sche voorbeelden van billijkheid en deugd tot derzelver regering bekwaam te maken. Hij was dezen zoon, dien hij beter moest gekend hebben, zulke staatslessen verschuldigd, eer hij het waagde hem tot dat gevaarlijk toppunt van opperheerschappij te verheffen, hetwelk nu, dewijl het ontijdig geschied is, zoo wel voor Filips als voor zijne onderdanen, eene reeks van plagen na zich heeft gesleept.

Het ontbreekt niet aan bijzondere trekken, dis ons aanleiding geven om zoo gunstig van des keizers regering te denken, indien hij dezelve tot het einde zijns levens had willen behartigen. Schoon zijne beden zwaar en menigvuldig waren, nogtans kan men aanmerken, dat niemand onder alle graven de trage toestemming der staten, hunne weigeringen, en het gestadig krakelen over den omslag der penningen met zoo veel geduld verdragen heeft. Zelden werden zij ingewilligd, zonder dat men eenige gunst of voorwaarde, tot vergelding, daartegen wist te bedingen. De steden waren veel magtiger, dan ooit te voren; zij wilden zulks voor den vorst ontveinzen, die, zonder hierover gestoord te zijn, op maatregelen bedacht was, om met behendigheid den dekmantel op te ligten; en hoewel hij in eene zaak van dat belang zijn oogmerk nooit bereikte, heeft zulks echter zijne liefde voor het volk geenszins verkoeld, veel min hem aangezet, om door geweldige middelen zich te verzekeren, van hetgeen hij door zachtheid niet verwerven kon. Zijn ontwerp bestond voornamelijk in het heffen des honderdsten penning van alle uitgaande koopmanschappen, en des tienden van de inkomsten der vaste goederen, als mede van den jaarlijkschen winst der kooplieden. Dit was zeer wel uitgedacht, om het voorgestelde oogmerk te bereiken, maar het ontmoette zoo vele zwarigheden, dat de keizer zelf den honderdsten penning terstond wederom afschafte, en de nalatigheid op het invorderen des tienden, welke in de meeste steden zeer groot was, door de vingeren zag. Dus kan men van hem zeggen, dat hij tusschen alleenheersching en dwingelandij onderscheid wist te maken. Hij was, naar het schijnt, zoo streng niet in het gebieden,

als zijne zuster, de landvoogdes, in het opvolgen van zijne geboden. Dit blijkt mede uit de handelingen over het verlofgeld, dat men van het uitgaande koren moest betalen, welke van's keizers zijde onophoudelijk werden aangedrongen, en even ernstig door de staten afgeweerd, als ten uitersten nadeelig voor den koophandel. De landvoogdes, verre van naar reden of bescheid te luisteren, zou er alles aan gewaagd hebben, om dit stuk door te drijven, maar toen hieruit een algemeen ongenoegen sproot, zoo dat men zelfs te Amsterdam voor een oproer begon te vreezen, veranderde de keizer van gevoelen, en vergunde den ingezetenen deze belasting voor eene matige som af te koopen. Zulke voorbeelden bewijzen ons, dat hij, zonder trotschheid, als een bekwaam stuurman, het roer naar den eisch wist te wenden en te draaijen; hetgeen bovenal vereischt werd bij een vrijmoedig volk, waar men gewoon was de nederigste verzoekschriften met deze en diergelijke uitdrukkingen te besluiten: *Zoo doende, zal uwe keizerlijke majesteit wel doen.* Nog bezat hij, boven deze hoedanigheden, ook de wijsheid om verstandige raadslieden te kiezen, hetwelk, om er niet anders van te zeggen, duidelijk genoeg te zien is uit de verheffing van den grooten Viglius, die, hadde hij namaals maar half zoo veel invloed op Filips gehad, alleen bekwaam geweest ware, om de Nederlanders te leiden waar hij wilde. STIJL.

César et Caton.

Zij waren bijna gelijk in aanzienlijkheid van afkomst, in jaren en welsprekendheid; gelijk in grootheid van ziel, gelijk in roem, maar elk op zijne bijzondere wijze. CÆSAR werd om zijne weldaden en mildheid voor groot gehouden: CATO om de onkreukbare eerlijkheid van zijn gedrag. De eerste was door zachtmoedigheid en medelijden beroemd geworden, de tweede door gestrengheid in aanzien gestegen. CÆSAR had door geschenken, en hulp-betooning, roem verkregen; CATO, door nimmer iets weg te schenken. Bij den eersten vonden de ellendigen een toevlucht; bij den tweden

de slechten hun verderf. De toegevendheid des eersten werd geprezen; de standvastigheid van den tweeden. Eindelijk, Cæsar had zich voorgesteld, te werken, te waken, de belangen zijner vrienden waar te nemen, de zijnen te veronachtzamen: niets te weigeren, het geen waardig was geschonken te worden; hij wenschte voor zich een groot gezag, een leger, een nieuwen oorlog, waar zijn moed schitteren konde. Maar Cato trachtte uit te munten door bescheidenheid, bevalligheid maar boven al door gestrengheid. Hij wedijverde, niet met den rijken over den voorrang in rijkdom, noch met den onrustigen in woelziekte; maar met den rechtschapen man in de deugd, met den bescheidenen in nederigheid, met den reinen van harten in verwijderdheid van hebzucht, *hij wilde liever braaf zijn, dan zulks schijnen*; hoe minder hij dus roem bejaagde, des te meer volgde dezelve hem.

Salluste traduit par Ten Brink.

Kemper et Falk.

Men zegt, dat Kemper, met een zeer kennelijk en open gelaat, zeer moeijelijk te treffen is, zoodat geene der van hem gemaakte afbeeldingen gelijkt. Waar de natuur zich geheel onopgesmukt, in de eenvoudige uitdrukking harer eigen kracht en waarheid vertoont, is zij voor de kunst onbereikbaar; van daar die ontreefbaarheid door penseel en teekenpen, want zoodanig is Kemper. Kracht van ziel, doch zonder overspanning; geestdrift voor al wat groot, en schoon, en goed is, onafhankelijk van tijd of luim, in zijn ganschen aanleg ingeweven. Natuurlijk en ongedwongen, niet slechts uit afkeer van veinzen, van vleijen, van gemaakte deftigheid; maar omdat het hem onmogelijk is, zich anders te vertoonen dan hij is. Goedhartig en menschlievend zonder grenzen, gul, open, vrij, een vaderlandsch hoofd, door Remberand te malen, en een vaderlandsch hart daarbij. Vlug van bevatting, gelukkig in uitdrukking, gemakkelijk in daarstelling, kost de arbeid van uren hem niet meer dan oogenblikken. Als Geleerde werd hem reeds vroeg de rang aangewezen, dien hij verdiende

een parel aan de kroon van den uitmuntenden Gras, een leerling zulk een Meester waardig. Falk was de vriend zijner jeugd, zijn medegezel in de loopbaan der letteren, door beiden met gelijke geestvervoering bemind en beoefend; doch Kemper had zijn geheele leven daaraan toegewijd, en tot zijn beroep verkozen, wat Falk tot sieraad strekken moest. Beider vriendschap bleef steeds ongekrenkt, beider hart sloeg voor dezelfde zaak, beider aandeel aan Nederlands herstelling was groot en gewigtig, van beiden misschien het gewigtigste, zoolang hun naam nog in het duister school. Vertrouwde deelgenooten van al wat beraamd en volvoerd werd; jong en vurig; hun gezigtskring niet beperkt door denkbeelden, uit vroegeren leeftijd overgehouden; zetteden zij aan de wijsheid veerkracht bij, snellen voortgang aan den tred der bedachtzaamheid; schraagden, verstoutten, ontgloeiden de vaderlandsche deugd, en stelden zich mede aan de spits der gevaren. Reeds onder de Fransche overheersching had Kemper nooit gezwegen, als er gesproken moest worden voor het regt tegen onbeschaamde willekeur; maar hij sprak zonder drift, zonder ijdelheid, geroepen door hen, wien hij tot vader verstrekken moest, met bescheiden, bedaarde, mannelijke overreding. Hierom werd hij ontzien door hen, die niemand ontzagen: want men vreesde nog meer de achting voor zijne braafheid, dan zijne kloeke taal. Toen het uur der verlossing sloeg, kon, mogt geen Kemper stil zitten. Ook joeg hem van binnen eene edele onrust, met sporen en prikkels van heilig en onweêrstaanbaar pligtgevoel. Geen lage baatzucht deed hem het stille boekvertrek voor het woelig Staatstooneel verlaten; geen hooger stand bekoorde hem, noch deed zijn borst van glorie zwellen: zijn doel was zoo zuiver, als zijn werk moedig en krachtig. Hij toonde dit, en hield het voor zijn grootst geluk, dat hij het kon en mogt toonen. Anderen, die het Vaderland hadden helpen redden, werden door rang, betrekkingen, of ambteloosheid geroepen, om het geredde Vaderland te dienen. Met Nederlands herstelling mogt Kemper zijn werk afgedaan rekenen. Niets ook kon hem bewegen, om het edel beroep te

verlaten, 't welk hij eenmaal gekozen had, en sinds jaren tot luister verstrekte; het beroep, om door grondige kennis, echten smaak, groote beginsels, jongelingen te vormen, hem gelijk! Zoo keerde hij, overdekt met waren roem, vereerd met het vertrouwen van zijn Vorst, gezegend, geliefd van al wat het Vaderland lief heeft, in den vreedzamen kring der letteren terug, en kende geen grooter, geen anderen loon, dan de *beste burger* te heeten.

VAN DER PALM.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

Page.

Définition du goût; FEITH. 1

Tous les hommes sont-ils doués de ce sentiment fin sans lequel il est impossible d'être homme de goût? FEITH. . . . *ibi.*

Moyens de former le goût; FEITH. 3

Règles pour l'orateur, l'historien, etc.; VAN DER PALM. . . . 18

Règles pour le poëte; FEITH. 22

Définition et théorie du poëme épique; KINKER. 33

Définition et théorie de l'ode; KINKER. 45

La poésie dramatique; MEIJER. 55

Même sujet; VAN HALL. 59

Mélodie de la langue hollandaise; KINKER. 60

Influence de l'esprit religieux et de l'amour de la patrie sur la littérature nationale; DE CLERCQ. 61

Le duc d'Albe arrive dans les Pays-Bas; sa cruauté; STIJL. . 63

Mort de Pline le naturaliste; VAN HALL. 68

Le philosophe Euphrate vient en Italie dans l'espérance d'y voir son ami Pline; les plaintes qu'un campagnard toscan adresse au ciel à cause de la perte qu'il a faite du meilleur des protecteurs, lui font pressentir que son ami n'existe plus; VAN HALL. 71

Jeunesse de Grotius; ROGGE. 75

Duschmanta; conte indien; VAN HEMERT. 77

Dévouement de Goffin; Mme. VAN MEERTEN. 79

Fanatisme d'un père; VAN HEMERT. 82

Le prêtre catholique, vraiment pénétré des principes de l'évangile; Mme. VAN MEERTEN. 86

Ruses employées par Mahomet pour tromper ceux dont il désire gagner la confiance; ses succès, ses revers sa mort; VAN DER PALM. 87

La jeunesse; MESSCHAERT. 93
L'homme du goût; FEITH. 94
Le retour de Moscou; OCKERSE. 97
Le christianisme; VAN OMMEREN. . . . . *ibi.*
Le corps de l'homme; SWART. 98
Le jugement de la postérité; VAN DER PALM. 99
La littérature hollandaise au 17°. siècle; SIEGENBEEK. 105
Quelles sont les causes qui firent que la littérature hollandaise atteint vers le 17°. siècle un si haut degré de perfection? SIEGENBEEK. 110
Incendie du théatre d'Amsterdam en 1772; STIJL. 113
La montagne de St.-Pierre à Maastricht; M°. VAN MEERTEN. 117
Les fêtes séculaires à Rome; VAN HALL. 120
Description des différentes divisions qui partagent la journée; HULSHOFF. 125
Les saisons; HULSHOFF. 129
Les Hottentots; VAN HOGENDORP. 134
Les Boschismans; VAN HOGENDORP. 138
L'amour des parens envers leurs enfans; CLARISSE. 140
Le dix-huitième siècle; KEMPER. . . . . *ibi.*
Le vrai poëte; SIMONS. . . . . *ibi.*
La Religion; PET. MOENS. 141
L'art de la navigation; NIEUWLAND. 143
Le prophète Nathan fait naître les remords dans l'âme de David par la fable du pauvre et du riche; VAN DER PALM. . . 146
Les habitans de Gondar marchant sur des béquilles et le docteur Ralph; VAN HEMERT. 147
Fautes d'impression; VAN HEMERT. 152
La vertu et la volupté; XENOPHON, traduit par TEN BRINK. . 156
L'amour du travail; MESSCHAERT. 160
L'amour de l'ordre; MESSCHAERT. 164
La persévérance; MESSCHAERT. 165
L'honneur; MESSCHAERT. 166
La modestie; MESSCHAERT. 171

Hoe laat is het? VAN HEMERT. 173
La liberté du commerce influe plus avantageusement sur le commerce et l'industrie que les lois prohibitives; VAN HOGENDORP. 180
Nouveaux débouchés ouverts au commerce depuis le 18me. siècle; VAN HOGENDORP. 191
Lettre de Sophie à son amie Emma; *Anonyme*. 194
Lettre de Feith à son ami Kantelaar sur le goût des Belges en fait de poësie; FEITH. 198
Réponse à la lettre précédente; KANTELAAR. 206
Marche progressive de l'esprit humain; invention de l'imprimerie; liberté de la presse; VAN DER PALM. 210
Discours de Cyrus mourant à ses fils et à ses amis; Xenophon traduit par TEN BRINK. 216
L'art de la navigation a-t-il été utile ou pernicieux au genre humain? NIEWLAND. 221
Discours sur la philanthropie; VAN DER PALM. 230
Tableau de l'état antérieur et actuel de la patrie; MEIJER. . 240
Exorde de l'éloge de Koster; VAN DER PALM. 243
Exorde de l'éloge de Haydn; KINKER. 245
Exorde d'un sermon sur le bonheur qui attend la patrie après la chûte d'un tyran qui l'opprimait; VAN DER PALM. . . . 246
Exorde d'un discours prononcé dans l'affaire du pavillon d'Haarlem; DE JONGE. 249
Exorde de l'éloge de Helmers; MEIJER. 254
Peroraison de l'éloge de Vondel; SIEGENBEEK. 257
Peroraison de l'éloge de Helmers; H. KLEIJN. 258
Peroraison du discours du comte de Hogendorp sur le système général d'impositions; VAN HOGENDORP. 262
Dialogue de deux soldats romains sur Cléopatre; VAN HALL. . 264
La destination des femmes; Me. VAN MEERTEN. 270
Guillaume le taciturne; VAN CAPELLE. 275
Philippe II.; STIJL. . . . . *ibi.*
Napoléon; VAN DER PALM. 278

Van Hogendorp; VAN DER PALM. 280
Falk; VAN DER PALM. 282
Ciceron; VAN DER PALM. 283
Cats; DE CLERCQ. 284
Antonides; DE CLERCQ. 286
Boerhaave mourant expose à ses amis les principes qui l'ont toujours dirigé et qui forment la base de son caractère; KESTELOOT. 287
Portrait de Charles V.; STIJL. 289
César et Caton; SALLUSTE traduit par TEN BRINK. 292
Kemper et Falk; VAN DER PALM. 293

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

00047903

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 17 February, 2016